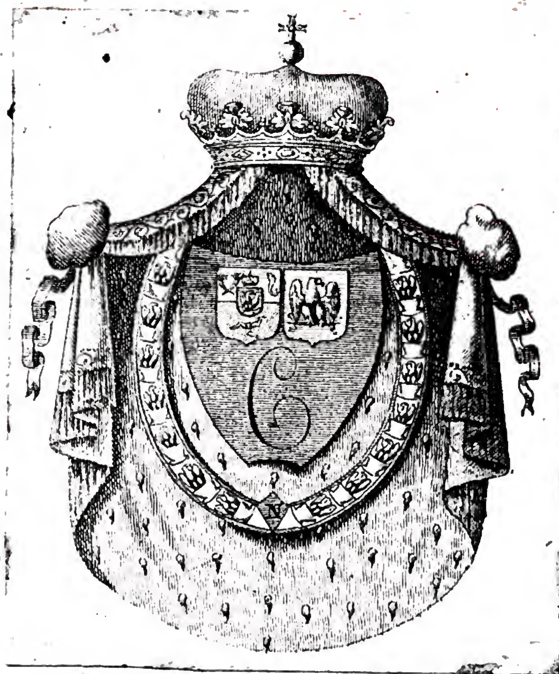
L'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE, PAR M. ROBERTSON, PRINCIPAL DE L'UNIVERSITÉ D'EDIMBOURG, ...





L'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE,

PAR M. ROBERTSON,
Principal de l'Université d'Edimbourg, & Historiographe de Sa Majesté Britannique pour l'Ecosse.

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

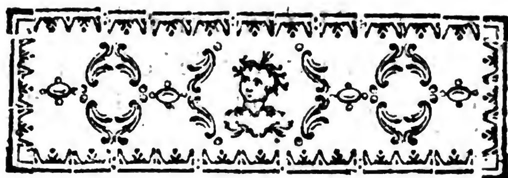
TOME SECOND.



À PARIS,
Chez PANCKOUCKE, Libraire,
Hôtel de Thou, rue des Poitevins.

M. DCC. LXXVIII.





L'HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.



LIVRE TROISIEME.

TANDIS que Colomb étoit occupé à son dernier voyage, l'isle d'Hispaniola fut le théatre de plusieurs événemens remarquables. La colonie Espagnole, le modele & la source de tous les établissemens postérieurs que l'Espagne a faits dans le nouveau monde, acquéroit par degrés la forme d'une société réguliere & florissante. Les soins pleins d'humanité que prenoit Isa-

LIVRE III. 1504. Etat de la Colonie à Hispaniola.

1504. belle pour garantir de l'oppreſſion les malheureux Indiens, & l'ordonnance en particulier par laquelle il étoit défendu aux Eſpagnols de les forcer à travailler, retarderent il eſt vrai pour quelque-tems les progrès de l'induſtrie. Les Naturels regardant l'inaction comme la ſuprême félicité, mépriſoient toutes les récompenſes & les careſſes par leſquelles on cherchoit à les engager au travail. Les Eſpagnols n'avoient pas aſſez de bras pour exploiter les mines & pour cultiver la terre. Pluſieurs des premiers Colons, accoutumés au ſervice des Indiens, abandonnerent l'iſle lorſqu'ils ſe virent privés des inſtrumens ſans leſquels ils ne ſavoient rien faire. Pluſieurs de ceux qui étoient arrivés avec Ovando furent attaqués des maladies particulieres au climat, & dans un court intervalle il en périt plus de mille. En même-tems la demande d'une moitié du produit des mines, exigée pour la

part du souverain, parut une condition si onéreuse que personne ne 1504.
voulut plus s'engager à les exploiter à ce prix. Pour sauver la colonie d'une ruine qui paroissoit inévitable, Ovando prit sur lui de modérer la rigueur des ordonnances 1505.
royales. Il fit une nouvelle distribution des Indiens entre les Espagnols, & les força de travailler pendant un certain tems à creuser les mines ou à cultiver la terre; mais craignant qu'on ne l'accusât de les avoir soumis de nouveau à la servitude, il ordonna à leurs maîtres de leur payer une certaine somme pour le salaire de leur travail. Il réduisit la part du souverain sur l'or qu'on trouveroit dans les mines, de la moitié au tiers & peu de tems après au cinquieme, où elle resta long-tems fixée. Malgré la tendre sollicitude d'Isabelle en faveur des Indiens, & le desir qu'avoit Ferdinand d'augmenter le revenu public, Ovando persuada

1505. à la Cour d'approuver ces nouveaux réglemens (1).

Guerre avec les Indiens.

Les Indiens qui venoient de jouir, quoique pendant un intervalle bien court, du plaisir d'échapper à l'oppression, trouverent alors si intolérable le joug de l'esclavage qu'ils firent plusieurs tentatives pour recouvrer leur liberté. Les Espagnols traiterent ces efforts de rébellion & prirent les armes pour les réduire à la soumission. Lorsqu'une guerre s'éleve entre des nations qui se trouvent dans un état de société à peu près semblable, les moyens de défense sont proportionnés à ceux d'attaque ; dans cette querelle à force égale, les efforts qui se font de part & d'autre, les talens qui déploient leur activité & les passions qui se développent, peuvent présenter l'humanité sous un point de vue aussi curieux qu'intéressant. C'est une des plus nobles fonctions de

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. V*, *chap.* 1.

l'histoire que d'observer & de peindre les hommes dans les situations où les ames sont le plus violemment agitées & où toutes leurs facultés sont mises en mouvement : aussi les opérations & les événemens de la guerre entre des nations ennemies ont-ils été regardés par les historiens tant anciens que modernes comme un objet important & capital dans les annales du genre humain. Mais dans une querelle entre des sauvages entiérement nuds & une des nations les plus belliqueuses de l'Europe, où la science, le courage & la discipline étoient d'un côté, & la timidité, l'ignorance & le désordre de l'autre, un détail circonstancié des événemens seroit aussi peu agréable qu'instructif. 1505.

Si la simplicité & l'innocence des Indiens, éveillant l'humanité dans le cœur des Espagnols, eussent tourné en un sentiment de pitié l'orgueil de la supériorité & les eussent engagés à instruire les habitans du nouveau monde au lieu

1505. de les opprimer, l'hiſtorien pourroit raconter ſans horreur quelques actes de violence qui reſſembleroient aux châtimens trop rigoureux infligés par des maîtres impatiens à des éleves indociles. Mais malheureuſement ce ſentiment de la ſupériorité s'exerça d'une maniere bien différente : les Eſpagnols avoient tant d'avantages de toute eſpece ſur les Naturels de l'Amérique qu'ils les regardoient avec mépris, comme des êtres d'une nature inférieure pour qui les droits & les priviléges de l'humanité n'étoient pas faits. Dans la paix ils les ſoumirent à l'eſclavage; dans la guerre ils n'eurent aucun égard à ces loix qui par une convention tacite entre les nations ennemies, reglent les droits de la guerre, & mettent quelques bornes à ſes fureurs. Les Américains ne furent point traités comme des hommes qui combattent pour défendre leur liberté, mais comme des eſclaves révoltés contre leurs maîtres. Ceux

1505.

de leurs Caciques qui tomboient entre les mains des Espagnols étoient condamnés comme des chefs de brigands aux plus cruels & aux plus infames supplices; & tous leurs sujets, sans aucun égard aux rangs établis parmi eux, étoient également réduits à la plus abjecte servitude. C'est avec de semblables dispositions que l'on attaqua le Cacique de Higuey, province située à l'extrêmité orientale de l'isle. Cette guerre fut une suite de la perfidie des Espagnols qui violerent le traité qu'ils avoient fait avec les Naturels; & elle se termina par le meurtre du Cacique, qui fut pendu pour avoir défendu son peuple avec une bravoure supérieure à celle de ses compatriotes & digne d'un meilleur sort (1).

Conduite cruelle & perfide d'Ovando.

Ovando se comporta dans une autre partie de l'isle d'une maniere encore plus cruelle & plus perfide.

(1) Herrera *decad.* 1, *Lib. VI*, *chap.* 9, 10.

1505. La province qu'on appelloit anciennement Xaragua, & qui s'étendoit depuis la plaine fertile où Leogane est aujourd'hui situé, jusqu'à l'extrêmité occidentale de l'isle, étoit soumise à la domination d'une femme nommée Anacoana, chérie & respectée de ses sujets. Par une suite de ce goût très-vif que les femmes d'Amérique avoient pour les Européens & dont on expliquera la cause dans la suite, Anacoana avoit toujours recherché l'amitié des Espagnols & les avoit comblés de bons offices; mais quelques-uns des partisans de Roldan s'étant établis dans son pays furent tellement irrités des moyens qu'elle prit pour réprimer leurs excès, qu'ils l'accuserent d'avoir formé le dessein de secouer le joug & d'exterminer les Espagnols. Ovando, quoique bien persuadé du peu de confiance que méritoit le témoignage de ces hommes corrompus, marcha sans autres informations vers Xaragua avec trois cens

hommes d'infanterie & soixante-dix cavaliers ; mais pour empêcher que cette expédition militaire ne répandît d'avance l'alarme parmi les Indiens, il annonça que son intention étoit de faire une visite respectueuse à Anacoana, à qui les Espagnols avoient tant d'obligation, & de régler avec elle la maniere dont on leveroit le tribut exigé pour le roi d'Espagne. Anacoana, s'empressant de traiter un hôte si distingué avec les égards qui lui étoient dûs, assembla les hommes principaux de ses domaines au nombre de trois cens ; & s'avançant à leur tête, suivie d'une foule nombreuse des autres habitans, elle reçut Ovando au milieu des chants & des danses, selon la coutume du pays, & le conduisit ensuite dans le lieu qu'elle habitoit. Il y fut traité pendant quelques jours avec tous les soins de la simple hospitalité ; elle l'amusoit des jeux & des spectacles en usage chez les Américains dans les occasions de fête & de

1505.

1505. réjouissance. Au milieu de la sécurité que cette conduite inspiroit à Anacoana, Ovando méditoit la destruction de cette reine innocente & de son peuple, & la barbarie de son projet ne peut être égalée que par la basse perfidie avec laquelle il l'exécuta. Sous prétexte de donner aux Indiens la représentation d'un tournois européen, il s'avança avec ses troupes rangées en bataille, vers la maison où étoient assemblés Anacoana & les chefs de sa suite. L'infanterie s'empara de toutes les avenues qui conduisoient au village, pendant que la cavalerie investissoit la maison. Ces mouvemens n'exciterent d'abord que l'admiration sans aucun mélange de crainte, jusqu'à un signal qui avoit été concerté : les Espagnols tirerent tout à coup leurs épées & fondirent sur les Indiens sans défense, & étonnés d'une trahison à laquelle ne pouvoient pas s'attendre des hommes simples & confians. On s'assura aussitôt d'Anacoana. Tous

ceux qui la suivoient furent saisis & chargés de liens ; on mit le feu à la maison, & sans examen ni preuves, tous ces infortunés qui étoient les personnes les plus considérables du pays furent consumés par les flammes. Anacoana fut réservée à un destin plus ignominieux. On la transporta enchaînée à Saint-Domingue, où après la formalité d'une procédure faite devant les juges Espagnols, elle fut condamnée à être pendue publiquement sur le témoignage des mêmes hommes qui l'avoient trahie (1). 1505.

Intimidés & humiliés par le traitement atroce qu'on faisoit subir aux princes & aux personnages les plus respectés du pays, les habitans de toutes les provinces d'Hispaniola se soumirent sans résistance aux joug des Espagnols. A la mort d'Isabelle, tous les reglemens qu'elle

Réduction des Indes. Ce qui en résulte.

(1) Oviedo, *Lib. III*, c. 12. Herrera *dec.* 1, *Lib. VI*, c. 4. *Relacion de destruyc. de Las indias par Bart.* de las Casas, *pag.* 8.

1505. avoit faits pour adoucir le malheur de leur servitude furent oubliés. On retira la petite gratification qu'on leur payoit comme le salaire de leur travail, & en même-tems on augmenta les charges qu'on leur
1506. imposoit. Ovando n'étant plus retenu par rien, partagea les Indiens entre ses amis dans toute l'isle. Ferdinand, à qui la reine avoit laissé par son testament une moitié du revenu provenant des établissemens du nouveau monde, accorda à ses courtisans des concessions du même genre, qu'il regardoit comme la maniere la moins onéreuse de récompenser leurs services. Ceux-ci affermoient les Indiens dont ils étoient devenus les propriétaires à ceux de leurs concitoyens qui étoient établis à Hispaniola; ces peuples malheureux étant contraints par la force de satisfaire la rapacité des uns & des autres, les exactions de leurs oppresseurs n'eurent plus de bornes. Mais cette police barbare, quoique funeste aux ha-

bitans de l'isle, produisit pendant 1506.
quelque tems des effets très-avantageux aux Espagnols. En rassemblant ainsi les forces d'une nation fiere pour les diriger vers un même objet, on parvint à pousser l'exploitation des mines avec une rapidité & un succès prodigieux. Pendant plusieurs années l'or qu'on apportoit aux fontes royales d'Hispaniola montoit à quatre cent soixante mille pezos par an, (environ deux millions quatre cens mille livres tournois), ce qui doit paroître une somme prodigieuse, si l'on fait attention à la grande augmentation de valeur que l'argent a acquise depuis le commencement du seizieme siecle jusqu'à ce moment-ci. On vit des Colons faire tout à coup des fortunes immenses, & d'autres dissiper aussi rapidement par une fastueuse profusion les trésors qu'ils avoient amassés avec tant de facilité. Attirés par cet exemple, de nouveaux aventuriers se porterent en foule en Amérique, impatiens de

1506. partager les trésors qui enrichissoient leurs compatriotes, & la colonie continua de s'accroître malgré la mortalité qu'y occasionnoit l'insalubrité du climat (1).

Progrès de la colonie.

Ovando gouvernoit les Espagnols avec une sagesse & une justice peut-être égale à la cruauté avec laquelle il traitoit les Indiens. Il établit des loix équitables, & en les faisant exécuter avec impartialité, il accoutuma la colonie à les respecter. Il fonda plusieurs villes nouvelles en différentes parties de l'isle, & y attira des habitans par la concession de divers priviléges. Il chercha les moyens de porter l'attention des Espagnols vers quelque branche d'industrie plus utile que celle de chercher de l'or dans les mines. Quelques cannes de sucre ayant été apportées des isles Canaries, dans la vue seulement de faire une expérience, la richesse du sol & la

(1) Herrera *dec.* 1, *Lib. VI*, *c.* 18, *&c.*

fertilité du climat parurent si favorables à cette culture qu'on songea bientôt à en faire un objet de commerce. On vit se former de vastes plantations; on établit des moulins à sucre, que les Espagnols appelloient *ingeniose*, à cause de leur méchanisme compliqué; enfin en peu d'années la fabrication du sucre fut la principale occupation des habitans d'Hispaniola & la source la plus abondante de leur richesse (1). 1506.

Les sages mesures que prenoit Ovando pour accroître la prospérité de la colonie furent puissamment secondées par Ferdinand. Les sommes considérables que ce prince recevoit du nouveau monde lui ouvrirent enfin les yeux sur l'importance de ces découvertes, qu'il avoit jusqu'alors affecté de regarder avec dédain. Il étoit parvenu par son habileté & par des circonstances heureuses à surmonter les embarras 1507.
où l'avoient jetté la mort d'Isabelle

(1) Oviedo, *Lib. IV*, *c.* 8, *p.* 6, &c.

1506. & ses disputes avec son gendre pour le gouvernement des états de cette princesse (1). Il employa le loisir dont il jouissoit à s'occuper des affaires de l'Amérique ; c'est à sa prévoyance & à sa sagacité que l'Espagne doit plusieurs des reglemens qui ont formé par degrés ce systême de politique profonde & jalouse par lequel elle gouverne ses domaines dans le nouveau monde. Il établit un tribunal, connu sous le titre de *Casa de contratation* ou Bureau de commerce, composé d'hommes distingués par leur rang & par leurs talens à qui il confia l'administration des affaires américaines. Ce bureau s'assembloit régulierement à Séville & exerçoit une jurisdiction particuliere & très-étendue. Ferdinand donna une forme réguliere au gouvernement ecclésiastique d'Amérique, en nommant des archevêques, des évêques, des doyens & des ecclésiastiques

(1) Histoire du regne de Charles V.

inférieurs, pour veiller ſur les Eſpagnols qui y étoient établis, ainſi que ſur ceux des naturels qui embraſſeroient la foi chrétienne. Mais malgré la déférence & le reſpect de la cour d'Eſpagne pour le ſiege de Rome, Ferdinand ſentit l'importance d'empêcher toute puiſſance étrangere d'étendre ſa juriſdiction ou ſon influence ſur ſes nouveaux domaines; en conſéquence il réſerva à la couronne d'Eſpagne le droit excluſif de patronage pour les bénéfices de l'Amérique, & ſtipula qu'aucune bulle ou ordonnance du pape n'y ſeroit promulguée qu'après avoir été préalablement examinée & approuvée par ſon conſeil. Ce fut par le même eſprit de jalouſie qu'il défendit à qui que ce fut de s'établir en Amérique, ou d'y exporter aucune eſpece de marchandiſe, ſans une permiſſion ſpéciale de ce même conſeil (1). 1507.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. VI*, c. 19, 20.

1507. Diminution rapide du nombre des Indiens.

Malgré l'attention que ce prince donnoit à la police & à la prospérité de la colonie, elle se trouva menacée par un accident imprévu d'une destruction prochaine. Les naturels de l'isle, sur le travail desquels les Espagnols avoient compté pour leur succès & même pour leur existence, se détruisoient avec tant de rapidité que l'extinction de la race entiere paroissoit inévitable. Lorsque Colomb découvrit Hispaniola, on y comptoit au moins un million d'habitans (1) ; dans l'espace de quinze ans, ils se trouverent réduits à soixante mille. Cette prodigieuse diminution de l'espece humaine résultoit du concours de différentes causes. Les naturels des isles de l'Amérique étant d'une constitution plus foible que les habitans de l'autre hémisphère, ne pouvoient ni exécuter les mêmes travaux, ni supporter les mêmes fatigues que des hommes doués

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. X*, *c.* 12.

d'une organiſation plus vigoureuſe. 1507.
L'indolence & l'inaction dans laquelle ils ſe plaiſoient à paſſer leur vie, étant l'effet de leur foibleſſe & contribuant en même-tems à l'augmenter, les rendoit par habitude autant que par nature incapables de tout effort pénible. Les alimens dont ils ſubſiſtoient étoient peu nourriſſans; ils n'en prenoient qu'en petite quantité & cette nourriture n'étoit pas ſuffiſante pour fortifier des corps débiles & pour les mettre en état de ſoutenir les travaux de l'induſtrie. Les Eſpagnols faiſant peu d'attention à cette conſtitution particuliere des Américains, leur impoſoient des tâches ſi diſproportionnées à leur force qu'on en voyoit un grand nombre ſuccomber à la peine & périr d'épuiſement. D'autres s'abandonnant au déſeſpoir terminoient eux-mêmes leurs miſérables jours. Une partie de ces peuples ayant été obligés d'abandonner la culture des terres pour aller travailler dans les mines,

1507. la disette des subsistances amena la famine qui en fit périr un grand nombre. Pour completer la désolation de l'isle, les habitans furent attaqués de différentes maladies, dont les unes étoient occasionnées par les fatigues auxquelles on les condamnoit, & les autres étoient l'effet de leur commerce avec les Européens. Les Espagnols se voyant ainsi privés par degrés des bras dont ils étoient accoutumés à se servir, il leur fut impossible d'étendre plus loin le progrès de leur établissement, & même de continuer les ouvrages qu'ils avoient commencés. Pour apporter un
1508. prompt remede à un état si alarmant, Ovando proposa de transporter à Hispaniola les habitans des isles Lucayes, sous prétexte qu'il seroit plus aisé de les civiliser & de les instruire dans la religion chrétienne lorsqu'ils seroient unis à la colonie Espagnole, sous l'inspection immédiate des missionnaires qui y

étoient établis. Ferdinand, trompé par cet artifice, ou disposé peut-être à se prêter à un acte de violence que la politique lui représentoit comme nécessaire, consentit à la proposition. On équipa plusieurs vaisseaux pour les Lucayes; les commandans, qui savoient la langue du pays, dirent aux habitans qu'ils venoient d'une contrée délicieuse où résidoient leurs ancêtres défunts, & que ceux-ci les invitoient à s'y rendre afin de partager le bonheur dont ils jouissoient. Ces hommes simples & crédules écoutoient avec admiration ces récits merveilleux : empressés d'aller voir leurs parens & leurs amis dans l'heureuse région dont on leur parloit, ils suivirent avec plaisir les Espagnols. Cet artifice en fit passer quarante mille à Hispaniola, où ils allerent partager les souffrances qui étoient le partage des habitans de l'isle, & mêler leurs pleurs & leurs gémissemens avec

1508.

1508. ceux de cette race infortunée (1).

Découverte, & nouveaux établissemens.

Les Espagnols avoient pendant quelque tems poussé leurs travaux dans les mines d'Hispaniola avec tant d'ardeur & de succès que cet objet paroissoit avoir absorbé toute leur attention. L'esprit de découverte languissoit, & depuis le dernier voyage de Colomb aucune entreprise de quelqu'importance n'avoit été formée. Mais la diminution des Indiens faisant sentir l'impossibilité de s'enrichir dans cette isle avec autant de rapidité qu'auparavant, cette considération détermina les Espagnols à chercher des contrées nouvelles où leur avidité pût trouver à se satisfaire avec plus de facilité. Juan Ponce de Leon, qui commandoit sous Ovando dans la partie orientale d'Hispaniola, passa dans l'isle de *Saint-Jean-de-Porto-rico* que Colomb avoit dé-

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. VII, c.* 3. Oviedo, *Lib. III, c.* 6. Gomera, *Hist. c.* 41.

converte à son second voyage, & pénétra dans l'intérieur du pays. 1508.
Comme il trouva un sol fertile & que d'après quelques indications & le témoignage des habitans, il eut lieu d'espérer qu'on pourroit découvrir des mines d'or dans les montagnes, Ovando lui permit d'essayer un établissement dans l'isle ; ce qui fut exécuté sans peine par Ponce de Leon, dont la prudence égaloit le courage. En peu d'années Porto-rico fut soumis au gouvernement Espagnol ; les naturels réduits en servitude furent traités avec la même rigueur imprudente que ceux d'Hispaniola, & la race des premiers habitans, épuisée par les fatigues & les souffrances fût entierement exterminée (1).

Vers le même tems, Juan Diaz de Solis, de concert avec Vincent Janez Pinson, un des premiers

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. VII*, *c.* 1, 4. Gomera, *Hist. c.* 44. Relacion de B. de Las Casas, *p.* 10.

1508. compagnons de Colomb, fit un voyage au continent. Ils suivirent jusqu'à l'isle *de Guanaios* la même route que Colomb avoit prise ; mais tournant delà à l'ouest, ils découvrirent une nouvelle & vaste province connue depuis sous le nom de *Jucatan*, & longerent une grande partie de la côte de ce pays (1). Quoique cette expédition n'ait été marquée par aucun événement mémorable, elle mérite qu'on en fasse mention, parce qu'elle conduisit à des découvertes de plus grande importance. C'est pour la même raison qu'on doit rappeller le voyage de Sébastien de Ocampo. Il fut chargé par Ovando de tourner *Cuba*, & il reconnut le premier avec certitude que ce pays, regardé autrefois par Colomb comme une partie du continent, n'étoit qu'une grande isle (2).

---

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. VI*, *c.* 17.

(2) Herrera, *decad.* 1, *Lib. VII*, *c.* 1.

Cette

Cette expédition autour de Cuba fut un des derniers incidens du gouvernement d'Ovando. Depuis la mort de Colomb, Don Diego son fils ne cessoit de solliciter Ferdinand de lui accorder les charges de vice-roi & d'amiral dans le nouveau monde, avec tous les privileges & les bénéfices dont il devoit hériter en conséquence de la capitulation primitive faite avec son pere. Mais si ces dignités & les revenus qui y étoient joints avoient paru si considérables à Ferdinand, qu'il n'avoit pas craint de passer pour injuste & ingrat en les ôtant à Colomb, il n'est pas surprenant qu'il fût alors peu disposé à les accorder au fils. Aussi Don Diego consuma deux années entieres en de vaines & continuelles sollicitations. Fatigué de l'inutilité de ses démarches, il tenta enfin de se procurer par une sentence légale ce qu'il ne pouvoit obtenir de la faveur d'un prince intéressé. Il intenta une action contre Ferdinand devant le

1508. Diego Colomb est nommé gouverneur d'Hispaniola.

1580. conſeil chargé d'adminiſtrer les affaires de l'Inde ; & ce tribunal avec une intégrité bien honorable pour ceux qui le compoſoient, rendit un jugement contre le roi, & confirma les droits de Don Diego à la vice-royauté & aux autres privileges ſtipulés dans la capitulation. Malgré ce décret, la répugnance que devoit avoir Ferdinand à mettre un ſujet en poſſeſſion d'une autorité ſi conſidérable auroit pu faire naître de nouveaux obſtacles, ſi Don Diego n'avoit pas trouvé un moyen d'intéreſſer des perſonnes très-puiſſantes au ſuccès de ſes prétentions. La ſentence du conſeil des Indes lui donnoit droit à un rang ſi élevé & à une ſi haute fortune qu'il lui fut aiſé de conclure un mariage avec Dona Maria, fille de Don Ferdinand de Tolede, grand commandeur de Leon & frere du duc d'Albe, grand du royaume de la premiere claſſe & allié de près au roi. Le duc & ſa famille épouſerent avec tant de chaleur la cauſe de

leur nouvel allié que Ferdinand ne put pas résister à leurs sollicitations. 1508.
Il rappella Ovando & nomma pour lui succéder Don Diego; mais même en lui accordant cette faveur il ne put pas cacher sa jalousie; car il lui permit seulement de prendre le titre de gouverneur, non celui de vice-roi, quoique le conseil eût décidé que ce dernier titre appartenoit à Don Diego (1). 1509.

Il se rend à Hispaniola.

Il partit bientôt pour Hispaniola, accompagné de son frere, de ses oncles, de sa femme, qui par la courtoisie des Espagnols fut honorée du titre de vice-reine, & d'un cortége nombreux de personnes de l'un & l'autre sexe, nées de familles distinguées. Don Diego vécut avec une magnificence & un faste inconnu jusqu'alors dans le nouveau monde, & la famille de Colomb parut enfin jouir des honneurs & des récompenses que son génie créateur avoit si bien mérités &

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VII*, *c.* 4.

1509. dont il avoit été si cruellement privé. La colonie elle-même acquit un nouvel éclat par l'arrivée de ces nouveaux habitans d'un caractere & d'un rang supérieurs à celui de presque tous ceux qui avoient passé jusqu'alors en Amérique ; plusieurs des familles les plus illustres établies dans les colonies Espagnoles sont descendues des personnes qui avoient accompagné Don Diego Colomb à cette époque (1).

Ce changement de gouverneur ne fut d'aucune utilité pour les malheureux habitans. Don Diego fut non-seulement autorisé par un édit royal à continuer les *repartimientos* ou distributions d'Indiens ; mais on spécifia même le nombre précis qu'il pouvoit en accorder à chaque personne selon le rang qu'elle avoit dans la colonie. Il se prévalut de cette permission, & bientôt après

(1) Oviedo, *lib. III*, *c.* 1. Herrera, *decad.* 1, *lib. VII*, *c.* 10, *Hist. c.* 78.

ſon débarquement à Saint-Domingue, il partagea entre ſes parens & ceux qui l'avoient ſuivi ceux des Indiens qui n'avoient encore été deſtinés à perſonne (1). 1509.

Pêcherie des perles à Cubagua.

Le nouveau gouverneur s'occupa enſuite à ſuivre l'inſtruction qu'il avoit reçue du roi pour l'établiſſement d'une colonie à Cubagua, petite iſle que Colomb avoit découverte à ſon troiſieme voyage. Quoique ce fût un terrain ſtérile qui pouvoit à peine fournir la ſubſiſtance de ſes miſérables habitans, on trouvoit ſur ſes côtes une ſi grande quantité de ces huîtres qui produiſent les perles, que cette iſle ne put pas échapper aux recherches des avides Eſpagnols qui s'y porterent bientôt en foule. Il ſe fit des fortunes conſidérables par la pêche des perles, qui fut ſuivie avec une ardeur extraordinaire. Les Indiens, ſur-tout ceux des iſles Lu-

(1) Recopilacion de Leyes, *lib. VI, tit.* 8, liv. 1, 2.

1509. cayes, furent obligés de plonger au fond de la mer pour y prendre ces huîtres, & cette occupation aussi dangereuse que mal-saine fut une nouvelle calamité qui ne contribua pas peu à la destruction de cette race dévouée (1).

Nouveaux voyages.

Vers cette même époque, Juan Diaz de Solis & Pinson s'embarquerent ensemble pour un second voyage. Ils cinglerent directement au sud, vers la ligne équinoxiale que Pinson avoit précédemment traversée, & ils s'avancerent jusqu'au quarantieme degré de latitude méridionale. Ils furent étonnés de trouver que le continent de l'Amérique s'étendoit à leur droite à travers toute cette étendue de l'océan. Ils débarquerent en différens endroits, pour en prendre possession au nom de leur souverain; mais quoique le pays leur parût très-fertile & les invitât à s'y ar-

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* VII, *c.* 9. Gomera, *hist.* *c.* 78.

rêter, comme leur armement avoit été destiné à faire des découvertes plutôt que des établissemens, ils n'avoient pas assez de monde pour laisser des colonies nulle part. Leur voyage servit cependant à donner aux Espagnols des idées plus justes & plus grandes sur l'étendue de cette nouvelle portion du globe (1). 1509.

Premiere tentative d'un établissement sur le continent.

Quoiqu'il se fût écoulé plus de dix ans depuis que Colomb avoit découvert le continent de l'Amérique, les Espagnols n'y avoient encore fait aucun établissement. Ce fut alors qu'on tenta sérieusement & avec vigueur ce qui avoit été si long-tems négligé; mais le plan de cette entreprise ne fut ni formé par la couronne ni exécuté aux dépens de la nation; ce fut l'ouvrage de l'audace & des spéculations de quelques aventuriers. La premiere idée de ce projet vint d'Alonzo d'Ojeda, qui avoit déjà fait deux voyages pour tenter des

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* VII, *c.* 9.

1509. découvertes & qui s'y étoit acquis une grande réputation mais sans fortune. L'opinion qu'il avoit donnée de son courage & de sa prudence lui procura aisément des associés qui firent les fonds nécessaires pour les dépenses de l'expédition. Vers le même tems, Diego de Nicuessa qui avoit fait une grande fortune à Hispaniola, forma un semblable dessein. Ferdinand encouragea l'un & l'autre; il ne voulut pas il est vrai leur avancer la plus légere somme ; mais il leur prodigua les titres & les patentes. Il érigea deux gouvernemens sur le continent, dont l'un s'étendoit depuis le cap de Vela jusqu'au golfe de Darien, & l'autre depuis ce golfe jusqu'au cap Gracias à Dios. Le premier fut donné à Ojeda, le second à Nicuessa. Ojeda équipa un vaisseau & deux brigantins, montés de trois cents hommes, & Nicuessa six vaisseaux avec sept cents quatre-vingts hommes. Ils mirent à la voile de Saint-Domingue vers le même

tems pour se rendre à leurs gouvernemens respectifs. Afin de donner quelqu'apparence de validité à leurs titres de propriété sur ces contrées, plusieurs des plus célebres théologiens & jurisconsultes d'Espagne furent employés à prescrire la maniere dont on devoit en prendre possession (1). L'histoire du genre humain n'offre rien de plus singulier ni de plus extravagant que la forme qu'ils imaginerent pour remplir cet objet. Les chefs des deux expéditions devoient, en débarquant sur le continent, annoncer aux naturels les principaux articles de la foi chrétienne ; les informer en particulier de la jurisdiction suprême du pape sur tous les royaumes de la terre ; les instruire de la concession que le saint pontife avoit faite de leur pays au roi d'Espagne ; les requérir d'embrasser les dogmes de cette religion qu'on leur faisoit connoître & de se soumettre au sou- 1509.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* *II*, *c.* 15.

1509. verain dont on leur annonçoit l'autorité. S'ils refusoient d'obéir à cette sommation, dont il étoit impossible à un Indien de comprendre seulement les termes, alors Ojeda & Nicuessa étoient autorisés à les attaquer avec le fer & le feu; à les réduire en servitude, eux, leurs femmes & leurs enfans; à les obliger par la force à reconnoître la jurisdiction de l'église & l'autorité du roi d'Espagne, puisqu'ils ne vouloient pas le faire volontairement (1).

Désastres qui naissent de cette entreprise.

Il étoit difficile aux habitans du continent de donner tout d'un coup leur assentiment à une doctrine trop subtile pour des esprits sans culture & qui leur étoit expliquée par des interprêtes peu instruits de leur langue; il ne leur étoit pas plus aisé de concevoir comment un prêtre étranger, de qui ils n'avoient jamais entendu parler pouvoit avoir quelque droit de disposer de leur pays, ni comment un prince inconnu pouvoit s'arroger une juris-

1) Voyez la NOTE XXIII.

diction ſur eux comme ſur ſes ſujets ; auſſi s'oppoſerent-ils vigoureuſement à l'invaſion de leurs territoires. Ojeda & Nicueſſa tâcherent d'exécuter par la force ce qu'ils ne pouvoient obtenir par la perſuaſion. Les écrivains contemporains ont rapporté leurs opérations avec le plus grand détail ; mais comme ils n'ont fait aucune découverte importante ni fondé aucun établiſſement permanent, ces événemens ne méritent pas de tenir une place conſidérable dans l'hiſtoire générale d'une époque, où une valeur romaneſque luttant ſans ceſſe contre des difficultés incroyables, diſtingue toutes les entrepriſes des armes eſpagnoles. Les habitans des pays dont Ojeda & Nicueſſa alloient prendre le gouvernement, ſe trouverent être d'un caractere fort différent de celui des habitans des iſles. Ils étoient guerriers & féroces. Leurs fleches étoient trempées dans un poiſon ſi violent que chaque bleſſure étoit ſuivie d'une mort 1509.

certaine : dans un ſeul combat ils
159. taillerent en pieces plus de ſoixante-dix des compagnons d'Ojeda, & pour la premiere fois les Eſpagnols apprirent à redouter les habitans du nouveau monde. Nicueſſa trouva de ſon côté un peuple également déterminé à défendre ſes poſſeſſions & dont rien ne put adoucir la férocité. Quoique les Eſpagnols euſſent recours à toute ſorte de moyens pour les flatter & pour gagner leur confiance, ils refuſerent de former aucune liaiſon & d'entrer en aucun commerce d'amitié avec des étrangers dont ils regardoient la réſidence parmi eux comme funeſte à leur liberté & à
1510. leur indépendance. Quoique cette haine implacable des naturels rendît auſſi difficile que dangereuſe la formation d'un établiſſement dans leur pays, la perſévérance des Eſpagnols, la ſupériorité de leurs armes & leur habileté dans l'art de la guerre auroient pu avec le tems ſurmonter cet obſtacle ; mais tous les

déſaſtres qu'on peut imaginer s'accumulerent ſur eux & parurent ſe combiner pour combler leur ruine. 1510.
La perte de leurs vaiſſeaux que divers accidens firent périr ſur une côte inconnue; les maladies particulieres à un climat, le plus mal-ſain de toute l'Amérique; le défaut de ſubſiſtance inévitable dans un pays mal cultivé; les diviſions qui s'éleverent entr'eux, & les hoſtilités continuelles des habitans les envelopperent dans une ſucceſſion de calamités dont le ſimple récit fait frémir d'horreur. Quoiqu'ils euſſent reçu d'Hiſpaniola deux renforts conſidérables, la plus grande partie de ceux qui s'étoient engagés dans cette malheureuſe expédition, périrent en moins d'un an dans la plus affreuſe miſere. Le petit nombre de ceux qui ſurvécurent formerent une foible colonie à Santa-Maria el Antigua ſur le golfe de Darien, ſous le commandement de Vaſco Nugnès de Balboa, qui dans les occaſions les plus critiques déploya

1510. un caractere de valeur & de prudence qui lui mérita d'abord la confiance de ses compatriotes & le désigna pour être leur chef dans des entreprises plus brillantes & plus heureuses. Ce n'étoit pas le seul Espagnol de cette expédition qui fût destiné à se montrer ensuite avec éclat dans des scenes plus importantes. François Pizarre étoit un des compagnons d'Ojeda ; ce fut à cette école d'adversité qu'il acquit ou perfectionna les talens auxquels on doit les actions extraordinaires qu'il exécuta dans la suite. Ferdinand Cortès, dont le nom est devenu encore plus fameux, s'étoit engagé de bonne heure dans cette entreprise qui avoit fait prendre les armes à toute la jeunesse valeureuse d'Hispaniola ; mais le bonheur constant qui l'accompagna dans ses aventures postérieures, le déroba dans celle-ci aux désastres auxquels ses compagnons furent exposés. Il tomba malade à Saint-Domingue avant le départ de la

flotte & cette indiſpoſition l'empê-cha de s'embarquer (1). 1510.

Con-quête de Cuba.

L'iſſue malheureuſe de cette ex-pédition ne découragea point les Eſpagnols & ne les empêcha point de former de nouvelles entre-priſes du même genre. Lorſque les richeſſes s'acquierent graduellement par la perſévérance de l'induſtrie ou s'accumulent par les lentes opéra-tions d'un commerce régulier, les moyens qu'on emploie ſont telle-ment proportionnés à leur effet qu'il n'en réſulte rien qui puiſſe frap-per l'imagination & exciter les facultés actives de l'ame à des efforts extraordinaires. Mais lorſqu'on voyoit de grandes fortunes s'élever presque dans un inſtant; lorſqu'on voyoit l'or & les perles s'échanger pour des bagatelles ; lorſque les pays où ſe trouvoient ces précieu-ſes productions, défendus ſeule-ment par des ſauvages, devenoient

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* VII, *c.* 2, *&c.* Gomera, *hiſt*, *c.* 57, 58, 59. Benzon, *hiſt. lib.* I, *c.* 19-23, P. Martyr. *dec.* 122.

1510. la proie du premier aventurier qui avoit de l'audace, des circonstances si extraordinaires & si séduisantes ne pouvoient manquer d'enflammer l'esprit entreprenant des Espagnols & de les précipiter en foule dans cette nouvelle route ouverte aux richesses & aux honneurs. Tant que cet esprit conserva sa force & son ardeur, toutes les tentatives de découverte ou de conquête furent applaudies & de nouveaux aventuriers s'y engagerent à l'envi les uns des autres. Les passions des nouvelles entreprises, qui caractérisent cette époque des découvertes à la fin du quinzieme & au commencement du seizieme siecles, auroient suffi pour empêcher les Espagnols de s'arrêter dans leur carriere ; mais des événemens arrivés dans le même tems à Hispaniola, concoururent à étendre leur navigation & leurs conquêtes. La rigueur avec laquelle on avoit traité les habitants de cette isle en ayant presqu'entierement

éteint la race, plusieurs des Colons 1510.
Espagnols se virent dans l'impossibilité, comme je l'ai déjà observé, de continuer leurs travaux avec la même vigueur & le même avantage, & furent obligés de chercher des établissemens dans quelques pays où les naturels n'eussent pas été détruits par l'opression. D'autres entraînés par cette légereté inconsidérée, si naturelle aux hommes qui font des fortunes rapides, avoient dissipé par une folle prodigalité ce qu'ils avoient acquis sans peine, & la nécessité les forçoit à s'engager dans les entreprises les plus hasardeuses pour rétablir leurs affaires. Lorsque Don Diego Colomb se proposa de conquérir l'isle 1511.
de Cuba & d'y établir une colonie, les différentes causes que je viens d'exposer déterminerent plusieurs des Colons les plus distingués d'Hispaniola à entrer dans ce projet. Il confia le commandement des troupes destinées pour l'expédition à Diego Velasquès qui avoit ac-

1512. compagné ſon pere dans ſon ſecond voyage & qui étoit depuis longtems établi à Hiſpaniola, où il avoit fait une fortune conſidérable, avec une réputation ſi diſtinguée d'habileté & de prudence que perſonne ne paroiſſoit plus propre à conduire une expédition importante. Trois cens hommes parurent ſuffiſans pour faire la conquête d'une iſle très-peuplée & qui avoit plus de ſept cent milles de longueur ; mais les naturels en étoient auſſi peu belliqueux que ceux d'Hiſpaniola. Ils furent intimidés par la ſeule vue de leurs nouveaux ennemis & ils n'étoient préparés à faire aucune réſiſtance : quoique depuis le tems où les Eſpagnols avoient pris poſſeſſion de l'iſle voiſine, ils duſſent s'attendre à une deſcente ſur leur territoire, aucune des petites bourgades entre leſquelles Cuba étoit partagé, n'avoit fait des diſpoſitions pour ſe défendre ; elles n'avoient pris aucune meſure pour la sûreté commune. La ſeule op-

position que les Espagnols rencontrerent, fut de la part de Hatuey, Cacique qui s'étoit enfui d'Hispaniola & avoit pris possession de l'extrêmité orientale de Cuba. Il se mit sur la défensive à leur premier débarquement & tâcha de les repousser vers leurs vaisseaux; mais sa foible troupe fut bientôt rompue & dispersée, & le Cacique lui-même ayant été fait prisonnier, Velasquès, suivant la barbare maxime des Espagnols, le regarda comme un esclave qui avoit pris les armes contre son maître & le condamna à être brûlé. Lorsque Hatuey fut attaché au poteau, un moine Franciscain s'efforçoit de le convertir, en lui promettant qu'il jouiroit sur le champ de toutes les délices du ciel s'il vouloit embrasser la foi chrétienne. Y a-t-il quelques Espagnols, dit Hatuey après un moment de silence, dans ce séjour de délices dont vous me parlez? Oui, répondit le moine, mais ceux-là seulement qui ont été 1511.

1511. justes & bons. Le meilleur d'entre eux, répliqua le Cacique indigné, ne peut avoir ni justice, ni bonté; je ne veux pas aller dans un lieu où je rencontrerois un seul homme de cette race maudite (1). Cet exemple effrayant de vengeance frappa les habitans de Cuba d'une si grande terreur qu'ils tenterent à peine de mettre quelqu'opposition aux progrès de leurs ennemis, & Velasquès réunit, sans perdre un seul homme cette isle vaste & fertile à la monarchie espagnole (2).

Découverte de la Floride.

La facilité avec laquelle s'exécuta une conquête si importante servit d'aiguillon pour former d'autres entreprises. Juan Ponce de Léon, qui avoit acquis de la gloire & de la fortune par la réduction de Porto-Rico, étoit impatient de s'engager dans quelqu'expédition nouvelle. Il équipa trois vaisseaux à ses frais

(1) B. de las Casas, *p.* 40.

(2) Herrera, *decad.* 1, *lib. IX*, *c.* 2, 4, *&c.* Oviedo, *lib. XVII*, *c.* 3, *p.* 179.

pour aller tenter des découvertes, & sa réputation rassembla bientôt à sa suite un corps nombreux d'aventuriers. Il dirigea sa route vers les isles Lucayes, & après avoir touché à quelques-unes de ces isles, ainsi qu'à celle de Bahama, il cingla au sud-est, & découvrit un pays que les Espagnols ne connoissoient pas encore, & auquel il donna le nom de *Floride*; soit parce qu'il le reconnut le jour du dimanche des rameaux, soit à cause de l'aspect agréable & gai que lui offrit le pays même. Il essaya de débarquer en différens endroits; mais l'opposition vigoureuse qu'il éprouva de la part des habitans, qui étoient féroces & guerriers, lui fit sentir la nécessité d'avoir des forces plus considérables pour y former un établissement. Content d'avoir ouvert une communication avec un pays nouveau, sur la richesse & l'importance duquel il fondoit de grandes espérances, il retourna à Porto-Rico par le canal, connu au- 1512.

1511. jourd'hui ſous le nom de golfe de la Floride.

Ce ne fut pas ſeulement le deſir de découvrir des contrées nouvelles qui engagea Ponce de Léon à entreprendre ce voyage; il y fut déterminé auſſi par une de ces idées chimériques qui ſe mêloient alors à l'eſprit de conquête & y donnoient plus d'activité. Il y avoit parmi les habitans de Porto-Rico une tradition établie que dans l'iſle de Bimini, l'une des Lucayes, on trouvoit une fontaine douée de la vertu merveilleuſe de rendre la jeuneſſe & la vigueur à tous ceux qui ſe baignoient dans ſes eaux ſalutaires. Animés par l'eſpérance de trouver ce reſtaurant miraculeux, Ponce de Léon & ſes compagnons parcoururent ces iſles, cherchant avec beaucoup de peine & de ſollicitude, mais ſans ſuccès, la fontaine qui étoit le principal objet de leur expédition. Il n'eſt pas étonnant qu'un conte ſi abſurde ait pu trouver quelque crédit parmi des peuples

ſimples & ignorans tels qu'étoient
les naturels; mais qu'il ait pu faire 1512.
quelqu'impreſſion ſur des hommes
éclairés, c'eſt ce qui paroît aujourd'hui preſqu'incroyable : le fait
n'en eſt pas moins certain & les
hiſtoriens Eſpagnols les plus accrédités ont rapporté ce trait extravagant de la crédulité de leurs compatriotes. Les Eſpagnols étoient à
cette époque engagés dans une
carriere d'activité qui en leur préſentant chaque jour des objets extraordinaires & merveilleux, devoit donner un tour romaneſque à
leur imagination. Un nouveau
monde s'offroit à leurs regards. Ils
viſitoient des iſles & des continens
dont les Européens n'avoient jamais
imaginé l'exiſtence. Dans ces contrées délicieuſes la nature ſembloit
ſe montrer ſous d'autres formes;
chaque arbre, chaque plante, chaque animal étoit différent de ceux
de l'ancien hémiſphere. Les Eſpagnols ſe crurent tranſportés en
des pays enchantés, & après les

1512. merveilles dont ils avoient été les témoins, dans la premiere chaleur de leur admiration il n'y avoit rien d'assez extraordinaire pour leur paroître incroyable. Si une succession rapide de scenes nouvelles & frappantes put faire assez d'impression sur l'esprit sage de Colomb pour qu'il se vantât d'avoir découvert le siege du paradis, on ne doit pas trouver étrange que Ponce de Léon ait cru découvrir la fontaine de la jeunesse (1).

Progrès de Balboa dans l'Isthme de Darien.

Peu de tems après cette expédition à la Floride, il se fit une découverte beaucoup plus importante dans une autre partie de l'Amérique. Balboa ayant été nommé au gouvernement de la petite colonie de Santa-Maria dans le Darien, par le suffrage volontaire de ses

(1) P. Martyr, *dec. p.* 202. *Ensayo chronol. para la hist. de la Florida*, par D. Gab. Cardenas, *p.* 1. Oviedo, *lib. XVI*, *c.* 2. Herrera, *dec.* 1, *lib. IX. c.* 5, *Hist. de la conq. de la Florida*, par Garc. de la Vega, *lib. I*, *c.* 5.

associés,

associés, fut si empressé d'obtenir de la couronne une confirmation de leur choix qu'il dépêcha un officier en Espagne pour solliciter une commission royale qui le revêtît d'un titre légal au suprême commandement. Comme il sentoit cependant qu'il ne pouvoit fonder le succès de ses espérances ni sur la protection des ministres de Ferdinand avec lesquels il n'avoit aucune liaison, ni sur des négociations dans une cour dont il ne connoissoit pas les intrigues, il tâcha de se rendre digne de la faveur qu'il sollicitoit, par quelque service signalé qui lui méritât la préférence sur ses compétiteurs. Frappé de cette idée, il fit de fréquentes incursions dans les pays adjacents, soumit plusieurs Caciques & recueillit une grande quantité d'or, qui étoit plus abondant dans cette partie du continent que dans les isles. Dans une de ces incursions les Espagnols se disputerent avec une telle chaleur pour le partage d'un 1512.

1512. peu d'or qu'ils furent près de se porter à des actes de violence les uns contre les autres. Un jeune Cacique, témoin de cette querelle & étonné de voir mettre un si haut prix à une chose dont il ne devinoit pas l'utilité, renversa avec indignation l'or qui étoit dans une balance, & se tournant vers les Espagnols leur dit : « Pourquoi vous quereller » pour si peu de chose? si c'est l'a» mour de l'or qui vous fait aban» donner votre propre pays pour » venir troubler la tranquillité des » peuples qui sont si loin de vous, » je vous conduirai dans un pays où » le métal qui paroît être le grand » objet de votre admiration & de » vos desirs, est si commun que » les plus vils ustensiles en sont » faits ». Ravis de ce qu'ils entendoient, Balboa & ses compagnons demanderent avec empressement où étoit cette heureuse contrée & comment ils pourroient y arriver. Le Cacique leur apprit qu'à la distance de six soleils, c'est-à-dire, de

1512.

ſix jours de marche vers le ſud, ils découvriroient un autre océan près duquel cette riche contrée étoit ſituée; mais que s'ils ſe propoſoient d'attaquer ce royaume puiſſant, ce ne pouvoit être qu'avec des forces très-ſupérieures à celles qu'ils avoient alors (1).

Projet de Balboa.

Ce fut la premiere information que reçurent les Eſpagnols ſur le grand océan méridional & ſur le riche & vaſte pays connu enſuite ſous le nom de Pérou. Balboa eut alors devant lui des objets dignes de ſon ambition ſans bornes & de l'audacieuſe activité de ſon génie. Il conclut ſur le champ que l'océan dont parloit le Cacique étoit celui que Colomb avoit cherché dans cette même partie de l'Amérique, dans l'eſpérance de s'ouvrir par-là une communication plus directe avec les Indes orientales; & il conjectura que la riche contrée dont on lui

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. IX*, *c.* 2. Gomera, *C.* 60, P. Martyr, *dec. p.* 149.

1512. faiſoit la deſcription devoit être une partie de cette grande & opulente région de la terre. Flatté de l'idée d'exécuter ce qu'un ſi grand homme avoit en vain entrepris, & empreſſé d'effectuer une découverte qui ne devoit pas être moins agréable au roi qu'utile à ſon pays, il attendit avec impatience le moment de partir pour cette expédition, auprès de laquelle tous ſes premiers exploits paroiſſoient de peu d'importance. Mais il falloit faire des arrangemens & des préparatifs indiſpenſables pour s'aſſurer du ſuccès. Il commença par ſolliciter & gagner l'amitié des Caciques voiſins. Il envoya quelques-uns de ſes officiers à Hiſpaniola avec une grande quantité d'or, qui étoit tout à la fois la preuve du ſuccès qu'il avoit déjà eu & l'annonce de ceux qu'il ſe promettoit encore. Les préſens qu'il en fit, diſtribués à propos, lui mériterent la protection du gouverneur & attirerent beaucoup de volontaires à ſon ſervice. Dès

qu'il eut reçu de cette isle le renfort considérable qu'il en attendoit il se crut en état de tenter son expédition. 1512.

Difficultés dans l'exécution.

L'Isthme de Darien n'a pas plus de soixante milles de largeur ; mais cette langue de terre qui unit ensemble le continent méridional de l'Amérique avec le septentrional, est fortifiée par une chaîne de hautes montagnes qui s'étendent dans toute sa longueur & en font une barriere assez solide pour résister à l'impulsion des deux mers opposées. Les montagnes sont couvertes de forêts presqu'inaccessibles. Dans ce climat humide où il pleut pendant les deux tiers de l'année les vallées sont marécageuses, & si fréquemment inondées que les habitans se trouvent en plusieurs endroits dans la nécessité de bâtir leurs maisons sur les arbres, afin de s'élever à quelque distance au-dessus d'un sol humide & des odieux reptiles qui s'engendrent dans les

1512. eaux corrompues (1). De grandes rivieres se précipitent avec impétuosité des montagnes. Cette région n'étoit peuplée que de sauvages errans & en petit nombre, & la main de l'industrie n'y avoit rien fait pour corriger ou adoucir ces inconvéniens naturels. Dans cet état des choses, tenter de traverser un pays inconnu, sans avoir d'autres guides que des Indiens sur la fidélité desquels on ne pouvoit guere compter, étoit donc l'entreprise la plus hardie que les Espagnols eussent encore formée dans le nouveau monde. Mais l'intrépidité de Balboa étoit si extraordinaire qu'elle le distinguoit de tous ses compatriotes dans un tems où le dernier des aventuriers se faisoit remarquer par son audace & par son courage. Il joignoit à la bravoure la prudence, la générosité, l'affabilité & ces talens populaires qui dans les entreprises les plus téméraires inspirent la confiance &

(1) P. Martyr, *dec. p.* 158.

fortifient l'attachement. Cependant après la jonction des volontaires d'Hispaniola il ne put rassembler que cent quatre vingt-dix hommes pour son expédition ; mais c'étoient des vétérans robustes, accoutumés au climat de l'Amérique & prêts à le suivre au milieu des plus grands dangers. Ils se firent accompagner de mille Indiens qui portoient leurs provisions, & pour completter leur armement de guerre, ils emmenerent avec eux plusieurs de ces chiens féroces, si formidables pour des ennemis entierement nuds. 1513.

Balboa se mit en marche pour cette grande expédition au premier septembre, vers le tems où les pluies périodiques commençoient à diminuer. Il se rendit par mer sans aucune difficulté sur le territoire d'un Cacique dont il avoit gagné l'amitié ; mais il n'eut pas plutôt commencé à pénétrer dans la partie intérieure du pays qu'il se trouva retardé dans sa marche par tous les obstacles qu'il avoit eu lieu

Il découvre la mer du sud.

1513. de craindre, tant de la nature du terrain que de la disposition des habitans. A son approche quelques Caciques s'enfuirent avec tous leurs sujets vers les montagnes, emportant avec eux ou détruisant tout ce qui pouvoit servir à la subsistance des troupes espagnoles. D'autres rassemblerent leurs sujets pour s'opposer à Balboa, qui ne tarda pas à sentir combien il lui seroit difficile de conduire un corps de troupes au milieu des nations ennemies, à travers des marais, des rivieres & des bois qui n'avoient jamais été franchis que par des sauvages errans. Mais en partageant toutes les fatigues d'une pareille marche avec le dernier de ses soldats; en se montrant toujours le premier au danger, & en leur promettant avec confiance plus de gloire & de richesses que n'en avoit jamais mérité le plus heureux de leurs compatriotes, il savoit si bien échauffer leur enthousiasme & soutenir leur courage qu'ils le suivoient sans

murmure. Ils avoient pénétré assez avant dans les montagnes lorsqu'un Cacique puissant se présenta avec un corps nombreux de ses sujets pour défendre le passage d'un défilé ; mais des hommes accoutumés à vaincre de si grands obstacles ne pouvoient être arrêtés par de si foibles ennemis. Ils attaquerent les Indiens avec impétuosité & continuerent leur marche après les avoir dispersés sans beaucoup de peine & en avoir fait un grand carnage. Quoique leurs guides leur eussent dit qu'il ne falloit que six jours pour traverser l'Isthme dans sa largeur, ils en avoient déjà passé vingt-cinq à se frayer un chemin à travers les bois & les montagnes. Plusieurs d'entr'eux étoient prêts à succomber sous les fatigues continuelles de cette marche dans un climat brûlant ; plusieurs furent attaqués des maladies particulieres au pays, & tous étoient impatiens d'arriver au terme de leurs travaux & de leurs souffrances. Enfin les 1513.

1513. Indiens les assurerent que du sommet de la montagne la plus voisine ils découvriroient l'océan qui étoit l'objet de leur desir. Lorsqu'après des peines infinies ils eurent gravi la plus grande partie de cette montagne escarpée, Balboa fit faire halte à sa troupe & s'avança seul au sommet, afin de jouir le premier d'un spectacle qu'il desiroit depuis si long-tems. Dès qu'il apperçut la mer du sud s'étendant devant lui dans un horison sans bornes, il tomba à genoux, & levant les mains vers le ciel, il rendit graces à Dieu de l'avoir conduit à une découverte si avantageuse pour son pays & si glorieuse pour lui-même. Ses compagnons, observant ses transports, s'avancerent vers lui pour partager son admiration, sa reconnoissance & sa joie. Ils se hâterent de gagner le rivage, & Balboa s'avançant jusqu'au milieu des eaux de la mer avec son bouclier & son épée, prit possession de cet océan au nom du roi d'Espagne, & fit

vœu de le défendre avec les armes qu'il tenoit contre tous les ennemis de son souverain (1). 1513.

Cette partie de la grande mer pacifique ou mer du sud que Balboa découvrit d'abord, & qui est située à l'est de Panama, conserve encore le nom de golfe de Saint-Michel qu'il lui donna. Il força à main armée plusieurs des petits princes qui gouvernoient les districts voisins de ce golfe, à lui donner des vivres & de l'or. D'autres lui en envoyerent volontairement. Quelques Caciques ajouterent à ces dons précieux une quantité considérable de perles, & il apprit d'eux avec une grande satisfaction que les huîtres où se trouvent les perles abondoient dans la mer qu'il venoit de découvrir.

On lui indique un pays plus opulent.

La découverte de cette source de richesses contribua à encourager ses compagnons, & il reçut en

(1) Herrera, *dec. I*, *L. X*, *c.* 1. Gomera, *c.* 62, &c. P. Martyr, *dec.* p. 205, &c.

1513. même-tems des avis qui le confirmoient dans l'espérance de retirer des avantages encore plus considérables que son expédition. Tous les Indiens des côtes de la mer du sud l'assurerent de concert qu'il y avoit à une distance assez considérable vers l'est, un riche & puissant royaume dont les habitans avoient des animaux apprivoisés pour porter des fardeaux ; & pour lui en donner une idée, ils traçoient sur le sable la figure des llamas ou moutons, qu'on trouva ensuite au Pérou & que les Péruviens avoient en effet accoutumés à porter des fardeaux. Comme le llama ressemble à peu près pour la forme au chameau, bête de charge qui étoit regardée comme particuliere à l'Asie, cette circonstance jointe à la découverte des perles, autre production Asiatique, tendit à confirmer les Espagnols dans la fausse idée où ils étoient que le nouveau monde étoit voisin

des Indes orientales (1).

Mais quoique les avis que Balboa recevoit des habitans de la côte, fortifiant ses propres conjectures & ses espérances, lui donnassent une extrême impatience de voir ce pays inconnu, il étoit trop prudent pour tenter d'y entrer avec une poignée d'hommes épuisés de fatigue & affoiblis par les maladies (2). Il se détermina à ramener sur le champ ses compagnons à l'établissement de Santa-Maria dans le Darien, pour revenir la saison suivante avec des forces proportionnées à l'entreprise hasardeuse qu'il méditoit. Pour acquérir une connoissance plus étendue de l'Isthme, il prit à son retour une route différente de celle qu'il avoit suivie en allant & où il n'éprouva pas moins de difficultés & de dangers que dans la premiere; mais il n'y a rien d'insurmontable à des 1513.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X *c.* 2.

(2) Voyez la NOTE XXIV.

1513. hommes animés par l'espérance & par le succès. Balboa revint à Santa-Maria, après une absence de quatre mois, rapportant plus de gloire & de richesse que les Espagnols n'en avoient encore acquis dans au-
1514. cune de leurs expéditions au nouveau monde. Parmi les officiers qui l'avoient accompagné, il n'y en avoit point qui se fût plus distingué que François Pizarre, & il n'y en eut aucun qui déployât plus de courage & d'ardeur pour aider Balboa à s'ouvrir une communication avec ces pays, où il joua ensuite lui-même un rôle si glorieux (1).

Pedrarias est nommé gouverneur du Darien.

Le premier soin de Balboa fut d'envoyer en Espagne les détails de l'importante découverte qu'il venoit de faire & de demander un renfort de mille hommes pour tenter la conquête de cette riche contrée sur laquelle il avoit reçu des

(1) Herrera, *Decad.* 1, *lib. X*, *c*. 3-6. Gomera *C*. 64. P. Martyr, *dec. p.* 229.

inſtructions ſi encourageantes. Le premier avis de la découverte du nouveau monde ne cauſa peut-être pas une plus grande joie que cette nouvelle inattendue qu'on avoit enfin trouvé un paſſage au grand océan méridional. On ne douta plus qu'il n'y eut une communication avec les Indes orientales par une route qui étoit à l'oueſt de la ligne de démarcation tracée par le pape. Les tréſors que le Portugal tiroit chaque jour de ſes établiſſemens & de ſes conquêtes en Aſie, étoient un ſujet d'envie & un objet d'émulation pour les autres puiſſances. Ferdinand ſe flatta dès-lors de l'eſpérance de partager ce commerce lucratif; & dans l'empreſſement qu'il avoit d'arriver à ce but, il étoit diſpoſé à faire un effort ſupérieur à ce que Balboa demandoit. Mais dans cette diſpoſition même on reconnut les effets de la politique jalouſe qui le guidoit, ainſi que de la funeſte antipathie de Fonſeca alors évêque de Burgos, pour tout 1514

1514. homme de mérite qui se distinguoit dans le nouveau monde. Malgré les services récents de Balboa, qui le désignoient comme l'homme le plus propre à achever la grande entreprise qu'il avoit commencée, Ferdinand fut assez peu généreux pour n'en tenir aucun compte & pour nommer Pedrarias d'Avilla gouverneur du Darien. Il lui donna le commandement de quinze gros vaisseaux avec douze cents soldats. Ces bâtimens furent équipés aux frais du public avec une magnificence que Ferdinand n'avoit encore montrée dans aucun des armemens destinés pour le nouveau monde ; & telle fut l'ardeur des gentilshommes Espagnols pour suivre un chef qui devoit les conduire dans un pays où suivant le bruit de la renommée ils n'auroient qu'à jetter leurs filets dans la mer pour en tirer de l'or (1), que quinze cents d'entr'eux s'embarquerent à bord de la flotte,

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X, *c.* 14.

& qu'un beaucoup plus grand nombre se seroient engagés pour cette expédition si on avoit voulu les recevoir (2). 1514.

Pedrarias étant arrivé au golfe de Darien sans aucun accident remarquable, envoya sur le champ à terre quelques-uns de ses principaux officiers pour informer Balboa de son arrivée avec la commission du roi qui le nommoit gouverneur de la colonie. Ces députés, qui avoient entendu parler des exploits de Balboa & qui s'étoient formé les plus hautes idées de ses richesses, furent bien étonnés de le trouver vêtu d'un mauvais habit de toile avec des souliers de ficelle, occupé avec quelques Indiens à couvrir de roseaux sa cabane. Sous ce vêtement simple qui répondoit si peu à l'attente & aux desirs de ses nouveaux hôtes, Balboa les reçut avec dignité. La renommée de ses

(2) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X, *c.* 6, 7. P. Martyr, *dec. p.* 177-256.

1514. découvertes avoit attiré près de lui un si grand nombre d'aventuriers des différentes isles, qu'il pouvoit rassembler quatre cents cinquante hommes en armes. A la tête de ces hardis vétérans il auroit été en état de résister à Pedrarias & à sa troupe; mais quoique ses compagnons murmurassent hautement de l'injustice du roi & se plaignissent que des étrangers voulussent recueillir le fruit de leurs travaux & de leurs succès, Balboa se soumit aveuglément à la volonté de son souverain & reçut Pedrarias avec tous les égards dus à son caractere (1).

Division entre Pedrarias & Balboa.

Quoique Pedrarias dût à cette modération la possession paisible de son gouvernement, il nomma un comité pour faire des informations judiciaires sur la conduite de Balboa pendant qu'il étoit aux ordres de Nicuessa & d'Enciso, & lui

(1) Herrera, *dec.* 1, *lib.* X, c 13, 14.

imposa une amende considérable 1514.
pour réparation des fautes dont il fut trouvé coupable par ses juges. Balboa sentit vivement l'humiliation de se voir soumis à une procédure & condamné à un châtiment dans le lieu même où il venoit d'occuper le premier rang. D'un autre côté Pedrarias ne pouvoit cacher la jalousie qu'excitoit en lui le mérite supérieur de Balboa ; de sorte que le ressentiment de l'un & la jalousie de l'autre furent une source de division très-pernicieuse à la colonie ; mais elle étoit menacée d'une calamité plus funeste encore. Pedrarias avoit débarqué Juillet.
au Darien dans le tems le plus défavorable de l'année, vers le milieu de la saison pluvieuse, dans cette partie de la zone torride où les nuées versent des torrens d'eau inconnus dans les climats plus tempérés (1). Le village de Santa-

(1) Richard, *hist. nat. de l'air*, *tom.* 1, *p.* 204.

1514. Maria étoit ſitué dans une plaine fertile, environnée de bois & de marais. La conſtitution des Européens ne put pas réſiſter à l'influence peſtilencielle d'une ſemblable ſituation, dans un climat naturellement mal-ſain & dans une ſaiſon ſi fâcheuſe. Une maladie violente & meurtriere fit périr pluſieurs des ſoldats qui accompagnoient Pedrarias. L'extrême rareté des proviſions augmenta encore par l'impoſſibilité de ſe procurer les rafraîchiſſemens néceſſaires aux malades & une ſubſiſtance ſuffiſante pour ceux qui ſe portoient bien (1). En un mois de tems plus de ſix cents Eſpagnols périrent dans la derniere miſere. L'abattement & le déſeſpoir ſe répandirent dans la colonie. Pluſieurs des perſonnages principaux demanderent leur démiſſion & renoncerent avec plaiſir à toutes leurs eſpérances de fortune pour

(1) Herrera, *dec* 1, *lib. X, c.* 14. P. Martyr, *dec. p.* 272.

ſe dérober aux dangers de cette région meurtriere. Pedrarias s'efforça de diſtraire ceux qui reſtoient du ſentiment de leurs ſouffrances en leur cherchant de l'occupation. Dans cette vue il envoya pluſieurs détachemens dans l'intérieur du pays pour impoſer aux habitans des contributions d'or & pour chercher les mines qui le produiſoient. Ces aventuriers avides, plus occupés du gain préſent que des moyens de faciliter leurs progrès pour la ſuite, pilloient ſans diſtinction par-tout où ils alloient. Sans égard pour les alliances qu'ils avoient faites avec pluſieurs Caciques, ils les dépouilloient de tout ce qu'ils avoient de précieux, & les traitoient ainſi que leurs ſujets avec le dernier degré de l'inſolence & de la cruauté. Cette tyrannie & ces exactions, que Pedrarias n'avoit peut-être ni le pouvoir ni la volonté de réprimer, ne firent plus qu'un déſert de tout le pays qui s'étend du golfe du Darien 1514.

1514. jusqu'au lac de Nicaragua, & les Espagnols se virent par leur imprudence privés des avantages qu'ils auroient pu trouver dans l'amitié des habitans, pour pousser leurs conquêtes vers la mer du sud. Balboa qui voyoit avec douleur combien une conduite si mal concertée retardoit l'exécution de son plan favori, fit passer en Espagne des remontrances très-fortes contre l'administration de Pedrarias qui avoit ruiné une colonie heureuse & florissante. Pedrarias de son côté accusa Balboa d'avoir trompé le roi par des recits exagérés de ses exploits & par un faux exposé de la richesse du pays (1).

Mesures violentes contre Balboa.

Ferdinand sentit à la fin la faute qu'il avoit faite en déplaçant l'officier le plus actif & le plus expérimenté qu'il eût dans le nou-

(1) Herrera, *dec.* 1, *lib. X*, *c.* 15, *dec.* 2, *c.* 1, *&c.* Gomera, *c.* 66. P. Martyr, *dec.* 3, *c.* 10. Relac. de B. de las Casas, *p.* 12.

veau monde ; & voulant dédommager Balboa, il le nomma Adelentade ou gouverneur-lieutenant des pays situés sur la mer du sud, avec une autorité & des droits très-étendus. Il ordonna en même-tems à Pedrarias de seconder Balboa dans toutes ses entreprises, & de se concerter avec lui sur toutes les opérations que Pedrarias voudroit faire lui-même. Mais il n'étoit pas au pouvoir de Ferdinand de faire passer si subitement ces deux hommes d'une haine déclarée à une entiere confiance. Pedrarias continua de traiter son rival avec dédain, & la fortune de Balboa se trouvant épuisée par le paiement de son amende & par d'autres exactions de Pedrarias, il fut hors d'état de faire les dispositions nécessaires pour se mettre en possession de son nouveau gouvernement. Cependant par la médiation & les exhortations de l'évêque du Darien on vint à bout de les reconcilier, & pour cimenter plus solidement 1515.

1516. cette union, Pedrarias consentit à donner sa fille en mariage à Balboa. Le premier effet de leur réunion fut de permettre à Balboa de faire quelques petites incursions dans le pays, & il les exécuta avec une sagesse qui ajouta encore à la réputation qu'il s'étoit déjà acquise. Plusieurs aventuriers se joignirent à lui, & moyennant les secours & la protection de Pedrarias, il commença à tout préparer pour son expédition dans la mer du sud. Pour exécuter ce projet il étoit nécessaire de construire des vaisseaux capables de transporter des troupes dans les provinces où il se proposoit de descendre. Après avoir vaincu un grand nombre d'obstacles & supporté plusieurs de ces contrariétés qui semblent avoir été réservées aux conquérans de l'Amérique, il vint à bout de construire quatre petits brigantins. Il étoit prêt à mettre à la voile pour le Pérou, avec trois cents hommes d'élite, (force supérieure à celle

avec laquelle Pizarre entreprit depuis la même expédition) lorſqu'il 1517.
reçut un meſſager inattendu de Pedrarias (1). Comme leur reconciliation n'avoit jamais été ſincere, l'entrepriſe que Balboa étoit ſur le point d'exécuter ranima l'ancienne inimitié de Pedrarias & la rendit plus active encore. Il redoutoit l'élévation & la proſpérité d'un homme qu'il avoit ſi cruellement offenſé. Il craignit que le ſuccès n'encourageât Balboa à ſe rendre indépendant de ſa juriſdiction; & ces mouvemens de haine, de crainte & de jalouſie agiſſoient ſur ſon ame avec tant de force que pour ſatisfaire ſa vengeance, il ne craignit pas de faire échouer une entrepriſe d'une ſi grande importance pour ſon pays. Sur des prétextes faux mais plauſibles, il engagea Balboa à différer ſon voyage de quelque-tems & à ſe rendre à Acla

(1) Herrera *decad.* 2, *lib. I*, *c.* 3, *lib. II*, *c.* 11-13-21.

1517. où il vouloit avoir une entrevue avec lui. Balboa, avec la confiance tranquille d'un homme qui n'a rien à se reprocher, se rendit au lieu qui lui étoit indiqué ; mais il ne fut pas plutôt entré dans Acla qu'il fut arrêté par l'ordre de Pedrarias, qui impatient d'assouvir sa vengeance ne le laissa pas languir long-tems dans la captivité. On nomma sur le champ des juges pour instruire son procès. Il y eut une accusation intentée contre lui d'avoir manqué de fidélité au roi & d'avoir voulu se révolter contre le gouverneur. La sentence de mort fut bientôt prononcée, & quoique les juges eux-mêmes, secondés par toute la colonie, sollicitassent vivement la grace de Balboa, le gouverneur fut inexorable, & les Espagnols virent avec autant de douleur que d'étonnement périr sur un échafaud un homme, qui de tous ceux qui avoient commandé en Amérique étoit généralement regardé comme le plus propre à concevoir & à

exécuter de grands projets (1). Sa mort fit renoncer à l'expédition qu'il avoit projettée. Pedrarias puissamment protégé par l'évêque de Burgos & de quelques autres courtisans, échappa non-seulement à la punition que méritoient la violence & l'iniquité de sa conduite; mais il conserva même sa place & son autorité. Bientôt après il obtint la permission de faire passer la colonie du poste mal-sain de Santa-Maria, à Panama qui étoit sur le côté opposé de l'Isthme; quoique ce changement ne fût pas fort avantageux pour la salubrité du lieu, la situation commode du nouvel établissement ne contribua pas peu à faciliter les conquêtes postérieures des Espagnols dans les vastes provinces qui bordent la mer du sud (2). 1517.

Pendant que ces événemens, dont on a cru ne devoir pas interrompre le récit, se passoient dans 1515. Nouvelles découvertes.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* I, *c.* 21, 22.

(2) Herrera, *decad.* 2, *lib.* IV. *c.* 1.

1517. le Darien, il se faisoit ailleurs d'autres opérations importantes, relativement à la découverte, à la conquête & au gouvernement des autres provinces du nouveau monde. Ferdinand étoit si occupé du projet d'ouvrir une communication par l'ouest avec les Moluques ou isles des Epiceries, que dans l'année 1515, il équipa à ses frais deux vaisseaux destinés à cette expédition & dont il donna le commandement à Juan Diaz de Solis, qui passoit pour le plus habile navigateur de l'Espagne. Il prit sa route le long de la côte de l'Amérique méridionale, & le premier de janvier 1516, il entra dans une riviere à laquelle il donna le nom de *Janeiro* & où il se fait aujourd'hui un commerce considérable. Delà il s'avança dans une baie spacieuse qu'il imagina être l'entrée d'un détroit qui communiquoit avec la mer des Indes; mais en pénétrant plus avant, il découvrit que c'étoit l'embouchure de Rio de la Plata,

l'une des grandes rivieres qui arrosent le continent méridional de l'Amérique. Les Espagnols ayant voulu faire une descente dans ce pays, Solis & plusieurs hommes de son équipage furent tués par les naturels, qui à la vue des vaisseaux couperent par morceaux les corps des Espagnols & les mangerent après les avoir fait rôtir. Epouvantés de cet horrible spectacle & découragés par la perte de leur commandant, ceux des Espagnols qui restoient sur les vaisseaux retournerent en europe sans tenter aucune autre découverte (1). Quoique cette tentative eût échoué, elle ne fut pourtant pas inutile : elle attira l'attention des hommes instruits vers cette navigation & prépara la route à un voyage plus heureux, qui peu d'années après cette époque remplit enfin les vues de Ferdinand. 1517.

Quoique les Espagnols s'oc- Etat de la colonie d'Hispaniola.

(1) Herrera, *dec.* 2, *lib.* *I*, *c.* 7. P. Martyr, *decad.* *p.* 317.

1517. cupassent avec tant d'activité à étendre leurs découvertes & leurs établissemens en Amérique, ils considéroient toujours Hispaniola comme leur principale colonie & le siege du gouvernement. Don Diego Colomb ne manquoit ni du zele ni des talens nécessaires pour procurer le bonheur & la prospérité des membres de cette colonie qui étoient plus immédiatement sous sa jurisdiction; mais il étoit gêné dans toutes ses opérations par la politique soupçonneuse de Ferdinand, qui en toute occasion & sur les prétextes les plus frivoles, lui ôta une partie de ses privileges, & encouragea le trésorier, les juges, & les autres officiers inférieurs à contrarier ses mesures & à contester son autorité. La prérogative la plus importante du gouverneur étoit celle de distribuer les Indiens parmi les Espagnols établis dans l'isle. La servitude rigoureuse de ces malheureux n'ayant reçu que de très-foibles adoucissemens par les divers

réglemens qu'on avoit faits en leur faveur; le pouvoir de disposer à son gré de ces instrumens du travail, assuroit au gouverneur une grande influence dans la colonie. Pour l'en dépouiller, Ferdinand créa un nouvel emploi, auquel il attacha le droit de faire le partage des Indiens, & qu'il donna à Rodrigue Albuquerque, parent de Zapata, son ministre de confiance. Don Diego sentit vivement l'injustice & l'affront qu'on lui faisoit en le privant de ses droits sur un objet si essentiel, & ne voulant pas rester plus longtems dans un lieu où son pouvoir & son crédit étoient presqu'anéantis, il passa en Espagne dans la vaine espérance d'obtenir justice(1). Albuquerque entra dans ses nouvelles fonctions avec toute la rapacité d'un indigent aventurier, impatient de faire fortune. Il commença par se faire donner le nombre exact

1517.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* IX, *c.* 5, *lib.* X, *c.* 12.

1517. des Indiens qui étoient dans l'isle & trouva que de soixante mille qui en 1508 avoient survécu à toutes leurs souffrances, il n'en restoit plus que quatorze mille. Il en fit plusieurs lots qu'il mit à l'enchere & qu'il distribua à ceux qui lui en offroient le plus haut prix. Par cette distribution arbitraire, un grand nombre d'Indiens furent éloignés de leurs anciennes habitations; plusieurs autres furent enlevés à leurs premiers maîtres, & tous furent soumis à des travaux plus pénibles par leurs nouveaux propriétaires, pressés de se dédommager de leurs avances. Ce surcroît de calamité combla la misere & hâta la destruction de cette race innocente & malheureuse (1).

Dispute sur la maniere de traiter les Indiens.

La violence de cette conduite, jointe aux funestes conséquences qui en furent la suite, excita non-seulement les plaintes des Colons qui se croyoient lésés, mais encore

(1) Herrera, *dec.* 1, *lib.* X, *c.* 12.

toucha les cœurs de tous ceux en qui il restoit quelque sentiment d'humanité. Du moment qu'on envoya en Amérique des ecclésiastiques pour instruire & convertir les naturels, ils supposerent que la rigueur avec laquelle on traitoit ce peuple, rendoit leur ministere presqu'inutile. Les missionnaires se conformant à l'esprit de douceur de la religion qu'ils venoient annoncer, s'éleverent aussitôt contre les maximes de leurs compatriotes à l'égard des Indiens, & condamnerent les *repartimientos* ou ces distributions par lesquelles on les livroit en esclaves à leurs conquérans, comme des actes aussi contraires à l'équité naturelle & aux préceptes du christianisme qu'à la saine politique. Les Dominicains, à qui l'instruction des Américains fut d'abord confiée furent les plus ardens à attaquer ces distributions. En 1511, Montesino, un de leurs plus célebres prédicateurs, déclama contre cet usage dans la 1517.

1517. grande église de Saint-Domingue avec toute l'impétuosité d'une éloquence populaire. Don Diego Colomb, les principaux officiers de la colonie, & tous les laïques qui avoient entendu ce sermon se plaignirent du moine à ses supérieurs ; mais ceux-ci, loin de le condamner, approuverent sa doctrine comme également pieuse & convenable aux circonstances. Les Franciscains, guidés par l'esprit d'opposition & de rivalité qui subsistoit entre les deux ordres, parurent disposés à se joindre aux laïques & à prendre la défense des *repartimientos*. Mais comme ils ne pouvoient pas avec décence approuver ouvertement un systême d'oppression si contraire à l'esprit du christianisme, ils s'efforcerent de pallier ce qu'ils ne pouvoient pas justifier ; & alléguerent, pour excuser la conduite de leurs concitoyens, qu'il étoit impossible de faire aucune amélioration dans la colonie, à moins que les Espagnols n'eussent assez

1517.

d'autorité ſur les naturels pour les forcer au travail (1).

Décisions contraires sur cet objet.

Les Dominicains, ſans égard pour ces conſidérations de politique & d'intérêt perſonnel, ne voulurent ſe relâcher en rien de la ſévérité de leur doctrine & refuſerent même d'abſoudre & d'admettre à la communion ceux de leurs compatriotes qui tenoient les Indiens en ſervitude (2). Les deux partis s'adreſſerent au roi pour avoir ſa déciſion ſur un objet de ſi grande importance. Ferdinand nomma une commiſſion de ſon conſeil-privé à laquelle il joignit quelques-uns des plus habiles juriſconſultes & théologiens, pour entendre les députés d'Hiſpaniola chargés de défendre leurs opinions reſpectives. Après une longue diſcuſſion la partie ſpéculative de la controverſe fut décidée en faveur des Dominicains,

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* VIII, *c.* 11. Oviedo, *lib.* II, *c.* 6, *p.* 97.

(2) Oviedo, *ibid.*

1517. & les Indiens furent déclarés un peuple libre, fait pour jouir de tous les droits naturels de l'homme; mais malgré cette décision, les *repartimientos* continuerent de se faire dans la même forme qu'auparavant (1). Comme le jugement de la commission reconnoissoit le principe sur lequel les Dominicains fondoient leur opinion, il étoit peu propre à les convaincre & à les réduire au silence. Enfin, pour rétablir la tranquillité dans la colonie, alarmée par les remontrances & les censures de ces religieux, Ferdinand publia un décret de son conseil-privé, duquel il résultoit qu'après un mûr examen de la bulle apostolique & des autres titres qui assuroient les droits de la couronne de Castille sur ses possessions dans le nouveau monde; la servitude des Indiens étoit autorisée par les loix divines & humaines; qu'à moins

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* VIII, *c.* 12, *lib.* IX, *c.* 5.

qu'ils ne fussent soumis à l'autorité des Espagnols & forcés de résider sous leur inspection, il seroit impossible de les arracher à l'idolâtrie & de les instruire dans les principes de la foi chrétienne; qu'on ne devoit plus avoir aucun scrupule sur la légitimité des *repartimientos*, attendu que le roi & son conseil en prenoient le risque sur leur conscience; qu'en conséquence les Dominicains & les moines des autres ordres devoient s'interdire à l'avenir les invectives que l'excès d'un zele charitable mais peu éclairé leur avoit fait proférer contre cet usage (1). 1517.

Ferdinand voulant faire connoître clairement l'intention où il étoit de faire exécuter ce décret, accorda de nouvelles concessions d'Indiens à plusieurs de ses courtisans (2). Mais afin de ne pas pa-

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* IX, *c.* 14.

(2) Voyez la NOTE XXV.

1517. roître oublier entierement les droits de l'humanité, il publia un édit par lequel il tâcha de pourvoir à ce que les Indiens fussent traités doucement sous le joug auquel il les assujettissoit ; il régla la nature du travail qu'ils seroient obligés de faire ; il prescrivit la maniere dont ils devoient être vêtus & nourris, & fit des réglemens relatifs à leur instruction dans les principes du christianisme (1). Mais les Dominicains qui jugeoient de l'avenir par la connoissance qu'ils avoient du passé, sentirent bientôt l'insuffisance de ces précautions, & prétendirent que tant que les individus auroient intérêt de traiter les Indiens avec rigueur, aucun réglement public ne pourroit rendre leur servitude douce ni même tolérable. Ils jugerent qu'il seroit inutile de consumer leur tems & leurs forces à essayer de communiquer les vérités sublimes de l'évangile à des

(1) Herrera, *dec.* 1, *lib.* IX, c. 14.

hommes dont l'ame étoit abattue & l'eſprit affoibli par l'oppreſſion. Quelques-uns de ces miſſionnaires découragés demanderent à leurs ſupérieurs la permiſſion de paſſer ſur le continent, pour y remplir l'objet de leur miſſion parmi ceux des Indiens qui n'étoient pas encore corrompus par l'exemple des Eſpagnols ni prévenus par leurs cruautés contre les dogmes du chriſtianiſme. Ceux qui reſterent à Hiſpaniola continuerent de faire des remontrances avec une fermeté décente contre la ſervitude des Indiens. 1517.

Barthelemy de Las Caſas entreprend la défenſe des Indiens.

Les opérations violentes d'Albuquerque, qui venoit d'être chargé du partage des Indiens, rallumerent le zele des Dominicains contre les *repartimientos*, & ſuſciterent à ce peuple opprimé un avocat doué du courage, des talens & de l'activité néceſſaires pour défendre une cauſe ſi déſeſpérée. Cet homme zélé fut Barthelemy de Las Caſas, natif de Séville, & l'un des eccléſiaſtiques

1517. qui accompagnerent Colomb au second voyage des Espagnols lorsqu'on voulut commencer un établissement dans l'isle d'Hispaniola. Il avoit adopté de bonne heure l'opinion dominante parmi ses confreres les Dominicains, qui regardoient comme une injustice de réduire les Indiens en servitude; & pour montrer sa sincérité & sa conviction il avoit renoncé à la portion d'Indiens qui lui étoit échue lors du partage qu'on en avoit fait entre les conquérans & avoit déclaré qu'il pleureroit toujours la faute dont il s'étoit rendu coupable en exerçant pendant un moment sur ses freres cette domination impie (1). Dès-lors il fut le patron déclaré des Indiens, & par son courage à les défendre aussi bien que par le respect qu'inspiroient ses

(1) Fr. Aug. Davila Padilla, *hist. de la Fundacion de la provincia de Saint-Jago ne Mexico*, *p.* 303, 304. Herrera, *dec.* 1, *lib.* X, *c.* 12.

talens & ſon caractere, il eut ſouvent le bonheur d'arrêter les excès de ſes compatriotes. Il s'éleva vivement contre les opérations d'Albuquerque & s'appercevant bientôt que l'intérêt du gouverneur le rendoit ſourd à toutes les ſollicitations, il n'abandonna pas pour cela la malheureuſe nation dont il avoit épouſé la cauſe. Il partit pour l'Eſpagne avec la ferme eſpérance qu'il ouvriroit les yeux & toucheroit le cœur de Ferdinand en lui faiſant le tableau de l'oppreſſion que ſouffroient ſes nouveaux ſujets (1). 1517.

Il obtint facilement une audience du roi, dont la ſanté étoit fort affoiblie. Il mit ſous ſes yeux avec autant de liberté que d'éloquence les effets funeſtes des *repartimientos* dans le nouveau monde, lui reprochant avec courage d'avoir autoriſé ces meſures impies qui 1516.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X, *c.* 12, *dec.* 2, *lib.* 1, *c.* 2. Davila Padilla, *hiſt.* *p.* 304.

1517. avoient porté la misere & la destruction sur une race nombreuse d'hommes innocens que la providence avoit confiés à ses soins. Ferdinand dont l'esprit étoit affoibli par la maladie fut vivement frappé de ce reproche d'impiété; qu'il auroit méprisé dans d'autres circonstances. Il écouta le discours de Las Casas avec les marques d'un grand repentir & promit de s'occuper sérieusement des moyens de réparer les maux dont on se plaignoit. Mais la mort l'empêcha d'exécuter cette résolution. Charles d'Autriche, à qui la couronne d'Espagne passoit, faisoit alors sa résidence dans ses états des pays-bas. Las Casas avec son ardeur accoutumée se préparoit à partir pour la Flandre, dans la vue de prévenir le jeune monarque, lorsque le cardinal Ximenès devenu régent de Castille lui ordonna de renoncer à ce voyage & lui promit d'écouter lui-même ses plaintes.

Réglemens du cardinal Ximenès.

Le cardinal pesa la matiere avec l'attention que méritoit son impor-

tance & comme son esprit ardent aimoit les plans hardis & peu communs, celui qu'il adopta très-promptement étonna les ministres Espagnols, accoutumés aux lenteurs & aux formalités de l'administration. Sans égard ni aux droits que réclamoit Don Diego Colomb ni aux regles établies par le feu roi, il se détermina à envoyer en Amérique trois surintendans de toutes les colonies avec l'autorité suffisante pour décider en dernier ressort la grande question de la liberté des Indiens, après qu'ils auroient examiné sur les lieux toutes les circonstances. Le choix de ces surintendans étoit délicat. Tous les laïques, tant ceux qui étoient établis en Amérique que ceux qui avoient été consultés comme membres de l'administration de ce département, avoient déclaré leur opinion & pensoient que les Espagnols ne pouvoient conserver leurs établissemens au nouveau monde à moins qu'on ne leur permît de retenir les

1517.

1517. Indiens dans la ſervitude. Ximenès crut donc qu'il ne pouvoit compter ſur leur impartialité & ſe détermina à donner ſa confiance à des eccléſiaſtiques. Mais comme d'un autre côté les Dominicains & les Franciſcains avoient épouſé le ſentiment contraire, il exclut ces deux ordres religieux. Il fit tomber ſon choix ſur les moines appellés Hiéronimites, communauté peu nombreuſe en Eſpagne, mais qui y jouiſſoit d'une grande conſidération. D'après le conſeil de leur général & de concert avec Las Caſas, il choiſit parmi eux trois ſujets qu'il jugea dignes de cet important emploi. Il leur aſſocia Zuazo, juriſconſulte d'une probité diſtinguée, auquel il donna tout pouvoir de régler l'adminiſtration de la juſtice dans les colonies. Las Caſas fut chargé de les accompagner avec le titre de protecteur des Indiens (1).

Confier un pouvoir aſſez étendu

(1) Herrera, *dec.* 2, *lib.* 2, *c.* 3.

pour changer en un moment tout le systême du gouvernement du nouveau monde, à quatre personnes que leur état & leur condition n'appelloient pas à de si hauts emplois, parut à Zapata & aux autres ministres du dernier roi une démarche si extraordinaire & si dangereuse qu'ils refuserent d'expédier les ordres nécessaires pour l'exécution. Mais Ximenès n'étoit pas disposé à souffrir patiemment qu'on mît aucun obstacle à ses projets. Il envoya chercher les ministres, leur parla d'un ton si haut & les effraya tellement qu'ils obéirent sur le champ (1). Les surintendans, leur associé Zuazo & Las Casas, mirent à la voile pour Saint-Domingue. A leur arrivée, le premier usage qu'ils firent de leur autorité fut de mettre en liberté tous les Indiens qui avoient été donnés aux courtisans Espagnols & à toute personne non résidente en Améri- 1517.

(1) Herrera, *dec.* 2, *lib.* c. 6.

1517. que. Cet acte de vigueur, joint à ce qu'on avoit appris d'Espagne sur l'objet de leur commission, répandit une alarme générale. Les Colons conclurent qu'on alloit leur enlever en un moment tous les bras avec lesquels ils conduisoient leurs travaux & que leur ruine étoit inévitable. Mais les PP. de Saint-Jérôme se conduisirent avec tant de précaution & de prudence que les craintes furent bientôt dissipées. Ils montrerent dans toute leur administration une connoissance du monde & des affaires qu'on n'acquiert guere dans le cloître, & une modération & une douceur encore plus rares parmi des hommes accoutumés à l'austérité de la vie monastique. Ils écouterent tout le monde; ils comparerent les informations qu'ils avoient recueillies, & après une mûre délibération ils demeurerent persuadés que l'état de la colonie rendoit le plan de Las Casas, vers lequel penchoit le cardinal, impossible dans l'exé-

cution. Ils se convainquirent que les Espagnols établis en Amérique étoient en trop petit nombre pour pouvoir exploiter les mines déjà ouvertes & cultiver le pays ; que pour ces deux genres de travaux ils ne pouvoient se passer des Indiens ; que si on leur ôtoit ce secours il faudroit abandonner les conquêtes, ou au moins perdre tous les avantages qu'on en retiroit; qu'il n'y avoit aucun motif assez puissant pour faire surmonter aux Indiens rendus libres leur aversion naturelle pour toute espece de travail & qu'il falloit l'autorité d'un maître pour les y forcer ; que si on ne les tenoit pas sous une discipline toujours vigilante, leur indolence & leur indifférence naturelles ne leur permettroient jamais de recevoir l'instruction chrétienne ni d'observer les pratiques de la religion. D'après tous ces motifs ils trouverent nécessaire de tolérer les *repartimientos* & l'esclavage des Américains. Ils s'effor-

1517.

1517. cerent en même-tems de prévenir les funestes effets de cette tolérance & d'assurer aux Indiens le meilleur traitement qu'on pût concilier avec l'état de servitude. Pour cela ils renouvellerent les premiers réglemens, y en ajouterent de nouveaux, ne négligerent aucune des précautions qui pouvoient diminuer la pesanteur du joug : enfin ils employerent leur autorité, leur exemple & leurs exhortations à inspirer à leurs compatriotes des sentimens d'équité & de douceur pour ces Indiens, dont l'industrie leur étoit si nécessaire. Zuazo dans son département seconda les efforts des surintendans. Il réforma les cours de justice, dans la vue de rendre leurs décisions plus équitables & plus promptes, & fit divers réglemens pour mettre sur un meilleur pied la police intérieure de la colonie. Tous les Espagnols du nouveau monde témoignerent leur satisfaction de la conduite de Zuazo & de ses associés, & admirerent la hardiesse

dieſſe de Ximenès qui s'étoit écarté ſi fort des routes ordinaires dans la formation de ſon plan, & ſa ſagacité dans le choix des perſonnes à qui il avoit donné ſa confiance & qui en étoient dignes par leur ſageſſe, leur modération & leur déſintéreſſement (1). 1517.

Las Caſas ſeul étoit mécontent. Les conſidérations qui avoient déterminé les ſurintendans ne faiſoient aucune impreſſion ſur lui. Le parti qu'ils prenoient de conformer leurs réglemens à l'état de la colonie lui paroiſſoit l'ouvrage d'une politique mondaine & timide, qui conſacroit une injuſtice parce qu'elle étoit avantageuſe. Il prétendoit que les Indiens étoient libres par le droit de nature, & comme leur protecteur il ſommoit les ſurintendans de ne pas les dépouiller du privilege commun de l'humanité. Les ſurintendans reçurent ſes remontrances les plus

Mécontentement de Las Caſas.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* II, *c.* 15. Remeſal, *Hiſt. gén. lib.* II, *c.* 14, 15, 16.

1517. âpres sans émotion & sans s'écarter en rien de leur plan. Les planteurs Espagnols ne furent pas si modérés à son égard & il fut souvent en danger d'être mis en pieces pour la fermeté avec laquelle il insistoit sur une demande qui leur étoit si odieuse. Las Casas, pour se mettre à l'abri de leur fureur, fut obligé de chercher un asyle dans un couvent, & voyant que tous ses efforts en Amérique étoient sans effet, il partit pour l'europe avec la ferme résolution de ne point abandonner la défense d'un peuple qu'il regardoit comme victime d'une cruelle oppression (1).

Ses négociations avec les ministres de Charles V.

S'il eût trouvé dans Ximenès la même vigueur d'esprit que ce ministre mettoit ordinairement aux affaires, il eût été vraisemblablement fort mal reçu. Mais le cardinal étoit atteint d'une maladie mortelle & se préparoit à remettre l'autorité dans les mains du jeune roi qu'on attendoit de jour en jour des pays-bas. Charles arriva, prit

(1) Herrera, *dec.* 2, *lib.* II, *c.* 16.

possession du gouvernement & par la mort de Ximenès perdit un ministre qui auroit mérité sa confiance par sa droiture & ses talens. Beaucoup de seigneurs Flamands avoient accompagné leur souverain en Espagne. L'attachement naturel de Charles pour ses compatriotes l'engageoit à les consulter sur toutes les affaires de son nouveau royaume, & ces étrangers montrerent un empressement indiscret à se mêler de tout & à s'emparer de presque toutes les parties de l'administration (1). La direction des affaires d'Amérique étoit un objet trop séduisant pour leur échapper. Las Casas remarqua leur crédit naissant. Quoique les hommes à projet soient communément trop ardens pour se conduire avec beaucoup d'adresse, celui-ci étoit doué de cette activité infatigable qui réussit quelquefois mieux que l'esprit le plus délié. Il fit sa cour aux Flamands avec beaucoup d'assiduité. 1517.

(1) *Hist. de Charles V.*

1517. Il mit ſous leurs yeux l'abſurdité de toutes les maximes adoptées juſques-là dans le gouvernement de l'Amérique, & particulierement les vices des diſpoſitions faites par Ximenès. La mémoire de Ferdinand étoit odieuſe aux Flamands. La vertu & les talens de Ximenès avoient été long-tems pour eux des motifs de jalouſie. Ils deſiroient vivement de trouver des prétextes plauſibles pour condamner les meſures du miniſtre & du défunt monarque & pour décrier la politique de l'un & de l'autre. Les amis de D. Diego Colomb, auſſi bien que les courtiſans Eſpagnols qui avoient eu à ſe plaindre de l'adminiſtration du cardinal, ſe joignirent à Las Caſas pour déſaprouver la commiſſion des ſurintendans en Amérique. Cette union de tant de paſſions & d'intérêts devint ſi puiſſante que les Hiéronimites & Zuazo furent rappellés. Rodrigue de Figueroa, juriſconſulte eſtimé, fut nommé premier juge de l'iſle & reçut des inſtructions nouvelles d'après les

instances de Las Casas, pour examiner encore avec la plus grande attention la question importante élevée entre cet ecclésiastique & les Colons, relativement à la maniere dont on devoit traiter les Indiens. Il étoit autorisé en attendant à faire tout ce qui seroit possible pour soulager leurs maux & prévenir leur entiere destruction (1). 1517.

Ce fut tout ce que le zele de Las Casas put obtenir alors en faveur des Indiens. L'impossibilité de faire faire aux colonies aucun progrès, à moins que les planteurs Espagnols ne pussent forcer les Américains au travail, étoit une objection insurmontable à l'exécution de son plan de liberté. Pour écarter cet obstacle Las Casas proposa d'acheter dans les établissemens des Portugais à la côte d'Afrique un nombre suffisant de noirs & de les transporter en Amérique où on les emploieroit comme es-

Projet pour fournir les colonies de noirs.

(1) Herrera, *dec.* 2, *lib. II*, *c.* 16, 19, 21, *lib. III*, *c.* 7, 8.

1517. claves au travail des mines & à la culture du sol. Les premiers avantages que les Portugais avoient retirés de leurs découvertes en Afrique leur avoient été procurés par la vente des esclaves. Plusieurs circonstances concouroient à faire revivre cet odieux commerce, aboli depuis long-tems en Europe & aussi contraire aux sentimens de l'humanité qu'aux principes de la religion. Dès l'an 1503 on avoit envoyé en Amérique un petit nombre d'esclaves négres (1). En 1511 Ferdinand avoit permis qu'on y en portât en plus grande quantité (2). On trouva que cette espece d'hommes étoit plus robuste que les Américains, plus capable de résister à une grande fatigue & plus patiente sous le joug de la servitude. On calculoit que le travail d'un noir équivaloit à celui de quatre Américains (3). Le cardinal Xi-

(1) Herrera, *dec.* 1, *lib.* V, *c.* 12.
(2) *Ibid. dec.* 1, *lib.* VIII, *c.* 9.
(3) *Ibid. dec.* 1, *lib.* IX, *c.* 5.

menès avoit été pressé de permettre & d'encourager ce commerce ; mais il avoit rejetté le projet avec fermeté, parce qu'il avoit senti combien il étoit injuste de réduire une race d'hommes en esclavage en délibérant sur les moyens de rendre la liberté à une autre (1). Mais Las Casas, inconséquent comme le sont les esprits qui se portent avec une impétuosité opiniâtre vers une opinion favorite, étoit incapable de faire cette réflexion. Pendant qu'il combattoit avec tant de chaleur pour la liberté des habitans du nouveau monde, il travailloit à rendre esclaves ceux d'une autre partie, & dans la chaleur de son zele pour sauver les Américains du joug, il prononçoit sans scrupule qu'il étoit juste & utile d'en imposer un plus pesant encore sur les Africains. Malheureusement pour ces derniers le plan de Las Casas fut adopté. Char- 1517.

(1) Herréra, *dec.* 2, *lib. II*, c. 8.

1517. les accorda à un de ses courtisans Flamands le privilege exclusif d'importer en Amérique quatre mille noirs. Celui-ci vendit son privilege pour vingt-cinq mille ducats à des marchands Génois, qui les premiers établirent avec une forme réguliere entre l'Afrique & l'Amérique ce commerce d'hommes, qui a reçu depuis de si grands accroissemens (1).

1518. Las Casas propose d'envoyer des cultivateurs à Hispaniola.

Mais les marchands Génois conduisant leurs opérations avec l'avidité ordinaire aux monopoleurs demanderent bientôt des prix si exorbitans des noirs qu'ils portoient à Hispaniola qu'on y en vendit trop peu pour améliorer l'état de la colonie. Las Casas, dont le zele étoit aussi inventif qu'infatigable, eut recours à un autre expédient pour soulager les Indiens. Il avoit observé que le plus grand nombre de ceux, qui jusques-là s'étoient établis en Amérique étoient des soldats ou des matelots em-

(1) Herrera, *lib. II*, *c.* 20.

ployés à la découverte ou à la 1517.
conquête de ces régions, des fils de familles nobles attirés par l'espoir de s'enrichir promptement, ou des aventuriers sans ressource & forcés d'abandonner leur patrie par leurs crimes ou leur indigence. A la place de ces hommes avides, sans mœurs, incapables de l'industrie persévérante & de l'économie nécessaire dans l'établissement d'une colonie, il proposa d'envoyer à Hispaniola & dans les autres isles un nombre suffisant de cultivateurs & d'artisans à qui on donneroit des encouragemens pour s'y transporter. De tels hommes accoutumés à la fatigue seroient en état de soutenir des travaux dont les Américains étoient incapables par la foiblesse de leur constitution, & bientôt ils deviendroient eux-mêmes par la culture de riches & d'utiles citoyens. Mais quoiqu'on eût grand besoin d'une nouvelle recrue d'habitans à Hispaniola où la petite vérole venoit

1517. de se montrer & d'emporter un nombre considérable d'Indiens, ce projet, quoique favorisé par les ministres Flamands, fut traversé par l'évêque de Burgos que Las Casas trouvoit toujours en son chemin(1).

Il forme le projet d'une nouvelle colonie.

Las Casas commença alors à désespérer de faire aucun bien aux Indiens dans les établissemens déjà formés. Le mal étoit trop invétéré pour céder aux remedes. On faisoit tous les jours des découvertes nouvelles dans le continent qui donnoient de hautes idées de sa population, & de son étendue. Dans toutes ces vastes régions il n'y avoit encore qu'une seule colonie très-foible & si l'on en exceptoit un petit espace sur l'Isthme de Darien, les naturels étoient maîtres de tout le pays. C'étoit-là un champ nouveau & plus étendu pour le zele & l'humanité de Las Casas qui se flattoit de pouvoir empêcher qu'on n'y introduisît le pernicieux systême d'administration qu'il n'avoit

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* II, *c.* 21.

pu détruire dans les lieux où il étoit déjà tout établi. Plein de ces espérances il sollicita une concession de la partie qui s'étend le long de la côte depuis le golfe de Paria jusqu'à la frontiere occidentale de cette province, aujourd'hui connue sous le nom de Sainte-Marthe. Il proposa d'y établir une colonie formée de cultivateurs, d'artisans & d'ecclésiastiques. Il s'engagea à civiliser dans l'espace de deux ans dix mille Indiens & à les instruire assez bien dans les arts utiles pour pouvoir tirer de leurs travaux & de leur industrie un revenu de quinze mille ducats pour la couronne. Il promettoit aussi qu'en dix ans sa colonie auroit fait assez de progrès pour rendre au gouvernement soixante mille ducats par an. Il stipula qu'aucun navigateur ou soldat ne pourroit s'y établir, & qu'aucun Espagnol n'y mettroit le pied sans sa permission. Il alla même jusqu'à vouloir que les gens qu'il emmeneroit eussent un habil-

1517.

1517. lement particulier différent de celui des Espagnols, afin qu'ils ne parussent point aux Indiens de ces districts de la même race d'hommes qui avoit apporté tant de calamités à l'Amérique (1). Par ce plan dont je ne donne qu'une légere esquisse il paroît clairement que les idées de Las Casas sur la maniere de civiliser & de traiter les Indiens étoient fort semblables à celles que les Jésuites ont suivies depuis dans leurs grandes entreprises sur l'autre partie du même continent. Las Casas supposoit que les Européens, employant l'ascendant que leur donnoit une intelligence supérieure & de plus grands progrès dans les sciences & les arts, pourroient conduire par degrés l'esprit des Américains à goûter ces moyens de bonheur dont ils étoient dépourvus, leur faire cultiver les arts de l'homme en société & les rendre

(1) Herrera, *dec.* 2, *lib.* IV, *c.* 2.

capables de jouir des avantages de la vie civile. 1517.

L'évêque de Burgos & le conseil des Indes regarderent le plan de Las Casas non-seulement comme chimérique, mais comme extrêmement dangereux. Ils pensoient que l'esprit des Américains étoit naturellement si borné & leur indolence si excessive qu'on ne réussiroit jamais à les instruire ni à leur faire faire aucun progrès. Ils prétendoient qu'il seroit fort imprudent de donner une autorité si grande sur un pays de mille milles de côtes à un enthousiaste visionnaire & présomptueux, étranger aux affaires & sans connoissance de l'art du gouvernement. Las Casas qui s'attendoit bien à cette résistance ne se découragea pas. Il eut recours encore aux Flamands qui favoriserent ses vues auprès de Charles V avec beaucoup de zele, précisément parce que les ministres Espagnols les avoient rejettées. Ils déterminerent le monarque, qui venoit d'être élevé à l'empire, à renvoyer

Son projet est favorablement reçu.

1517. l'examen de cette affaire à un certain nombre de membres de son conseil-privé, & comme Las Casas recusoit tous les membres du conseil des Indes comme prévenus & intéressés, tous furent exclus. La décision des juges choisis à la recommandation des Flamands fut entierement conforme aux sentimens de ces derniers. On approuva beaucoup le nouveau plan, & l'on donna des ordres pour le mettre à exécution, mais en restreignant le territoire accordé à Las Casas à trois cens milles le long de la côte de Cumana, d'où il lui seroit libre de s'étendre dans les parties intérieures du pays (1).

Délibération solemnelle sur la maniere dont on devoit traiter les Indiens.

Cette décision trouva des censeurs. Presque tous ceux qui avoient été en Amérique la blâmoient & soutenoient leur opinion avec tant de confiance & par des raisons si plausibles qu'on crut de-

(1) Gomera, *hist. gen. c.* 77. Herrera, *dec.* 2, *lib. IV. c.* 3, Oviedo, *lib. XIX, c.* 5.

1517.

voir s'arrêter & examiner de nouveau la question avec plus de soin. Charles lui-même, quoiqu'accoutumé dans sa jeunesse à suivre les sentimens de ses ministres avec une déférence & une soumission qui n'annonçoient pas la vigueur & la fermeté d'esprit qu'il montra dans un âge plus mûr, commença à soupçonner que la chaleur que les Flamands mettoient dans toutes les affaires relatives à l'Amérique avoit pour principe quelque motif dont il devoit se défier ; il déclara qu'il étoit déterminé à approfondir lui-même la question agitée depuis si long-tems sur le caractere des Américains & sur la maniere la plus convenable de les traiter. Il se présenta bientôt une circonstance qui rendoit cette discussion plus facile. Quevedo, évêque du Darien, qui avoit accompagné Pedrarias sur le continent en 1513, venoit de prendre terre à Barcelonne où la cour faisoit sa résidence. On sçut bientôt que ses sentimens étoient différens de ceux

20 Juin.

1517. de Las Casas, & Charles imagina assez naturellement qu'en écoutant & en comparant les raisons de deux personnages respectables qui, par un long séjour en Amérique avoient eu le tems nécessaire pour observer les mœurs du peuple qu'il s'agissoit de faire connoître, il seroit en état de découvrir lequel des deux avoit formé son opinion avec plus de justesse & de discernement.

On désigna pour cet examen un jour fixe & une audience solemnelle. L'empereur parut avec une pompe extraordinaire & se plaça sur son trône dans la grande salle de son palais. Ses courtisans l'environnoient. Don Diego Colomb, amiral des Indes fut appellé. L'évêque du Darien fut interpellé de dire le premier son avis. Son discours ne fut pas long. Il commença par déplorer les malheurs de l'Amérique & la destruction d'un si grand nombre de ses habitans, qu'il reconnut être en partie l'effet de l'excessive dureté & de l'imprudence des

Espagnols; mais il déclara que tous 1517.
les habitans du nouveau monde qu'il avoit observés, soit dans le continent soit dans les isles, lui avoit paru une espece d'hommes destinés à la servitude par l'infériorité de leur intelligence & de leurs talens naturels, & qu'il seroit impossible de les instruire ni de leur faire faire aucun progrès vers la civilisation si on ne les tenoit pas sous l'autorité continuelle d'un maître. Las Casas s'étendit davantage & défendit son sentiment avec plus de chaleur. Il s'éleva avec indignation contre l'idée qu'il y eût aucune race d'hommes née pour la servitude, & attaqua cette opinion comme irreligieuse & inhumaine. Il assura que les Américains ne manquoient pas d'intelligence & qu'elle n'avoit besoin que d'être cultivée; qu'ils étoient capables d'apprendre les principes de la religion & de se former à l'industrie & aux arts de la vie sociale; que leur douceur & leur timidité naturelles les rendant

1517. ſoumis & dociles, on pouvoit les conduire & les former pourvu qu'on ne les traitât pas durement. Il protesta que dans le plan qu'il avoit propoſé ſes vues étoient pures & déſintéreſſées, & que quelques avantages qui duſſent revenir de leur exécution à la couronne de Caſtille, il n'avoit jamais demandé & ne demanderoit jamais aucune récompenſe de ſes travaux.

Le plan de Las Caſas eſt approuvé.

1520.

Charles après avoir entendu les deux plaidoyers & conſulté ſes miniſtres, ne ſe crut pas encore aſſez bien inſtruit pour prendre une réſolution générale relativement à la condition des Américains; mais comme il avoit une entiere confiance en la probité de Las Caſas & que l'évêque du Darien lui-même convenoit que l'affaire étoit aſſez importante pour qu'on pût eſſayer le plan propoſé, il céda à Las Caſas par des lettres-patentes la partie de la côte de Cumana dont nous avons fait mention plus haut, avec tout pouvoir d'y établir

une colonie d'après le plan qu'il avoit proposé (1). 1517.

Las Casas pressa les préparatifs de son voyage avec son ardeur accoutumée, mais soit par son inexpérience dans ce genre d'affaires, soit par l'opposition secrette de la noblesse Espagnole qui craignoit que l'émigration de tant de personnes ne leur enlevât un grand nombre d'hommes industrieux & utiles occupés de la culture de leurs terres, il ne put déterminer qu'environ deux cens cultivateurs ou artisans à l'accompagner à Cumana.

Il fait ses préparatifs.

Rien cependant ne put amortir son zele. Il mit à la voile avec cette petite troupe à peine suffisante pour prendre possession du vaste territoire qu'on lui accordoit & avec laquelle il étoit impossible de réussir à en civiliser les habitans. Le premier endroit où il toucha fut

Il part pour l'Amérique & y rencontre de grands obstacles.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* IV, *c.* 3, 4, 5. Argensola, *Annales de Aragon*, 74-97. Remesal, *hist. gen. lib.* II, *c.* 19, 20.

1517. l'isle de Porto-Rico. Là il eut connoissance d'un nouvel obstacle à l'exécution de son plan plus difficile à surmonter qu'aucun de ceux qu'il avoit rencontrés jusqu'alors. Lorsqu'il avoit quitté l'Amérique en 1517, les Espagnols n'avoient presqu'aucun commerce avec le continent si l'on excepte les pays voisins du golfe de Darien. Mais tous les genres de travaux s'affoiblissant de jour en jour à Hispaniola par la destruction rapide des naturels du pays, les Espagnols manquoient de bras pour continuer les entreprises déjà formées & ce besoin les avoit fait recourir à tous les expédiens qu'ils pouvoient imaginer pour y suppléer. On leur avoit porté beaucoup de négres, mais le prix en étoit monté si haut que la plupart des Colons ne pouvoient y atteindre. Pour se procurer des esclaves à meilleur marché, quelques-uns d'entr'eux armerent des vaisseaux & se mirent à croiser le long des côtes du con-

tinent. Dans les lieux où ils étoient inférieurs en force, ils commerçoient avec les naturels & leur donnoient des quincailleries d'Europe pour les plaques d'or qui servoient d'ornemens à ces peuples; mais par-tout où ils pouvoient surprendre les Indiens ou l'emporter sur eux à force ouverte, ils les enlevoient & les vendoient à Hispaniola (1). Cette piraterie étoit accompagnée des plus grandes atrocités. Le nom Espagnol devint en horreur sur tout le continent. Dès qu'un vaisseau paroissoit les habitans fuyoient dans les bois ou couroient au rivage en armes pour repousser ces cruels ennemis de leur tranquillité. Quelquefois ils forçoient les Espagnols à se retirer avec précipitation, ou ils leur coupoient la retraite. Dans la violence de leur ressentiment ils massacrerent deux missionnaires Dominicains que le zele avoit portés à s'établir dans la 1517.

(1) Herrera, *dec.* 3, *lib.* *II*, c. 3.

1517. province de Cumana (1). Ce meurtre de personnes révérées pour la sainteté de leur vie excita une telle indignation parmi les Colons d'Hispaniola, qui au milieu de la licence de leurs mœurs & de la cruauté de leurs actions étoient pleins d'un zéle ardent pour la religion & d'un respect superstitieux pour ses ministres, qu'ils résolurent de punir ce crime d'une maniere qui pût servir d'exemple, non-seulement sur ceux qui l'avoient commis, mais sur la nation entiere. Pour l'exécution de ce projet ils donnerent le commandement de cinq vaisseaux & de trois cents hommes à Diego Ocampo, avec ordre de détruire par le fer & par le feu tout le pays de Cumana & d'en faire les habitans esclaves pour être transportés à Hispaniola. Las Casas trouva à Porto-Rico cette escadre faisant voile vers le continent; & Ocampo ayant refusé de différer

(1) Oviedo, *hist. lib. XIX*, c. 3.

son voyage, il comprit qu'il lui seroit impossible de tenter l'exécution de son plan de paix dans un pays qui alloit être le théatre de la guerre & de la désolation. 1517.

Dans l'espérance d'apporter quelque remede aux suites funestes de ce malheureux incident, il s'embarqua pour Saint-Domingue, laissant ceux qui l'avoient suivi cantonnés parmi les Colons de Porto-Rico. Plusieurs circonstances concoururent à le faire recevoir fort mal à Hispaniola. En travaillant à soulager les Indiens il avoit censuré la conduite de ses compatriotes, les Colons d'Hispaniola, avec tant de sévérité qu'il leur étoit devenu universellement odieux. Ils regardoient le succès de sa tentative comme devant entraîner leur ruine. Ils attendoient de grandes recrues de Cumana, & ces espérances s'évanouissoient si Las Casas parvenoit à y établir sa colonie. Figueroa, en conséquence d'un plan formé en Espagne pour déterminer le degré

12 Avril. Il travaille à les surmonter.

1517. d'intelligence & de docilité des Indiens, avoit fait une expérience qui paroissoit décisive contre le systême de Las Casas. Il en avoit rassemblé à Hispaniola un assez grand nombre & les avoit établis dans deux villages, leur laissant une entiere liberté & les abandonnant à leur propre conduite; mais ces Indiens accoutumés à un genre de vie extrêmement différent, incapables de prendre en si peu de tems de nouvelles habitudes & d'ailleurs découragés par leur malheur particulier & par celui de leur patrie, se donnerent si peu de peine pour cultiver le terrain qu'on leur avoit donné, parurent si dépourvus de soin & de prévoyance pour fournir à leurs propres besoins & si éloignés de tout ordre & de tout travail régulier que les Espagnols en conclurent qu'il étoit impossible de les former à mener une vie sociale & qu'il falloit les regarder comme des enfans qui avoient besoin d'être continuellement sous la tutele des

Européens

Européens qui leur étoient supérieurs en sageſſe & en ſagacité (1). 1517.

Malgré la réunion de toutes ces circonſtances, qui armoient ſi fortement contre ſes meſures ceux mêmes à qui il s'adreſſoit pour les mettre à exécution, Las Caſas par ſon activité & ſa perſévérance, par quelques condeſcendances & beaucoup de menaces, obtint à la fin un petit corps de troupes pour protéger ſa colonie, au premier moment de ſon établiſſement. Mais à ſon retour à Porto-Rico, il trouva que les maladies lui avoient déjà enlevé beaucoup de ſes gens; & les autres ayant trouvé quelqu'occupation dans l'iſle refuſerent de le ſuivre. Avec ce qui lui reſtoit de monde il fit voile vers Cumana. Ocampo avoit exécuté ſa commiſſion dans cette province avec tant de barbarie, il avoit maſſacré ou envoyé en eſclavage à Hiſpaniola un ſi grand nombre d'Indiens, que tout

Son projet échoue entierement.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* X, *c.* 5.

1517. ce qui reſtoit de ces malheureux s'étoit enfui dans les bois & que l'établiſſement formé à Tolede ſe trouvant dans un pays déſert touchoit à ſa deſtruction. Ce fut cependant en ce même endroit que Las Caſas fut obligé de placer le chef-lieu de ſa colonie. Abandonné & par les troupes qu'on lui avoit données pour le protéger & par le détachement d'Ocampo qui avoit prévu les calamités auxquelles il devoit s'attendre dans un poſte ſi miſérable, il prit les précautions qu'il jugea les meilleures pour la sûreté & la ſubſiſtance de ſes Colons; mais comme elles étoient encore bien inſuffiſantes, il retourna à Hiſpaniola ſolliciter des ſecours plus puiſſans afin de ſauver des hommes que leur confiance en lui avoit engagés à courir de ſi grands dangers. Bientôt après ſon départ, les naturels du pays ayant reconnu la foibleſſe des Eſpagnols s'aſſemblerent ſecrétement, les attaquerent avec la furie naturelle à

des hommes réduits au désespoir par les barbaries qu'on avoit exercées contre eux, en firent périr un grand nombre & forcerent le reste à se retirer à l'isle de Cubagua. La petite colonie qui y étoit établie pour la pêche des perles partagea la terreur panique dont les fugitifs étoient saisis & abandonna l'isle. Enfin il ne resta pas un seul Espagnol dans aucune partie du continent ou des Isles adjacentes depuis le golfe de Pacia jusqu'aux confins du Darien. Accablé par cette succession de désastres & voyant cette fin malheureuse de tous ses grands projets, Las Casas n'osa plus se montrer ; il s'enferma dans le couvent des Dominicains à Saint-Domingue & prit bien-tôt après l'habit de cet ordre (1). 1517.

Quoique la destruction de la co-

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. X*, *c.* 5, *decad.* 3, *lib. II*, *c.* 3, 4, 5. Oviedo, *hist. lib. XIX*, *c.* 5. Gomera, *c.* 77. Davila Padilla, *lib. I*, *c.* 97. Remesal, *hist. génér. lib. II*, *c.* 22, 23.

1517. lonie de Cumana ne ſoit arrivée que l'an 1521, je n'ai pas voulu interrompre le récit des négociations de Las Caſas depuis leur origine juſqu'à leur iſſue. Son ſyſtême fut l'objet d'une longue & ſérieuſe diſcuſſion, & quoique ſes tentatives en faveur des Américains opprimés n'aient pas été ſuivies du ſuccès qu'il s'en promettoit (ſans doute avec trop de confiance), ſoit par ſon imprudence, ſoit par la haine active de ſes ennemis, elles donnerent lieu à divers réglemens qui furent de quelqu'utilité à ces malheureuſes nations. Je reviens maintenant à l'hiſtoire des découvertes eſpagnoles en ſuivant l'ordre des tems (1).

Nouvelles découvertes à l'oueſt.

Diego Velaſquès, qui avoit conquis Cuba en 1511, conſervoit encore le gouvernement de cette iſle comme député de Don Diego Colomb, quoiqu'il lui donnât rare-

(1) Herrera *dec.* 2, *lib.* X, *c.* 5, *p.* 329.

ment des marques de ſubordination & qu'il cherchât à ſe rendre entierement indépendant (1). Sous ſa ſage administration Cuba devint l'un des établiſſemens eſpagnols les plus floriſſans. L'idée avantageuſe qu'on avoit de cette colonie y attiroit beaucoup de perſonnes qui eſpéroient y trouver des établiſſemens ſolides ou quelque moyen d'occuper leur activité. Comme Cuba étoit la plus occidentale des iſles occupées par les Eſpagnols & que l'océan qui s'étend beaucoup plus loin à l'oueſt n'avoit pas encore été viſité, ces circonſtances invitoient les habitans de cette iſle à tenter de nouvelles découvertes. Toute expédition où le courage & l'activité pouvoient conduire promptement à la richeſſe étoit plus conforme au génie de ce ſiecle que cette lenteur, cette patience d'induſtrie néceſſaire pour défricher un terrain ou 1517.

(1) Herrera, *decad.* [illegible], *lib. II*, *c.* 19.

1517. pour fabriquer le ſucre. Pluſieurs officiers qui avoient ſervi ſous Pedrarias dans le Darien formerent une aſſociation pour tenter des découvertes. Ils perſuaderent à François Hernandès Cordova, riche Colon de Cuba & homme d'un grand courage de ſe joindre à eux & d'être leur commandant. Velaſquès non-ſeulement approuva leur projet, mais leur donna des ſecours. Comme les aventuriers qui avoient ſervi au Darien manquoient de tout, lui & Cordova leur avancerent de l'argent pour acheter trois petits vaiſſeaux & leur fournirent tout ce qui leur étoit néceſſaire pour le commerce & pour la guerre. Cent dix hommes s'embarquerent & firent voile de Saint-Jago de Cuba, le 8 février 1517. Par le conſeil de leur principal pilote, Antoine Alaminos, qui avoit ſervi ſous l'amiral Colomb, ils porterent directement à l'oueſt, ſe guidant d'après l'opinion de ce grand navigateur qui avoit

constamment soutenu que la route à l'ouest conduiroit aux plus importantes découvertes. 1517.

Le vingt-unieme jour après leur départ de Saint-Jago ils virent terre. C'étoit le *cap Catoche*, qui forme la pointe orientale de cette grande péninsule en avant du continent de l'Amérique qui a conservé le nom de *Yucatan* que lui donnent les habitans du pays. Yucatan. Comme ils approchoient du rivage ils virent venir à eux cinq canots pleins d'Indiens vêtus décemment d'habits de coton, spectacle nouveau pour les Espagnols qui avoient trouvé jusques-là l'Amérique habitée par des sauvages nuds. Cordova s'efforça de gagner la bienveillance de ce peuple par de petits présens. Les Indiens, quoiqu'étonnés à la vue des objets extraordinaires qui se présentoient pour la premiere fois à leurs yeux, inviterent les Espagnols à visiter leurs habitations avec une apparence de cordialité. Les Espagnols débarquerent & en s'avançant

1517. dans le pays, remarquerent avec un nouvel étonnement de grandes maiſons bâties en pierre; mais ils éprouverent bientôt que ſi les Indiens du Yucatan étoient plus civiliſés que les autres Américains ils étoient auſſi plus artificieux & plus guerriers. Le Cacique en recevant Cordova avec beaucoup de témoignages d'amitié avoit poſté en embuſcade derriere un petit bois un corps conſidérable d'Indiens qui, ſur un ſignal qu'il leur fit, coururent ſur les Eſpagnols & les attaquerent avec beaucoup de hardieſſe & une eſpece d'ordre militaire. A la premiere décharge de leurs fleches quinze Eſpagnols furent bleſſés, mais l'exploſion ſoudaine des armes à feu frappa les Indiens d'une ſi grande terreur & ils furent ſi étonnés du ravage que firent parmi eux les arquebuſes & les autres armes de leurs nouveaux ennemis qu'ils s'enfuirent avec précipitation. Cordova abandonna un pays où il avoit été ſi mal reçu emmenant avec lui deux

prisonniers & emportant les ornemens d'un petit temple qu'il pilla dans sa retraite. 1517.

Il continua sa route à l'ouest sans perdre la côte de vue & le seizieme jour il arriva à Campêche. Là les Indiens le reçurent avec plus d'hospitalité. Les Espagnols s'étonnoient beaucoup de n'avoir trouvé aucune riviere sur une côte d'une si grande étendue & qu'ils imaginoient appartenir à une isle (1). Comme l'eau commençoit à leur manquer ils s'avancerent encore & découvrirent à la fin l'embouchure d'une riviere à Potonchan, quelques lieues par-delà Campêche.

Cordova débarqua toutes ses troupes pour protéger ses matelots pendant qu'ils feroient de l'eau. Mais malgré toutes ses précautions les Indiens les attaquerent avec une telle furie & en si grand nombre, que quarante-sept Espagnols furent tués sur la place & qu'un seul d'entr'eux se retira sans être blessé,

(2) Voyez la NOTE XXVI.

F v

1517. Leur commandant quoique blessé en douze endroits dirigea la retraite avec autant de présence d'esprit qu'il avoit montré de courage dans l'action. Les Espagnols regagnerent avec peine leurs vaisseaux. Après une tentative si malheureuse il ne leur restoit d'autre parti que de hâter leur retour à Cuba. Ils souffrirent dans le trajet tous les tourmens que la soif peut faire éprouver à des hommes blessés & malades, renfermés dans de petits vaisseaux & exposés à la chaleur de la zone torride. Quelques-uns succomberent à tant de maux dans la traversée. Cordova leur chef mourut peu de tems après avoir pris terre à Cuba (1).

Voyage de Grijalva. Toute malheureuse qu'avoit été cette expédition elle anima plutôt

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. II*, *c.* 17, 18, *Hist. Verdadera de la conquista de la Nueva Espana*, par Bernal Diaz de Castillo, *c.* 17. Oviedo, *lib. XVII*, *c.* 3. Gomera, *c.* 52. P. Martyr *de Insulis nuper inventis*, *p.* 329.

qu'elle n'abattit la passion des Espagnols pour les entreprises. On venoit de découvrir à une petite distance de Cuba une contrée d'une grande étendue, qui paroissoit fertile & habitée par des peuples bien plus civilisés qu'aucune autre nation alors connue en Amérique. Quoiqu'on eût eu peu de commerce avec eux, on en avoit tiré quelques ornemens d'or de peu de valeur, mais artistement travaillés. Ces circonstances, exagérées par des hommes qui cherchoient à réchauffer le mérite de leurs exploits, étoient plus que suffisantes pour réveiller leurs espérances romanesques. Il s'offrit beaucoup de monde pour une nouvelle expédition. Velasquès desirant de se distinguer par un service important qui pût lui mériter du roi l'indépendance à laquelle il aspiroit dans son gouvernement de Cuba, ne se contenta pas d'exciter leur ardeur il arma à ses dépens quatre vaisseaux pour le voyage. Deux cens hommes & 1518.

1518. quarante volontaires parmi lesquels il s'en trouvoit plusieurs qui avoient de la naissance & de la fortune, s'embarquerent pour cette expédition. Elle étoit sous les ordres de Jean de Grijalva, jeune homme d'un mérite & d'un courage reconnus. Ses instructions étoient d'observer avec attention la nature des pays qu'il découvriroit, de faire des échanges pour de l'or, & si les circonstances lui paroissoient favorables, d'établir une colonie dans quelque position avantageuse. Il mit à la voile de San-Jago de Cuba le 8 avril 1518. Le pilote Alaminos suivit la même route que dans le voyage précédent; mais la violence des courans ayant entraîné les vaisseaux vers le sud, la premiere terre qu'ils reconnurent fut l'isle de *Cozumel* à l'est de Yucatan. Tous les habitans s'enfuirent dans les bois & dans les montagnes à l'approche des Espagnols, qui ne firent pas un grand séjour dans l'isle; ils arriverent sans au-

Découverte de la nouvelle Espagne. 3 Mai.

cun accident remarquable à Potonchan ſur le côté oppoſé de la péninſule. Le deſir de venger ceux de leurs compatriotes qui avoient été maſſacrés en cet endroit, fortifié par leurs principes de politique, les détermina à y deſcendre dans la vue de châtier les Indiens de ce diſtrict avec une rigueur & un éclat qui puſſent frapper de terreur tous les peuples du voiſinage. Mais quoiqu'ils euſſent débarqué toutes leurs troupes & mis à terre quelques pieces de campagne, les Indiens ſe défendirent avec tant de courage que les Eſpagnols eurent beaucoup de peine à les repouſſer & ſe confirmerent dans l'opinion où ils étoient déjà qu'ils trouveroient dans les habitans de ce pays des ennemis plus redoutables que tous ceux qu'ils avoient rencontrés dans les autres parties de l'Amérique. De Potonchan ils continuerent leur route vers l'eſt, ſe tenant auſſi près de la côte qu'il leur étoit poſſible, & 1518.

1518. mettant à l'ancre tous les soirs pour se garantir des accidens dangereux auxquels ils pouvoient être exposés dans une mer inconnue. Pendant le jour leurs yeux continuellement attachés sur la terre, étoient frappés de surprise & d'admiration à la vue des beautés du pays & de la nouveauté des objets qui se présentoient à eux. Ils voyoient dispersés sur la côte des villages où ils distinguoient des maisons de pierre, qui de loin leur paroissoient blanches & élevées. Dans la chaleur de leur admiration ils croyoient voir des villes ornées de tours & de clochers ; & un des soldats ayant remarqué que ce pays ressembloit par son aspect à l'Espagne, Grijalva lui donna avec un applaudissement universel le nom de *nouvelle Espagne*, nom qui désigne encore cette vaste & riche province de la domination espagnole en Amérique. Ils descendirent à une riviere appellée par les naturels *Tabasco* : la nouvelle de l'avantage

Tabasco, 9 juin.

qu'ils avoient remporté à Poton- 1518.
chan étant parvenue en cet endroit, le Cacique les reçut non-seulement d'une maniere amicale, mais même leur fit des présens considérables qui confirmerent les hautes idées que les Espagnols avoient prises de la richesse & de la fertilité du pays. Ces idées s'étendirent & se fortifierent encore par ce qui leur arriva dans le lieu où ils toucherent ensuite : c'étoit à l'ouest de Tabasco dans la province connue Guaxaca.
depuis sous le nom *Guaxaca*. Ils y furent reçus avec des marques de respect extraordinaires, comme des êtres au-dessus de l'humanité. Lorsqu'ils débarquerent les naturels brûloient devant eux un encens de gomme copale & leur présentoient en offrande tout ce que leur pays avoit de plus précieux. Ils s'empresserent d'établir un commerce avec ces étrangers, & en six jours les Espagnols obtinrent des bijoux d'or d'un travail curieux, pour la valeur de quinze mille pezos, en échange

1518. de quelques bagatelles européennes de vil prix. Les deux prisonniers que Cordova avoit emmenés de Yucatan avoient jusqu'alors servi d'interprêtes; mais comme ils n'entendoient pas la langue de ce nouveau pays, les naturels firent entendre par signes qu'ils étoient sujets d'un grand monarque appellé Montézume, dont la domination s'étendoit sur cette province ainsi que sur plusieurs autres. Grijalva quitta cet endroit dont il dut être fort satisfait & continua sa route vers l'ouest. Il débarqua sur une
19 Juin. petite isle qu'il nomma *l'isle des sacrifices*, parce que ce fut là que les Espagnols virent pour la premiere fois l'horrible spectacle de victimes humaines que la superstition barbare des naturels offroit à leurs dieux. Il toucha à une autre petite isle, qu'il appella Saint-Jean de Ulua. Il dépêcha de cette isle Pedro de Alvarado, un de ses officiers à Velasquès avec un détail circonstancié des importantes dé-

couvertes qu'il avoit faites, & 1518.
avec les richeſſes qu'il avoit obtenues en trafiquant avec les naturels. Après le départ d'Alvarado, il continua avec les vaiſſeaux qui lui reſtoient, de ſuivre la côte juſqu'à la riviere de Panuco, & le pays lui parut par-tout riche, fertile & très-peuplé.

Pluſieurs des officiers de Grijalva prétendirent que ce n'étoit pas aſſez d'avoir découvert ces belles régions, ni d'avoir rempli à leurs différens débarquemens la frivole cérémonie d'en prendre poſſeſſion pour la couronne de Caſtille; que leur gloire ſeroit imparfaite s'ils n'établiſſoient une colonie dans un lieu favorable, qui non-ſeulement aſſureroit à la nation eſpagnole un abord dans le pays, mais qui avec les renforts qu'ils avoient la certitude de recevoir pourroient ſervir par degrés à ſoumettre le pays même en entier à la domination de leur ſouverain. Mais il y avoit plus de cinq mois que

état de faire. Il revint à San-Jago de Cuba le vingt-six octobre, environ six mois après en être parti (1). 1518.

Ce fut là le voyage le plus long & en même-tems le plus heureux que les Espagnols eussent encore fait dans le nouveau monde. Ils avoient découvert que Yucatan n'étoit pas une isle comme ils l'avoient imaginé, mais une partie du grand continent d'Amérique. De Potonchan ils avoient suivi leur route pendant plusieurs centaines de milles le long d'une côte qui n'avoit pas encore été reconnue & qui s'étendant d'abord vers l'ouest tournoit ensuite vers le nord. Enfin tout le pays qu'ils avoient découvert paroissoit aussi important par sa richesse que par son étendue. Dès qu'Alvarado fut arrivé à Cuba, Velasquès, en- Préparatifs pour une autre expédition.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. III*, *c* 1, 2, 9 10. Bern. Diaz, *c.* 8, 17. Oviedo, *hist. lib. XVII*, *c.* 9, 20. Gomera, *c.* 49.

1518. chanté d'un ſuccès qui ſurpaſſoit de ſi loin toutes ſes eſpérances, dépêcha ſur le champ une perſonne de confiance pour annoncer cette importante nouvelle en Eſpagne, y porter les riches productions des contrées qui avoient été découvertes, & ſolliciter une augmentation d'autorité qui pût le mettre en état d'en entreprendre la conquête. Il n'attendit pas même le retour de ſon meſſager, ni l'arrivée de Grijalva qui commençoit à lui inſpirer beaucoup de défiance & de jalouſie & qu'il étoit réſolu de ne plus employer : il commença donc à préparer un armement puiſſant, proportionné à l'importance & aux dangers de l'entrepriſe qu'il méditoit.

Comme l'expédition dont Velaſquès étoit alors occupé s'eſt terminée à des conquêtes beaucoup plus importantes que tout ce que les Eſpagnols avoient fait juſqu'alors, & les a conduits à la connoiſſance d'un peuple qui peut être re-

gardé comme très-civilisé si on le compare avec ceux des Américains que l'on connoissoit auparavant, il convient de suspendre quelque-tems le récit de ces événemens si différens de ceux que nous avons déjà rapportés, afin de jetter un coup d'œil sur l'état du nouveau monde quand il a été découvert, & d'examiner la police & les mœurs des tribus simples & grossieres qui occupoient toutes les parties du continent où les Espagnols avoient pénétré. 1518.

Fin du troisieme Livre.





L'HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.



LIVRE QUATRIEME.

Quelles étoient les parties de l'Amérique déjà connues.

VINGT-SIX ans s'étoient écoulés depuis que Colomb avoit conduit les Européens dans le nouveau monde ; & pendant cet intervalle les Espagnols avoient été fort occupés à en parcourir différentes régions. Ils avoient visité toutes les isles dispersées en groupes à travers cette partie de l'océan qui coule entre le continent septentrional & le méridional de l'Amé-

rique. Ils avoient navigué le long de la côte orientale du continent depuis la riviere de la Plata jusqu'au fond du golfe du Mexique, & avoient reconnu qu'elle s'étendoit sans interruption à travers cette vaste portion du globe. Ils avoient découvert la grande mer du sud qui ouvrit une nouvelle perspective de ce côté. Ils avoient acquis quelque connoissance des côtes de la Floride, ce qui les conduisit à observer & à suivre le continent dans une direction opposée; & quoiqu'ils n'eussent pas poussé leurs découvertes plus loin vers le nord, d'autres nations avoient visité les parties que les Espagnols avoient négligées. Les Anglois, dans un voyage dont on rapportera ailleurs les motifs & le succès, avoient navigué le long de la côte d'Amérique depuis la terre de Labrador jusqu'aux confins de la Floride; & les Portugais, en cherchant un passage plus court aux Indes orientales, s'étoient jettés dans la

mer du nord & avoient reconnu les mêmes régions (1). Ainſi à cette époque où je me ſuis propoſé d'examiner l'état du nouveau monde, on en connoiſſoit preſqu'entierement l'étendue, depuis ſon extrêmité ſeptentrionale juſqu'au trente-cinquieme degré au ſud de l'équateur; mais les pays qui s'étendent delà juſqu'à l'extrêmité méridionale de l'Amérique, le grand empire du Pérou & les vaſtes domaines ſoumis au ſouverain du Mexique, n'étoient pas encore découverts.

Vaſte étendue du nouveau monde.

En fixant nos regards ſur le continent d'Amérique, la premiere circonſtance qui nous frappe eſt ſon immenſe étendue. La découverte de Colomb ne s'eſt pas bornée à nous faire connoître une portion de terre qui par le peu d'eſpace qu'elle occupe ſur le globe, avoit pu échapper aux recherches des ſiecles précedens. On lui doit la connoiſſance d'un nouvel hémiſphere,

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VI*, c. 10.

plus

plus vaſte que l'Europe, l'Aſie ou l'Afrique, les trois diviſions connues de l'ancien continent, & dont l'étendue eſt preſqu'égale au tiers du globe habitable.

L'Amérique eſt remarquable, non-ſeulement par ſa grandeur, mais encore par ſa poſition. Elle ſe prolonge depuis le cercle polaire du nord jusqu'à une latitude très-haute vers le ſud, plus de quinze cents milles au-delà de l'extrêmité la plus avancée de l'ancien continent vers le pole antarctique. Une contrée d'une telle étendue comprend tous les climats propres à devenir l'habitation de l'homme & à fournir les différentes productions, particulieres aux régions tempérées ainſi qu'aux régions brûlan-globe.

Après l'étendue du nouveau monde rien n'eſt plus fait pour frapper les regards d'un obſervateur que la grandeur des objets qu'il préſente à la vue. La nature ſemble y avoir tracé ſes opérations

d'une main plus hardie & avoir distingué les traits de ce pays par une magnificence particuliere. Les montagnes d'Amérique sont beaucoup plus hautes que celles des autres divisions du globe : la plaine même de Quito, qui peut être regardée comme la base des Andes, est plus élevée au-dessus du niveau de la mer que le sommet des Pyrénées. Cette chaîne étonnante des Andes, non moins remarquable par son étendue que par sa hauteur, s'éleve en différens endroits de plus d'un tiers de leur hauteur au-dessus du Pic de Ténérif, la plus haute montagne de l'ancien hémisphere. C'est des Andes qu'on peut dire à la lettre qu'elles cachent leur tête dans les nues : on entend souvent les tempêtes éclater & le tonnerre rouler au-dessous de leurs sommets; qui tout exposés qu'ils sont aux rayons du soleil dans le centre de la zone torride sont couverts de neiges éternelles (1).

Montagnes.

(1) Voyez la NOTE XXVII.

De ces hautes montagnes on voit descendre des rivieres d'une largeur proportionnée & avec lesquelles les rivieres de l'ancien continent ne peuvent être comparées ni pour la longueur de leur cours ni pour la masse énorme d'eau qu'elles roulent vers l'océan. Les fleuves du Maragnon, de l'Orénoque & de la Plata dans l'Amérique méridionale, ceux du Missisipi & de Saint-Laurent dans l'Amérique septentrionale, coulent dans des lits si spacieux que même long-tems avant d'éprouver l'influence de la marée, ils ressemblent plus à des bras de mer qu'à des rivieres d'eau douce (1). Rivieres.

Les lacs du nouveau monde ne sont pas moins remarquables par leur grandeur que les montagnes & les rivieres: il n'y a rien dans les autres parties du globe qui ressemble à cette chaîne prodigieuse des lacs de l'Amérique septentrionale. On pourroit les appeller proprement Lacs.

(1) Voyez la Note XXVIII.

des mers méditerranées d'eau douce: ceux mêmes qui ne ſont que de la ſeconde & de la troiſieme claſſes pour la grandeur ont encore plus de circonférence que le plus grand lac de l'ancien continent.

Forme de l'Amérique favorable au commerce.

La forme du nouveau monde eſt extrêmement favorable aux communications du commerce. Lorſqu'un continent comme l'Afrique eſt composé d'une maſſe vaſte & ſolide, qui n'eſt point coupée par des bras de mer pénétrant dans l'intérieur, & qui n'a qu'un petit nombre de grandes rivieres placées très-loin l'une de l'autre, la plus grande partie d'un tel continent ſemble condamné par la nature à n'être jamais civiliſé & à reſter privé de toute communication active avec le reſte des hommes. Lorſque, comme l'Europe, un continent eſt ouvert par de vaſtes branches de l'océan, telles que la méditerranée & la mer baltique, ou lorſque comme l'Aſie ſes côtes ſont ouvertes par des baies profondes pénétrant

fort avant dans les terres, telles que la mer noire & les golfes d'Arabie, de Perse, de Bengale, de Siam & de Leotang ; lorsque les mers environnantes sont remplies d'isles grandes & fertiles & que le continent même est arrosé d'un grand nombre de rivieres navigables, on peut dire que de telles régions possedent tout ce qui peut favoriser les progrès de leurs habitans dans la civilisation & dans le commerce. A tous ces égards l'Amérique peut entrer en comparaison avec les autres parties du globe. Le golfe de Mexique, qui coule entre la partie méridionale & la septentrionale de l'Amérique, peut être regardé comme une mer méditerranée propre à ouvrir un commerce maritime avec toutes les contrées dont elle est environnée. Les isles qui y sont répandues ne sont inférieures en nombre, en grandeur & en fertilité qu'à celles de l'Archipel Indien. En avançant le long de la partie septentrionale de l'hémisphere

Américain, la baie de Chesapeak présente un canal spacieux qui conduit le navigateur fort avant dans les parties intérieures de provinces non moins fertiles qu'étendues ; & si jamais le progrès de la culture & de la population parvient à adoucir l'extrême rigueur du climat dans les districts plus septentrionaux de l'Amérique, la baie de Hudson peut devenir aussi favorable aux communications de commerce dans cette partie du globe que la Baltique l'est en l'Europe. L'autre grande portion du nouveau monde est environnée de tous côtés par la mer, à l'exception d'un Isthme étroit qui sépare la mer Atlantique de la mer pacifique ; & quoiqu'elle ne soit ouverte ni par des baies profondes, ni par des bras de mer, les parties intérieures en sont accessibles par plusieurs grandes rivieres qui reçoivent un si grand nombre de courans auxiliaires & coulent dans des directions si variées que sans aucun secours de l'art ni de l'industrie

il est aisé d'établir une navigation intérieure à travers toutes les provinces de ce continent, depuis la riviere de la Plata jusqu'au golfe de Paria. Cette bienfaisance de la nature n'est pas bornée à la division méridionale de l'Amérique. Le continent septentrional n'est pas moins abondant en rivieres qui sont navigables presque jusqu'à leur source; & l'immense chaîne de ses lacs est un moyen de communication intérieure, plus étendu & plus commode qu'il n'y en a dans aucune partie du globe. Les pays qui s'étendent depuis le golfe de Darien d'un côté jusqu'à celui de Californie de l'autre, & qui forment la chaîne qui unit ensemble les deux parties du continent Américain, ont aussi leurs avantages particuliers. Les côtes en sont baignées d'un côté par la mer atlantique, de l'autre par la mer pacifique : les rivieres qui y coulent, se jettant les unes vers la premiere de ces mers & les autres vers la seconde, assurent aux dif-

férentes provinces toutes les facilités de commerce qui peuvent résulter d'une communication avec les deux mers.

Tempé-rature du climat.

Mais ce qui distingue sur-tout l'Amérique des autres parties de la terre, c'est la température particuliere du climat & les différentes loix qui y reglent la distribution de la chaleur & du froid. Ce n'est pas simplement en mesurant la distance d'une partie du globe à l'équateur qu'il est possible de déterminer avec précision le degré de chaleur qu'on y éprouve. Le climat d'un pays est affecté tout-à-la-fois par l'élévation de la terre au-dessus du niveau de la mer, par l'étendue du continent, par la nature du sol, par la hauteur des montagnes voisines & par d'autres circonstances. Cependant l'influence de ces causes respectives est par différentes raisons moins sensible dans la plus grande partie de l'ancien continent, où la position d'un pays étant déterminée, on peut prononcer avec assez de certitude

quelle doit y être la chaleur de son climat & la nature des productions.

Prédominance du froid.

Les maximes fondées sur la connoissance de notre hémisphere ne peuvent pas s'appliquer à l'autre. Dans celui-ci le froid prédomine & la rigueur de la zone glacée s'étend sur la moitié de celle qui par sa position devoit être tempérée. Des pays où la figue & le raisin devroient mûrir sont ensevelis sous la neige pendant une moitié de l'année, & des terres situées dans le même parallele que les provinces les plus fertiles & les mieux cultivées sont desséchées par des gelées perpétuelles qui y détruisent presqu'entierement l'activité de la végétation (1). En avançant vers ces parties de l'Amérique placées sous le même parallele que des provinces d'Asie & d'Afrique qui jouissent constamment de cette chaleur féconde favorable à la vie & à la végétation, l'empire du froid

(1) Voyez la NOTE XXIX.

continue à s'y faire sentir, & l'hiver y regne souvent avec une extrême rigueur, quoique pendant un court espace de tems. Si nous traversons le continent d'Amérique vers la zone torride, nous trouverons encore que le froid qui domine dans le nouveau monde, s'étend aussi à cette région & y modere l'excès de la chaleur. Tandis que le negre sur la côte d'Afrique est dévoré par l'ardeur continuelle & brûlante du climat, l'habitant du Pérou respire un air également doux & tempéré, ombragé pour ainsi dire sous un dais de nuages légers qui intercepte les rayons brûlans du soleil sans affoiblir son influence bienfaisante (1). Le long de la côte orientale de l'Amérique, le climat, quoique plus approchant de celui de la zone torride dans les autres parties de la terre, est cependant beaucoup plus doux que

(1) Voyage de Ulloa, *tom.* 1, *p.* 453. Anson's *voyages*, *p.* 184.

dans les contrées d'Asie & d'Afrique situées dans la même latitude. Si du tropique méridional nous continuons notre marche jusqu'à l'extrêmité du continent Américain, nous rencontrons beaucoup plutôt que dans le nord des mers glacées & des pays horribles, stériles & presqu'inhabitables par la rigueur du froid (1).

Différentes causes concourent à rendre le climat de l'Amérique si différent de celui de l'ancien continent. Quoiqu'on ne connoisse pas encore jusqu'où l'Amérique s'étend vers le nord, nous savons qu'elle s'avance plus près vers le pole que l'Asie ou l'Europe. Il y a au nord de l'Asie de vastes mers qui sont ouvertes pendant une partie de l'année & lors même qu'elles sont couvertes de glace, le vent qui y souffle a une intensité de froid moindre que celui qui regne à terre dans les

(1) Anson's, *voyages*, *p.* 74. Voy. de Quiros, *dans l'Hist. gén. des voyages. tom. XIV*, *p.* 83. Richard, *hist. nat. de l'air.*

mêmes latitudes. Mais en Amérique la terre ſe prolonge du fleuve Saint-Laurent vers le pole &. s'étend conſidérablement à l'oueſt. Une chaîne d'énormes montagnes couvertes de neige & de glace traverſe toute cette triſte région. Le vent, en paſſant ſur une ſi grande étendue de terre élevée & glacée, s'impregne tellement de froid qu'il acquiert une activité perçante qui ſe conſerve même dans ſa route à travers des climats plus doux & ne ſe corrige entierement que lorſqu'il arrive au golfe du Mexique. Sur tout le continent de l'Amérique ſeptentrionale un vent de nord-oueſt & un froid exceſſif ſont des termes ſynonimes. Même dans l'été le plus brûlant, dès que le vent tourne de ce côté, ſon activité pénétrante ſe fait ſentir par un paſſage auſſi violent que ſubit du chaud au froid. C'eſt à cette cauſe puiſſante qu'il faut attribuer l'influence extraordinaire du froid & ſes incurſions violentes dans les provinces

méridionales de cette partie du globe (1).

D'autres causes moins remarquables servent à diminuer la puissance active de la chaleur dans les régions du continent de l'Amérique situées entre les tropiques. Dans toute cette partie du globe le vent souffle invariablement dans une direction de l'est à l'ouest. Ce vent en suivant sa route à travers l'ancien continent, arrive à des pays qui s'étendent le long de la côte orientale de l'Afrique, embrasé de toutes les particules ignées qu'il a entraînées des plaines échauffées de l'Asie & des sables brûlans des déserts de l'Afrique. La côte d'Afrique est donc la région de la terre qui étant exposée à toute l'ardeur de la zone torride sans aucune circonstance qui la tempere, doit éprouver la plus violente chaleur. Mais ce même vent qui apporte

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *tom. III*, *p.* 165. *Hist gén. des voyages*, *tom.* 15, *p.* 215.

cette augmentation de chaleur aux pays ſitués entre la riviere de Sénégal & la Cafrerie, traverſe l'océan atlantique avant que d'arriver aux côtes d'Amérique. Il ſe refroidit en paſſant ſur ce vaſte amas d'eau, & ne ſe fait plus ſentir que comme une briſe rafraîchiſſante le long des côtes du Bréſil (1) & de la Guyane ; de ſorte que ces pays, quoique comptés parmi les plus chauds de l'Amérique, ont un climat tempéré en comparaiſon de ceux qui ſont dans les latitudes correſpondantes en Afrique (2). En avançant dans ſon cours à travers l'Amérique, ce vent rencontre des plaines immenſes couvertes de forêts impénétrables ou occupées par de grandes rivieres, par des marais & des eaux ſtagnantes qui ne peuvent pas lui rendre une grande chaleur. Enfin il arrive aux Andes qui traverſent tout le continent dans une

(1) Voyez la NOTE XXX.

(2) Voyez la NOTE XXXI.

direction du nord au sud. En passant sur ces hauteurs glacées il acquiert un tel degré de froid que la plus grande partie des pays qui se trouvent au-delà n'éprouvent pas la chaleur dont ils paroissent susceptibles par leur position (1). Dans les autres provinces de l'Amérique, depuis la terre-ferme à l'ouest jusqu'à l'empire du Mexique, la chaleur du climat est tempérée en quelques endroits par l'élévation du sol au-dessus de la mer, en d'autres par l'humidité extraordinaire du terrain, & dans tous par les énormes montagnes qui y sont répandues. Les isles de l'Amérique sous la zone torride sont ou très-petites ou montagneuses, & sont rafraîchies alternativement par les brises de terre & de mer.

On ne peut pas expliquer d'une

(1) Acosta, *hist. novi orbis*, *lib. II*, *c.* 2. M. de Buffon, *hist. nat.* &c. *tom. III*, *p.* 512, &c. *IX*, *p.* 107, &c. Osborn's *collect. of voyages*, *tom. II*, *p.* 868.

maniere également satisfaisante les causes du froid excessif qui se fait sentir vers l'extrêmité méridionale de l'Amérique & dans les mers qui sont au-delà. On a supposé long-tems qu'il y avoit entre la pointe méridionale de l'Amérique & le pole antarctique un vaste continent auquel on a donné le nom de *terre australe inconnue*. Les mêmes principes qui ont servi à expliquer l'intensité extrême du froid dans les régions méridionales de l'Amérique, ont été employés à expliquer celui qui se fait sentir au cap Horn & dans les pays voisins. L'immense étendue du continent méridional & les grandes rivieres qu'il verse dans l'océan ont été regardées par les philosophes comme des causes suffisantes pour occasionner la sensation extraordinaire de froid & le phénomene plus extraordinaire encore des mers glacées dans cette partie du globe. Mais on a cherché en vain le continent imaginaire auquel on at-

tribuoit cette influence, & l'eſpace qu'il étoit cenſé occuper s'étant trouvé une mer entierement ouverte, il faut avoir recours à une nouvelle hypotheſe pour expliquer une température de climat ſi différente de celle qu'on trouve dans les pays ſitués à une égale diſtance du pole oppoſé (1).

Après avoir examiné ces qualités caractériſtiques & permanentes du continent Américain qui naiſſent des circonſtances particulieres de ſa ſituation & de la diſpoſition de ſes parties, le principal objet qui doit fixer enſuite notre attention, c'eſt l'état où étoit ce continent lorſqu'on en fit la découverte, relativement à ce qui dépend de l'intelligence & des opérations de l'homme. Les effets de l'induſtrie & du travail ſont plus étendus & plus conſidérables que notre vanité même ne nous porte à le croire. En jettant les yeux ſur la face du globe habité, on voit qu'une

(1) Voyez la NOTE XXXII.

grande partie de la beauté & de la fertilité que nous attribuons à la main de la nature est l'ouvrage de l'homme. Ces efforts, lorsqu'ils se continuent pendant une suite de siecles parviennent à perfectionnner les qualités de la terre & à en changer même l'apparence. Comme une grande partie de l'ancien continent a été long-tems occupée par des nations fort avancées dans les arts, notre œil s'est accoutumé à voir la terre sous la forme qu'on lui a donnée en la rendant propre à être habitée par une race nombreuse d'hommes & à leur fournir des subsistances.

Mais dans le nouveau monde l'espece humaine n'étoit pas si avancée & la nature y présentoit un aspect bien différent. Dans toutes les vastes régions qui le composent, il ne se trouvoit que deux monarchies remarquables pour l'étendue du territoire & distinguées par quelque progrès dans la civilisation. Le reste du continent étoit peuplé

de petites tribus indépendantes, privées d'art & d'induſtrie, qui n'avoient ni les moyens de corriger ſes défauts ni le deſir d'améliorer l'état de cette portion de la terre qu'ils habitoient. Des pays ainſi occupés étoient preſque dans le même état que s'ils fuſſent reſtés ſans habitans. D'immenſes forêts couvroient une grande partie de cette terre inculte ; & comme la main de l'induſtrie n'avoit pas encore forcé les rivieres à couler dans le canal qui leur étoit le plus convenable & n'avoit pas ouvert des écoulemens aux eaux ſtagnantes, pluſieurs des plaines les plus fertiles étoient inondées par les débordemens ou converties en marais. Dans les provinces méridionales, où la chaleur du ſoleil, l'humidité du climat & la fertilité du ſol concourent à donner de l'activité à toutes les puiſſances de la végétation, les bois ſont tellement embaraſſés par l'exubérance même de la végétation qu'il eſt preſque im-

poſſible d'y pénétrer & que la ſurface du terrain y eſt cachée ſous des couches épaiſſes d'arbriſſeaux, d'herbes & de plantes ſauvages. C'eſt dans cet état de nature brute & abandonnée à elle-même que reſtent encore pluſieurs des grandes provinces de l'Amérique méridionale qui s'étendent du pied des Andes juſques à la mer. Les colonies européennes ont cultivé quelques cantons le long de la côte ; mais les naturels, toujours groſſiers & indolens, n'ont rien fait pour découvrir ni pour améliorer un pays qui poſſede tous les avantages de ſituation & de climat que la nature peut donner. En avançant vers les provinces ſeptentrionales de l'Amérique, la nature continue de préſenter un aſpect ſauvage & abandonné ; & à proportion que la rigueur du climat augmente, la terre devient plus horrible & plus déſerte. Là les forêts quoique moins embarraſſées par l'excès de la végétation, ſont également vaſtes ;

d'immenſes marais couvrent les plaines, & à peine apperçoit-on quelques tentatives de l'induſtrie humaine pour cultiver ou embellir la terre. Il n'eſt pas ſurprenant que les colonies envoyées d'Europe aient été étonnées à la premiere vue du nouveau monde : il leur parut déſert, triſte & ſolitaire. Lorſque les Anglois commencerent à s'établir en Amérique, ils appellerent les pays dont ils prirent poſſeſſion *le déſert*. Il n'y avoit que l'eſpérance flatteuſe de découvrir des mines d'or qui pût engager les Eſpagnols à pénétrer dans les bois & les marais d'Amérique, où ils obſervoient à chaque pas l'extrême différence de l'aſpect que préſente la nature inculte & ſauvage d'avec celui qu'elle prend ſous la main induſtrieuſe de l'art (1).

Non-ſeulement les travaux de l'homme améliorent & embelliſſent la terre, mais ils la rendent encore

---

[1] Voyez la NOTE XXXIII.

plus ſalubre & plus favorable à la vie. Dans toute région négligée & deſtituée de culture, l'air eſt ſtagnant dans les bois ; des vapeurs corrompues s'élevent des eaux ; la ſurface de la terre ſurchargée de végétation n'éprouve point l'influence purifiante du ſoleil ; la malignité des maladies naturelles au climat s'augmentent & il s'en engendre de nouvelles non moins funeſtes. Auſſi toutes les provinces de l'Amérique furent-elles trouvées extrêmement mal-ſaines lorſqu'on en fit la découverte. C'eſt ce que les Eſpagnols éprouverent dans toutes les expéditions qu'ils firent dans le nouveau monde, ſoit pour tenter des conquêtes ſoit pour former des établiſſemens. Quoique la vigueur naturelle de leur conſtitution, leur tempérance habituelle, leur courage & leur conſtance les rendiſſent auſſi propres qu'aucun autre peuple d'Europe à une vie active dans un climat brûlant, ils éprouverent les qualités funeſtes & nui-

sibles de ces régions incultes qu'ils traversoient & où ils tâchoient de planter des colonies. Il en périt un grand nombre des maladies violentes & inconnues dont ils furent attaqués. Ceux qui échapperent à la fureur meurtriere de cette contagion ne purent se dérober aux pernicieux effets du climat. On les vit, suivant la description des anciens historiens Espagnols, revenir en Europe foibles, maigres, avec des regards languissans & un tein jaunâtre, signes non équivoques de la température mal-saine des pays où ils avoient résidé (1).

Animaux.

L'état inculte du nouveau monde affectoit non-seulement la température de l'air, mais les qualités mêmes de ses productions. Le principe de la vie sembloit y avoir moins de force & d'activité que dans l'ancien continent. Malgré la vaste étendue de l'Amérique & la

Quadrupedes.

(1) Gomera, *hist. c.* 20 - 22. Oviedo, *hist. lib. II, c.* 13, *lib. V, c.* 10. P. Martyr, *Epist.* 545, *Dec, p.* 176.

variété de ſes climats, les différentes eſpeces d'animaux qui lui ſont propres y ſont proportionnellement en beaucoup plus petit nombre que dans l'autre hémiſphere. On ne trouva dans les iſles que quatre eſpeces de quadrupedes connus, dont le plus grand n'excédoit pas la groſſeur d'un lapin. Il y avoit une plus grande variété ſur le continent. Les individus de chaque eſpece ne pouvoient pas manquer de s'y multiplier extrêmement, parce qu'ils étoient peu tourmentés par les hommes qui n'étoient encore ni aſſez nombreux ni aſſez unis en ſociété pour s'être rendus redoutables aux animaux; cependant le nombre des eſpeces diſtinctes ne peut être encore regardé que comme très-petit. De deux cents eſpeces différentes de quadrupedes répandues ſur la ſurface de la terre, on n'en trouva en Amérique qu'environ un tiers lorſqu'elle fut découverte (1).

(1) M. de Buffon, *Hiſt. nat. tome IX, p.* 86.

La

La nature étoit non-seulement moins féconde dans le nouveau monde, mais elle semble encore avoir été moins vigoureuse dans ses productions. Les quadrupedes qui appartiennent originairement à cette partie du globe paroissent être d'une race inférieure ; ils ne sont ni aussi robustes ni aussi farouches que ceux de l'ancien continent. Il n'y en a aucun en Amérique qu'on puisse comparer à l'éléphant & au rhinocéros pour la grandeur, ni au lion ou au tigre pour la force & la férocité (1). Le *tapir* du Brésil, le plus grand des quadrupedes du nouveau monde, est de la grosseur d'un veau de six mois. Les *pumas* & le *jaguars*, les plus farouches des animaux carnaciers & auxquels les Européens ont donné mal à propos la dénomination de lions & de tigres, n'ont ni le courage intrépide des premiers ni la voracité cruelle des derniers (2). Ils sont indolens

(1) Voyez la NOTE XXXIV.

(2) M. de Buffon, *hist. nat. tom. IX*, p.

& timides, peu redoutables pour l'homme, & ils s'enfuient souvent à la moindre apparence de résistance (1). Les mêmes qualités du climat d'Amérique qui rendent les animaux indigenes plus petits, plus foibles & plus timides, ont exercé leur influence pernicieuse sur ceux qui y ont passé spontanément de l'autre continent ou qui y ont été transportés par les Européens (2). Les ours, les loups, les daims d'Amérique ne sont pas égaux en volume à ceux de l'ancien monde (3). La plupart des animaux domestiques, dont les Européens

87. Margravii, *hist. nat. Brasil*, *p.* 229.

(1) M. de Buffon, *hist. nat. tom. IX*, *p.* 13-203. Acosta, *hist. lib. IV*, *c.* 34. Pisonis *hist. p.* 6. Herrera, *dec.* 4, *lib. IV*, *c.* 1, *lib. X*, *c.* 13.

(2) Churchil, *tom. V*, *p.* 691. Ovalle, *relat. o. Chili*, *Church. tom. III*, *p.* 10. Sommario de Oviedo, *c.* 14-22. Voy. Des Marchais, *tom. III*, *p.* 299.

(3) M. de Buffon, *hist. nat. tom. IX*, *p.* 103. Kalm *travels*, *tom. I*, 102. Biette, *voy. de la France équin. p.* 339.

ont pourvu les provinces où ils se sont établis, ont dégénéré & pour la grosseur & pour la qualité, dans un pays dont la température & le sol semblent être moins favorables à la force & à la perfection du genre animal (1).

Insectes & reptiles.

Mais les mêmes causes qui concouroient à diminuer le volume & la vigueur des plus grands animaux, favorisoient la propagation & l'accroissement des reptiles & des insectes. Quoique cela ne soit pas particulier au nouveau monde, & que ces odieuses familles, nées de la chaleur, de l'humidité & de la corruption, infectent toutes les parties de la zone torride, elles se multiplient peut-être encore plus rapidement en Amérique, & les individus y parviennent à une grosseur plus extraordinaire. Comme cette contrée est en général moins cultivée & moins peuplée que les autres parties de la terre, le prin-

(1) Voyez la NOTE XXXV.

cipe de la vie y consume son activité & sa force dans les productions de cette classe inférieure. L'air y est souvent obscurci par des nuées d'insectes, & la terre couverte de reptiles désagréables & mal-faisans. Les environs de Porto-Bello produisent une si grande multitude de crapauds que la surface de la terre en est entierement cachée. Les serpens & les viperes ne sont guere moins nombreux à Guayaquil. Carthagene est infectée de troupes nombreuses de chauve-souris, qui tourmentent non-seulement les troupeaux mais les hommes mêmes (1). Dans les isles on voit de tems en tems des légions de fourmis consumer toutes les productions végétales (2), & laisser la terre aussi parfaitement dépouillée que si elle avoit été dévorée par le feu.

---

(1) Voyage de Ulloa, *tom. I*, *p.* 89. *Idem. p.* 147. Herrera, *dec.* 2, *lib. III*, *c.* 3-19.

(2) Voyez la NOTE XXXVI.

Les forêts humides & le sol maré-cageux des pays qui bordent l'Orénoque & le Maragnon, fourmillent de presque tous les êtres malfaisans & vermineux auxquels l'activité d'un soleil brûlant peut donner la vie (1).

Oiseaux.

Les oiseaux du nouveau monde ne sont pas distingués par des qualités aussi marquées & aussi caractéristiques que celles qui ont été observées dans les quadrupedes. Les oiseaux sont plus indépendans de l'homme & moins affectés par les changemens que son industrie & son travail operent dans l'état de la terre. Ils ont une grande propension à passer d'un pays à un autre, & ils peuvent aisément & sans danger satisfaire cet instinct de leur nature. Aussi le nombre des

(1) Voyage de la Condamine, *p.* 167. Gumilla, *tom. III*, *p.* 120, *&c.* *Hist. gén. des Voyages tom. XIV*, *p.* 317. Dumont, *Mémoires sur la Louisiane*, *tom.* 1, *p.* 108. Sommario de Oviedo, *c.* 52-62.

oiſeaux communs aux deux continens eſt-il beaucoup plus grand que celui des quadrupedes, & les eſpeces mêmes particulieres à l'Amérique reſſemblent beaucoup à celles que l'on trouve dans les régions correſpondantes de l'ancien hémiſphere. Les oiſeaux Américains de la zone torride, comme ceux du même climat en Aſie & en Afrique, ſont parés d'un plumage qui éblouit l'œil par l'éclat & la beauté de ſes couleurs ; mais la nature qui ſemble s'être contentée de leur avoir donné cette agréable parure, a refuſé à la plupart ce chant mélodieux & varié qui flatte & amuſe l'oreille. Les oiſeaux des climats tempérés dans le nouveau continent, de même que dans le nôtre, ont un extérieur moins brillant ; mais ils ont auſſi en dédommagement une voix douce & mélodieuſe. En quelques diſtricts de l'Amérique la température malſaine de l'air ſemble avoir été nuiſible même à cette partie de la

nature animée ; on y voit moins d'oiseaux que dans les autres contrées, & le voyageur est étonné de la solitude & du silence qui regnent dans les forêts (1). Il est cependant remarquable que l'Amérique, où les quadrupedes sont si poltrons, ait produit le *condor* à qui l'on ne peut refuser la prééminence sur toute la race aîlée pour le volume, la force & le courage (2).

Sol.

Dans un continent aussi étendu que l'Amérique, il doit nécessairement y avoir beaucoup de variété dans le sol. On trouve dans chaque province quelques particularités dif-

(1) Bouguer, *voy. au Pérou*, 17. Chanvalon, *voyage à la Martinique*, *p.* 96. Warren, *descript. de Surinam.* Osborn's *collect. tom. II*, *p.* 92.4 *Lettres édifiantes*, *tom. XXIV*, *p.* 339. Charlevoix, *hist. de la Nouvelle-France*, *tom. III*, *p.* 155.

(2) Voyage de Ulloa, *tom. I*, *p.* 363. Voyage de la Condamine, 175. M de Buffon, *hist. nat. tom. XVI*, *p.* 184. Voy. des Marchais, *tom. III*, *p.* 320.

tinctives, mais dont la description doit être réservée à ceux qui en écrivent l'histoire détaillée. En général nous observons que l'humidité & le froid qui dominent d'une maniere si frappante dans toutes les parties de l'Amérique, doivent y avoir une grande influence sur la nature du sol. Des pays situés sous le même parallele que des régions de l'ancien continent où l'extrême rigueur de l'hiver ne se fait jamais sentir, sont entierement gelés en Amérique pendant une grande partie de l'année. La terre resserrée par ce froid excessif n'y acquiert jamais une chaleur suffisante pour mûrir les fruits qui se trouvent dans les parties correspondantes de l'autre hémisphere. Si l'on vouloit faire croître en Amérique les productions qui abondent dans quelques cantons particuliers du globe, on ne pourroit y réussir que dans les parties de ce continent qui se trouvent de plusieurs degrés plus près de la ligne que le sol

naturel de ces productions, parce qu'on auroit besoin d'une augmentation de chaleur pour contrebalancer la froideur naturelle de la terre & du climat (1). Plusieurs des plantes & des fruits particuliers aux pays situés sous les tropiques, ont été cultivés avec succès au cap de Bonne-Espérance; tandis qu'à Saint-Augustin dans la Floride, à Charles-Town dans la Caroline méridionale, qui sont beaucoup plus près de la ligne que le cap, les mêmes productions n'ont pu y réussir également (2). Mais en tenant compte de cette différence de température, le sol de l'Amérique est naturellement aussi riche & aussi fertile qu'aucune autre portion du globe. Comme le pays n'avoit qu'un petit nombre d'habitans peu industrieux & privés du secours des animaux domestiques dont les nations civilisées élevent de si grandes

(1) Voyez la NOTE XXXVII.

(2) Voyez la NOTE XXXVIII.

multitudes, la terre n'étoit pas épuisée par leur consommation. Les végétaux produits par sa fertilité, restoient souvent entiers, & en se pourrissant sur sa surface rentroient dans son sein en y portant un surcroît de matiere végétale (1). Comme les arbres & les plantes tirent de l'air & de l'eau une grande partie de leur nourriture, s'ils n'étoient pas détruits par l'homme & par les autres animaux, ils rendroient à la terre plus qu'ils n'en reçoivent & l'enrichiroient plûtôt que de l'appauvrir; ainsi les terres inhabitées de l'Amérique pouvoient continuer de s'engraisser pendant plusieurs siecles. Le nombre prodigieux & l'énorme grosseur des arbres de ce continent attestent la vigueur extraordinaire du sol dans son état naturel. Lorsque les Européens commencerent à cultiver le nouveau monde, ils

(1) M. de Buffon, *hist. nat. tom. I*, *p.* 242. Kalm, *tom.* 1, *p.* 151.

furent étonnés de l'exubérance & de l'activité de la végétation dans son moule primitif, & en plusieurs endroits l'industrie du planteur s'exerce encore à diminuer & à épuiser une fécondité superflue afin de réduire la terre à un état propre à une culture utile (1).

Comment l'Amérique a été peuplée.

Après avoir ainsi observé l'état du nouveau monde à l'époque de sa découverte, & considéré les traits particuliers qui le distinguent & le caractérisent, l'objet qui mérite de fixer notre attention, c'est de rechercher comment l'Amérique a été peuplée, par quelle route les hommes ont passé d'un continent à l'autre, & dans quelle partie du globe il est le plus probable que s'est établie une communication entre les deux hémispheres.

Les Américains n'ont conservé aucune tradition sur cet objet.

Nous savons avec une certitude

(1) Charlevoix, *hist. de la nouvelle France*, *tom. I*, *p.* 405. Voyage de Des Marchais, *tom. III*, *p.* 229. Lery, *ap.* Debry, *p.* 3, *p.* 174. Voyez la Note XXXIX.

infaillible que toute la race humaine eſt ſortie de la même ſource, & que les deſcendans d'un ſeul homme, ſous la protection divine & obéiſſant aux ordres du ciel, ſe ſont multipliés & ont peuplé la terre. Mais ni les annales ni les traditions des peuples ne remontent juſqu'à ces tems éloignés où ils ont pris poſſeſſion des diverſes contrées où ils ſont à préſent établis. Nous ne pouvons ni ſuivre les branches de ces premieres familles, ni indiquer avec certitude l'époque de leurs ſéparations & la maniere dont elles ſe ſont répandues ſur la ſurface du globe. Chez les nations mêmes les plus éclairées, le période de l'hiſtoire authentique eſt extrêmement court, & tout ce qui remonte au-delà eſt fabuleux ou obſcur. Il n'eſt donc pas étonnant que les naturels ignorans de l'Amérique, qui n'ont ni inquiétude ſur l'avenir ni curioſité ſur le paſſé, n'aient aucune connoiſſance de leur propre origine. Les Califor-

niens & les Eskimaux en particulier, qui occupent les parties de l'Amérique les plus voisines de l'ancien continent, sont si grossiers qu'il seroit absolument inutile de chercher parmi eux quelques moyens de découvrir le lieu d'où ils sont venus ou les ancêtres dont ils sont descendus (1). Nous devons le peu de lumiere que nous ayons sur cet objet, non aux naturels de l'Amérique, mais à l'esprit de recherche de leurs conquérans.

Différentes hypotheses.

Lorsque les Européens firent la découverte inattendue d'un monde nouveau, placé à une grande distance de toutes les parties connues alors de l'ancien continent, & rempli d'habitans dont l'extérieur & les moeurs différoient sensiblement du reste de l'espece humaine, la curiosité & l'attention des hommes instruits dut naturellement le porter à rechercher l'origine de ces peuples.

(1) Venegas, *hist. of California*, *tom. I*, *p.* 60.

On rempliroit plusieurs volumes des théories & des spéculations qu'on a imaginées sur ce sujet ; mais ce sont pour la plupart des idées si bisarres & si chimériques que je croirois faire un affront à l'intelligence de mes Lecteurs si j'entreprenois de les exposer en détail ou de les réfuter. Quelques-uns ont eu la présomption d'imaginer que les habitans de l'Amérique ne descendoient pas du pere commun de tous les hommes, mais qu'ils formoient une race séparée, distinguée par des traits particuliers & dans la forme extérieure de leur corps & dans les qualités caractéristiques de leur esprit. D'autres prétendent qu'ils sont descendus de quelques restes des anciens habitans de la terre échappés au déluge qui du tems de Noé a détruit la plus grande partie de l'espece humaine, & ils regardent contre toute raison des tribus grossieres & sauvages, dispersées sur un continent inculte, comme

la race d'hommes la plus ancienne qu'il y ait sur la terre. Il n'y a guere de nation depuis le pole du nord jusqu'à celui du sud, à laquelle quelque antiquaire livré à la folie des conjectures n'ait attribué l'honneur d'avoir peuplé l'Amérique. On a supposé tour à tour que les Juifs, les Cananéens, les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs, les Scytes avoient dans les tems anciens formé des établissemens sur cet hémisphere occidental. On a dit que dans des tems postérieurs les Chinois, les Suédois, les Norvégiens, les Gallois, les Espagnols y avoient envoyé des colonies en différentes circonstances & à des époques diverses. Les prétentions respectives de ces peuples ont trouvé des zélés partisans, & quoique les raisons les plus plausibles dont ils appuyassent leurs hypotheses ne fussent que des rapports accidentels de quelques coutumes ou une ressemblance équivoque de quelques mots dans les langues respectives,

on a employé de part & d'autre beaucoup d'érudition & encore plus de chaleur à défendre ſans beaucoup d'utilité les hypotheſes contraires. Ces objets de conjecture & de controverſe n'appartiennent pas à l'hiſtorien : renfermé dans des limites plus étroites , il ſe borne à recueillir ce qui paroît fondé ſur des témoignages certains ou très-probables. Je ne crois pas franchir ces limites en préſentant ici quelques obſervations qui peuvent contribuer à répandre de la lumiere ſur ces queſtions curieuſes & ſi ſouvent agitées.

10. Il y a des auteurs qui ont tâché d'expliquer par de pures conjectures la population de l'Amérique. Quelques-uns ont ſuppoſé qu'elle avoit été originairement unie à l'ancien continent & qu'elle en avoit été ſéparée par le choc d'un tremblement de terre ou l'irruption d'un déluge. D'autres ont imaginé qu'un vaiſſeau, détourné de ſa route par la violence d'un vent

d'oueſt, avoit pu être pouſſé par accident ſur la côte d'Amérique & avoir commencé à peupler ce continent déſert (1). Il ſeroit inutile d'examiner & de diſcuter ces hypotheſes, parce qu'il eſt impoſſible d'en tirer aucun réſultat certain. Les événemens qu'on y ſuppoſe ſont ſimplement poſſibles; mais nous n'avons aucune preuve qu'ils ſoient arrivés, ni par le témoignage poſitif de l'hiſtoire ni même par les ſuppoſitions vagues de la tradition.

2o. Rien ne peut être plus frivole ou plus incertain que de chercher à découvrir l'origine des Américains, en obſervant ſimplement les reſſemblances qui peuvent ſe trouver entre leurs mœurs & celles de quelque nation particuliere de l'ancien continent. Si

(1) Parſon's, *Remains of Japhet*, *p.* 240. *Ancient univerſ. hiſt. vol. XX*, *p.* 164. P. Freyjoo, *teatro critico*, *tom. V*, *p.* 304, *&c.* Acoſta, *hiſt. mor. novi orbis*, *lib. I*, *c.* 16-19.

l'on suppose deux peuples placés aux deux extrêmités de la terre, mais dans un état de société également avancée pour la civilisation & l'industrie, ils éprouveront les mêmes besoins & feront les mêmes efforts pour les satisfaire : attirés par les mêmes objets, animés des mêmes passions, les mêmes idées & les mêmes sentimens s'éleveront dans leur ame. Le caractere & les occupations du chasseur d'Amérique seront peu différens de ceux d'un Asiatique qui tire également sa subsistance de la chasse. Une tribu de sauvages sur les bords du Danube ressemblera beaucoup à ceux qui vivent dans les plaines qu'arrose le Missipi. Au lieu donc de présumer d'après de pareils rapports qu'il y ait quelqu'affinité entre ces peuples divers, nous devons seulement en conclure que les dispositions & les mœurs des hommes sont formées par leur situation & naissent de l'état de sociabilité où ils se trouvent. Du moment où ces circons-

tances commencent à s'altérer, le caractere d'un peuple doit changer, & à proportion qu'il fait des progrès dans la civilisation, ses mœurs se raffinent, ses facultés & ses talens se développent. Les progrès de l'homme ont été à peu près les mêmes dans toutes les parties du globe, & nous pouvons le suivre dans sa marche de la simplicité grossiere d'une vie sauvage jusqu'à ce qu'il arrive à l'industrie, aux arts & à l'élégance des sociétés policées. Il n'y a donc rien de merveilleux dans les ressemblances qu'on a observées entre les Américains & les nations barbares de notre continent. Si Lafiteau, Garcia, & plusieurs autres auteurs avoient fait ces réflexions, ils n'auroient pas embrouillé le sujet qu'ils vouloient éclaircir, par leurs vains efforts pour établir une affinité entre différentes nations de l'ancien & du nouveau continent, sans en avoir d'autre preuve que cette ressemblance dans les mœurs qui est

le produit néceſſaire d'un état ſemblable de ſociabilité. Il eſt vrai qu'il y a chez tous les peuples certaines coutumes qui n'ayant leur ſource dans aucun beſoin naturel, ni dans aucun deſir particulier à leur ſituation, peuvent être regardées comme des uſages d'une inſtitution arbitraire. Si l'on découvroit entre deux peuples établis dans des régions fort éloignées l'une de l'autre une parfaite conformité dans quelques-uns de ces uſages, il ſeroit naturel de ſoupçonner que ces deux peuples ont été liés par quelqu'affinité. Si l'on trouvoit en Amérique une nation qui conſacrât tous les ſeptiemes jours à un repos religieux; ſi chez une autre la premiere apparition de la nouvelle lune étoit célebrée avec appareil, on pourroit ſuppoſer avec raiſon que la premiere a reçu des Juifs cet uſage d'inſtitution arbitraire; mais la fête obſervée par la ſeconde ne devroit être regardée que comme une expreſſion de joie naturelle

à l'homme en voyant reparoître la planete qui le guide & l'éclaire pendant la nuit. Les exemples de coutumes purement arbitraires & communes aux habitans des deux hémiſpheres ſont à la vérité ſi équivoques & en ſi petit nombre qu'on ne peut en déduire aucune théorie ſur la maniere dont le nouveau monde a été peuplé.

30. Les hypotheſes que l'on a faites ſur l'origine des Américains, d'après l'obſervation de leurs rites & de leurs pratiques religieuſes, ne ſont pas moins imaginaires & deſtituées de fondemens ſolides. Lorſque les opinions religieuſes d'un peuple ne ſont ni le réſultat d'une combinaiſon raiſonnée ni l'effet de la révélation, elles ne peuvent être que biſarres & extravagantes; mais les nations barbares ſont incapables de ſuivre la premiere méthode & n'ont pas été favoriſées des avantages de la révélation. Cependant l'eſprit humain a des procédés ſi réguliers, lors même que ſes opéra-

tions semblent n'annoncer que de la bisarrerie & du caprice, que dans tous les âges & dans tous les pays la prédominance de certaines passions sera constamment suivie des mêmes effets. Le sauvage, soit d'Europe, soit d'Amérique, qu'agite la crainte superstitieuse des êtres invisibles ou le desir inquiet de pénétrer dans l'avenir, éprouve également les mouvemens de la terreur ou de l'impatience ; il a recours à des prodiges & à des moyens de même espece, soit pour détourner le malheur dont il se croit menacé, soit pour deviner le secret qui excite sa curiosité. Ainsi le rituel de la superstition sur un continent semble à plusieurs égards n'être que la copie de celui qu'on trouve dans l'autre hémisphere ; l'un & l'autre autorisent des institutions semblables quelquefois si frivoles qu'elles n'excitent que la pitié, quelquefois si barbares & si sanguinaires qu'elles inspirent l'horreur. Mais sans avoir besoin de

ſuppoſer aucune affinité entre ces nations éloignées, & ſans imaginer que leurs cérémonies religieuſes euſſent été tranſmiſes par la tradition de l'une à l'autre, on peut attribuer cette uniformité, qui en pluſieurs exemples ſemble en effet très-étonnante, à l'influence naturelle de la ſuperſtition & de l'enthouſiaſme ſur la foibleſſe de l'eſprit humain.

L'Amérique n'a pas été peuplée par une nation très-civiliſée.

40. Nous pouvons établir comme un principe certain dans cette diſcuſſion, que l'Amérique n'a été peuplée par aucune nation de l'ancien continent qui eût fait des progrès conſidérables dans la civiliſation. Les habitans du nouveau monde étoient dans un état de ſociété ſi peu avancé qu'ils ignoroient les arts qui ſont les premiers eſſais de l'induſtrie humaine. Les nations même les plus cultivées de l'Amérique n'avoient aucune connoiſſance de pluſieurs inventions ſimples, preſqu'auſſi anciennes que la ſociété dans les

autres parties du monde & qu'on retrouve dans les premieres époques de la vie civile. Il eſt manifeſte par-là que les tribus qui originairement ont paſſé en Amérique ſortoient de nations qui doivent avoir été auſſi barbares que leurs deſcendans l'étoient quand ils ont été découverts par les Européens ; car les arts de goût & de luxe peuvent bien décliner ou périr par les ſecouſſes violentes , les révolutions & les déſaſtres auxquels les nations ſont expoſées ; mais les arts néceſſaires à la vie ne peuvent plus ſe perdre chez un peuple qui les a une fois connus ; ils ne ſont ſujets à aucune des viciſſitudes des choſes humaines & la pratique en ſubſiſte auſſi long-tems que la race même des hommes. Si l'uſage du fer avoit jamais été connu aux ſauvages de l'Amérique ou à leurs ancêtres ; s'ils avoient jamais employé une charrue , une navette ou une forge , l'utilité de ces inventions les auroit conſervées , & il

il eſt impoſſible qu'elles euſſent pu être oubliées ou abandonnées. Nous pouvons donc en conclure que les Américains ſont deſcendus de quelque peuple qui ſe trouvoit dans un état de ſociété trop peu avancé pour connoître les arts néceſſaires, puiſque ces mêmes arts étoient inconnus à leurs deſcendans.

Ni par des peuples du midi de notre continent.

5°. Il ne paroît pas moins évident que l'Amérique n'a été peuplée par aucune colonie des nations plus méridionales de l'ancien continent. On ne peut pas ſuppoſer qu'aucune des tribus ſauvages établies dans cette partie de notre hémiſphere ait été chercher un pays ſi éloigné. Elles n'avoient ni l'audace, ni l'induſtrie, ni la force qui pouvoient leur inſpirer le deſir & leur fournir les moyens d'exécuter un ſi long voyage. Les Américains ne peuvent pas non plus être deſcendus des nations plus civiliſées d'Aſie & d'Afrique ; & cela eſt prouvé non-ſeulement par les obſervations que j'ai déjà faites ſur l'ignorance où ils

étoient des arts les plus ſimples & les plus néceſſaires, mais encore par une circonſtance qui mérite d'être remarquée. Lorſqu'un peuple a éprouvé une fois les avantages que procurent aux hommes en ſociété les animaux domeſtiques, il ne peut plus ni ſubſiſter ſans la nourriture qu'il en tire, ni continuer ſes travaux ſans leur ſecours. Auſſi le premier ſoin des Eſpagnols, lorſqu'ils s'établirent en Amérique, fut d'y porter tous les animaux domeſtiques d'europe; & ſi avant eux les Tyriens, les Carthaginois, les Chinois, ou quelqu'autre peuple policé avoit pris poſſeſſion de ce continent, nous y aurions trouvé les animaux particuliers aux régions d'où ils auroient été apportés. Mais dans toute l'Amérique il n'y a pas un ſeul quadrupede, apprivoiſé ou ſauvage, qui appartienne proprement aux pays chauds, ou même aux climats plus tempérés de l'ancien continent. Le chameau, le dromadaire, le cheval, le bœuf,

étoient aussi inconnus en Amérique que le lion & l'élephant. Il est évident par-là que le peuple qui s'établit le premier dans le monde occidental ne venoit pas des pays où ces animaux abondent ; car des hommes accoutumés à en faire usage auroient naturellement regardé leur secours non-seulement comme utile, mais encore comme nécessaire pour l'amélioration & même pour la conservation de la société civile.

Les deux continents paroissent être plus voisins l'un de l'autre vers le nord.

60. En considérant les animaux dont l'Amérique est pourvue, on peut conclure que le point de contact le plus voisin de l'ancien & du nouveau continent se trouve vers l'extrêmité septentrionale de l'un & de l'autre, & que c'est par-là que la communication s'est ouverte & qu'il s'est établi une correspondance entre ces deux parties du globe. Les vastes contrées d'Amérique, qui sont situées sous les tropiques ou qui en approchent, sont remplies d'animaux indigenes de différentes especes, entierement

différentes de celles qui ſe trouvent dans les parties correſpondantes de l'ancien continent. Mais les provinces ſeptentrionales du nouveau monde ſont peuplées d'animaux ſauvages, communs aux parties de notre hémiſphere ſituées ſous les mêmes latitudes. L'ours, le loup, le renard, le lievre, le daim, le chevreuil, l'élan, & pluſieurs autres eſpeces abondent dans les forêts de l'Amérique ſeptentrionale, ainſi que dans celles du nord de l'Europe & de l'Aſie (1). Il paroît donc évident que les deux continents s'approchent l'un de l'autre par ce côté, & ſont unis ou ſi voiſins que ces animaux ont pu paſſer de l'un à l'autre.

Cela eſt prouvé par les découvertes.

7°. Le voiſinage actuel des deux continents eſt clairement prouvé par des découvertes modernes qui ont détruit la principale difficulté ſur la maniere dont s'eſt peuplée

---

(1) M. de Buffon, *hiſt. nat. tom. IX, p. 97, &c.*

l'Amérique. Tant que les vastes régions qui s'étendent vers l'est, depuis la riviere d'Oby jusqu'à la mer de Kamchatka, ont été inconnues ou imparfaitement décrites, l'extrêmité nord-est de notre hémisphere étoit supposée à une si grande distance du nouveau monde qu'il n'étoit pas aisé de concevoir comment il auroit pu s'établir une communication entre les deux continents. Mais les Russes ayant soumis à leur domination la partie occidentale de la Sybérie, acquirent par degrés la connoissance de cette vaste contrée, en pénétrant vers l'est dans des provinces jusqu'alors inconnues. Elles furent découvertes par des chasseurs qui suivoient le gibier, ou par des soldats employés à lever les impôts ; mais la cour de Moscou n'évaluoit l'importance de ces nouvelles provinces que par la petite addition de revenu qui en résultoit. Enfin Pierre le Grand monta sur le trône de Russie. Son génie vaste & élairé, occupé à saisir

toutes les circonſtances qui pouvoient agrandir ſon empire ou illuſtrer ſon regne, apperçut dans ces découvertes des conſéquences qui avoient échappé aux regards de ſes ignorans prédéceſſeurs. Il ſentit que les régions d'Aſie en s'étendant vers l'eſt, s'approchoient dans la même proportion vers l'Amérique; qu'on trouveroit probablement par-là cette communication entre les deux continens qu'on cherchoit depuis ſi long-tems en vain, & qu'en ouvrant lui-même cette communication, il pourroit faire couler dans ſes domaines par un nouveau canal une partie du commerce & des richeſſes du monde occidental. Un tel projet étoit digne d'un génie qui aimoit les grandes entrepriſes. Pierre rédigea de ſa propre main des inſtructions pour ſuivre ce plan & donna des ordres pour le mettre en exécution (1).

(1) Muller, *Voyages & découvertes des Ruſſes*, *tom. I, p.* 4, 5, 141.

Ses successeurs ont adopté ses idées & suivi son projet ; mais les officiers que la cour de Russie a employés à cette expédition ont trouvé tant de difficultés à vaincre que leurs progrès ont été extrêmement lents. Quelques traditions obscures conservées chez les peuples de Sybérie sur un voyage qui se fit heureusement en 1648 autour du promontoire nord-est de l'Asie, encouragerent les Russes à suivre la même route. Dans cette vue on équipa en différents tems des vaisseaux sur les rivieres de Lena & de Kolyma ; mais dans un océan glacé, que la nature ne semble pas avoir destiné à la navigation, ces vaisseaux éprouverent des désastres multipliés & ne purent remplir l'objet qu'on s'étoit proposé. Aucun vaisseau armé par la cour de Russie n'a jamais doublé ce cap formidable (1) ;

(1) Voyez la NOTE XL.

tout ce qu'on connoit de ces extrêmités de l'Aſie eſt dû aux découvertes qui ont été faites dans des excurſions par terre. On trouve dans toutes ces provinces une opinion établie qu'il y a des contrées vaſtes & fertiles à une diſtance peu conſidérable de leurs côtes ; les Ruſſes imaginerent que ces contrées faiſoient partie de l'Amérique ; & pluſieurs circonſtances concouroient non-ſeulement à les confirmer dans cette opinion, mais encore à leur perſuader qu'une portion de ce continent ne pouvoit pas être très-éloignée. Des arbres de différentes eſpeces, inconnues dans ces régions ſtériles de l'Aſie, ſont chaſſés ſur la côte par un vent d'eſt ; le même vent y amene en peu de jours des glaces flottantes ; de grandes troupes d'oiſeaux arrivent tous les ans du même côté ; enfin il s'eſt conſervé parmi les habitans la tradition d'un commerce établi anciennement avec des pays ſitués à l'eſt.

Après avoir pesé toutes ces circonstances, & avoir comparé la position des contrées d'Asie qu'ils avoient découvertes, avec celles des parties du nord-ouest de l'Amérique qui étoient déjà connues, la cour de Russie forma un plan qu'auroit difficilement osé concevoir toute autre nation moins accoutumée à tenter des entreprises difficiles & à luter contre de grands obstacles. On donna ordre de construire deux vaisseaux à Ochotz dans la mer de Kamchatka, d'où ils devoient mettre à la voile pour aller faire des découvertes. Quoique cette région inculte & stérile ne produisît rien qui pût servir à la construction de ces vaisseaux, à l'exception de quelque bois de melèse; quoique non-seulement le fer, les cordages, les voiles & tous les nombreux attiraux nécessaires pour les équiper, mais encore les provisions & les vivres dussent être transportés à travers les immenses déserts de la Sybérie,

ſur des rivieres d'une navigation difficile & par des routes preſqu'impraticables, la volonté du ſouverain & la patience du peuple
1741. Ruſſe ſurmonterent à la fin tous les obſtacles. On vint à bout de conſtruire les deux vaiſſeaux, qui appareillerent de Kamtchatka ſous le commandement des capitaines Berring & Tſchirikow, pour aller reconnoître le nouveau monde par un côté où l'on n'en avoit jamais approché. Ils dirigerent leur route vers l'eſt; une tempête ſépara bientôt les deux vaiſſeaux qui ne purent plus ſe rejoindre; mais malgré cet accident & pluſieurs autres déſaſtres qu'ils éprouverent, les eſpérances qu'on avoit conçues de cette expédition ne furent pas abſolument fruſtrées. Chacun des commandans découvrit une terre qui leur parut faire partie du continent d'Amérique, & qui ſuivant leurs obſervations ſemble être ſituée à quelques degrés au nord-oueſt de la côte de la Californie. Les deux

commandans firent auſſi deſcendre à terre quelques-uns de leurs gens ; mais à l'un de ces débarquemens les habitans s'enfuirent à l'approche des Ruſſes ; à l'autre ils enleverent ceux des Ruſſes qui étoient deſcendus & détruiſirent leur chaloupe. La violence du tems & l'état déplorable où ſe trouvoit l'équipage obligerent les deux capitaines à abandonner ces côtes inhoſpitalieres. En revenant ils toucherent à différentes iſles qui forment une chaîne de l'eſt à l'oueſt entre le pays qu'ils avoient découvert & la côte d'Aſie. Ils eurent quelque communication avec les naturels de ces iſles, qui leur parurent avoir beaucoup de reſſemblance avec ceux de l'Amérique ſeptentrionale. Ils préſenterent aux Ruſſes le *calumet* ou tuyau de paix, ſymbole d'amitié, d'un uſage univerſel chez tous les habitans du nord de l'Amérique, & qui paroît être une inſtitution particuliere à ces peuples.

Les iſles de ce nouvel Archipel

ont été fréquentées depuis par les chasseurs Russes; mais la cour sembloit avoir abandonné son premier plan de poursuivre les découvertes de ce côté. Ce projet fut repris tout à coup en 1768, & le capitaine Krenitzin eut le commandement de deux petits vaisseaux équipés pour cet objet. Il tint dans son voyage à peu près la même route que les premiers navigateurs; il toucha aux mêmes isles, dont il observa avec plus de soin la situation & les productions, & il en découvrit plusieurs nouvelles que les autres n'avoient pas rencontrées. Il n'alla pas assez avant vers l'est pour reconnoître le pays que Berring & Tschirikow avoient jugé faire partie du continent de l'Amérique; mais en revenant par une route beaucoup plus au nord que celle qu'ils avoient tenue, il corrigea quelques erreurs importantes où ils étoient tombés, & son expédition servira du moins à faciliter les progrès des navigateurs qui voudront le

ſuivre dans ces mers (1).

La poſſibilité d'une communication entre les deux continens par cette partie du globe, n'eſt plus fondée ſur de ſimples conjectures, mais ſur des preuves inconteſtables (2). Il ſe peut qu'une tribu ou quelques familles de Tartares errans, guidées par ce beſoin d'activité particulier à ce peuple, aient paſſé dans les iſles les plus voiſines; & quelque groſſiere que fût leur maniere de naviguer, elles ont pu en allant d'une iſle à une autre arriver enfin à la côte d'Amérique & commencer à peupler ce continent. La diſtance des iſles Mariannes ou des Larrons à la terre d'Aſie la plus voiſine eſt encore plus conſidérable que celle qui ſe trouve entre la partie d'Amérique que les Ruſſes ont découverte & la côte de Kamchatka. Cependant les habitans des iſles Mariannes ſont évidemment d'origine Aſiatique. Si

(1) Voyez la NOTE XLI.

(2) *Voy. & Dec.* de Muller, *tome I*.

malgré l'éloignement nous reconnoiſſons que ces iſles ont été peuplées par des émigrations de notre continent, la diſtance. ſeule n'eſt pas une raiſon pour nous empêcher d'attribuer à la même origine la population de l'Amérique. Il eſt probable que les navigateurs qui viſiteront dans la ſuite ces mers, découvriront, en remontant davantage vers le nord, que le continent de l'Amérique eſt encore plus près de l'Aſie. Les habitans encore barbares du pays ſitué autour du cap nord-oueſt de l'Aſie, prétendent qu'il y a à la hauteur de leur côte une petite iſle où ils peuvent arriver en moins d'un jour, & que de-là on découvre un grand continent qui ſelon leur récit eſt couvert de forêts & occupé par un peuple dont ils n'entendent pas la langue (1). Ils reçoivent de ce peuple des peaux de mar.e, animal inconnu dans les parties ſepten-

(1) *Voy. & déc.* de Muller, *tome I.*

trionales de la Sybérie & qui ne se trouve que dans les pays où il y a beaucoup d'arbres. Si nous pouvions ajouter foi à ce récit, il faudroit en conclure que le continent d'Amérique n'est séparé du nôtre que par un canal étroit ; & alors toutes les difficultés sur leur communication s'évanouiroient. Peut-être que le mérite de décider cette question est réservé à la princesse qui est assise sur le trône de Russie & qui en perfectionnant le plan de Pierre le Grand, ajoutera un jour ce brillant succès à ceux qui illustrent déjà son regne.

Communication par le nord est. A. D. 830.

Il est évident aussi d'après des découvertes récentes, qu'une communication entre notre continent & l'Amérique a pu s'établir avec une égale facilité par l'extrêmité nord-ouest de l'Europe. Dès le neuvieme siecle, les Norvégiens découvrirent le Groenland & y planterent des colonies ; cette communication, après avoir été long-tems interrompue s'est renouvellée dans le

siecle dernier. Quelques missionnaires Luthériens & Moraves, animés par un zele ardent pour la propagation de la foi chrétienne, n'ont pas craint de s'établir dans cette région inculte & glacée (1). C'est à eux qu'on doit beaucoup de détails curieux [sur] la nature du pays & sur les habitans. Ils nous ont appris que la côte nord-ouest du Groenland est séparée de l'Amérique par un détroit très-réserré; qu'au fond de la baie où aboutit ce détroit il est très-probable que les deux continens sont unis (2); que les habitans de l'un & de l'autre ont des relations entr'eux; que les Eskimaux d'Amérique ressemblent parfaitement aux Groenlandois pour la figure, le vêtement & la maniere de vivre; que des matelots qui avoient appris quelques mots

(1) Crantz, *histoire du Groenland*, *tom. I. Histoire gén. des voyages*, *tom. I*, *p.* 152. NOTE 96.

(2) Eggede, *histoire du Groenland*, *p.* 2, 3.

Groenlandois avoient rapporté que ces mêmes mots étoient entendus par les Eskimaux ; enfin qu'un missionnaire Morave, très-versé dans la langue du Groenland, ayant visité le pays des Eskimaux, découvrit à son grand étonnement qu'ils parloient la même langue que les Groenlandois, que c'étoit à tous égards le même peuple, & qu'en conséquence il en fut reçu & traité comme un ami & un frere (1).

1764.

Ces faits décisifs établissent non-seulement la consanguinité des Eskimaux & des Groenlandois ; ils démontrent encore la possibilité que l'Amérique ait été peuplée par le nord de l'Europe. Si les Norvégiens, dans un siecle barbare où la science n'avoit pas encore commencé à éclairer de ses rayons le nord de notre hémisphere, ont été cependant assez bons navigateurs pour s'ouvrir une communication

(1) Crantz, *histoire du Groenland*, p. 261, 262.

avec le Groenland, il ne feroit pas étonnant que leurs ancêtres, aussi accoutumés à errer dans les mers que les Tartares le sont à errer par terre, eussent à une époque plus reculée exécuté le même voyage & laissé au Groenland une colonie dont les descendans ont pu dans la suite des tems passer en Amérique. Mais si au lieu de se hasarder à voguer directement de leur côte au Groenland, nous supposons que les Norvégiens ont suivi une route moins hardie, en s'avançant de Shetland aux isles Feroë & delà en Islande, & qu'ils ont établi des colonies en ces différentes isles, leurs progrès peuvent avoir été tellement gradués que cette navigation n'auroit été ni plus longue ni plus périlleuse que tant de voyages exécutés dans tous les tems par ce peuple robuste & entreprenant.

L'Amérique a été probablement peuplée par le nord-est.

8°. Quoiqu'il soit possible que l'Amérique ait reçu de notre hémisphere ses premiers habitans,

soit par le nord-ouest de l'Europe, soit par le nord-est de l'Asie, il y a de bonnes raisons pour supposer que les ancêtres de toutes les nations Américaines, depuis le cap Horn jusqu'aux extrêmités méridionales de Labrador, sont venus d'Asie plutôt que d'Europe. Les Eskimaux sont les seuls peuples d'Amérique qui par la figure & par le caractere aient quelque ressemblance avec les Européens. C'est évidemment une espece d'hommes particuliere, distinguée de toutes les nations de ce continent par le langage, les mœurs & les habitudes. On peut donc être autorisé à faire remonter leur origine à la source que j'ai indiquée. Mais il y a parmi tous les autres peuples d'Amérique une ressemblance si frappante & dans leur constitution physique & dans leurs qualités morales, que malgré les différences produites par l'influence du climat ou par l'inégalité de leurs progrès dans la civilisation, nous devons les re-

les Mexicains avoient ſur leur propre origine, & qui tout imparfaites qu'elles étoient, avoient été conſervées avec plus de ſoin & méritoient plus de confiance que celles d'aucun peuple du nouveau monde. Les Mexicains prétendoient que leurs ancêtres étoient venus d'un pays éloigné ſitué au nord-eſt de leur empire. Ils indiquoient les différens endroits où ces étrangers s'étoient arrêtés en avançant ſucceſſivement dans les provinces intérieures, & c'eſt préciſément la même route qu'ils ont dû ſuivre en ſuppoſant qu'ils vinſſent d'Aſie. La deſcription que les Mexicains faiſoient de la figure, des mœurs, de la maniere de vivre de leurs ancêtres à cette époque eſt une peinture fidele des tribus ſauvages de Tartares, dont je ſuppoſe qu'ils ſont deſcendus.

Je terminerai ici cette diſcuſſion ſur un point auquel on a attaché tant d'importance qu'il auroit été peu convenable de l'omettre en écrivant l'hiſtoire de

l'Amérique. J'ai osé examiner la question, mais sans prétendre l'avoir décidée. Content d'offrir des conjectures je ne veux établir aucun systême. Lorsqu'une recherche est par sa nature trop obscure & trop compliquée pour qu'il soit possible d'arriver à des conséquences certaines, il peut y avoir quelque mérite à indiquer du moins celles qui sont probables (1).

Etat & caractere des Américains.

Il est plus intéressant d'examiner l'état & le caractere des peuples d'Amérique, à l'époque où ils ont été connus des Européens qu'à celle de leur origine. A celle-ci un pareil examen n'est qu'un objet de curiosité; mais à l'autre époque il peut donner lieu aux recherches les plus importantes & les plus instructives qui soient dignes d'occuper le philosophe ou l'historien.

---

(1) Acosta, *hist. nat. & mor. lib. VII, c. 2, &c.* Garcia, *Origen de los Indios*, lib. *V, c. 3.* Torquemada, *Monor. Ind. lib. 1, c. 2, &c.* Boturini Benaduci, *idea de una hist. de l'Am. sept. §. XVIII, p. 127.*

Si l'on veut completter l'hiſtoire de l'eſprit humain & parvenir à une parfaite connoiſſance de ſa nature & de ſes procédés, il faut contempler l'homme dans toutes les ſituations diverſes où la nature la placé ; il faut ſuivre ſes progrès dans les différens états de ſociabilité par où il paſſe, en avançant par degrés de l'enfance de la vie civile vers la maturité & le déclin de l'état ſocial. Il faut examiner à chaque période comment les puiſſances de ſon entendement ſe développent, obſerver les efforts de ſes facultés actives, épier les mouvemens de ſes affections à meſure qu'elles naiſſent dans ſon ame, voir le but où elles tendent & la force avec leſquelles elles s'exercent. Les anciens philoſophes & hiſtoriens de la Grece & de Rome, qui ſont nos guides dans cette recherche comme dans toutes les autres, n'avoient que des vues bornées ſur ce ſujet, parce qu'ils n'avoient eu preſqu'aucun moyen d'obſerver l'homme

dans l'état de vie ſauvage. La ſociété civile avoit déjà fait de grands progrès dans toutes les régions de la terre qu'ils connoiſſoient, & les nations qui exiſtoient avoient déjà achevé une grande partie de leur carriere avant qu'ils euſſent commencé à les obſerver. Les Scytes & les Germains ſont les peuples les moins avancés dans la civiliſation, ſur leſquels les anciens auteurs nous aient tranſmis quelque détail authentique; mais ces mêmes peuples poſſédoient déjà des troupeaux & des beſtiaux; ils connoiſſoient des propriétés de différentes eſpèces, & lorſqu'on les compare avec les hommes qui ſont encore dans l'état ſauvage, on peut les regarder comme déja parvenus à un grand degré de civiliſation.

La découverte du nouveau monde à agrandi le ſphere des ſpéculations & a offert à notre vue des nations dans un état de ſociété beaucoup moins avancé que celui où l'on a pu obſerver les différens

peuples de notre continent. C'est en Amérique que l'homme se montre sous la forme la plus simple où nous concevons qu'il puisse subsister. Nous y voyons des sociétés qui commencent seulement à se former, & nous pouvons observer les sentimens & les actions des hommes dans l'enfance de la vie sociale, au moment où ils ne sentent encore qu'imparfaitement la force de ses liens & où ils ont à peine abandonné une partie de leur liberté naturelle. Cet état de simplicité primitive, qui n'étoit connu dans notre continent que par les descriptions fantastiques des poëtes, existoit réellement dans cet autre hémisphere. La plus grande partie de ses habitans, étrangers à l'industrie & au travail, ignoroient les arts, avoient à peine quelqu'idée de propriété & jouissoient en commun des biens que produisoit la fécondité spontanée de la nature. Il n'y avoit sur ce vaste continent que deux nations qui fussent sorties

de cet état grossier, & qui eussent commencé d'une maniere sensible à acquérir les idées & à adopter les institutions qui appartiennent aux sociétés policées. Leur gouvernement & leurs mœurs deviendront naturellement l'objet de nos observations, lorsque nous rapporterons la découverte & la conquête des empires du Mexique & du Pérou : cette époque nous offrira une occasion de considérer les Américains dans le plus haut degré de civilisation où ils soient jamais parvenus.

Cette recherche est bornee aux tribus les plus sauvages.

Nous bornerons pour le moment notre attention & nos recherches à l'examen des petites tribus indépendantes qui occupoient les autres parties de l'Amérique. Quoiqu'on observât quelques diversités dans le caractere, les mœurs & les institutions de ces différentes tribus, elles se trouvoient à peu près dans un même état de société, tellement simple & grossier qu'on peut leur donner à toutes égale-

ment la dénomination de *ſauvages*. Dans une hiſtoire générale de l'Amérique il ſeroit peu convenable de décrire l'état de chaque petite peuplade, & de rechercher toutes les circonſtances qui contribuent à former le caractere des individus qui la compoſent. Un pareil examen entraîneroit dans des détails faſtidieux & interminables. Les qualités qui diſtinguent ces différens peuples ont entr'elles une ſi grande reſſemblance, qu'elles peuvent être préſentées ſous les mêmes traits. Si quelques circonſtances paroiſſent établir dans le caractere & les mœurs de quelques-uns des particularités dignes d'être remarquées, il ſuffira de les indiquer & d'en rechercher les cauſes, à meſure que l'occaſion de les obſerver ſe préſentera.

Difficultés de ſe procurer les informations exactes.

Il eſt extrêmement difficile de ſe procurer des informations ſatisfaiſantes & authentiques ſur les mœurs des peuples lorſqu'ils ne ſont pas encore civiliſés : pour découvrir

ſous cette forme groſſiere leur véritable caractere & pour recueillir les traits qui les diſtinguent, il faut dans l'obſervateur autant d'impartialité que de ſagacité ; car dans les différens degrés de ſociabilité, les facultés, les ſentimens & les deſirs de l'homme ſont tellement appropriés à ſa ſituation qu'ils deviennent pour lui la regle de tous ſes jugemens. Il attache l'idée de perfection & de bonheur aux qualités ſemblables à celles qu'il poſſede, & par-tout où il ne trouve pas les objets de plaiſir & de jouiſſance auxquels il eſt accoutumé, il prononce hardiment que le peuple qui en eſt privé, doit être barbare & miſérable. Delà le mépris mutuel que conçoivent les uns pour les autres les membres des petites ſociétés où la civiliſation n'a pas fait encore les mêmes progrès. Les nations polies, qui ſentent tous les avantages que leur donnent les lumieres & les arts, ſont portées à regarder avec dédain les peuples

ſauvages ; & dans l'orgueil de leur ſupériorité, à peine conviendront-elles que les occupations, les idées & les plaiſirs de ces peuples ſoient dignes de l'homme. Ces nations groſſieres & ſauvages ont rarement été obſervées par des perſonnes douées de cette force d'eſprit ſupérieure aux préjugés vulgaires & capables de juger l'homme, ſous quelqu'aſpect qu'il ſe préſente, avec candeur & avec diſcernement.

Les Eſpagnols qui entrerent les premiers en Amérique & eurent occaſion de connoître les différentes peuplades avant qu'elles fuſſent ſubjugées, diſperſées ou détruites, étoient bien loin de poſſéder les qualités néceſſaires pour bien obſerver le ſpectacle intéreſſant qui s'offroit à leurs yeux. Incapacité des premiers obſervateurs.

Ni le ſiecle où ils vivoient, ni la nation à laquelle ils appartenoient, n'avoient fait encore aſſez de progrès dans les connoiſſances ſolides pour qu'ils euſſent des idées grandes & étendues. Les conqué-

rans du nouveau monde étoient pour la plupart des aventuriers ignorans ou dépourvus de toutes les idées qui auroient pu les conduire à bien obſerver des objets ſi différens de ceux auxquels ils étoient accoutumés. Continuellement environnés de périls & luttant contre les difficultés, ils avoient peu de loiſir & moins encore de capacité pour ſe livrer à des recherches de ſpéculation. Impatiens de s'emparer d'un pays ſi opulent & ſi vaſte, & trop heureux de le trouver habité par des peuples ſi peu en état de le défendre, ils ſe hâterent de les traiter comme une miſérable eſpece d'hommes, propres uniquement à la ſervitude, & s'occuperent plus à calculer les profits qu'ils pouvoient retirer du travail des Américains, qu'à obſerver le caractere de leur eſprit, ou à chercher les cauſes de leurs inſtitutions & de leurs uſages. Ceux des Eſpagnols qui pénétrerent enſuite dans les provinces intérieures que

les premiers conquérans n'avoient pu encore ni connoître ni dévaster, y porterent en général le même esprit & le même caractere ; audacieux & braves au plus haut degré, ils étoient trop peu instruits pour être en état d'observer & de décrire ce qu'ils voyoient.

Leurs préjugés.

Ce n'est pas seulement l'incapacité des Espagnols, ce sont encore leurs préjugés qui ont rendu si défectueuses les notions qu'ils nous ont laissées sur l'état des Naturels de l'Amérique. Peu de tems après qu'ils eurent établi des colonies dans leur nouvelle conquête, il s'éleva parmi eux des disputes sur la maniere dont on devoit traiter les Indiens. Un des partis interessés à rendre perpétuelle la servitude de ce peuple, le présentoit comme une race stupide & obstinée, incapable d'acquérir des idées religieuses & d'être formée aux occupations de la vie sociale. L'autre parti, plein d'un zele pieux pour la conversion des Indiens, affirmoit

que malgré leur ignorance & leur ſimplicité, ils étoient doux, affectionnés, dociles, & que par des inſtructions & des réglemens convenables, il ſeroit aiſé d'en faire de bons chrétiens & des citoyens utiles. Cette controverſe fut ſoutenue, comme je l'ai déjà dit, avec toute la chaleur qu'on doit naturellement attendre, lorſque des vues d'intérêt d'un côté, & le zele religieux de l'autre, animent les diſputans. La plupart des laïques embraſſerent la premiere opinion; tous les eccléſiaſtiques furent les défenſeurs de l'autre; & nous voyons conſtamment que ſelon qu'un auteur tenoit à l'un de ces deux partis, il étoit porté à exagérer les vertus ou les défauts des Américains fort au-delà de la vérité. Ces récits oppoſés augmentent la difficulté de parvenir à une connoiſſance parfaite du caractere de ce peuple, & mettent dans la néceſſité de lire avec défiance toutes les relations qu'en ont données les

écrivains Espagnols, & à n'adopter leurs témoignages qu'avec des modifications.

Systêmes des philosophes.

Il s'étoit écoulé près de deux siecles depuis la découverte de l'Amérique, avant que les mœurs de ses habitans eussent attiré sérieusement l'attention des philosophes. Ils s'apperçurent enfin que la connoissance de l'état & du caractere de ce peuple pouvoit leur offrir un moyen de remplir un vuide considérable dans l'histoire de l'espece humaine, & les conduire à des spéculations non moins curieuses qu'importantes. Ils entrerent avec ardeur dans cette nouvelle carriere d'observation; mais au lieu de répandre la lumiere sur ce sujet, ils ont contribué à quelques égards à l'envelopper d'une nouvelle obscurité. Trop impatiens dans leurs spéculations, ils se sont hâtés de décider, & ont commencé à bâtir des systêmes, lorsqu'ils auroient dû chercher des faits sur lesquels ils pussent en poser les fondemens.

Frappés d'une apparence de dégradation de l'espece humaine dans l'étendue du nouveau monde, & étonnés de voir un vaste continent occupé par une race d'hommes nuds, foibles & ignorans, quelques auteurs célebres ont soutenu que cette partie du globe étoit restée plus long-tems couverte des eaux de la mer que l'autre continent, & n'étoit devenue que depuis peu propre à être habitée par l'homme; que tout y portoit les marques d'une origine récente; que ses habitans, nouvellement appellés à l'existence & encore au commencement de leur carriere, ne pouvoient être comparés aux habitans d'une terre plus ancienne & déjà perfectionnée (1). D'autres ont imaginé que dominés par l'influence d'un climat peu favorable qui arrête & énerve le principe de la vie, l'homme n'avoit jamais pu at-

(1) M de Buffon, *hist. nat. tom. III*, *p.* 494, IX. 103, 114.

teindre en Amérique au degré de perfection dont sa nature est susceptible, & qu'il y étoit resté un animal d'une classe inférieure, dépourvu de force dans sa constitution physique, ainsi que de sensibilité & de vigueur dans ses facultés morales (1). D'autres philosophes, opposés à ceux-là, ont prétendu que l'homme arrivoit au plus haut degré de dignité & d'excellence dont il soit susceptible, long-tems avant que de parvenir à un état de civilisation, & que dans la simplicité grossiere de la vie sauvage, il déployoit une élévation d'ame, un sentiment d'indépendance & une chaleur d'affection, qu'on chercheroit vainement parmi les membres des sociétés policées (2). Ils paroissent croire que l'état de l'homme est d'autant plus parfait, qu'il est moins civilisé. Ils décrivent les

(1) M. de Paw, *recherches philos. sur les Améric. passim.*

(2) M. Rousseau, *passim.*

mœurs des sauvages de l'Amérique avec l'enthousiasme de l'admiration comme s'ils vouloient les proposer pour modeles au reste de l'espece humaine. Ces théories contradictoires ont été avancées avec une égale confiance, & l'on a vu le génie & l'éloquence déployer toutes leurs ressources pour les revêtir d'une apparence de vérité.

Comme toutes ces circonstances concourent à embrouiller & obscurcir toutes les recherches sur l'état des nations sauvages de l'Amérique, il est nécessaire d'y procéder avec beaucoup de circonspection.

Lorsque nous sommes guidés dans ce travail par les observations éclairées du petit nombre de philosophes qui ont parcouru cette partie du globe, nous pouvons hasarder de porter un jugement ; mais lorsque nous n'avons pour garants que les remarques superficielles des voyageurs vulgaires, de marins, de commerçans, de boucaniers & de missionnaires, il faut

souvent hésiter, & en comparant des faits épars, tâcher de découvrir ce qu'ils n'ont pas eu la sagacité d'observer. Sans se livrer aux conjectures, sans montrer de penchant pour aucun systême, il faut mettre une égale attention à éviter les excès ou d'une admiration extravagante ou d'un mépris dédaigneux pour ces mœurs que nous allons décrire.

Methode observée dans cette recherche.

Afin de procéder dans cette recherche avec la plus grande exactitude, il faudroit la simplifier autant qu'il est possible. L'homme existoit comme individu avant de devenir membre d'une communauté. Il faut donc connoître les qualités qui lui appartiennent sous ce premier rapport, avant que d'examiner celles qui résultent du second. Ce procédé est particulierement indispensable pour étudier les mœurs des peuples sauvages. Leur union politique est si imparfaite ; leurs institutions & leurs réglemens civils sont en si petit nom-

bre, si simples, revêtus d'une autorité si foible, qu'on doit plutôt regarder ces peuples comme des êtres indépendans que comme des membres d'une société réguliere. Le caractere d'un sauvage résulte presqu'entierement de ses idées & de ses sentimens comme individu; il n'est que foiblement modifié par l'autorité imparfaite de la police & de la force publique. Je suivrai cet ordre naturel dans mes recherches sur les mœurs des Américains, en procédant par degrés du plus simple au plus composé.

Je considérerai, I. la constitution physique des Américains dans les pays dont il est question; II. leurs facultés intellectuelles; III. leur état domestique; IV. leurs institutions & leur état politique; V. leur systême de guerre & de sûreté publique; VI. les arts qu'ils pratiquoient; VII. leurs idées & leurs institutions religieuses; VIII. les coutumes particulieres & isolées qui ne peuvent se ranger sous aucun de ces cha-

pitres divers. Je terminerai le tout par une appréciation & une balance générale de leurs vertus & de leurs défauts.

I. *Constitution physique des Américains.* Le corps humain est moins affecté par le climat que celui d'aucune autre espece animale. Quelques animaux sont bornés à une région particuliere du globe & ne peuvent exister au-delà : d'autres peuvent bien supporter les intempéries d'un climat qui leur est étranger ; mais ils cessent de multiplier dès qu'ils sont transportés hors de cette partie du globe que la nature leur avoit assignée pour demeure. Ceux même qui peuvent se naturaliser dans des climats différens éprouvent les effets de toute transplantation hors de leur pays natal, & dégénerent par degrés de la vigueur & de la perfection dont leur espece est susceptible. L'homme est la seule créature vivante dont l'organisation soit à la fois assez robuste & assez flexible pour lui

permettre de se répandre sur toute la terre, d'habiter toutes les régions, de propager & de multiplier sous tous les climats. Soumis néanmoins à la loi générale de la nature, le corps humain n'est pas absolument insensible à l'influence du climat, & lorsqu'il est exposé aux excès de la chaleur & du froid, il diminue de grandeur & de force.

Leur teint, leur figure, &c.

La premiere vue des habitans du nouveau monde inspira à ceux qui les découvrirent une telle surprise, qu'ils crurent voir une race d'hommes différente de celle qui peuploit l'ancien hémisphere. Leur teint est d'un brun rougeâtre ressemblant à peu près à la couleur du cuivre (1). Leurs cheveux sont noirs, longs, grossiers & foibles. Ils n'ont point de barbe & toutes les parties de leurs corps sont parfaitement unies. Ils ont la taille haute, très-droite & bien propor-

(1) Oviedo, *Sommario p.* 46. D. *Vie de Colomb*, *c.* 24.

tionnée (1). Leurs traits ſont réguliers, quoique ſouvent déformés par les efforts abſurdes qu'ils font pour augmenter la beauté de leur forme naturelle, ou pour rendre leur aſpect plus redoutable à leurs ennemis. Dans les iſles où les quadrupedes étoient petits & peu nombreux, & où la terre produiſoit preſque d'elle-même, la conſtitution phyſique des Naturels n'étant fortifiée ni par l'exercice actif de la chaſſe, ni par le travail de la culture, étoit extrêmement foible & délicate; ſur le continent où les forêts abondent en gibier de toute eſpece, & où la principale occupation de pluſieurs peuplades étoit de le pourſuivre à la chaſſe, le corps des Naturels avoit acquis plus de vigueur. Cependant les Américains étoient toujours plus diſtingués par l'agilité que par la force : ils reſſembloient plus aux animaux de proie qu'à des animaux

(1) Voyez la NOTE XLII.

deſtinés au travail (1). Non-ſeulement ils avoient de l'averſion pour la fatigue ; ils étoient même incapables de la ſupporter, & lorſqu'on les arracha par la violence à leur indolence naturelle & qu'on les força de travailler, ils ſuccomberent à la fatigue de travaux que les habitans de l'ancien continent auroient exécutés avec facilité (2). Cette foibleſſe de conſtitution, qui étoit univerſelle parmi les peuples qui occupoient les régions de l'Amérique dont nous parlons, peut être regardée comme une marque caractériſtique de cette eſpece d'hommes (3).

Le défaut de barbe & la peau unie de l'Américain ſemblent in-

(1) Voyez la NOTE XLIII.

(2) Oviedo, *ſom. p.* 51, *c. voy. de* Correal II, 138 ; Wafer's *deſcription*, *p.* 131.

(3) B. Las Caſas, *brev. relac. p.* 4. Torquem. *Monar.* I, 580. Oviedo ſomario, *p.* 41, *hiſtor. lib. III*, *c.* 6. Herrera, *decad.* 1, *lib. IX*, *c.* 5. Simon, *p.* 41.

diquer un genre de foiblesse, occasionné par quelques vices dans sa constitution. Il est dépourvu d'un signe de virilité & de force. Cette particularité qui distingue les habitans du nouveau monde d'avec toutes les autres nations, ne peut être attribuée, comme l'ont cru quelques voyageurs, à leur maniere de se nourrir (1). Quoique les alimens de la plupart des Américains soient extêmement insipides, parce qu'ils ne connoissent point l'usage du sel, on voit en d'autres parties de la terre des peuplades sauvages qui vivent d'alimens également simples, sans avoir cette marque de dégradation ni aucun symptôme apparent d'une diminution de force.

Comme la forme extérieure des Américains nous porte à croire qu'il y a dans la constitution de leur corps quelques principes naturels de foiblesse, la petite quantité

(1) Charlevoix, *hist. de la nouvelle Franc. III*, 310.

de nourriture qu'ils prennent a été citée par plusieurs auteurs comme une confirmation de cette idée. La quantité d'alimens que les peuples consomment varie selon la température du climat où ils vivent, le degré d'activité qu'ils exercent & la vigueur naturelle de leur constitution physique. Sous la chaleur accablante de la zone-torride, où les hommes passent leurs jours dans l'indolence & le repos, il leur faut moins de nourriture qu'aux habitans actifs des pays froids ou tempérés. Mais le défaut d'appétit, si remarquable chez les Américains, ne peut s'expliquer ni par la chaleur de leur climat ni par leur extrême indolence. Les Espagnols témoignerent leur étonnement en observant cette particularité non-seulement dans les isles, mais même en différentes parties du continent. La tempérance naturelle de ces peuples leur parut surpasser de beaucoup l'abstinence des hermites les plus aus-

teres (1) ; tandis que d'un autre côté l'appétit des Espagnols parut aux Américains d'une voracité insatiable : ceux-ci disoient qu'un Espagnol dévoroit en un jour plus d'aliment qu'il n'en auroit fallu pour dix Américains (2). Une preuve encore plus frappante de la foiblesse naturelle des Américains est le peu de sensibilité qu'ils montrent pour les charmes de la beauté & pour les plaisirs de l'amour. Cette passion destinée à perpétuer la vie, à être le lien de l'union sociale & une source de tendresse & de bonheur, est la plus ardente de toutes celles qui enflamment le cœur humain. Quoique les peines & les dangers qui tiennent à l'état sauvage ; quoique en quelques occasion l'excessive fatigue & dans tous les tems la difficulté de se procurer la subsistance, puissent pa-

(1) Ramusio III, 304, F. 306. A. Simon, *conquista*, &c. *p.* 39. Hakluyt III, 468, 508.

(2) Herrera, *decad.* 1, *lib.* II, *c.* 16.

roître contraires à cette passion & concourir à en diminuer l'énergie ; cependant les nations les plus sauvages des autres parties du globe semblent éprouver son influence d'une maniere plus puissante que les habitans du nouveau monde. Le Negre brûle de toute l'ardeur des desirs qui est naturelle au climat où il vit, & les peuples les plus grossiers de l'Asie montrent également un degré de sensibilité proportionnée à leur position sur le globe. Mais les Américains sont à un degré étonnant insensibles à la puissance de ce premier instinct de la nature. Dans toutes les parties du nouveau-monde les femmes sont traitées par les naturels avec froideur & indifférence : elles ne sont pas l'objet de cette affection tendre qui se forme dans les sociétés civilisées, & n'inspirent point ces desirs ardens, naturels aux nations encore grossieres. Même dans les climats où cette passion acquiert d'ordinaire sa plus grande énergie, le

ſauvage de l'Amérique regarde ſa compagne avec dédain, comme un animal d'une eſpece inférieure à lui. Il ne s'occupe point à gagner ſon affection par des ſoins aſſidus, & s'embarraſſe encore moins de la conſerver par la complaiſance & la douceur (1). Les Miſſionnaires eux-mêmes, malgré l'auſtérité des idées monaſtiques, n'ont pu s'empêcher de témoigner leur étonnement de la froide indifférence que les jeunes Américains montrent dans leur commerce avec l'autre ſexe (2); & il ne faut attribuer cette réſerve à aucune opinion particuliere, qui

(1) Hennepin, *mœurs des Sauvages*, 32, &c. Rochefort, *hiſt. des iſles Antilles*, p. 461. *Voyage de* Coréal II, 141. Ramuſio, III, 309. F. Lozano, *deſcription del Gran Chaco*, 71. Falkner's *deſcription of Patagon.* p. 125. *Lettere di P.* Cataneo, *ap.* Muratori II, *Chriſtian. Felice I*, 305.

(2) Chanvalon *p.* 51, *lettr. edif. com.* 24, 318. Du Tertre, II, 337. Venegas I, 81. Ribas, *hiſt. de los triumf.* p. 2.

leur faſſe attacher quelque mérite à la chaſteté des femmes ; c'eſt une idée trop rafinée pour un ſauvage, & qui tient à une délicateſſe de ſentiment & d'affection qui lui eſt étrangere.

Réflexions ſur ces objets.

Dans les recherches qu'on fait ſur les facultés phyſiques ou intellectuelles des races particulieres d'hommes, il n'y a point d'erreur plus commune & plus ſéduiſante que celle d'attribuer à un ſeul principe des ſingularités caractériſtiques qui ſont l'effet de l'action combinée de pluſieurs cauſes. Le climat & le ſol d'Amérique different à tant d'égards de ceux de l'autre hémiſphere, & cette différence eſt ſi ſenſible & ſi frappante que des philoſophes diſtingués ont trouvé cette circonſtance ſuffiſante pour expliquer ce qu'il y a de particulier dans la conſtitution des Américains. Ils attribuent tout aux cauſes phyſiques & regardent la foibleſſe de corps & la froideur d'ame des Américains comme des conſéquences de la tem-

pérature

pérature de cette portion du globe qu'ils habitent. Cependant l'influence des causes morales & politiques méritoit quelqu'attention; car elles operent avec autant de force que celles par lesquelles on a cru pouvoir expliquer entierement les phénomenes singuliers dont on a parlé. Par-tout où l'état de société est tel qu'il en résulte des besoins & des desirs qui ne peuvent être satisfaits que par des efforts réguliers de l'industrie, le corps accoutumé au travail devient robuste & s'endurcit à la fatigue. Dans un état plus simple, où les desirs des hommes sont si modérés & en si petit nombre qu'on peut les satifaire presque sans nul travail avec les productions spontanées de la nature, les facultés du corps n'étant pas mises en exercice ne peuvent acquérir la force dont elles sont susceptibles. Les habitans des deux régions tempérées du nouveau monde, le Chili & l'Amérique septentrionale, vivent de la chasse

& peuvent être regardés comme une race d'hommes actifs & vigoureux, si on les compare aux habitans des isles ou des parties du continent où un leger travail suffit pour se procurer sa subsistance. Les occupations du chasseur ne sont cependant ni aussi régulieres ni aussi continues que celles des hommes employés à la culture de la terre ou aux différens arts de la société civilisée; il peut les surpasser en agilité, mais il leur est inférieur en force. Si l'on donnoit une autre direction aux facultés actives de l'homme dans le nouveau monde, & que sa vigueur fût augmentée par l'exercice, il pourroit acquérir un degré de force qu'il ne possede point dans son état actuel. C'est une vérité confirmée par l'expérience. Par-tout où les Américains se sont accoutumés par degrés à un travail pénible, ils sont devenus robustes de corps & capables d'exécuter des choses qui paroissent non-seulement surpasser les forces d'une

constitution aussi foible que celle qu'on supposoit particuliere à leur climat, mais même égaler tout ce qu'on pourroit attendre des Naturels de l'Afrique ou de l'Europe (1).

Le même raisonnement peut s'appliquer à ce qui a déja été observé sur le peu de nourriture dont ils ont besoin. Pour prouver que cela doit être attribué à leur extrême indolence & souvent même à une inaction totale, autant qu'à aucune circonstance relative à la constitution physique de leur corps, on a remarqué que dans les cantons où les Naturels d'Amérique sont obligés de faire quelques efforts extraordinaires d'activité, afin de se procurer leur subsistance, & par-tout où ils sont occupés à des travaux pénibles, leur appétit n'est pas inférieur à celui des autres hommes; & en quelques endroits ils ont même paru à quelques observateurs

(1) Voyez la NOTE XLIV.

d'une voracité remarquable (1).

L'action des causes politiques & morales s'exerce d'une maniere encore plus frappante en modifiant le degré d'affection qui unit les deux sexes. Dans un état de civilisation très-avancé, cette passion, enflammée par la contrainte, rafinée par la délicatesse des sentimens, encouragée par la mode, occupe & embrase le cœur tout entier. Ce n'est plus un simple instinct de nature ; le sentiment ajoute à l'ardeur des desirs & l'ame se sent agitée & pénétrée des plus tendres émotions dont elle soit susceptible. Cette peinture ne peut cependant convenir qu'aux hommes qui par leur situation sont exempts des soins & des travaux de la vie. Parmi ceux des classes inférieures, condamnés par leur état à un travail continuel, l'empire de cette passion a moins de violence ; oc-

(1) Gumilla II, 12-70-237. Lafitau I, 515. Ovalle Church. III, 81. Muratori I, 295.

cupés sans relâche à se procurer leur subsistance & à pourvoir au premier besoin de la nature, ils ont peu de loisir pour se livrer aux impressions d'un besoin secondaire. Mais si la nature des rapports établis entre les deux sexes varient si fort dans les rangs différens des sociétés policées, l'état de l'homme, lorsqu'il n'est pas encore civilisé, doit produire des variations encore plus sensibles. Au milieu des fatigues, des dangers & de la simplicité de la vie sauvage, où la subsistance est toujours précaire & souvent insuffisante, où les hommes sont presque continuellement occupés à poursuivre leurs ennemis ou à se garantir contre leurs attaques, où enfin les femmes ne connoissent encore ni l'art de la parure, ni les séductions de la réserve même, il est aisé de concevoir que les Américains ont pu n'être que foiblement attirés vers l'autre sexe, sans être obligé d'imputer cette indifférence uniquement à une imperfection ou

à une dégradation physique dans leur organisation.

On observe en conséquence que dans les parties de l'Amérique où la fertilité du sol, la douceur du climat, les progrès que les Naturels ont faits dans la civilisation, ont rendu les moyens de subsistance plus abondans & ont adouci les peines attachées à la vie sauvage, l'instinct animal des deux sexes est devenu plus ardent. On en trouve des exemples frappans dans quelques tribus établies sur les bords des grandes rivieres, où abondent les subsistances, & parmi d'autres peuplades qui possedent des terreins où l'abondance du gibier leur fournit sans beaucoup de peine un moyen constant & assuré de se nourrir. Ce surcroît de sécurité & d'abondance produit son effet naturel. Par-là les sentimens que la main de la nature a gravés au cœur de l'homme acquierent une nouvelle force; il se forme de nouveaux goûts & de nouveaux desirs; les femmes, plus

aimées & plus recherchées apportent plus d'attention à leur maintien & à leur parure, & les hommes commençans à sentir combien elles peuvent ajouter à leur bonheur, ne dédaignent plus les moyens de gagner leur affection & de mériter leurs préférences. Le commerce des deux sexes prend dès lors une forme différente de celle qu'il a chez les peuplades plus grossieres; & comme ni la religion, ni les loix, ni la décence ne les gênent sur les moyens de satisfaire leurs desirs, la licence de leurs mœurs doit être excessive (1).

Quoique la constitution physique des Américains soit très-foible, on n'en voit aucun parmi eux qui soient difforme, mutilé ou privé de quelques sens. Tous les voyageurs ont été frappés de cette particularité & ont vanté la régularité & la perfection de leurs

(1) Biet, 389. Charlevoix, III, 423. Dumont, *mém. sur la Louisiane* I, 155.

L iv

figure & de leurs traits. Quelques auteurs ont cherché la cause de ce phénomene dans l'état physique de ces peuples. Ils supposent que les enfans naissent sains & vigoureux, parce que les peres ne sont ni épuisés, ni excédés par le travail. Ils imaginent que dans la liberté de l'état sauvage, le corps humain, toujours nud & sans entraves depuis la premiere enfance, en conserve mieux sa forme naturelle ; que tous les membres acquierent une proportion plus juste que lorsqu'ils sont garottés par ces liens artificiels qui en arrêtent les développemens & en corrompent les formes (1). On ne peut pas sans doute refuser de reconnoître à quelques égards l'influence de ces causes ; mais l'avantage apparent dont nous parlons & qui est commun à toutes les nations sauvages, tient à un principe plus profond, plus intimément lié avec la nature

(1) Piso, *p. 6*, *lib. IX*, *c.* 4.

& le génie de cet état de ſociété. L'enfance de l'homme eſt ſi longue, elle a beſoin de tant de ſecours qu'il eſt très-difficile d'élever les enfans chez les nations ſauvages. Les moyens de ſubſiſtance y ſont non-ſeulement peu abondans, mais incertains & précaires. Ceux qui vivent de la chaſſe ſont obligés de parcourir de vaſtes étendues de terrein & de changer ſouvent d'habitation. L'éducation des enfans, comme tous les autres travaux pénibles, eſt abandonnée aux femmes. Les peines, les privations & les fatigues inſéparables de l'état ſauvage, & telles qu'il eſt ſouvent difficile de les ſoutenir dans la vigueur de l'âge, doivent être fatales à l'enfance. Les femmes craignant dans quelque partie de l'Amérique d'entreprendre une tâche ſi laborieuſe étouffent elles-mêmes les premieres étincelles de cette vie qu'elles ſe trouvent incapables d'entretenir ; & par l'uſage de certaines

herbes se procurent de fréquens avortemens (1). D'autres nations persuadées qu'il n'y a que les enfans forts & bien conformés qui soient en état de supporter les peines du premier âge, abandonnent ou font périr ceux qui leur paroissent foibles & mal constitués, comme peu dignes d'être conservés (2). Chez ceux-mêmes qui entreprennent d'élever indistinctement tous leurs enfans, il en périt un si grand nombre par le traitement rigoureux auquel ils sont condamnés dans la vie sauvage, que très-peu de ceux qui naissent avec quelqu'imperfection physique parviennent à l'âge de maturité (3). Ainsi dans les sociétés policées, où les moyens de subsistance sont constans, assurés, obtenus avec fa-

(1) Ellis, *voyage à la baye d'Hudson*, 198. Herrera, *dec.* 7.

(2) Gumilla 2-234. Techo's *hist. of Paraguay*, &c. Churchill's *collect.* 6, 108.

(3) Creuxii *hist. Canad.* p. 57.

cilité, & où les talens de l'esprit sont souvent plus utiles que les facultés du corps, les enfans peuvent se conserver malgré la difformité & les vices physiques, & deviennent des citoyens utiles; au lieu que chez les peuples sauvages, ces mêmes enfans périssant au moment de leur naissance, ou devenant bientôt à charge à la communauté & à eux-mêmes, ne peuvent traîner long-tems leur misérable vie. Mais dans ces provinces du nouveau monde, où l'établissement des Européens a procuré des moyens plus assurés de pourvoir à la subsistance des habitans, & où il ne leur est pas permis d'attenter à la vie de leurs enfans, les Américains sont si loin d'être distingués par la régularité & la beauté de leur forme qu'on soupçonneroit plutôt quelqu'imperfection dans leurs races, en voyant le nombre extraordinaire d'individus qui y sont difformes, mutilés, aveugles, sourds ou d'une pe-

titesse monstrueuse (1).

Quelle que soit la foiblesse d'organisation des Américains, il est singulier que la forme humaine présente moins de variété dans ce nouveau continent que dans l'ancien. Lorsque Colomb & les autres Espagnols qui découvrirent le nouveau monde, visiterent pour la premiere fois les différentes contrées situées sous la zone-torride, ils dûrent s'attendre à y trouver des peuples ressemblans pour le teint & la peau à ceux qui vivent dans les régions correspondantes de l'autre hémisphere. Ils trouverent à leur grand étonnement qu'il n'y avoit point de Negres en Amérique (2), & la cause de ce phénomene extraordinaire excita la curiosité des hommes instruits. C'est aux anatomistes à rechercher & à nous apprendre quelle est la partie ou membrane du corps où réside cette

(1) *Voyage de Ulloa I*, 233.
(2) P. Martyr, *dec. p.* 71.

humeur qui teint d'un noir foncé la peau du Negre. L'action puissante de la chaleur paroît être évidemment la cause qui produit cette variété singuliere dans l'espece humaine. Toute l'Europe, presque toute l'Asie, & les parties tempérées de l'Afrique sont habitées par des hommes blancs. Toute la zone-torride en Afrique, quelques-unes des contrées les plus brûlantes qui en approchent, & quelques cantons de l'Asie, sont habités par des peuples de couleur noire. Si nous suivons les nations de notre continent, en allant des pays froids & tempérés vers les régions exposées à l'action d'une chaleur forte & continue, nous trouverons que l'extrême blancheur de la peau commence bientôt à diminuer ; que la couleur du teint s'obscurcit par degrés à mesure que nous avançons, & qu'après avoir passé par toutes les nuances successives elle se termine à un noir décidé & uniforme. Mais en Amérique où l'ac-

tion de la chaleur eſt balancée & affoiblie par différentes cauſes que j'ai déjà expliquées, le climat ſemble être privé de l'énergie qui produit ces effets étonnans ſur la figure humaine. La couleur de ceux des Américains qui vivent ſous la zone-torride eſt à peine d'une nuance plus foncée que celle des peuples qui habitent les régions plus tempérées du même continent. Des obſervateurs attentifs qui ont eu occaſion de voir les Américains dans les différens climats & dans des contrées fort diſtantes les unes des autres, ont été frappés de la reſſemblance étonnante qu'ils ont trouvée dans leur air & leur forme extérieure (1).

Mais ſi la main de la nature ſemble n'avoir ſuivi qu'un modele en formant la figure humaine en Amérique, l'imagination y a créé des fantômes auſſi bizarres que divers. Les mêmes fables qui s'étoient ré-

(1) Voyez la NOTE XLV.

pandues dans l'ancien continent, ont été reſſuſcitées dans le nouveau monde, & l'Amérique a été peuplée auſſi d'êtres humains d'une forme monſtrueuſe & fantaſtique. On a conté que certaines provinces étoient habitées par des Pygmées de trois pieds de haut, & que telle autre contrée produiſoit des géans d'une énorme grandeur. Quelques voyageurs ont publié des deſcriptions de certains peuples qui n'avoient qu'un œil; d'autres prétendoient avoir découvert des hommes ſans tête, dont les yeux & la bouche ſe trouvoient placés à la poitrine. Sans doute la variété de la nature dans ſes productions eſt ſi grande qu'il y auroit de la préſomption à vouloir fixer des bornes à ſa fécondité & à rejetter indiſtinctement toute relation qui ne ſeroit pas entierement conforme à notre expérience & à nos obſervations limitées. Mais ſe hâter d'adopter, ſur les preuves les plus légeres, tout ce qui porte un carac-

tere de merveilleux, c'eſt une autre extrêmité encore moins digne d'un eſprit philoſophe ; d'autant que les hommes ont toujous été plus facilement entraînés dans l'erreur par la foibleſſe à croire trop que par l'orgueil de ne pas croire aſſez. Ameſure que les connoiſſances s'étendent & que la nature eſt obſervée par des yeux plus exercés, on voit s'évanouir les merveilles qui amuſoient les ſiecles d'ignorance ; on a oublié les contes que des voyageurs crédules ont répandus ſur l'Amérique ; on a cherché en vain les monſtres qu'ils ont décrits, & l'on ſait aujourd'hui que ces provinces où ils prétendoient avoir trouvé des habitans d'une forme ſi extraordinaire, ſont habitées par des peuples qui ne different en rien des autres Américains (1).

Quoiqu'on puiſſe ſans entrer dans aucune diſcuſſion rejetter de

(1) Voyez la NOTE XLVI.

pareilles relations, comme fabuleuſes, il y a d'autres variétés de l'eſpece humaine qu'on prétend avoir été obſervées dans quelques parties du nouveau monde, & qui paroiſſant fondées ſur des témoignages plus graves, méritent d'être examinées avec plus d'attention. Ces variétés ont été particulierement obſervées en trois cantons différens; la premiere ſe trouve à l'Iſthme de Darien près du centre de l'Amérique. Lionel Wafer, voyageur qui montre plus de curioſité & d'intelligence qu'on ne s'attendroit à en trouver dans un aſſocié des boucaniers, découvrit en cet endroit une race d'hommes peu nombreuſe mais ſinguliere. Suivant ſa deſcription ils ſont d'une petite taille, d'une conſtitution délicate & incapable de ſupporter la fatigue. Leur teint eſt d'un blanc de lait fade, qui ne reſſemble point à celui des blonds parmi les Européens, & ſans la moindre nuance d'incarnat ou de

rouge. Leur peau est couverte d'un duvet fin, couleur de craie blanche ; leurs cheveux, leurs sourcils & leurs cils sont de la même nuance. Leurs yeux sont d'une forme singuliere & si foibles qu'ils ont de la peine à supporter la lumiere du soleil ; mais ils voyent distinctement à la lumiere de la lune, & ils sont gais & actifs pendant la nuit (1). On n'a découvert aucune race semblable dans les autres parties de l'Amérique. Cortès remarqua, il est vrai, parmi les animaux rares & monstrueux que Montézuma avoit rassemblés quelques créatures humaines ressemblant aux hommes blancs du Darien (2) ; mais comme l'Empire du Mexique étendoit sa domination jusqu'aux provinces qui bordent l'Isthme de Darien, il est probable que c'étoient des êtres de la même race. Quelque singularité

(1) Wafer, *descr. de l'Isme de Darien dans les voyages de Dampierre*; *tom.* 3.

(2) Cortès, *ap. Ramus. p.* 241, *E.*

qu'il y ait dans la forme extérieure de ce petit peuple, on ne peut cependant pas le regarder comme constituant une espece particuliere. Parmi les Negres de l'Afrique, ainsi que dans quelques isles de l'Inde, la nature produit quelquefois un petit nombre d'individus, qui ont tous les traits & toutes les qualités caractéristiques des hommes blancs du Darien : les premiers sont appellés *Albinos* par les Portugais, & les derniers *Kackerlakes* par les Hollandois. Au Darien les peres & meres de ces hommes blancs sont de la même couleur que ceux des habitans du pays : cette observation s'applique également à la progéniture anomale des Negres & des Indiens. La même mere qui met au monde quelques enfans d'une couleur qui n'est pas celle de la race, en produit d'autres de la couleur qui est propre à son pays (1). On

(1) Margrav. *hist. rer. nat. bras. lib. VIII, c.* 4.

peut donc tirer une conclusion générale, relativement aux *blancs* de Wafer, aux *Albinos* & aux *Kackerlakes*; c'est qu'ils forment une race dégénérée & non une classe particuliere d'hommes, & que la couleur & la foiblesse particuliere qui marque leur dégradation, leur a été transmise par quelque maladie ou vice physique de leurs parens. On a observé, comme une preuve décisive de cette opinion, que ni les blancs du Darien, ni les Albinos d'Afrique ne propagent leur race: leurs enfans naissent avec la couleur & le tempérament propres aux autres habitans du même sol (1).

Le second district occupé par des habitans qui different à l'extérieur des autres Américains, est situé sous une latitude fort avancée vers le nord, s'étendant de la côte de Labrador vers le pole, tant que le

(1) Wafer, *p.* 348. Demanet, *hist. de l'Afrique II*, 234. *Recherches philos. sur les Amer. II*, 1, *&c.*

pays eſt habitable. Les malheureux habitans de ces triſtes régions, connus en Europe ſous le nom d'Eſquimaux, ſe ſont donné le nom de *Keralit*, qui veut dire *homme*, par un effet de ce ſentiment d'orgueil national qui conſole les peuples les plus groſſiers & les plus miſérables. Ils ſont robuſtes & d'une taille médiocre; ils ont la tête d'une groſſeur demeſurée & les pieds d'une petiteſſe également diſproportionnée. Leur teint, quoique baſané, parce qu'ils ſont continuellement expoſés à la rigueur d'un climat glacé, approche cependant plus du blanc des Européens que de la couleur cuivrée des Américains; & les hommes ont des barbes qui ſont quelquefois longues & touffues (1). Ces particularités diſtinctives, jointes à une autre encore moins équivoque, qui eſt l'affinité de leur

(1) Ellis, *voyage à la baie d'Hudſon*, *p.* 131-130, de la Potherie. *tom.* 1, *p.* 79. Wale's *journ. of a voy. to Churchill river. phil. tranſ. vol. LX*, 109.

langue avec celle des Groënlandois, affinité dont j'ai déjà parlé, peuvent nous faire conclure avec assez de confiance que les Esquimaux sont une race différente des autres habitans de l'Amérique.

On ne peut pas prononcer avec la même certitude sur les habitans du troisieme district, qui est situé à l'extrêmité méridionale de l'Amérique. Je parle de ces fameux Patagons qui pendant deux siecles & demi ont été un sujet de dispute pour les savans & un objet d'admiration pour le vulgaire. On les regarde comme une des tribus errantes, dispersées sur cette région vaste mais peu connue de l'Amérique, qui s'étend depuis la riviere de la Plata jusqu'au détroit de Magellan. Leur résidence propre est dans cette partie de l'intérieur des terres qui borde le fleuve Negron; mais dans la saison des chasses ils poussent souvent leurs courses jusqu'au détroit qui sépare la terre-de-feu du continent. Les pre-

mieres relations qu'on ait eues de ce peuple furent apportées en Europe par les compagnons de Magellan (1), & on les décrivoit comme une race gigantesque d'une taille au-dessus de sept pieds & d'une force proportionnée à leur énorme grandeur. On observe parmi différentes classes d'animaux des différences tout aussi remarquables pour la grosseur. Les grandes races de chevaux & de chiens surpassent les plus petites en volume & en force, autant que les Patagons sont supposés s'élever au-dessus du modele commun de la forme humaine. Mais les animaux ne parviennent à la perfection dont leur espece est susceptible, que dans les climats doux & où ils trouvent en abondance les alimens les plus nourrissans. Ce n'est donc pas dans les déserts incultes des terres Magellaniques, & parmi une tribu de sau-

(1) Falkner's, *descrip. of Patagonia*, *p.* 102.

vages dépourvus d'induſtrie & de prévoyance, que nous devrions nous attendre à trouver l'homme avec les plus glorieux attributs de ſa nature & diſtingué par une ſupériorité de grandeur & de force, fort au-deſſus de tout ce qu'il a acquis dans toutes les autres régions de la terre. On a beſoin des preuves les plus poſitives & les plus inconteſtables pour établir un fait ſi contraire aux loix & aux maximes générales qui ſemblent affecter à tout autre égard la forme humaine & en déterminer les qualités eſſentielles ; mais ces preuves n'ont pas encore été produites. Quoique pluſieurs voyageurs, dont le témoignage eſt d'un grand poids, aient depuis Magellan viſité cette même partie de l'Amérique & communiqué avec les Naturels (1) ; quoique les uns aient affirmé que ces peuples étoient d'une taille giganteſque & que d'autres aient tiré la même concluſion en meſurant

(1) Voyez la NOTE XLVII.

ſurant la trace de leurs pieds où les ſquelettes des morts; cependant les relations des uns & des autres different dans des points ſi eſſentiels & ſont mêlés de tant de circonſtances évidemment fauſſes & fabuleuſes qu'il eſt impoſſible d'y donner une entiere confiance. D'un autre côté quelques navigateurs, & parmi ceux-ci les hommes les plus diſtingués par le diſcernement & l'exactitude, ont affirmé que les Patagons qu'ils avoient vus, quoique grands & bienfaits, n'étoient point de cette grandeur extraordinaire qui en feroit une race diſtincte des autres habitans de la terre. L'exiſtence de cette prétendue race de géans ſemble donc être encore un de ces problêmes d'hiſtoire naturelle, ſur leſquels un eſprit ſage doit ſuſpendre ſon jugement, juſqu'à ce que des preuves plus complettes lui apprennent s'il peut adopter un fait contraire en apparence à ce que l'expérience & la raiſon ont découvert juſqu'ici concernant l'état

& la ſtructure de l'homme dans toutes les contrées diverſes où il a été obſervé.

Pour nous former une idée complette ſur la conſtitution des habitans de l'un & l'autre hémiſphere, il faudroit non-ſeulement conſidérer la forme & la vigueur de leur corps, mais encore examiner quel eſt le degré de ſanté dont ils jouiſſent & quelle eſt la durée commune de leur vie. Dans la ſimplicité de l'état ſauvage, où l'homme n'eſt ni accablé par le travail, ni énervé par le luxe, ni tourmenté par l'inquiétude, on eſt porté à croire que ſa vie doit couler doucement, ſans être preſque jamais troublée par la maladie ni la douleur, juſqu'à ce qu'elle ſe termine enfin dans une extrême vieilleſſe par la dégradation ſucceſſive de la nature. On trouve en effet parmi les Américains, ainſi que chez d'autres peuples ſauvages, des hommes dont la figure flétrie & décrépite ſemble indiquer une vieilleſſe extraor-

dinaire. Mais comme la plupart des sauvages ignorent l'art de compter & qu'ils oublient aussi aisément le passé qu'ils s'occupent peu de l'avenir, il est impossible de connoître leur âge avec un certain degré de précision (1). Il est évident que la durée commune de leur vie doit varier considérablement, selon la diversité des climats & la maniere différente dont les hommes se nourrissent. Cependant ils semblent être par-tout exempts de plusieurs des infirmités qui affligent les nations civilisées. Ils ne connoissent aucune des maladies qui sont le produit immédiat du luxe ou de la paresse, & ils n'ont point de mot dans leur langue pour exprimer ce nombreux cortége de maux accidentels auxquels nous sommes sujets.

Mais quelque soit la situation où l'homme se trouve placé, il est né pour souffrir. Ses maladies dans

(1) Ulloa, *notic. Americ.* 323. Bancroft, *nat. hist. of Guiana*, 334.

l'état sauvage sont à la vérité en plus petit nombre; mais comme celles des animaux, à qui l'homme ressemble beaucoup dans ce genre de vie, elles sont plus violentes & plus funestes. Si le luxe engendre & entretient des infirmités d'un certain genre, la rigueur & les peines de la vie sauvage en produisent d'autres. Comme les hommes dans cet état n'ont aucune prévoyance & que leurs moyens de subsistance sont précaires, ils passent souvent d'une disette extrême à une extrême abondance, selon les vicissitudes de la fortune dans leurs chasses ou celles des saisons, dans les productions de la nature. Leur excessive voracité dans l'une de ces situations & leur abstinence rigoureuse dans l'autre sont également nuisibles; car quoique l'homme puisse s'accoutumer par l'habitude, ainsi que les animaux de proie, à supporter une longue abstinence & à manger ensuite avec voracité sa constitution ne peut

manquer d'être fortement affectée par ces contrastes violents & subits. Ainsi la force & la santé des sauvages est dans certains tems altérée par ce que leur fait souffrir la disette d'alimens, & en d'autres tems ils sont sujets aux maladies qui naissent des indigestions & de l'excès de nourriture. Ces maladies sont si communes qu'on peut les regarder comme une suite inévitable de leur maniere de vivre, & elles font périr un grand nombre d'individus au printems de leur vie. Ils sont très-sujets aussi à la consomption, aux pleurésies, à l'asthme & à la paralysie (1), maladies produites par la fatigue & les peines excessives qu'ils ont à supporter dans la chasse & dans la guerre, ou par les intempéries des saisons auxquelles ils sont continuellement exposés. Dans la vie sauvage l'excès de fatigue attaque violemment la

(1) Charlevoix, *nouv. Fr.* 3. Lafitau II, 460, De la Potherie 2, 37.

constitution; dans les sociétés policées l'intempérance la mine. Il n'est pas aisé de déterminer laquelle de ces deux causes produit les plus funestes effets & contribue davantage à abréger la vie de l'homme. L'influence de la premiere est certainement plus étendue : les effets pernicieux du luxe ne se font sentir dans toutes les sociétés qu'à un petit nombre d'individus, les peines de la vie sauvage se font également sentir à tous. Autant que j'en puis juger après des recherches très-détaillées, la durée commune de la vie humaine est plus courte parmi les sauvages que chez les peuples industrieux & policés. Une maladie redoutable, fléau le plus terrible dont le ciel irrité ait voulu dans cette vie châtier la licence des desirs criminels, semble avoir été particuliere aux Américains. En la communiquant à leurs conquérans ils ont amplement vengé leurs injures, & cette nouvelle calamité ajoutée à celles qui empoisonnoient

déjà la vie humaine, a peut-être plus que compensé tous les avantages que l'Europe a tirés de la découverte du nouveau monde. Cette maladie, prenant son nom du pays où elle a d'abord exercé ses ravages ou du peuple par qui on a cru qu'elle avoit été répandue en Europe, a été appellée quelquefois le mal de Naples, & quelquefois le mal François. Elle se montra d'abord si terrible, avec des symptômes si violens & des progrès si rapides & si funestes, qu'elle se jouoit de tous les efforts de la médecine. L'étonnement & la terreur accompagnoient ce fléau inconnu dans sa marche & les hommes commencerent à craindre qu'il n'annonçât l'extinction entiere de la race humaine. L'expérience & l'habileté des médecins découvrirent par degrés des remedes propres à guérir ou du moins à adoucir le mal. Pendant le cours de deux siecles & demi la violence de cette cruelle maladie s'est calmée

d'une maniere sensible ; enfin, semblable à la lépre qui a désolé l'Europe pendant plusieurs siecles, peut-être s'épuisera-t-elle d'elle-même ; & dans un âge plus heureux cette peste occidentale ainsi que celle de l'Orient ne sera plus connue que par les descriptions.

Qualités morales des Américains.

II. Après avoir considéré ce qu'il paroît y avoir eu de particulier dans la constitution physique[1] des Américains, notre attention doit naturellement se porter sur leurs facultés morales. De même que l'individu passe par degrés de l'ignorance & de la foiblesse de l'enfance à la vigueur & à la maturité de la raison, on peut observer une marche semblable dans les progrès de l'espece ; car il y a aussi pour elle un période d'enfance, pendant lequel plusieurs des facultés de l'ame ne sont pas encore développées & toutes sont encore foibles & imparfaites dans leur action. Dans les

(1) Voyez la NOTE XLVIII.

premiers âges de la société, où l'état de l'homme est encore simple & grossier, sa raison est très-peu exercée & ses desirs se meuvent dans une sphere très-étroite. De-là naissent deux caracteres remarquables qui distinguent l'esprit humain dans cet état : ses facultés intellectuelles sont extrêmement bornées ; ses efforts & ses émotions sont foibles & en petit nombre. Ces deux caracteres se remarquent clairement chez les plus sauvages des tribus Américaines & forment une partie essentielle de leur description.

Facultés intellectuelles très-limitées.

Ce que les nations polies appellent raisonnemens ou recherches de spéculation est entierement inconnu dans ce premier état de société, & ne peut jamais devenir l'occupation ou l'amusement de l'homme, jusqu'à ce qu'il ait fait assez de progrès pour se procurer une subsistance constante & assurée & pour jouir du loisir & du repos. Les pensées & l'attention d'un sau-

vage sont renfermées dans le petit cercle d'objets qui intéressent immédiatement sa conservation ou une jouissance actuelle. Tout ce qui est au-delà échappe à ses regards ou lui est parfaitement indifférent : semblable aux animaux, ce qui est sous ses yeux l'intéresse & l'affecte ; ce qui est hors de la portée de sa vue ne lui fait aucune impression (1). Il y a en Amérique plusieurs peuples qui ont l'intelligence trop bornée pour être en état de faire aucune disposition pour l'avenir. Leur prévoyance & leurs soins ne s'étendent pas jusques-là. Ils suivent aveuglément l'impulsion du sentiment qu'ils éprouvent, & ne s'embarrassent point des conséquences qui peuvent en résulter dans la suite, ni même de celles qui ne se présentent pas immédiatement à leur esprit. Ils mettent le plus grand prix à tout ce qui leur présente quelqu'utilité ou quelque

(1) Ulloa, *noticias Améric.* 222.

jouissance actuelle, & ne font aucun cas de tout ce qui n'est pas l'objet d'un besoin ou d'un desir du moment (1). Lorsqu'à l'approche de la nuit un Caraïbe se sent disposé à se livrer au sommeil, il n'y a aucune considération qui puisse le tenter de vendre son hamac; mais le matin, lorsqu'il se leve pour se livrer aux travaux ou aux plaisirs que le jour lui annonce, il donnera ce même hamac pour la bagatelle la plus inutile qui viendra frapper son imagination (2). A la fin de l'hiver, quand l'impression de ce que la rigueur du froid lui a fait souffrir est encore récente dans l'esprit du sauvage d'Amérique, il s'occupe avec activité à préparer des matériaux pour se bâtir une hutte commode qui puisse le ga-

(1) Venegas, *histoire de la Californie*, I, 66. Churchill *collect. V*, 693. Borde, *descr. des Caraïbes*, p. 16. Ellis, *voy.* 194,

(2) Labat, *voy.* 2, 114-115. Dutertre, II, 385.

rantir contre l'inclémence de la saison suivante ; mais à mesure que le tems devient plus doux, il oublie ce qu'il a éprouvé, abandonne ses travaux & n'y pense plus, jusqu'à ce que le retour du froid le force, mais trop tard, à les reprendre (1).

Si pour les intérêts les plus pressans, & à ce qu'il semble les plus simples, la raison de l'homme sauvage & dénué de culture, differe si peu de la légereté des enfans & du pur instinct des animaux, elle ne peut pas avoir une grande influence sur les autres actions de sa vie. Les objets sur lesquels la raison s'exerce & les recherches auxquelles elle se livre dépendent de la situation où l'homme est placé, & lui sont indiquées par ses affections & ses besoins. Les réflexions qui paroissent les plus nécessaires & les plus importantes aux hommes dans un certain état de société, ne se

(1) Adair, *hist. of Amer, ind.* 417.

présentent jamais à eux dans un autre ordre de choses. Chez les nations civilisées, l'arithmétique ou l'art de combiner les nombres est regardée comme une science essentielle & élémentaire, dont l'invention & l'usage dans notre continent remontent à des tems antérieurs aux monumens de l'histoire. Mais parmi des sauvages qui n'ont ni des biens à évaluer, ni des richesses accumulées à compter, ni une multitude d'objets & d'idées à dénombrer, l'arithmétique est un art inutile & superflu ; aussi est-elle entierement inconnue à plusieurs peuplades Américaines. Il y a des sauvages qui ne peuvent compter que jusqu'à trois, & n'ont aucun terme pour distinguer un nombre supérieur (1). Quelques-uns comptent jusqu'à dix, & d'autres jusqu'à vingt. Lorsqu'ils veulent donner l'idée d'un nombre au-delà, ils

(1) La Condamine, *p.* 67. Stadius, *ap. de Bry*, X, 128. Lery, *ibid.* 251. Biet, 362. *Lettres edif.* 23-314.

montrent leur tête, pour faire entendre que ce nombre est égal à celui de leurs cheveux, ou disent avec étonnement qu'il est si grand qu'il est impossible de l'exprimer (1). Non-seulement les Américains, mais encore tous les peuples qui sont dans cet état sauvage, semblent ignorer l'art du calcul (2). Cependant aussi-tôt qu'ils apprennent à connoître une grande variété d'objets & qu'ils ont des occasions fréquentes de les considérer unis ou divisés, ils se perfectionnent dans la connoissance des nombres; de sorte que l'état de cet art chez tous les peuples peut être regardé comme une regle d'après laquelle on peut estimer les degrés de leurs progrès dans la civilisation. Les

(1) Dumont, *Louis I*, 187. Herrera, *decad.* 1, *lib.* III, *c.* 3. Biet. 396. Borde, 6.

(2) C'est le cas des Groenlandois; *voyez* Crantz, I, 225, & des Kamtchadales, *voy.* l'Abbé Chappe, *tom. III*, 17.

Iroquois dans l'Amérique septentrionale, étant beaucoup plus civilisés que les habitans grossiers du Bresil, du Paraguai & de la Guyane, sont aussi beaucoup plus avancés à cet égard, quoique leur calcul ne s'étende pas au-delà de mille ; mais ils n'ont point d'affaires assez compliquées pour avoir besoin de supputer de plus grands nombres. (1). Les Cherakis qui forment une nation moins considérable du même continent, ne peuvent compter que jusqu'à cent, & ils ont des mots pour exprimer les différens nombres jusqu'à ce terme là. Les tribus plus petites de leur voisinage ne vont pas au-delà de dix (2).

L'exercice de l'entendement chez les peuples sauvages est à d'autres égards encore plus limité. Les premieres idées de tout être humain ne peuvent être que celles qu'il reçoit par les sens ; mais il ne peut

(1) Charlevoix, *nouv. Fr.* III, 402.

(2) Adair, *hist. of Amer. ind.* 77. Voyez la NOTE XLIX.

guere en entrer d'autres dans l'esprit de l'homme tant qu'il est dans l'état sauvage. Son œil est frappé des objets qui l'environnnent. Ceux qui peuvent servir à son usage ou satisfaire quelqu'un de ses desirs attirent son attention ; mais il voit les autres sans intérêt & sans curiosité. Il se contente de les considérer sous le rapport simple où ils s'offrent à lui ; c'est-à-dire, isolés & distincts les uns des autres ; mais il ne songe point à les combiner pour en former des classes générales ; il ne considere point leurs qualités particulieres & ne se rend point compte des impressions qu'ils font sur son propre esprit. Ainsi il ne connoît aucune des idées que nous avons appellées *universelles*, *abstraites* ou *réfléchies*. L'activité de son intelligence ne doit donc pas s'étendre bien loin, & son raisonnement ne peut s'exercer que sur les choses sensibles. Cela est si évident chez les nations les plus grossieres de l'Amérique qu'il n'y a pas

dans leur langue, comme on le verra plus bas, un ſeul mot pour exprimer ce qui n'eſt pas matériel. Les mots de *tems*, *d'eſpace*, de *ſubſtance* & mille autres termes qui expriment des idées abſtraites & univerſelles, n'ont aucun équivalent dans leurs idiômes (1). Un ſauvage nud, accroupi près du feu qu'il a allumé dans ſa miſérable cabane, ou couché ſous des branchages qui lui offrent un abri momentané, n'a ni le tems, ni le pouvoir de ſe livrer à de vaines ſpéculations. Ses penſées ne ſe portent pas au-delà de ce qui intéreſſe la vie animale, & lorſqu'elles ne ſont pas dirigées vers quelqu'objet d'utilité préſente, ſon eſprit reſte dans une entiere inaction. Dans les ſituations où il ne faut aucun effort extraordinaire de travail ni d'induſtrie pour ſatiſfaire aux beſoins ſimples de la nature, l'eſprit eſt ſi rarement mis en activité que les facultés du raiſon-

(1) La Condamine, *p.* 54.

nement n'ont presqu'aucune occasion de s'exercer. Les nombreuses tribus dispersées sur les riches plaines de l'Amérique méridionale, & les habitans de quelques-unes des isles & de plusieurs plaines fertiles du continent peuvent être compris dans cette classe. Leur physionomie inanimée, leur regard fixe & sans expression, leur froide inattention & l'ignorance entiere où ils étoient sur les premiers objets qui sembleroient devoir occuper les pensées de tout être raisonnable, firent une telle impression sur les Espagnols qui les observerent pour la premiere fois, qu'ils les regarderent comme des animaux d'une classe inférieure & ne purent croire qu'ils appartinssent à l'espece humaine (1). Il fallut l'autorité d'une bulle du pape pour détruire cette opinion & pour convaincre les Espagnols que les Américains étoient capables de toutes les fonctions d'hommes, &

(1) Herrera; *decad.* 2, *lib. II*, *c.* 15.

devoient jouir de tous les droits de l'humanité (1). Depuis ce tems, des personnes plus éclairées & plus impartiales que les auteurs de la découverte & de la conquête de l'Amérique, ayant eu occasion d'observer les plus sauvages de ces peuples, ont été aussi étonnées qu'humiliées de voir combien en cet état l'homme est peu différent des animaux. Mais dans des climats plus rigoureux, où l'on ne peut se procurer sa subsistance avec la même facilité, où les hommes sont obligés de s'unir plus étroitement & d'agir avec plus de concert, la nécessité développe leurs talens & aiguise leur invention, de sorte que les facultés intellectuelles y sont plus exercées & plus perfectionnées. Les Naturels du Chili & du nord de l'Amérique, qui habitent les régions tempérées des deux grands districts de ce continent, sont des peuples d'un esprit cultivé & étendu

(1) Torquemada, *mond. ind.* III. 198.

en comparaiſon de ceux qui habitent les iſles ou les bords du Maragon & de l'Orenoque. Leurs occupations ſont plus variées, leur ſyſtême de police & de guerre plus combiné, leurs arts plus nombreux. Mais chez ces peuples mêmes les facultés intellectuelles ſont extrêmement bornées dans leurs opérations, & ils n'en font point de cas, à moins qu'elles ne ſoient dirigées vers les objets qui intéreſſent immédiatement l'homme ſauvage. Les Américains ſeptentrionaux, ainſi que ceux du Chili, lorſqu'ils ne ſont point engagés dans quelques-unes des occupations qui appartiennent à la guerre ou à la chaſſe, conſument leur tems dans une indolence ſtupide, & ne connoiſſent aucun objet digne d'attirer leur attention ou d'occuper leur eſprit (1). Si chez ces mêmes peuples la raiſon humaine ſe meut dans une ſphère ſi étroite d'activité, & n'ar-

(1) Lafitau, II, 2.

rive jamais, dans ses plus grands efforts, à la connoissance des principes & des maximes générales qui servent de fondement à la science, nous pouvons conclurre que les facultés intellectuelles de l'homme dans l'état sauvage, ne se portant point sur les objets les plus propres à leur donner de l'activité, ne peuvent acquérir que peu de vigueur & d'étendue.

Par un effet des mêmes causes, les puissances actives de l'ame doivent s'exercer rarement & presque toujours foiblement. Si nous examinons les motifs qui dans la vie civilisée mettent les hommes en mouvement & les portent à soutenir long-tems des efforts pénibles de vigueur ou d'industrie, nous trouverons que ces motifs tiennent particulierement à des besoins acquis. Ces besoins multipliés & importuns tiennent l'ame dans une agitation perpétuelle, & pour les satisfaire, l'invention doit être continuellement tendue & l'esprit sans

ceſſe occupé. Mais les deſirs de la ſimple nature ſont en petit nombre ; dans les lieux où un climat favorable produit preſque ſans effort tout ce qui peut les ſatisfaire, à peine agiſſent-ils ſur l'ame & ils y excitent rarement des émotions violentes. Ainſi les habitans de pluſieurs parties de l'Amérique paſſent leur vie dans une indolence & une inaction totale : tout le bonheur auquel ils aſpirent c'eſt d'être diſpenſés de travail. Ils reſtent des jours entiers couchés dans leur hamac, ou aſſis à terre, dans une oiſiveté parfaite, ſans changer de poſture, ſans lever les yeux de deſſus la terre, ſans prononcer une ſeule parole (1).

Leur averſion pour le travail eſt telle que ni l'eſpérance d'un bien futur, ni la crainte d'un mal prochain, ne peuvent la ſurmonter. Ils paroiſſent également indifférens

(1) Bouguer, *voyag. au Pérou*, 102. Borde 15.

à l'un & à l'autre, montrant peu d'inquiétude pour éviter le mal & ne prenant aucune précaution pour s'assurer le bien. L'aiguillon de la faim les met en mouvement; mais comme ils dévorent presque sans distinction tout ce qui peut appaiser ces besoins de l'instinct, les efforts qui en sont l'effet n'ont que peu de durée. Comme leurs desirs ne sont ni ardens ni variés, ils n'éprouvent point l'action de ces ressorts puissans qui donnent de la vigueur aux mouvemens de l'ame & excitent la main patiente de l'industrie à persévérer dans ses efforts. L'homme, en quelque partie de l'Amérique, se montre sous une forme si grossiere que nous ne pouvons découvrir aucun des effets de son industrie, & que le principe de raison qui doit la diriger semble à peine développé. Semblable aux autres animaux il n'a point de résidence fixe; il ne s'est point fait d'habitation pour se mettre à l'abri de l'inclémence des saisons; il n'a pris au-

cune précaution pour s'aſſurer une ſubſiſtance conſtante ; il ne ſait ni ſemer, ni recueillir ; mais il erre çà & là pour chercher les plantes & les fruits que la terre produit ſucceſſivement d'elle-même ; il pourſuit le gibier qu'il tue dans les forêts, ou il pêche le poiſſon dans les rivieres.

Cette peinture ne peut cependant s'appliquer qu'à certains peuples. L'homme ne peut reſter longtems dans cet état d'enfance & de foibleſſe. Né pour agir & pour penſer, les facultés qu'il tient de la nature & la néceſſité de ſa condition le preſſent de remplir ſon deſtin. Auſſi voit-on que parmi la plupart des nations Américaines, particulierement celles qui vivent ſous des climats rigoureux, l'homme fait des efforts & prend des précautions pour ſe procurer une ſubſiſtance aſſurée ; c'eſt alors que les travaux réguliers commencent & que l'induſtrie laborieuſe fait les premiers eſſais de ſon pouvoir.

Cependant

Cependant on y voit encore prédominer l'esprit paresseux & insouciant de l'état sauvage. Même parmi ces tribus moins grossieres le travail est regardé comme honteux & avilissant, & ce n'est qu'à des ouvrages d'un certain genre que l'homme daigne employer ses mains. La plus grande partie des travaux est le partage des femmes. Ainsi une moitié de la communauté reste dans l'inaction, tandis que l'autre est accablée de la multitude & de la continuité de ses occupations. Leur industrie se borne à quelques objets, & leur prévoyance n'est pas moins limitée. On voit un exemple remarquable de ce que je dis dans l'arrangement général qu'ils suivent, relativement à leur maniere de vivre. Ils comptent sur la pêche pour leur subsistance pendant une partie de l'année, sur la chasse pour une autre partie, & sur le produit de leur culture pour une troisieme. Quoique l'expérience leur ait appris à prévoir le retour

différentes saisons & à faire quelques provisions pour les besoins respectifs de ces tems divers, ils n'ont point la sagacité de proportionner ces provisions à leur consommation, ou bien ils sont tellement incapables de dompter leur appétit vorace qu'ils éprouvent souvent les calamités de la famine avec autant de rigueur que les tribus les plus grossieres. Ce qu'ils souffrent une année ne sert ni à augmenter leur industrie, ni à leur inspirer plus de prévoyance pour prévenir un semblable malheur (1). Cette indifférence si peu réfléchie sur l'avenir, qui est l'effet de l'ignorance & la cause de la paresse, caractérise l'homme dans tous les degrés de la vie sauvage; & par une bisarre singularité de sa conduite, il devient d'autant moins inquiet sur

(1) Charlevoix. *Nouv. France. III*, 338. *Lettr. edif.* 23. 98. *Descript. de la Nouv. France.* Osborn's *collect.* 2, 880. De la Potherie. II, 63.

ſes beſoins que les moyens d'y pourvoir ſont plus incertains & plus difficiles à obtenir (1).

III. Après avoir examiné quelle étoit la conſtitution phyſique des Américains & qu'elles étoient leurs facultés morales ; l'ordre naturel de notre travail nous conduit à les conſidérer comme raſſemblés en corps de ſociété. Juſqu'à préſent nos recherches ſe ſont bornées aux effets de leur induſtrie pour eux-mêmes, comme individus ; nous allons examiner maintenant quelles ſont les affections & quel eſt le degré de ſenſibilité qu'ils montrent pour leurs ſemblables.

L'état domeſtique eſt la premiere & la plus ſimple forme des aſſociations humaines. L'union des deux ſexes entre les différens animaux a toujours une durée proportionnée aux moyens & aux difficultés d'élever leurs petits. Il ne ſe forme aucune union permanente parmi les eſpeces où la durée de l'en-

(1) Voyez la NOTE L.

fance eſt très-courte & où l'animal acquiert rapidement la vigueur & l'agilité. La nature y confie à la mere ſeule le ſoin d'élever les petits & ſa tendreſſe ſuffit à ce devoir ſans aucune autre aſſiſtance. Mais dans les eſpeces où l'enfance eſt très-longue & très-foible, où les ſecours réunis du pere & de la mere ſont néceſſaires pour le ſoutien des petits, il ſe forme des unions plus intimes, qui continuent juſqu'à ce que l'objet de la nature ſoit accompli & que la nouvelle race ſoit parvenue à l'âge de la force. Comme l'enfance de l'homme eſt beaucoup plus foible & a plus beſoin de ſecours que celle de tous les autres animaux; comme il dépend beaucoup plus auſſi des ſoins & de la prévoyance de ſes parens, l'union de l'homme & de la femme doit être conſidérée comme le contrat non-ſeulement le plus ſolemnel, mais même le plus permanent. Cet état de nature où toutes les femmes appartiennent à tous les hommes & tous

les hommes à toutes les femmes, n'a jamais existé que dans l'imagination des poëtes. Dans l'origine des sociétés, quand l'homme sans arts & sans industrie mene une vie dure & précaire, l'éducation des enfans exige les soins & les efforts du pere & de la mere. Leur race ne pourroit se conserver si leur union n'étoit formée & continuée dans cette vue. En Amérique même, parmi les tribus les plus barbares, l'union de l'homme & de la femme étoit soumise à des regles, & les droits du mariage étoient reconnus & fixés. Dans les contrées où les moyens de subsister étoient peu nombreux & où les difficultés d'élever une famille étoient par conséquent très-grandes, l'homme se bornoit à une seule femme. Dans les climats plus chauds & plus fertiles, la facilité de se procurer des subsistances jointe aux influences de l'ardeur du climat portoit les habitans à augmenter le nombre de leurs fem-

mes (1). Dans quelques pays le mariage duroit pendant toute la vie ; dans d'autres, le caprice & la légereté qui forment le caractere naturel des Américains, & leur aversion pour toute espece de contrainte, leur faisoient rompre le nœud du mariage sur le plus léger prétexte, & même souvent sans en assigner aucune cause (2).

Mais soit qu'ils considérassent le mariage comme une union passagere, soit qu'ils le regardassent comme un contrat perpétuel, l'humiliation & la peine étoient toujours également le partage de la femme. On a demandé si la condition de l'homme étoit devenue meilleure par les progrès des arts & de la civilisation, & c'est-là encore une

(1) *Lettres edif.* 23-318. Lafitau, *Mœurs des Sauv.* I, 554. Lery, *ap. de Bry III*, 234. *Journ. de Guillet & Bechamel*, 88.

(2) Lafitau I, 580. Joutel, *Journ. hist.* 345. Lozano, *descr. del gran. Chaco*, 70. Hennepin, *Mœurs des Sauvages*, p. 30-33.

de ces vaines queſtions qui nourriſſent les diſputes des philoſophes. Mais il n'eſt point douteux que les femmes ne ſoient redevables à la politeſſe des mœurs d'un changement très-heureux dans leur ſort. Dans toutes les parties du globe, ce qui caractériſe particulierement l'état ſauvage c'eſt le mépris & l'oppreſſion auxquels y eſt condamné le ſexe le plus foible. L'homme enorgueilli de ſa force & de ſon courage, qui ſont toujours les premiers titres à la prééminence parmi les nations barbares, y traite la femme avec dédain & comme un être d'une eſpece inférieure. Peut-être que les ſauvages Américains ont encore pour elle plus de mépris & de dureté, par une ſuite de cette inſenſibilité, de cette froideur naturelle qu'on a remarquée dans leur conſtitution phyſique. Les voyageurs les plus éclairés ont été frappés de leur extrême indifférence pour leurs femmes. Ce n'eſt point, comme je l'ai déjà obſervé, par ces

ſoins complaiſans qu'inſpire la tendreſſe, que les Américains s'efforcent de mériter le cœur de la femme qu'ils deſirent d'avoir pour compagne. Le mariage même, au lieu d'être une union d'amour & d'intérêt entre deux égaux, eſt plutôt une chaîne qui lie une eſclave à ſon maître. Un auteur, dont les opinions doivent être d'un très-grand poids, a obſervé que par-tout où l'on achette les femmes, leur condition eſt infiniment malheureuſe (1). Elles deviennent les eſclaves & la propriété de celui qui les achete. Cette obſervation ſe vérifie dans tous les pays du monde où la même coutume s'eſt établie. Chez les peuples qui ont fait quelques progrès dans la civiliſation, renfermées dans des appartemens ſéparés, elles gémiſſent ſous la garde vigilante & ſévere de leur maître. Chez les peuples groſſiers elles ſont condamnées aux plus viles occupa-

(1) *Sketches of hiſt. of Man. I, 184.*

tions. Parmi plusieurs nations de l'Amérique, le contrat de mariage n'est proprement qu'un contrat de vente; l'homme y achette une femme de ses parens. Quoiqu'on n'y connoisse l'usage ni de la monnoie, ni de ces autres moyens que le commerce a imaginés parmi les nations civilisées pour en tenir lieu, on y sait cependant se procurer les objets qu'on desire en donnant en échange quelque chose d'une valeur équivalente. Chez quelques nations, l'acheteur consacre ses services pour un certain tems aux parens de la femme qu'il recherche : chez d'autres, il chasse pour eux dans l'occasion & les aide ou à cultiver leurs champs ou à creuser leurs canots. Chez quelques autres enfin, il leur fait présent des choses les plus estimées & les plus recherchées pour leur utilité ou leur rareté (1) : il en reçoit sa femme

(1) Lafitau, *Mœurs des Sauv. I*, 560. Charlevoix, *Nouv. Franc. III*, 285. Her-

en retour. Toutes ces causes jointes au peu de cas que tous les sauvages font des femmes, portent un Américain à regarder sa femme comme une servante qu'il a acquise, & à se croire en droit de la traiter comme un être inférieur (1). Chez toutes nations non civilisées, il est vrai, les fonctions de l'économie domestique, naturellement réservées aux femmes, sont si nombreuses qu'elles les assujétissent aux travaux les plus pénibles, & leur font porter plus de la moitié du fardeau qui devroit être le partage commun des deux sexes. Mais en Amérique particulierement, leur condition est si misérable, & la tyrannie qu'on exerce sur elles si cruelle, que le mot de servitude est encore trop doux pour donner une juste idée

---

rera, *dec.* 4, *lib. VI*, *c.* 7. Dumont II, 156.

(1) Dutertre II, 382. Borde, *Relat. des Mœurs des Caraïbes*, *p.* 21. Biet, 357. La Condamine, *p.* 110. Fermin, I, 79.

des malheurs de leur état. Parmi quelques tribus la femme eſt conſidérée comme une bête de ſomme deſtinée à tous les travaux & à toutes les fatigues, & tandis que l'homme perd ſa journée entiere dans la diſſipation ou dans la pareſſe, elle eſt condamnée à un travail continuel. On lui impoſe les ouvrages les plus pénibles ſans en avoir de reconnoiſſance. Il n'eſt point de circonſtance dans la vie qui ne rappelle aux femmes cette infériorité humiliante. Il ne leur eſt permis d'approcher de leurs maîtres qu'avec le plus profond reſpect; les hommes ſont pour elles des êtres ſi ſupérieurs qu'elles ne peuvent pas même manger en leur préſence (1). Enfin dans quelques contrées de l'Amérique, leur deſtinée eſt ſi affreuſe qu'on a vu des femmes devenues barbares par les mouvemens même de la tendreſſe

(1) Gumilla I. 153. Baſſere, 164. Labat, vol. II, 78. Chanvalon, 51. Dutertre, II. 300.

maternelle, arracher la vie à leurs filles pour leur épargner la servitude intolérable à laquelle elles alloient être condamnées. C'est ainsi que la premiere institution de la vie sociale est pervertie en Amérique : c'est ainsi qu'en mettant tant d'inégalité, en établissant des distinctions si cruelles dans cette union domestique, que la nature avoit destinée à inspirer aux deux sexes des sentimens doux & humains, on la fait servir à rendre l'homme dur & farouche & à dégrader la femme par l'abaissementde la servitude.

C'est peut-être à cette oppression dans laquelle elles gémissent qu'on doit attribuer en partie le peu de fécondité des femmes chez les nations sauvages (1). La vigueur de leur constitution physique est épuisée par l'excès du travail : les moyens de subsistance dans la vie sauvage sont si peu nombreux &

(1) Gumilla II, 233-238. Herrera, *decad.* 7, *lib.* IX, *c.* 4.

ſi (1) incertains qu'elles ſont forcées de prendre une multitude de précautions pour prévenir une multiplication trop rapide. Parmi les tribus errantes, dont la ſubſiſtance dépend principalement de la chaſſe, la mere ne peut guere donner ſes ſoins à un ſecond enfant avant que le premier ait atteint aſſez de force pour être en quelque ſorte indépendant des ſoins de la tendreſſe maternelle. C'eſt-là ſans doute la ſource de cet uſage univerſel parmi les femmes Américaines de nourrir leurs enfans pendant pluſieurs années (2), & comme elles ſe marient preſque toujours fort tard, le tems de leur fécondité eſt paſſé avant qu'elles aient pu achever d'élever ſucceſſivement deux ou trois enfans (3). Parmi les tribus groſſieres, qui

(1) Lafitau, I, 590. Charlevoix, III, 304.
(2) Herrera, *decad.* 6, *l.* 1, *c.* 4.
(3) Charlevoix III, 303. Dumont, *mém. ſur la Louiſiane II*, 270. Denys, *hiſt. nat de l'Amérique II*, 365. Charlevoix, *hiſt. du Parag. II*, 422.

n'ont ni assez de prévoyance ni assez d'industrie pourfaire des provisions de vivres, c'est une maxime générale qu'il ne faut jamais se charger d'élever plus de deux enfans (1) ; aussi ne trouve-t-on jamais parmi ces peuples des familles aussi nombreuses que dans les sociétés civilisées (2). Quand il naît deux jumeaux, l'un des deux est communément abandonné, parce que la mere ne pourroit suffire à les élever l'un & l'autre (3). Lorsqu'il arrive que la mere meurt dans le tems qu'elle nourrit son enfant, on ne peut plus espérer de conserver sa vie & on l'enterre à côté de sa mere (4). Enfin dans ces disettes fréquentes auxquelles les

(1) Techo's *account of Paraguay*, *&c.* Churchill *collect.* 6, 108. *Lettr. edif.* 24. 200. Lozano, *descr* 92.

(2) Maccleur's *Journal*, 63.

(3) *Lettr. edif.* X, 200. Voyez la NOTE LI.

(4) Charlevoix III, 368. *Lettr. edif.* X. 200. P. Melch. Hernandès, *memor. de cheriqui.* Colbert *collect. orig. pap.* 1.

Américains sont exposés par leur stupide indolence, la difficulté de nourrir les enfans devient quelquefois si grande qu'il n'est point rare de les voir abandonnés & même tués par leurs parens (1). C'est ainsi que le sentiment des peines qu'il faut se donner dans la vie sauvage pour conduire les enfans jusques à l'âge mûr, étouffe souvent la voix de la nature parmi les Américains & les rend même insensibles aux vives émotions de la tendresse paternelle.

Mais quoique la nécessité oblige les habitans de l'Amérique à mettre des bornes à l'accroissement de leur famille, il s'en faut bien cependant qu'ils manquent d'affection & d'attachement pour leur progéniture. Tant que la foiblesse des enfans exige leurs secours, ils sentent fortement le pouvoir de l'instinct de la nature, & aucun peuple ne peut les surpasser dans les soins de la ten-

(1) Venegas, *hist. of Californ.* I, 82.

dresse paternelle (1). Mais chez les nations barbares la dépendance des enfans & le pouvoir des peres ont bien moins de durée que chez les peuples policés. Quand une éducation prévoyante doit préparer les enfans aux fonctions variées de la vie civile ; quand ils doivent acquérir la connoissance des sciences les plus abstraites ou se former aux arts les plus compliqués avant d'entrer dans la carriere du monde, les soins attentifs des parens ne se bornent pas aux jours de l'enfance ; ils s'étendent encore jusqu'à l'établissement de l'homme dans la société. Et même alors les tendres inquiétudes des parens ne sont pas finies : leur protection est encore souvent nécessaire ; leur sagesse & leur expérience sont encore des guides utiles. C'est ce qui forme une union permanente entre les enfans & les peres. Mais dans la simplicité de la vie sauvage la tendresse pater-

(1) Gumilla I, 211. Biet, 390.

ternelle, ſemblable à cette affection d'inſtinct que les animaux ont pour leurs petits, ceſſe dès que les enfans ſont parvenus à l'âge de maturité. Il ne faut pas de longues inſtructions pour les rendre propres au genre de vie auquel ils ſont deſtinés. Les parens, auſſi-tôt qu'ils ont rempli leurs devoirs, auſſi-tôt qu'ils ont conduit leurs enfans juſqu'au-delà de cet âge de foibleſſe où ils ne peuvent point ſubvenir à leurs propres beſoins, leur laiſſent une entiere liberté. Ils ne leur donnent preſque jamais de conſeils, ils ne les grondent & ne les châtient point, ils les laiſſent enfin maîtres abſolus de leurs propres actions (1). Dans une cabane américaine, le pere, la mere & les enfans vivent enſemble comme des perſonnes que le haſard auroit raſſemblées, ſans avoir jamais

(1) Charlevoix III, 272 Biet, 390. Gumilla, I, 212. Lafitau, I, 602. Creuxii *Canad*, *p*. 71. Fernandès, *relát. hiſt. de los chequit*. 33.

les uns pour les autres aucune de ces attentions qui sembleroient devoir naître des rapports qui les unissent (1). Le souvenir des bienfaits qu'on a reçus dans la premiere enfance est trop foible pour exciter ou nourrir la tendresse filiale, lorsqu'elle n'est plus entretenue par les soins de l'amour paternel. Plein du sentiment de sa liberté & impatient de toute gêne, le jeune Américain s'accoutume à agir toujours comme s'il étoit entierement indépendant. Il n'a pas plus de reconnoissance pour ses parens que pour toutes les autres personnes qui vivent avec lui. Il les traite même quelquefois avec tant de mépris, d'insolence & de cruauté que tous ceux qui en ont été les témoins en ont été pénétrés d'horreur (2). Ces mœurs, qui

---

(1) Charlevoix, *nouv. Franc. III*, 273.

(2) Gumilla, I, 212. Dutertre, II, 376. Charlevoix, *nouv. Franc. III*, 309. Charlevoix, *hist. du Paraguay*, *I*, 115. Lozano,

ſemblent naturelles à l'homme dans l'état ſauvage, parce qu'elles ſont le produit des circonſtances de cet état même, influent puiſſamment ſur les deux plus grands rapports de la vie domeſtique. Dans l'union des deux ſexes, elles introduiſent une grande inégalité entre l'homme & la femme; elles bornent la durée & affoibliſſent la force de l'union des peres & des enfans.

Inſtitutions politiques.

IV. Après avoir parlé de l'état domeſtique chez les Américains, nous ſommes conduits naturellement à conſidérer leur gouvernement civil & leurs inſtitutions politiques. Dans toutes les recherches concernant l'état de l'homme raſſemblé en ſociété, les moyens de ſubſiſtance ſont le premier objet qui doit fixer l'attention. Les loix & la police varient toujours avec ces moyens. Les inſtitutions naiſſent des idées & des beſoins des

---

deſcr. del gran. Chaco, *p.* 68-108-101. Fernand. *relac. hiſt. de los chiquit.* 426.

tribus où elles s'établissent : celles des peuples pêcheurs & chasseurs, qui peuvent à peine se former l'idée de quelqu'espece de propriété, doivent être beaucoup plus simples que celles des peuples qui se sont fixées sur une terre qu'ils cultivent réguliérement, & chez lesquels il existe des droits de propriété, non-non-seulement sur les productions du sol, mais sur le sol même.

Tous les peuples de l'Amérique dont nous parlons doivent être mis dans la premiere classe. Mais quoiqu'ils puissent être tous également compris sous le nom de peuples sauvages, quelques-uns étoient beaucoup plus avancés que les autres dans les arts qui préparent des subsistances pour l'avenir. Jamais l'homme ne s'est montré & n'existera peut-être dans un état plus sauvage qu'on ne le trouve dans les vastes plaines du midi de l'Amérique. Quelques peuples ne subsistent que des productions spontanées de la nature. Ils ne mon-

trent aucune inquiétude, ils n'emploient presqu'aucune précaution, ils n'exercent aucun art & aucune industrie pour s'assurer les choses les plus nécessaires à la vie. Les *Topayers* du Bresil, les *Guaxeros* de Terre-ferme, les *Caiguas*, les *Moxos* & quelques autres peuples du Paraguai ne connoissent absolument aucune espece de culture. Ils ne savent même ni semer, ni planter. La culture du manioc avec lequel on fait le pain de cassave est un art trop compliqué pour leur industrie, ou trop fatigant pour leur paresse. Les racines que la terre produit d'elle-même, les fruits & les grains qu'ils recueillent dans les bois, avec les lézards & les autres reptiles que la chaleur engendre toujours dans les terreins gras & arrosés par de fréquentes pluies, forment leur nourriture pendant une partie de l'année (1). Ils vivent de la pêche le

(1) Nieuhoff, *hist. of Brasil.* Churchill *collect. II*, 134. Simon, *conquista de*

reste du tems. La nature elle-même semble avoir favorisé la paresse de ce peuple, par la profusion avec laquelle elle lui donne tout ce qui suffit à ses besoins. Les vastes rivieres de l'Amérique méridionale fournissent en abondance les poissons les plus délicats & les plus variés. Les lacs & les marais, formés par les inondations annuelles des eaux, sont remplis de différentes especes de poissons qui y restent comme en des réservoirs naturels pour les besoins des habitans : il y a des lieux où le poisson est en si grande abondance qu'il ne faut ni art ni adresse pour le pêcher (2). En quelques autres endroits les Naturels du pays ont trouvé le moyen d'infecter les eaux du suc de certaines plantes qui enivre le pois-

---

tierra-firme, *p.* 156. Techo, *account of Paraguay*. Churchill, VI, 78. *Lettr. edif.* 23-384-10 190. Lozano, *desc. del gran Chaco*, *p.* 81. Ribas, *hist. de los Triunfos*, *p.* 7.

(2) Voyez la NOTE LII.

ſon de maniere qu'il vient flotter ſur la ſurface de l'eau où l'on le prend avec la main (1). Quelques tribus ont l'art de le conſerver ſans le ſecours du ſel, en le faiſant ſécher ou fumer ſur des claies au moyen d'un feu très-lent (2). La fécondité des rivieres de l'Amérique méridionale a engagé pluſieurs peuples à ne vivre que ſur les côtes & à ſe confier entiérement pour leur nourriture à l'abondance des poiſſons que les eaux leur fourniſſent (3). Dans cette partie du globe, la chaſſe n'a point été la premiere occupation de l'homme; il y a été pêcheur avant d'être chaſſeur; & comme la pêche n'exige ni autant d'activité ni autant d'adreſſe que la chaſſe, les peuples qui ſont encore dans ce premier état ne peuvent pas

(1) Voyez la NOTE LIII.

(2) La Condamine, 159. Gumilla, II, 37. *Lettr, edif.* 14. 199. 23. 328 Acugna, *relat. de la riv. des Amazones* 138.

(3) Barrere, *relat. de la Fr. equinox*, p. 155.

avoir le même dégré d'intelligence & d'industrie. Les nations qui habitent les bords de l'Orénoque & du Maragnon, sont évidemment les moins actives & les plus stupides de toutes les nations Américaines.

Mais il n'y a que les peuples qui vivent le long des grandes rivieres qui puissent subsister ainsi. Presque aucune des nations d'Amérique, répandues dans les vastes forêts qui couvrent cette contrée, ne pouvoit se procurer des subsistances avec la même facilité, quoique ces forêts, particulierement celles du midi de l'Amérique, fussent remplies de gibier (1). Il falloit toujours & beaucoup d'activité & beaucoup d'adresse pour le poursuivre & pour l'atteindre. La nécessité força les Américains à être actifs & leur apprit à devenir industrieux. La chasse fut leur principale

(1) P. Martyr, *decad. p.* 324. Gumilla, II, 4, *&c.* Acugna, I, 156.

occupation,

occupation ; & comme c'eſt un exercice qui exige beaucoup de courage, de force & d'adreſſe, elle fut conſidérée auſſi comme une occupation auſſi honorable que néceſſaire. Elle étoit réſervée particulierement aux hommes : ils s'y exerçoient dès la plus tendre jeuneſſe. Un chaſſeur hardi & courageux étoit placé par l'opinion publique à côté du guerrier le plus diſtingué & l'alliance du premier étoit ſouvent préférée à celle du ſecond (1). Preſque aucun des moyens que l'homme a imaginés pour ſurprendre & détruire les animaux ſauvages, n'étoit inconnu aux Américains. Quand ils ont entrepris une chaſſe, ils ſortent de cette indolence qui leur eſt naturelle ; ils développent des facultés de leur eſprit qui demeuroient preſque toujours cachées, & deviennent actifs, conſtans &

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Fran. III*, 115.

infatigables. Leur ſagacité à découvrir leur proie égale leur adreſſe à la tuer. Toutes leurs facultés étant conſtamment dirigées vers cet objet, ils montrent une fécondité d'invention & leurs ſens ont acquis un degré de fineſſe, qu'on a peine à concevoir. Ils diſtinguent les divers animaux à des traces de leurs pas qui échapperoient à tous les autres yeux, & ils les pourſuivent avec intrépidité à travers les forêts les plus impénétrables. Lorſqu'ils attaquent le gibier directement, preſque jamais leurs fleches ne manquent (1) le but, & lorſqu'ils lui tendent des piéges, il eſt preſqu'impoſſible qu'il leur échappe. Dans quelques peuplades il n'étoit permis aux jeunes gens de ſe marier que lorſqu'ils avoient fait preuve de leur habileté dans la chaſſe & lorſqu'ils avoient montré bien évi-

(1) Biet, *voy. de la Fr. equinox*, 357. Davies, *discov. of the river. of Amaz.* Purchas, IV, 1287.

demment qu'ils étoient capables de ſubvenir à tous les beſoins d'une famille. Quoique l'eſprit des Américains ſoit naturellement très-peu actif, l'émulation qui les excite à chaque inſtant leur a fait imaginer des moyens qui facilitent beaucoup les ſuccès de leur chaſſe. La plus remarquable de leurs découvertes en ce genre eſt celle d'un poiſon dans lequel ils trempent les fleches dont ils ſe ſervent. La plus légere bleſſure de ces fleches empoiſonnées eſt toujours mortelle. Si elles percent ſeulement la peau le ſang ſe fige & ſe glace dans un moment; l'animal le plus vigoureux tombe ſans mouvement ſur la terre. Ce poiſon cependant malgré ſa violence & ſa ſubtilité ne corrompt point la chair de l'animal qu'il fait périr: on peut la manger en toute ſûreté & elle conſerve toutes les qualités qui lui ſont naturelles. Les peuples du Maragnon & de l'Orénoque compoſent principalement ce poiſon avec des ſucs

extraits d'une racine qu'ils nomment *curare* & qui est une espece de liane (1).

Dans quelques autres pays de l'Amérique on emploie le suc du *Mancenilier* qui agit pour le moins avec autant d'activité. Pour les peuples qui possedent ce secret, l'arc est une arme plus meurtriere qu'un fusil, & dans leurs mains habiles sert à faire un grand carnage des oiseaux & des quadrupedes dont les forêts de l'Amérique sont remplies.

Mais la vie de chasseur n'est qu'un degré qui conduit l'homme à un état de société plus avancé. La chasse, dans les pays même où le gibier est le plus abondant & où les chasseurs ont le plus d'adresse, ne peut donner qu'une subsistance incertaine & qui manque même totalement dans certaines saisons de l'année. Si le sauvage fait dé-

(1) Gumilla II, 1. La Condamine, 208. *Recherches philosoph. II*, 239. Bancroft, *nat. hist. of Guyana*, 281.

pendre entierement ſa ſubſiſtance de ſes fleches, il ſe voit ſouvent réduit avec ſa famille aux plus cruelles extrêmités (1). Il n'eſt guere de pays où la terre produiſe aſſez d'elle-même pour ſuffire à tous les beſoins de l'homme. Dans les climats les plus doux & où les terres ſont les plus fécondes, l'induſtrie & la prévoyance ſont néceſſaires juſqu'à un certain point pour s'aſſurer une ſubſiſtance conſtante. L'expérience des diſettes qu'éprouvent les peuples chaſſeurs leur fait ſurmonter enfin cette horreur preſqu'invincible qu'ils ont pour le travail & les oblige à avoir recours à la culture des terres comme à un ſupplément à la chaſſe. Il y a des ſituations particulieres où de petites tribus peuvent ſubſiſter de la pêche, indépendamment des productions que le travail peut arracher à la terre; mais dans toute l'étendue de l'Amérique il ſeroit

(2) Voyez la NOTE LIV.

difficile de trouver quelque nation de chaſſeurs qui n'eût pas une eſpece de culture.

Fruits divers de leur culture.

Leur agriculture n'eſt cependant ni étendue ni pénible. Comme le gibier & le poiſſon font leur principale nourriture, ils ne ſe propoſent en cultivant la terre que de ſuppléer au défaut accidentel de ces deux moyens de ſubſiſtance. Dans le continent méridional de l'Amérique, les Naturels bornoient leur induſtrie à élever certains végétaux, qui dans un ſol riche & ſous un climat chaud parviennent aiſément à la maturité. Le principal étoit le maïs, plus connu en Europe ſous le nom de bled d'Inde ou de Turquie, eſpece de grain très-prolifique, d'une culture ſimple, agréable au goût & qui donne une nourriture forte & ſavoureuſe. Le ſecond de ces végétaux eſt le manioc, qui acquiert le volume d'un gros abriſſeau ou d'un petit arbre, & produit des racines qui reſſemblent aſſez aux navets. Après en

avoir exprimé avec ſoin le ſuc, on réduit ces racines en une poudre fine, dont on fait des gâteaux minces, appellés pain de caſſave, & qui, quoiqu'inſipides au goût, ne ſont pas une mauvaiſe nourriture (1). Comme le ſuc du manioc eſt un poiſon mortel, quelques auteurs ont vanté l'induſtrie des Américains qui ont ſu convertir en un aliment ſain une plante vénéneuſe; mais on devroit plutôt n'y voir qu'un de ces expédiens auxquels la néceſſité de trouver un moyen de ſubſiſtance force les nations ſauvages; & peut-être les hommes n'ont-ils été conduits à cette découverte que par des procédés gradués où il n'y a plus rien de merveilleux.

Il y a une eſpece de manioc, entierement dépouillée de qualité

(1) Sloane, *hiſt. of Jamaica*, *introd. p.* 18. Labat, I, 394. Acoſta, *hiſt. ind. Occid. natur. lib. IV*, *c.* 17. Ulloa I, 62. Aublet, *mémoire ſur le manioc. Hiſt. des plantes*, *t.* 2, *p.* 65, *&c.*

nuisible, & qu'on peut manger sans aucune autre préparation que celle de le faire griller sur la cendre chaude. Il est probable que cette espece fut la premiere dont les Américains firent leur nourriture; & la nécessité leur ayant appris par degrés l'art de séparer les sucs nuisibles de l'autre espece, ils ont ensuite trouvé par les expériences que celle-ci étoit la plus prolifique ainsi que la plus nourrissante des deux (1). Le troisieme des végétaux dont nous avons parlé est le plantain, qui s'éleve à la hauteur d'un arbre, & qui cependant croît avec une telle rapidité qu'en moins d'un an il récompense de ses fruits l'industrie du cultivateur qui l'a planté. Le plantain grillé tient lieu de pain & donne un aliment agréable & nourrissant (2). Le quatrieme est la patate, dont la culture & les qua-

(1) Martyr, *dec.* 301. Labat, I, 411, Gumilla, III, 192. *Machuca milie Indiana*, 164. Voyez la NOTE LV.

(2) Voyez la NOTE LVI.

lités sont trop connues pour avoir besoin d'être décrites. Le sixieme est le piment, arbuste qui produit un épicerie aromatique & forte. Les Américains qui, comme les autres habitans des climats chauds, aiment les saveurs chaudes & piquantes, regardent cet assaisonement comme un besoin de la vie & le mêlent en grande quantité avec tous les alimens dont ils se nourrissent (1).

Telles sont les diverses productions qui formoient le principal objet de la culture chez les peuples chasseurs du continent de l'Amérique. Avec une industrie médiocrement active & un peu de prévoyance, ces productions auroient suffi pour subvenir aux besoins d'un peuple nombreux. Mais des hommes accoutumés à la vie libre & errante de chasseurs, sont incapables de toute assiduité réguliere au travail, & regardent l'agriculture comme

(1) Gumilla III, 117. Acosta, lib. IV, c. 20.

O v

une occupation d'un ordre inférieur. Ainſi les proviſions de ſubſiſtance que les Américains tiroient de la culture, étoient ſi bornées & ſi peu aſſurées, que ſi quelqu'accident rendoit leurs chaſſes moins heureuſes qu'à l'ordinaire, ils étoient ſouvent réduits à la plus grande diſette.

Dans les iſles la maniere de vivre étoit fort différente. On n'y connoiſſoit aucun des grands animaux qui abondent ſur le continent : on n'y a trouvé que quatre eſpeces de quadrupedes, outre une race de petits chiens muets ; & les plus grands de ces quadrupedes n'excédoient pas la groſſeur d'un lapin (1). Il ne falloit ni activité ni courage pour aller à la chaſſe de ſi petits animaux ; auſſi la principale occupation d'un chaſſeur dans ces iſles étoit de tuer des oiſeaux, qui ſur le continent étoient regardés comme un gibier ignoble, aban-

(1) Oviedo, *lib. XII, in proem.*

donné à la poursuite des jeunes garçons (1). Les habitans des isles ont donc été forcés par ce défaut de gibier & par leur situation même, à chercher dans la pêche leur principal moyen de subsistance (2): leurs rivieres, & la mer dont ils étoient environnés, leur fournissoient avec abondance ce genre de nourriture. Dans certaines saisons, les tortues, les crabes, & d'autres coquillages se trouvoient sur les côtes en si grande quantité, que ces insulaires trouvoient à s'en nourrir avec une facilité qui convenoit fort à leur indolence (3). En d'autres tems, ils mangeoient des lézards & d'autres reptiles dégoûtans (4). Ils joignoient d'ailleurs à

(1) Ribas, *hist. de los triumf*, *p.* 13. De la Potherie, II, 33. III, 20.

(2) Oviedo, *lib.* XII, *c.* 1. Gomara, *hist. gén. c.* 28.

(3) Gomara, *hist. gén. c.* 9. Labat II, 221, *&c.*

(4) Oviedo, *lib.* XIII, *c.* 3.

la pêche quelque ſorte de culture. Le maïs (1), le manioc, & d'autres plantes étoient cultivés dans les iſles de la même maniere que ſur le continent; mais tout le produit de leur induſtrie, joint à ce que la terre produiſoit d'elle-même, n'étoit pour eux qu'une foible reſſource. Quoiqu'ils ſe contentaſſent d'une petite quantité de nourriture, à peine tiroient-ils de la terre ce qui étoit néceſſaire à leur conſommation, & ſi quelques Eſpagnols venoient à s'établir dans un canton, il ſuffiſoit de ce petit ſurcroît de bouches ſurnuméraires pour épuiſer leurs proviſions & amener la famine.

Agriculture bornée & imparfaite.

Raiſons de cette imperfection.

Deux circonſtances, communes à toutes les nations ſauvages de l'Amérique, concoururent avec celles dont j'ai déjà parlé, non-ſeulement à rendre leur agriculture très-imparfaite, mais encore à reſtraïndre leur induſtrie dans toutes leur

(1) Voyez la NOTE LVII.

opérations. Ils n'avoient point d'animaux domestiques & ils ne connoissoient point l'usage des métaux.

Manque d'animaux domestiques.

En d'autres parties du globe, l'homme, même dans l'état de société le plus sauvage, se montre encore comme le maître de la terre, donnant des loix aux différentes classes d'animaux, qu'il a apprivoisées & réduites en servitude. Le Tartare poursuit sa proie sur le cheval qu'il a élevé, ou conduit les nombreux troupeaux qui lui fournissent sa nourriture & le vêtement. L'Arabe a rendu le chameau docile & fait servir à son usage la force & la patience de cet animal. Le Lapon a soumis le renne à sa volonté, & les habitans même du Kamskatka ont formé les chiens au travail. C'est une des plus belles prérogatives de l'homme, un des plus grands efforts de son intelligence & de son pouvoir que cet empire qu'il exerce sur les créatures d'une classe inférieure : sans cet

empire, sa domination est imparfaite ; c'est un monarque sans sujets, un maître sans serviteurs. Il est obligé d'exécuter tous ses travaux par la force seule de ses bras, & telle étoit les condition des nations sauvages en Amérique. Leur esprit étoit si peu cultivé, leur union sociale si imparfaite, qu'ils ne paroissoient pas sentir la supériorité de leur nature, & qu'ils laissoient tous les animaux jouir de leur liberté sans songer à exercer leur pouvoir sur aucun. Il est vrai que la plupart des animaux qui ont été rendus domestiques sur notre continent, n'existoient pas dans le nouveau monde ; mais ceux qui sont particuliers à l'Amérique, ne sont ni assez farouches ni assez redoutables pour n'avoir pu être domptés & asservis. Il y a quelques animaux dont les especes sont communes aux deux continens ; mais le renne qui a été apprivoisé & soumis au joug dans un des deux hémispheres, est resté sauvage dans l'autre. Le

Bison d'Amérique est évidemment de la même espece que le boeuf d'Europe (1). Les nations même les plus grossieres de notre continent ont rendu cet animal domestique, & c'est par son secours que les hommes ont sçu exécuter des travaux nécessaires avec plus de facilité, & augmenter utilement leurs moyens de subsistance. Les habitans de plusieurs régions du nouveau monde, où le bison est très-commun, en auroient pu tirer les mêmes avantages ; il n'est pas d'une nature si indocile qu'on n'eût pu l'élever à rendre aux hommes les mêmes services que lui rendent les bêtes à cornes (2). Mais dans l'état où les Américains ont été trouvés lors de la découverte, un sauvage est l'ennemi des autres animaux, non leur supérieur. Il les chasse & les détruit ; mais il ne sait ni les multi-

(1) M. de Buffon, *hist. nat. art.* Bison.

(2) Hennepin, *nouv. dec. p.* 192. Kalin, *voy. dans l'Am. sep.* I, 207.

plier ni les gouverner (1).

Cette circonſtance forme peut-être la diſtinction la plus importante qu'il y ait entre les habitans de l'ancien & du nouveau monde, celle qui donne aux peuples civiliſés plus de ſupériorité ſur ceux qui reſtent ſauvages. Les plus grandes opérations de l'homme pour changer & embellir la face de la nature, & ſes efforts les plus puiſſans pour augmenter la fécondité de la terre, s'exécutent au moyen des ſecours qu'il reçoit des animaux qu'il a apprivoiſés & formés au travail. C'eſt par leur force qu'il parvient à dompter le ſol rebelle & à convertir en champs fertiles les déſerts & les marais. Mais l'homme dans l'état de civiliſation eſt ſi familiariſé avec l'uſage des animaux domeſtiques qu'il ne réfléchit guere ſur les avantages ineſtimables qu'il en retire. Suppoſons-le cependant,

(1) M. de Buffon, *hiſt. nat. IX*, 95. *Hiſt. philoſ. & politique des deux Indes. VI*, 364.

même dans l'état de société le plus parfait, privé de l'utile secours de ces animaux, nous verrons cesser à quelques égards son empire sur la nature, & il restera un animal foible, embarrassé de trouver les moyens de subsister, & incapable de tenter ces entreprises pénibles que leur assistance le met en état d'exécuter avec tant de facilité.

Usage des métaux utiles inconnu.

Il est très-difficile de décider si l'empire que l'homme exerce sur les animaux, ou l'usage qu'il a su faire des métaux a le plus contribué à étendre son pouvoir. L'époque de cette importante découverte est inconnue, & dans notre hémisphere elle ne peut être que très-reculée. Il n'y a que la tradition & quelques instrumens grossiers de nos ancêtres, retrouvés par hasard, qui nous apprennent que les hommes ignoroient anciennement l'usage des métaux & tâchoient d'y suppléer en employant les cailloux, les coquilles, les os & d'autres substances dures aux mêmes usages

auxquels les peuples policés font ſervir les métaux.

La nature complette la formation de quelques métaux : l'or, l'argent & le cuivre ſe trouvent purs & parfaits dans les fentes des rochers, dans le ſein des montagnes, dans le lit des rivieres. Ces métaux furent donc les premiers qu'on dut connoître & les premiers dont on fit uſage. Mais le fer, qui eſt le plus utile de tous & celui auquel l'homme a le plus d'obligation, ne ſe trouve jamais dans ſon état parfait : ſon minerai groſſier & rebelle doit être ſoumis deux fois à la puiſſance du feu & ſubir deux opérations pénibles avant de devenir propre à aucun ſervice. L'homme a dû connoître pendant long-tems les autres métaux avant que d'acquérir l'art de fabriquer le fer, & avant que d'arriver à ce degré d'induſtrie néceſſaire pour perfectionner une invention qui lui fournit les inſtrumens au moyen deſquels il ſubjugue la terre & commande à

tous ses habitans. Mais à cet égard, ainsi qu'à plusieurs autres, l'infériorité des Américains étoit bien frappante. Toutes les tribus sauvages, dispersées sur le continent & dans les isles, ne connoissoient point du tout les métaux que le sol produit en abondance, si nous en exceptons un peu d'or qu'ils recueilloient dans les torrens qui tomboient des montagnes & dont ils faisoient quelques ornemens. Les moyens qu'ils avoient imaginés pour suppléer au défaut de ces métaux nécessaires, étoient extrêmement grossiers. L'ouvrage le plus simple étoit pour eux de la plus grande difficulté & exigeoit les plus grands efforts de travail. Ils n'avoient pour abattre les bois que des haches de pierre & ils y employoient des mois entiers. Creuser un canot étoit pour eux l'ouvrage d'une année, & souvent le bois dont ils le faisoient étoit pourri avant que le canot fût achevé. Leurs travaux pour l'agriculture étoient également

lents & imparfaits. Dans les contrées couvertes de hautes forêts il falloit les efforts réunis d'une peuplade entiere pour nétoyer le champ qu'on destinoit à la culture & ce travail demandoit beaucoup de tems & beaucoup d'efforts. Les hommes croyoient avoir assez fait quand ils avoient ainsi préparé grossiérement la terre ; les femmes, chargées du reste de la culture, la creusoient ou du moins la remuoient avec des hoyaux de bois & semoient ou plantoient ensuite. Là se terminoient tous les travaux, & la fertilité naturelle du sol devoit faire le reste. L'agriculture, lors même que l'homme est secondé par les animaux qu'il a soumis à son joug & par les instrumens divers qu'il a su fabriquer depuis la découverte des métaux, est toujours un travail très-pénible. Ce n'est jamais qu'à la sueur de notre front que nous pouvons féconder la terre. Il n'est donc pas étonnant que des peuples privés

de tous ces ſecours aient fait ſi peu de progrès dans l'agriculture & qu'ils aient toujours dépendu pour leur ſubſiſtance de la pêche & de la chaſſe, beaucoup plus que des productions qu'ils tiroient de la terre.

Les inſtitutions politiques naiſſent de cet état.

Après avoir fait connoître la maniere de ſubſiſter des peuplades groſſieres de l'Amérique, nous pouvons en déduire la forme & l'eſprit de leurs inſtitutions politiques, & marquer les différences les plus frappantes qui ſe remarquent entre ces peuples ſauvages & les nations civiliſées.

1°. Ils ſont partagés en petites communautés.

1°. Ils ſont partagés en petites communautés indépendantes. Quand la chaſſe ſeule fournit à la ſubſiſtance de l'homme, il faut une grande étendue de terrein pour nourrir un très-petit nombre d'hommes. A meſure que les hommes ſe multiplient, les animaux qui leur ſervent de proie, diminuent ou fuyent à de grandes diſtances des habitations de leur ennemi. Tant que la chaſſe eſt

le principal moyen de ſubſiſtance ; la population eſt fort bornée & les hommes ſont obligés de ſe diſperſer, comme le gibier même qu'ils pourſuivent. Les animaux de proie, ſolitaires & inſociables de leur nature, ne vont point à la chaſſe en compagnie ; ils ſe plaiſent dans les profondeurs des forêts où ſans être troublés ils peuvent errer & détruire les autres animaux. Les peuples chaſſeurs reſſemblent par leurs occupations & par leur génie à ces animaux de proie. Ils ne peuvent former de grands corps parce qu'il leur ſeroit impoſſible de trouver leur ſubſiſtance, & ils ſont forcés de ſe ſéparer les uns des autres par de très-grandes diſtances. Tel étoit l'état des tribus Américaines : leur nombre étoit toujours très-petit, quoiqu'elles fuſſent répandues ſur de très-vaſtes contrées : elles étoient très-éloignées les unes des autres & dans des guerres & des rivalités continuelles. En Amérique le mot de *nation* ne réveille pas d'auſſi

grandes idées que dans les autres parties du globe. On l'applique à de petites ſociétés qui ne ſont composées que de deux ou de trois cent perſonnes, mais qui occupent ſouvent des pays plus conſidérables que certains royaumes de l'Europe. La Guyane, quoique plus étendue que la France & diviſée en un grand nombre de nations, ne contenoit pas plus de vingt-cinq mille habitans. Dans les plaines des bords de l'Orénoque, on fait plus de cent milles en différentes directions, ſans rencontrer une ſeule cabane & ſans trouver même des traces de créatures humaines. Dans le nord de l'Amérique, où le climat eſt plus rigoureux & la terre moins fertile, la miſere & la dépopulation ſont encore plus grandes. C'eſt-là qu'on fait des centaines de lieues à travers des forêts & des campagnes déſertes. L'homme ne peut guere occuper toute la terre, tant que la chaſſe continue

d'être sa principale ressource pour sa subsistance.

2°. Ils n'ont aucune idée de la propriété.

2°. Les peuples chasseurs ne connoissent point le droit de propriété. Comme les animaux qui nourrissent le chasseur ne sont point élevés par ses soins, il ne peut avoir aucun droit sur eux tant qu'ils errent dans les forêts. Dans le pays où le gibier est si abondant, qu'on peut le prendre sans beaucoup de peine, on ne songe point à s'approprier ce qu'on peut toujours avoir si aisément. Dans les pays au contraire où il est si rare que les dangers & les fatigues de la chasse exigent les efforts réunis de toute une tribu, de tout un village, il doit paroître appartenir également à tout le monde, parce que tout le monde a également contribué au succès de l'expédition. Les forêts chez les peuples chasseurs sont considérées comme la propriété d'une tribu, qui a le droit d'en exclure toutes les tribus rivales. Mais parmi ces tribus

bus il n'eſt point d'individu qui puiſſe s'arroger quelque portion particuliere de propriété, excluſivement à tous les autres membres de la ſociété. Tout appartient également à tous, & chacun va prendre dans le magaſin commun où l'on a mis le butin de la chaſſe, tout ce qui lui eſt néceſſaire pour ſa ſubſiſtance. Les principes qui reglent la principale occupation de leur vie, s'étendent auſſi aux travaux acceſſoires qu'ils y joignent. L'agriculture même n'a pu introduire parmi eux une idée complette de la propriété. Tandis que les hommes chaſſent, les femmes travaillent à la terre, & tous enſemble après avoir fini leurs tâches jouiſſent en commun des fruits de leurs travaux. Parmi quelques tribus toutes les productions de la terre ſont dépoſées dans des greniers publics pour être partagées enſuite entre tous les membres, ſuivant une juſte proportion des beſoins. Quoiqu'on les renferme dans des greniers

séparés, parmi quelques autres tribus, on n'y peut cependant jamais acquérir un droit assez exclusif de propriété pour qu'il soit permis à quelqu'un de jouir du superflu, tandis qu'autour de lui quelqu'un manque du nécessaire. Toutes les distinctions qui naissent de l'inégalité des richesses leur sont inconnues. Les noms même de riche & de pauvre n'ont pu pénétrer dans leurs langues. Ils sont enfin absolument étrangers à tous les rapports qui naissent de la propriété, ce grand objet des loix & de la politique, cette base principale de tous les gouvernemens que le genre humain a établis sur la terre.

Les hommes dans cet état conservent toujours un sentiment très-fort de leur indépendance & de leur égalité. Par-tout où la propriété n'est point établie, les distinctions qui naissent des qualités personnelles sont les seules qu'on puisse connoître, & ces distinctions

mêmes ne peuvent se rendre sensibles que dans les occasions où les hommes sont forcés à déployer toutes leurs facultés. Dans les tems de grand danger & dans les affaires difficiles, on consulte la sagesse & l'expérience des vieillards & l'on suit leurs conseils. Lorsqu'ils entrent en campagne contre l'ennemi, le guerrier le plus distingué par son courage se met à la tête de la jeunesse & la conduit aux combats (1). Quand ils vont en troupe à la chasse, le chasseur le plus adroit & le plus heureux dans ses entreprises se met encore à la tête de la troupe & en regle tous les mouvemens. Mais dans les tems de repos & de tranquillité, où l'on n'a plus aucune occasion de développer ces talens naturels, on ne connoît plus aucune espece de prééminence. Toutes les circonstances de la vie rappellent toujours aux membres de la

(1) Acosta, *hist.* *VI*, *c.* 19. Stadius, *hist. Brasil. lib.* *II*, *c.* 13. Debry, III, *p.* 10. Biet, 361.

communauté qu'ils sont égaux. Ils sont tous vêtus, nourris & logés de la même maniere. Rien de ce qui constitue la supériorité d'une part & la dépendance de l'autre n'est connu chez eux. Tout homme libre défend avec la plus grande fermeté les droits attachés à sa condition (1). Ce sentiment d'indépendance est tellement gravé dans leurs ames que rien ne peut l'en arracher, & que jamais le malheur n'a pu soumettre leur fierté à la servitude. Accoutumés à être les maîtres absolus de leurs actions, ils dédaignent d'exécuter les ordres d'un supérieur. N'ayant jamais essuyé aucune réprimande, ils ne peuvent souffrir aucune correction (2). Un grand nombre d'Américains, lorsqu'ils virent que les Espagnols les traitoient en esclaves, moururent de douleur ou se tuerent de désespoir (3).

(1) Labat VI, 124. Brickell, *hist. of Carol.* 310.

(2) Voyez la NOTE LXI.

(3) Oviedo, *lib. III*, *c.* 6, *p.* 97.

IV. Les idées de la ſubordination civile ſont toujours très-imparfaites & le gouvernement n'a jamais qu'une autorité bien foible chez des peuples qui ſont reſtés dans cet état. Quand la propriété eſt inconnue dans une nation ou qu'elle n'en a que des idées incomplettes ; quand les productions de l'induſtrie & les fruits ſpontanés de la terre ſont conſidérés comme appartenans à la ſociété entiere, il eſt difficile qu'il naiſſe parmi les concitoyens aucune de ces diſcuſſions qui exigent l'intervention des loix & de l'autorité publique.

Quand les droits qui naiſſent d'une propriété excluſive ne ſont pas connus encore, les grands objets des loix & du pouvoir judiciaire ne peuvent exiſter. Lorſque les ſauvages vont aux combats ou pour leur propre défenſe ou

---

Vega, *conquiſta de la Florida*, *I*, 30. II, 416. Labat, II, 138. Benzo, *hiſt. nov. orb. lib. IV*, *c.* 25.

pour envahir le territoire d'un ennemi, & lorſqu'ils ſont engagés dans quelqu'entrepriſe de chaſſe difficile & périlleuſe, alors on s'apperçoit que les membres d'une tribu ſont partie d'un corps politique; alors ils ſentent qu'ils ont une exiſtence commune avec les compagnons de leurs travaux, & ils ſuivent avec ſoumiſſion celui qui s'eſt diſtingué par ſa valeur & par ſa ſageſſe. Mais hors de ces cas où ils réuniſſent leurs efforts pour un intérêt commun, on n'apperçoit parmi eux aucune trace d'union politique (1); on ne voit aucune forme de gouvernement. Les noms de *magiſtrat* & de *ſujet* n'y ſont pas même en uſage. Chacun ſemble jouir encore de toute ſon indépendance naturelle. Si l'on propoſe quelqu'entrepriſe pour l'utilité publique, chaque membre de la communauté eſt libre d'y concourir

---

(1) Lozano, *deſc. del gran Chaco*, 93. Melendez, *teſoros verdaderos*, *II*, 23. Voyez la NOTE LXII.

ou de ne pas y concourir. Aucun réglement n'exige d'eux un ſervice comme un devoir. Toutes leurs réſolutions ſont volontaires & partent toujours des mouvemens naturels de leur ame (1). Dans la plupart de ces peuplades groſſieres on n'a pas même fait encore le premier pas qui conduit à l'établiſſement du pouvoir judiciaire. Le droit de la vengeance eſt laiſſé dans les mains des particuliers (2). Lorſqu'il y a eu quelque violence commiſe ou du ſang répandu, la communauté ne ſe charge point d'infliger ou de modérer la punition. C'eſt aux parens ou aux amis à venger l'offenſé ou la victime, & à recevoir la réparation offerte par le coupable. Si les vieillards s'entremettent, ce n'eſt jamais pour décider l'affaire, mais pour donner des conſeils qui ne ſont preſque

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 266, 268.

(2) Herrera, *dec.* 8, *lib. IV*, c. 8.

jamais écoutés. Comme il paroît honteux de laisser une offense impunie, le ressentiment est toujours implacable & éternel (1). On peut dire que parmi les Sauvages l'objet du gouvernement ne s'étend pas au-delà de l'intérieur des familles. Ils ne s'occupent jamais à maintenir un ordre général & public par l'exercice d'une autorité permanente ; & si des travaux communs maintiennent quelqu'union entre les membres d'une tribu, c'est sur-tout pour attaquer ou repousser l'ennemi avec plus de vigueur & d'avantage.

A quels peuples on doit appliquer cette description.

Telle étoit la forme de l'ordre politique établi chez presque toutes les nations de l'Amérique. C'est dans cet état que se trouvent toutes les peuplades répandues dans les vastes provinces qu'arrose le Mississipi, depuis l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, jusqu'aux

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. Fran. III*, 2)1. Lafitau I, 486. Cassani, *hist. de Nuevo Reyno de Granada*, 226.

confins de la Floride. Les peuples du Brésil, les habitans du Chili, quelques tribus du Paraguay & de la Guyane, & celles qui habitent les contrées qui s'étendent depuis l'embouchure de l'Orenoque jusqu'à la péninsule d'Yucatan, étoient aussi dans le même état. Dans ces sociétés si petites & si nombreuses, il devoit y avoir sans doute quelques variétés qui marquoient des différences dans les progrès de la civilisation. Mais ce seroit en vain que nous chercherions ces variétés; parce qu'elles n'ont pas été observées par des hommes en état de démêler ces légeres différences qui distinguent les nations les unes des autres lors même qu'elles ont en général le même caractere. A quelque chose près, le tableau que nous venons de tracer convient également à tous les peuples de l'Amérique qui joignoient un peu d'agriculture aux produits de la chasse & de la pêche.

Quelque imparfaites & gros-

ſieres que nous paroiſſent ces inſtitutions, il y avoit des tribus qui avoient fait encore moins de progrès. Parmi les nations qui vivoient uniquement de la chaſſe & de la pêche & qui n'avoient aucune eſpece d'agriculture, l'union & le ſentiment de la dépendance mutuelle entre les membres étoient ſi foibles, qu'on avoit peine à découvrir dans leurs actions quelqu'apparence d'ordre & de gouvernement. Il faut placer dans cette claſſe les Californiens, pluſieurs des petites nations qui habitent la vaſte contrée du Paraguay, quelques peuples des bords de l'Orenoque & de la riviere de Sainte-Magdeleine dans le nouveau royaume de Grenade (1).

Mais parmi ces nations même, où l'on apperçoit à peine l'ombre d'un gouvernement régulier, où l'autorité

---

(1) Venegas, 1,68, *Lett. édif. II*, 176. Techo, *hiſt. of Parag.* Churchill. VI, 78, *hiſt. gén. des voy.* XIV, 74.

eſt reſſerrée dans des bornes ſi étroites, on trouve quelquefois des inſtitutions qui donnent au chef un pouvoir qui ſemble oppoſé au caractere des peuples ſauvages. En obſervant les inſtitutions politiques établies par l'homme, ſoit dans l'état ſauvage, ſoit dans la civiliſation, on en découvre toujours quelques-unes d'irrégulieres qui contrarient l'ordre de toutes les autres, & qu'on s'efforceroit vainement de concilier avec le ſyſtême général des loix & des principes qui gouvernent les ſociétés dans les mêmes circonſtances. On en rencontre quelques-unes de ſemblables en Amérique parmi les peuples que nous avons confondus ſous le nom commun de Sauvages. Elles ſont ſi curieuſes & ſi importantes que je crois néceſſaire de les faire connoître & de remonter à leur origine.

Dans le nouveau monde comme dans toutes les autres parties du globe, les contrées froides & tem-

pérées sont le siége favori de la liberté & de l'indépendance. Là les ames sont fortes & vigoureuses comme les corps. Plein du sentiment de sa dignité personnelle & capable des plus grands efforts pour la faire respecter, l'homme y aspire toujours à l'indépendance, & rien ne peut soumettre sa fierté opiniâtre au joug de la servitude. Dans les climats chauds où les corps sont toujours énervés, où une sensation agréable & présente paroît la suprême félicité, l'homme consent aisément à passer sous la puissance d'un maître. Aussi en parcourant le continent de l'Amérique du nord au sud, nous verrons toujours l'autorité s'accroître avec la chaleur du climat, & les hommes perdre de leur activité à mesure que le soleil en acquiert davantage. Dans la Floride l'autorité des chefs & des Caciques étoit non-seulement permanente, mais héréditaire. On les avoit distingués par des ornemens particuliers, par des prérogatives

de différens genres, & leurs ſujets n'oſoient les approcher qu'avec ces démonſtrations de reſpect & de vénération que les ſujets d'un deſpote ſont accoutumés à employer en approchant du trône de leur maître (1). Chez les Natchez, nation qui habite ſur les bords du Miſſiſſipi, on connoît des différences de rang qui ſont abſolument ignorées des nations ſeptentrionales. Quelques familles ſont réputées nobles & jouiſſent de pluſieurs dignités héréditaires. Le corps du peuple eſt conſidéré comme vil & formé ſeulement pour la ſujétion. Ces diſtinctions ſont fixées par des noms qui marquent l'élévation de la premiere claſſe & l'abaiſſement ignominieux de la ſeconde. On donne aux nobles le nom de *reſpectables*, & aux gens du peuple celui de *puants*. Le premier chef, celui dans lequel

(1) Cardenas y cano *enſuyo Chrinol. à la hiſt. de Florida*, p. 46. Lemoine de Morgues *Joenes Floridœ*, *ap. de Bry*, *pt.* 2, 4, *&c.* Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Fr.* III, 467.

réside l'autorité suprême, est considéré comme un être d'une nature supérieure, comme le fils du soleil, le seul objet de leurs adorations. On n'en approche qu'avec une vénération religieuse & on lui rend les honneurs qui sont dus au représentant de la Divinité. Ses volontés sont des loix auxquelles on doit une obéissance aveugle. La vie de ses sujets est tellement dans sa dépendance, que le malheureux qui a pu lui déplaire va lui offrir sa tête avec une profonde humilité. Sa puissance ne finit pas avec sa vie : il doit être accompagné dans l'autre monde par les personnes qui l'ont servi dans celui-ci : plusieurs de ses domestiques, ses principaux officiers & ses femmes les plus chéries sont immolés sur sa tombe ; & telle est la vénération qu'il a inspirée que toutes ces victimes vont avec joie à la mort & regardent comme la distinction la plus honorable & la récompense

a plus belle de leur fidélité (1) l'être choisis pour accompagner eur maître au tombeau. Ainsi l'on voit établi chez les Natchez un despotisme parfait avec tout son cortége de superstition, d'arrogance & e cruauté ; & par une singuliere atalité ce peuple a éprouvé toutes es calamités qui appartiennent aux ations policées, quoiqu'il n'ait pas fait dans les arts & dans la civilisation beaucoup plus de progrès que les tribus dont il est entouré.

Dans les isles.

A Hispaniola, à Cuba & dans es grandes isles, les Caciques & es chefs jouissoient d'un pouvoir ort étendu, & leur dignité se transmettoit par droit héréditaire du pere au fils, avec les honneurs & es prérogatives distinguées qui y étoient attachées. Les sujets avoient un grand respect pour leur chef & e soumettoient à ses ordres sans

(1) Dumont, *mémoire hist. sur la Lousiane*, I, 175. Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr.* III, 419, *&c. Lettr. édif.* 20, 106, 111.

réserve & sans résistance (1). Les Caciques étoient distingués par des ornemens particuliers ; & pour augmenter & maintenir la vénération des peuples, ils avoient eu l'art d'appeller la superstition au secours de leur autorité. Ils présentoient leurs commandemens comme les oracles du ciel & prétendoient être doués du pouvoir de régler les saisons, de dispenser le soleil & la pluie, selon que leurs sujets en avoient besoin.

A Bogota.

Dans quelques parties du continent l'autorité des Caciques semble avoir été aussi étendue que dans les isles. Dans Bogota, qui est aujourd'hui une province du nouveau royaume de Grenade, il y avoit une nation plus nombreuse & plus avancée dans les différens arts qu'aucun autre peuple d'Amérique, à l'exception des Mexicains & des Péruviens. Elle subsistoit principa-

(1) Herrera, *dec.* 1, *lib. I, c.* 16, *lib. III, c.* 44, *p.* 88. *Vie de Colomb, chap.* 32.

lement du produit de l'agriculture. L'idée de propriété y étoit établie & les droits en étoient maintenus par des loix, transmises par tradition & observées avec un grand soin (1). Ce peuple vivoit dans de grandes villes ; il étoit vêtu d'une maniere convenable, & il avoit des maisons qu'on pouvoit regarder comme commodes en comparaison de celles des nations qui l'environnoient. Cette civilisation extraordinaire avoit produit des effets sensibles. Il y avoit une forme réguliere de gouvernement & un tribunal établi pour connoître des différens crimes & les punir avec sévérité. On y connoissoit la distinction des rangs. Le chef, à qui les Espagnols donnoient le titre de monarque, & qui méritoit ce nom par l'appareil & l'étendue de son autorité, gouvernoit avec un pouvoir absolu. Il avoit des officiers

(1) Piedrahita, *hist. de las conquistas del nouv. Reino. de gran. p.* 46.

de différens grades, & il ne paroiſſoit jamais en public ſans une ſuite nombreuſe : il étoit porté avec beaucoup de pompe dans une eſpece de palanquin, précédé par des coureurs qui alloient en avant pour faire nettoyer la route de ſon paſſage & la joncher de fleurs. La dépenſe de cette pompe extraordinaire ſe prenoit ſur les taxes & ſur les préſens qu'il recevoit du peuple, pour qui ce prince étoit un objet de vénération ſi impoſant que perſonne n'oſoit le regarder en face, ni même s'approcher de lui autrement qu'en détournant le viſage (1). Il y avoit ſur le même continent d'autres tribus, moins avancées dans la civiliſation que le peuple de Bogota, chez leſquelles cependant l'eſprit de liberté & d'indépendance, ſi naturel à l'homme ſauvage, étoit déjà ſoumis à une ſorte de police, & qui avoient des

(1) Herrera, *dec.* 6, *lib.* I, *c.* 2, *lib.* V, *c.* 56. Piedrahita, *c.* 5, *p.* 25, &c. Gomara, *hiſt.* *c.* 72.

Caciques revêtus d'une autorité assez étendue.

Il n'est pas aisé d'indiquer les circonstances ni de démêler les causes qui ont contribué à introduire & à établir parmi ces peuples une forme de gouvernement si différente de celui des tribus qui les environnent, & si opposé au génie des nations sauvages. Si les hommes qui ont eu occasion de les observer dans leur état primitif, y avoient apporté plus d'attention & de discernement, nous aurions pu en recevoir des lumieres suffisantes pour nous guider dans cette recherche. Si d'un autre côté l'histoire d'un peuple à qui l'usage de l'écriture est inconnu, n'étoit pas enveloppée de ténebres impénétrables nous pourrions tirer de cette source quelques éclaircissemens. Mais nous ne pouvons rien recueillir de satisfaisant ni des relations des Espagnols ni des traditions même des habitans ; il faut avoir recours aux conjectures pour expliquer les ir-

Cause de ces variétés.

régularités qui se présentent dans l'état politique des peuples dont nous parlons. Comme toutes ces tribus qui avoient déjà perdu leur liberté & leur indépendance naturelle, étoient situées sous la zone torride ou dans des pays qui en sont voisins, on peut supposer que le climat a contribué à les disposer à cet état de servitude, qui semble être la destinée de l'homme dans ces régions de la terre. Mais quoique l'influence du climat, plus puissante que celle d'aucune autre cause naturelle, ne doive pas être négligée, cette circonstance seule ne peut cependant pas suffire pour donner la solution du problême. Les actions des hommes sont si compliquées qu'il ne faut pas se hâter d'attribuer a un seul principe la forme particuliere qu'on leur voit prendre. Quoique le despotisme ne se trouve en Amérique que sous la zone torride & dans les pays chauds qui l'avoisinent, j'ai déjà observé que ces pays sont habités par

différentes tribus, dont les unes jouiſſent d'une grande liberté & les autres ne ſont ſoumiſes à aucune eſpece de police. L'indolence & la timidité particuliere aux habitans des iſles les rendoient tellement incapables des ſentimens & des efforts néceſſaires pour reſter dans l'indépendance, qu'il ſeroit inutile de chercher quelqu'autre cauſe de leur lâche ſoumiſſion à la volonté d'un chef. La ſervitude des Natchez & des habitans de Bogota ſemblent avoir été un effet naturel de la différence qu'il y avoit entre leur état & celui des autres Américains. Ils formoient des nations fixes, réſidant conſtamment dans le même lieu. La chaſſe n'étoit point la principale occupation des premiers, & les derniers ne paroiſſent pas avoir compté ſur cette reſſource pour en faire un moyen de ſubſiſtance. Les uns & les autres avoient fait aſſez de progrès dans l'agriculture & dans les arts, pour avoir pu introduire dans leur police une idée plus ou

moins précise de la propriété. Dans cet état de société, l'avarice & l'ambition ont déjà des objets sur lesquels elles peuvent exercer leur influence. Des vues d'intérêt attirent les hommes personnels; le de la prééminence excite les entreprenans: les uns & les autres aspirent à la domination, & des passions inconnues à l'homme sauvage les portent à empiéter sur les droit de leurs concitoyens. Des motifs qui sont également étrangers à toutes les nations sauvages, obligent le peuple à se soumettre sans résistance à l'autorité usurpée de leurs supérieurs; mais parmi ces nations mêmes, on n'auroit pas pu, sans le secours de la superstition, rendre l'esprit des peuples si docile & le pouvoir des chefs si étendu. C'est la fatale influence de la superstition, qui dans tous les degrés de la société abaisse & dégrade l'esprit humain, brise sa vigueur & son indépendance naturelle. Quiconque sait manier cet instrument redouta-

ble eſt sûr de dominer ſur ſon eſpece. Malheureuſement pour les peuples dont les inſtitutions ſont l'objet de nos recherches, ce pouvoir étoit entre les mains de leurs chefs. Les Caciques des iſles pouvoient faire parler comme il leur plaiſoit, leur *Cémis* ou divinités, & c'étoit par leur interpoſition & en leur nom qu'ils impoſoient des tributs & des charges ſur le peuple(1). Le grand chef des Natchez étoit le principal miniſtre, ainſi que le repréſentant du ſoleil qu'ils adoroient. Le reſpect que le peuple de Bogota avoit pour ſes monarques étoit dicté par la religion ; l'héritier apparent du royaume étoit élevé dans l'intérieur du temple principal, ſous une diſcipline auſtere, & avec des cérémonies particulieres, propres à inſpirer à ſes ſujets la plus haute opinion de la ſainteté de ſon caractere & de la dignité de ſa place (2). Ainſi la ſuperſtition, qui

(1) Herrera, *dec.* 1, *lib. III*, *c.* 3.
(2) Piedrahita, *p.* 27.

dans les premiers périodes de la ſociété eſt entierement inconnue, ou qui épuiſe toute ſa force en pratiques vaines & puériles, avoit déjà pris un empire marqué ſur les peuples Américains qui avoient fait quelques progrès vers la civiliſation ; ainſi c'étoit déjà le principal instrument qui avoit ſervi à plier leur ame à une ſervitude prématurée ; & dès le commencement de leur carriere politique, elle les avoit ſoumis à un deſpotiſme preſqu'auſſi rigoureux que celui qui opprime les nations dans le dernier période de leur corruption & de leur décadence.

Art de la guerre.

V. Après avoir examiné les inſtitutions politiques des peuples ſauvages en Amérique, notre attention ſe porte naturellement ſur leur art de faire la guerre ; c'eſt-à-dire, ſur les moyens qu'ils ont imaginés pour la ſûreté & la défenſe nationale. Les petites tribus diſperſées ſur ce continent ſont non-ſeulement indépendantes & iſolées, mais ſe trouvent

trouvent engagées dans des hostilités perpétuelles les unes avec les autres (1). Quoique l'idée d'une propriété particuliere appartenant à un seul individu leur soit étrangere, les Américains les plus grossiers connoissent le droit que chaque communauté a sur ses propres domaines ; ils regardent ce droit comme entier & exclusif, autorisant le possesseur à repousser par la force toute usurpation des tribus voisines. Comme il est de la plus grande importance pour eux qu'on ne vienne point troubler ou détruire le gibier dans leur terrein de chasse, ils défendent avec une attention jalouse cette propriété nationale ; mais comme en même-tems leurs territoires sont fort étendus & que les limites n'en sont pas exactement fixées, il s'éleve des sujets innombrables de querelles qui rarement se terminent sans effusion de sang. Même dans cet état simple & pri-

(1) Ribas, *hist. de los triumf. p.* 9.

mitif de la société, l'intérêt est une source de discorde, qui souvent oblige les tribus sauvages à prendre les armes, pour repousser ou punir ceux qui font des incursions dans les forêts ou dans les plaines d'où ils tirent leur subsistance.

Leur motifs pour faire la guerre.

Mais l'intérêt n'est pas le motif le plus fréquent ni le plus puissant des hostilités continuelles qui subsistent parmi les nations sauvages. Il faut en chercher la principale cause dans cette passion de vengeance qui brûle dans le cœur des sauvages avec tant de violence que le besoin de la satisfaire peut être regardé comme le caractere distinctif des hommes dans l'état qui précede la civilisation. Des circonstances très-puissantes, soit dans la police intérieure des tribus sauvages, soit dans leurs opérations au dehors contre des ennemis étrangers, concourent à nourrir & à fortifier une passion si funeste à la tranquillité générale. Lorsqu'on laisse à chaque individu le droit de

venger ſes injures de ſes propres mains, toute offenſe eſt reſſentie avec une extrême vivacité, & la vengeance s'exerce avec une animoſité implacable. Le tems ne peut effacer la mémoire de l'injure qu'on a reçue, & il eſt rare qu'elle ne ſoit pas à la fin expiée par le ſang de l'agreſſeur. Les nations ſauvages ſont gouvernées dans leurs guerres publiques par les mêmes idées & animées du même eſprit que dans la pourſuite de leurs vengeances particulieres. Dans les petites communautés chaque individu eſt affecté de l'injure & de l'affront qu'on fait au corps dont il eſt membre, comme ſi c'etoit une atteinte directe à ſon propre honneur ou à ſa ſûreté perſonnelle. Le deſir de la vengeance ſe communique de l'un à l'autre & devient bientôt une eſpece de fureur. Comme les ſociétés foibles ne peuvent entrer en campagne que par petites troupes, chaque guerrier a le ſentiment de ſa propre importance & ſait qu'une partie conſidé-

Eſprit de vengeance.

rable de la vengeance publique dépend de ses propres efforts. Ainsi la guerre qui entre de grands états se fait avec peu d'animosité, se poursuit par les petites tribus avec toute la violence d'une querelle particuliere. Le ressentiment de ces nations est aussi implacable que celui des individus. Il peut dissimuler ou suspendre ses effets, mais il ne s'éteint jamais, & souvent lorsqu'on s'y attend le moins il éclate avec un surcroît de fureur (1). Lorsque les nations policées ont obtenu l'honneur de la victoire ou une augmentation de domaine, elles peuvent terminer glorieusement une guerre; mais les sauvages ne sont satisfaits qu'après avoir exterminé la tribu qui est l'objet de leur rage. Ils combattent non pour conquérir, mais

De-là la férocité de leurs guerres.

(1) Boucher, *hist. nat. de la nouv. Fr. p.* 93. Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr. III,* 215-251. Lery, *ap. de Bry, III*, 204. Creuxii, *hist. canad. p.* 72. Lozano, *desc. del gran Chaco* 95. Hennepin, *mœurs des Sauv.* 49.

pour détruire. S'ils commencent des hostilités, c'est avec la résolution de ne plus voir la face de leurs ennemis qu'en état de guerre, & de poursuivre la querelle avec une haine éternelle (1). Le desir de la vengeance est le premier & presque le seul principe qu'un sauvage songe à inculquier dans l'ame de ses enfans (2). Ce sentiment croît avec eux à mesure qu'ils avancent en âge, & comme leur attention ne se porte que sur un petit nombre d'objets, il acquiert un degré de force inconnue parmi les hommes dont les passions sont dissipées & affoiblies par la variété de leurs goûts & de leurs occupations. Ce desir de vengeance qui s'empare du cœur des sauvages, ressemble plutôt à la fureur d'instinct des animaux qu'à une

---

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr.* III, 251. Colden I, 108, II, 126. Barrere, *p.* 170-173.

(2) Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr.* III, 326. Lery, *ap. de Bry*, III, 236. Lozano, *hist. de Parag.* I, 144

passion humaine. On le voit s'exercer avec une fureur aveugle même contre des objets inamimés. Si un Sauvage est blessé par hasard par une pierre, il la saisit souvent par un transport de colere & tâche d'appaiser sur elle son ressentiment en la brisant (1). S'il est blessé d'une fleche en combattant, il l'arrache de sa blessure, la rompt avec ses dents & la jette en pieces sur la terre (2). A l'égard de ses ennemis la rage de la vengeance ne connoît point de bornes. Dominé par cette passion, l'homme devient le plus cruel de tous les animaux; il ne sait ni plaindre, ni pardonner, ni épargner.

La violence de cette passion est si bien connue des Américains eux-mêmes, que c'est elle qu'ils invoquent toujours pour exciter le peuple à prendre les armes. Si les

(1) Lery, *ap. de Bry*, *III*, 190.

(2) Lery, *ap. de Bry*, *III*, 208. Herrera, *dec.* 1, *lib.* *VI*, *c.* 8.

anciens d'une tribu veulent arracher les jeunes gens à l'indolence; si un chef se propose d'engager une troupe de guerriers à le suivre dans une incursion sur le territoire ennemi, c'est de l'esprit de vengeance qu'ils tirent les motifs les plus puissans de leur éloquence martiale. « Les os de nos concitoyens, » disent-ils, sont encore exposés » sur la terre. Leur lit ensanglanté » n'a pas encore été nettoyé. Leurs » esprits crient contre nous; il » faut les appaiser. Allons & dé» vorons ceux qui les ont massacrés. » Ne restez pas plus long-tems dans » l'inaction sur vos nattes; levez la » hache; consolez les esprits des » morts & dites-leur qu'ils vont » être vengés (1) ».

Perpétuité des guerres.

Echauffés par ces exhortations les jeunes Sauvages se saisissent de leurs armes avec un transport de fureur; entonnent la chanson de guerre

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv Fr.* III. p. 216-217. Lery, *ap. de Bry*, III, 204.

& brûlent d'impatience de tremper leurs mains dans le ſang de leurs ennemis. Des guerriers particuliers raſſemblent ſouvent de petites troupes & vont attaquet une tribu ennemie ſans conſulter les chefs de la bourgade. Un ſeul guerrier par un mouvement ou de caprice ou de vengeance, ſe met quelquefois ſeul en campagne & fait pluſieurs centaines de milles pour ſurprendre & tuer quelques ennemis (1). Les exploits d'un guerrier dans ces excurſions ſolitaires, forment ſouvent la partie principale de l'hiſtoire d'une campagne Américaine (2), & les chefs ſe prêtent à ces ſaillies irrégulieres du courage parce qu'elles tendent à entretenir l'eſprit martial & qu'elles accoutument le peuple à l'audace & au danger (3). Mais lorſqu'il s'éleve

(1) Voyez la NOTE LXIII.
(2) Voyez la NOTE LXIV.
(3) Boſſu, *voy. I*, 140. Lery, *ap. de Bry*, 215. Hennepin, *mœurs des Sauv.* 41. Lafitau, II 169.

une guerre nationale, entreprise par autorité publique, les délibérations se prennent avec regle & avec lenteur. Les anciens s'assemblent; ils exposent leurs opinions dans des discours solemnels; ils pesent avec maturité la nature de l'entreprise, & en discutent les avantages ou les désavantages avec beaucoup de prudence & de sagacité politique. Les prêtres & les devins sont consultés; quelquefois même on prend l'avis des femmes (1). Si la décision est pour la guerre, on s'y prépare avec beaucoup de cérémonie. Il se présente un chef pour diriger l'expédition, & il est accepté; mais personne n'est obligé de le suivre: la résolution qu'a prise la communauté de commencer les hostilités, n'impose à aucun de ses membres l'obligation de prendre part à la guerre. Chaque individu reste le maître de

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr. III*, 215-268. Biet, 367-380.

ſa conduite, & il ne s'engage à ſervir que de ſa pure volonté (1).

Maniere de faire la guerre.

Les principes qui dirigent leurs opérations militaires, quoiqu'extrêmement différens des principes qui réglent celles des nations civiliſées, ſont cependant très-appropriés à leur état politique & au pays dans lequel ils font la guerre. Ils n'entrent jamais en campagne avec des corps nombreux, dont la ſubſiſtance durant de longs voyages, à travers des lacs & des rivieres, & dans des marches de pluſieurs centaines de milles à travers des forêts horribles, exigeroit de plus grands efforts de prévoyance & d'induſtrie que ne peuvent en faire des ſauvages. Leurs armées ne ſont point embarraſſées de lourds bagages. Chaque guerrier porte avec ſes armes une natte & un petit ſac de maïs, & c'eſt ce qui forme tout ſon équipage militaire. Quand

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Fr.* 217-28.

ils sont encore à une certaine distance des frontieres du pays ennemi, ils se dispersent dans les bois & vivent du gibier qu'ils tuent & des poissons qu'ils prennent. Dès qu'ils s'approchent du territoire de l'ennemi qu'ils vont attaquer, ils rassemblent toutes les troupes & s'avancent avec beaucoup d'ordre & de précaution. Ils ne mettent point leur gloire à attaquer l'ennemi de front & à force ouverte. Le surprendre & le détruire, voilà le plus grand mérite d'un chef & la gloire de ses guerriers. Comme la chasse & la guerre sont leurs seules occupations, ils y portent le même esprit & les mêmes ruses. Ils suivent leurs ennemis à la trace au travers des forêts. Ils emploient dans la guerre ces moyens que prend le chasseur pour découvrir sa proie, cette adresse à se tenir caché près des lieux où elle peut être, cette patience à l'attendre pendant plusieurs jours jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus lui échapper &

qu'il soit plus sûr de la prendre. Lorsqu'ils ne rencontrent point de parti détaché de l'ennemi ils s'avancent jusques dans les villages, mais avec tant de précautions pour cacher leur approche qu'ils se glissent souvent dans les forêts en marchant sur les mains & sur les pieds ; & pour mieux se cacher ils se peignent la peau de couleur de feuilles mortes (1). Lorsqu'ils sont assez heureux pour n'être pas découverts, ils brûlent les cabanes en silence & massacrent les habitans qui veulent fuir les flammes. S'ils esperent de n'être pas poursuivis dans leur retraite, ils amenent avec eux quelques prisonniers, qu'ils destinent au sort le plus affreux. Mais si malgré toutes leurs précautions & toute leur adresse, leurs desseins & leurs mouvemens sont découverts, ils pensent alors

(1) Charlevoix, *hist. nouv. Fr. III*, 237. 238. Hennepin, *Mœurs des Sauvages*, p. 59.

que le parti le plus ſage eſt de ſe retirer. Attaquer un ennemi en plein champ, lorſqu'il eſt ſur ſes garde & avec des forces égales, leur paroît une extrême folie. Le ſuccès le plus brillant paroît une défaite au chef, s'il l'a acheté par une perte conſidérable de ſes compagnons (1), & jamais il ne ſe glorifie d'une viĉtoire ſouillée de leur ſang (2). La mort même la plus honorable ne ſauve pas la mémoire d'un guerrier du reproche d'imprudence & de témérité. (3).

Cette maniere de faire la guerre étoit univerſelle en Amérique ; les petites nations ſauvages répandues dans des pays & des climats très-divers, montroient toutes plus de ruſe que d'audace dans leurs entrepriſes militaires. Frappés

(1) Voyez la NOTE LXV. Lafitau, *Mœurs des Sauvages*, *II*, 248.

(2) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Fr. III*, 238. 307. Biet.

(3) Charlevoix III, 376. Voyez la NOTE LXVI.

de l'opposition de leurs principes à cet égard avec les idées & les maximes des nations Européennes, quelques auteurs ont pensé qu'il falloit en chercher la source dans la foiblesse & la lâcheté qui semblent caractériser sur-tout les Américains & qui les rendent incapables de toute action noble & généreuse (1); mais si nous faisons réflexion que dans les occasions extraordinaires qui exigent de grands efforts, non seulement ils savent se défendre avec opiniâtreté, mais qu'ils attaquent même l'ennemi avec le courage le plus audacieux, nous verrons bien que leurs principes doivent avoir quelqu'autre cause que cette timidité qu'on prétend leur être naturelle (2). Le nombre des hommes dans chaque tribu est si petit & les difficultés de l'accroître parmi les dangers & les

(1) *Recherch. philos. sur les Améric. I*, 115. *voy. de March. IV*. p. 410.

(2) Lafitau. *Mœurs des Sauv. II*, 248-249. Charlevoix, *nouv. Fran. III*, 307.

peines de la vie sauvage sont si considérables, que la vie d'un citoyen est extrêmement précieuse & sa conservation le premier objet du gouvernement. Si le point d'honneur parmi les foibles tribus d'Amérique eût été le même que chez les nations puissantes de l'Europe, si elles avoient couru à la célébrité & à la victoire en méprisant les dangers & la mort, elles auroient été bientôt détruites entierement par des maximes si peu conformes à l'état de leur population. Mais dans les tribus assez nombreuses pour être en état d'agir avec des forces plus considérables & de soutenir des pertes sans un affoiblissement sensible, les opérations militaires des Américains ressembloient beaucoup à celles des autres nations. Les Brésiliens & les peuples qui habitoient les bords de la riviere de la Plata entroient en campagne avec des corps de troupes assez considérables pour mériter le nom d'armée. Ils défioient l'ennemi au

combat, engageoient des batailles rangées & diſputoient la victoire avec cette férocité opiniâtre, qui ſemble naturelle à des hommes qui ne font la guerre que pour exterminer leur ennemi ſans demander ni faire de quartier. Dans les puiſſans Empires du Mexique & du Pérou, on aſſembloit de très-grandes armées, & l'on donnoit de fréquentes batailles ; la théorie & la pratique de la guerre y étoient bien différentes que chez ces petites tribus qui prenoient le nom de nations.

Ils ne peuvent établir aucun ordre & aucune diſcipline dans les armées.

Mais quoique la vigilance & l'attention ſoient les qualités les plus néceſſaires, par-tout où la guerre ſe fait par la ruſe & par les ſurpriſes ; quoique les Américains dans toutes les actions particulieres montrent toujours la plus grande adreſſe, c'eſt une choſe très-remarquable que lorſqu'ils entrent en campagne ils prennent rarement les précautions les plus eſſentielles pour leur ſûreté. Telle eſt la difficulté de ſoumettte les Sauvages à la

ſubordination & de les faire agir de concert ; telle eſt leur préſomption & leur averſion pour toute eſpece de contrainte, que preſque jamais on ne peut les obliger à ſuivre les ordres & les conſeils de leurs chefs. Ils n'ont pendant la nuit aucune ſentinelle autour des lieux où ils ſont campés. Souvent après avoir fait pluſieurs centaines de milles pour ſurprendre l'ennemi, ils ſont ſurpris eux-mêmes & égorgés dans le ſommeil profond où ils ſe plongent comme s'ils n'avoient à redouter aucun danger (1).

Mais ſi malgré cette négligence & cette ſécurité qui leur fait perdre ſouvent le fruit de toutes leurs ruſes, ils ſurprennent l'ennemi ſans défenſe, ils fondent ſur lui avec la plus grande férocité ; ils enlevent la chevelure de tous ceux qui tombent ſous leur rage (2), & rapportent chez eux en triomphe ces

[1] Charlevoix, III, 136.

étranges trophées. Ils les conservent comme des monumens, non-seulement de leur valeur, mais de la vengeance qu'ils savent exercer sur ceux qui deviennent les objets du ressentiment public (1). Ils emploient plus de soins encore pour faire des prisonniers. Dans leur retraite, s'ils esperent la faire sans être inquiétés par l'ennemi, ils ne font communément aucune insulte à ces prisonniers, & ils les traitent même avec quelqu'humanité, quoiqu'ils les gardent avec l'attention la plus rigoureuse.

Mais après cette suspension momentanée de leur férocité, leur rage reprend une nouvelle fureur. Lorsqu'ils approchent des frontieres de leur pays, on dépêche quelques-uns d'entr'eux pour aller apprendre à leurs concitoyens le succès de leur expédition. C'est

(1) Lafitau, *Mœurs des Sauvages*, t. 2, p. 256.

alors que les prisonniers commencent à pressentir le sort qui les menace. Les femmes des villages & les jeunes gens qui ne sont pas encore en âge de porter les armes s'assemblent : ils se rangent en deux lignes & tandis qu'ils font un bruit affreux avec des bâtons & des pierres (1), les prisonniers passent au milieu d'eux. Des lamentations sur la perte des concitoyens qui sont tombés dans le combat, avec les expressions de la douleur la plus excessive, succedent à ces premiers cris de joie & de vengeance ; mais dans un moment, à un signal donné, les larmes cessent, on passe encore avec une rapidité incroyable de la douleur la plus profonde à la joie la plus vive, & l'on commence à célébrer la victoire avec les transports d'un triomphe barbare (1). Le sort des prisonniers est cepen-

---

(1) Lahontan, II, 184.

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr. III*, 241. Lafitau, *mœurs des Sauv.* II, 264.

dant encore incertain. Les anciens de la tribu s'assemblent pour le décider. Quelques-uns sont destinés à être tourmentés jusqu'à la mort pour assouvir la vengeance des vainqueurs ; d'autres à remplacer les membres de la tribu victorieuse qui ont été tués dans cette guerre ou dans les précédentes. Ceux qui sont réservés à ce sort plus doux sont conduits aux cabanes de ceux dont les parens ont été tués. Les femmes les attendent à la porte, & si elles les reçoivent leurs souffrances sont finies. Ils sont adoptés dans la famille & placés suivant leur maniere de s'exprimer, sur la natte du mort. Ils prennent son nom, son rang & sont traités avec la tendresse que l'on doit à un pere, à un frere, à un mari ou à un ami. Mais si par un caprice, ou par un reste de desir de vengeance, les femmes refusent de recevoir le prisonnier qui leur est offert, son arrêt est prononcé, & il n'est aucun pouvoir

qui puiſſe le ſauver de la torture & de la mort.

Indifférence des priſonniers ſur leur ſort.

Les priſonniers quand leur ſort eſt encore incertain, vivent comme s'ils étoient abſolument étrangers à tout ce qui peut leur arriver. Ils mangent, boivent & dorment comme s'ils jouiſſoient du ſort le plus tranquille & comme ſi aucun danger ne les menaçoit. Ils entendent ſans changer de viſage l'arrêt fatal qu'on leur prononce, ſe préparent à le ſubir en hommes, & entonnent la chanſon de mort. Les vainqueurs s'aſſemblent comme à une fête ſolemnelle, réſolus à mettre le courage des patiens aux plus cruelles épreuves. C'eſt alors que l'on voit une ſcene dont la deſcription doit glacer d'horreur tous ceux que des inſtitutions douces ont accoutumés à reſpecter l'homme & à s'attendrir à l'aſpect de ſes ſouffrances. Le priſonnier eſt lié à un poteau, mais de maniere qu'il peut courir tout autour. Tous ceux qui ont préſens, hommes, femmes,

enfans, tous fondent ſur lui comme des furies. On emploie contre ce malheureux toutes les eſpeces de torture que peut inventer la fureur de la vengeance. Quelques-uns lui brûlent le corps avec des fers rouges ; d'autres les coupent en morceaux avec des couteaux ; d'autres ſéparent la chair des os ou lui enfoncent des clous qu'ils tournent enſuite dans les nerfs. Ils s'efforcent, à l'envi les uns des autres, d'imaginer des rafinemens de cruauté. Rien ne met des bornes à leur rage que la crainte d'abréger la durée de leur vengeance, en donnant la mort par l'excès des ſouffrances ; & telle eſt leur ingénieuſe barbarie qu'ils évitent toujours de porter des coups dans les parties du corps où ils ſeroient mortels ; ils prolongent pendant pluſieurs jours les tourmens de leur victime. Cet infortuné au milieu de toutes ſes ſouffrances chante d'une voix ferme la chanſon de mort, célebre ſes propres exploits, inſulte

à ceux qui le tourmentent, en leur reprochant de ne ſavoir pas venger la mort de leurs parens & de leurs amis, les avertit de la vengeance qu'on tirera de ſa mort, & excite enfin leur férocité par toutes ſortes d'injures & de menaces. La force & le courage qu'il fait éclater dans cette ſituation terrible eſt le plus beau triomphe d'un guerrier. Fuir ou abréger ſes tourmens par une mort volontaire eſt une lâcheté qu'on punit par l'infamie. Celui qui laiſſe échapper quelque ſigne de foibleſſe, eſt mis à mort ſur le champ par mépris, parce qu'on le juge indigne d'être traité comme un homme (1). Animés par ces idées & par ces ſentimens, les Américains ſouffrent, même ſans pouſſer un ſeul gémiſſement, des tourmens que la nature humaine ne ſembleroit pas être capable de ſupporter.

« Laiſſez - là, » diſoit un vieux chef des Iroquois à un de ſes

(1) De la Potherie, II, 237, III, 481.

bourreaux qui l'avoit bleſſé d'un coup de couteau, « laiſſez-là vos » coups de couteau & faites-moi » mourir par le feu, afin que par » mon exemple j'apprenne à ces » chiens, vos alliés d'au-delà des » mers, à ſouffrir comme des hom- » mes (1) ». Cette magnanimité, dont les exemples ſont très-fréquens parmi les guerriers Américains, au lieu d'exciter de l'admiration ou d'inſpirer de la pitié, ne fait qu'irriter la vengeance des ennemis & les porter à de nouveaux actes de cruauté (2). Las enfin de lutter avec des hommes dont rien ne peut vaincre la conſtance, quelque chef dans un mouvement de rage finit par les tuer de ſon poi- ou de ſa maſſue (3).

(1) Colden, *hiſt. of five nations*, I, 200.
(2) *Voy. de* Lahontan, I, 236.
(3) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Fr.* III, 243, *&c.* 385. Lafitau, *Mœurs*, II, 365. Creuxii *hiſt. Canad. p.* 73. Hennepin, *Mœurs des Sauv. p.* 64, *&c.* Lahontan, I, 233, *&c.*

A

A ces ſcenes barbares en ſuccedent ſouvent de plus horribles encore. Il eſt impoſſible d'aſſouvir jamais la vengeance dans le cœur d'un Sauvage & les Américains mangent quelquefois les victimes qu'ils ont ſi cruellement tourmentées. Dans l'ancien monde la tradition a conſervé la mémoire de quelques nations féroces & barbares qui ſe nourriſſoient de chair humaine;mais il y avoit dans toutes les parties du nouveau monde des peuples à qui cette coutume étoit familiere. Elle étoit établie dans le continent méridional (1), dans pluſieurs des iſles (2), & dans différens cantons de l'Amérique ſeptentrionale (3). Dans les

Dutertre, II, 405. De la Potherie, II, 22, *&c.*

(1) Stadius, *ap. de Bry*, III, 123. Lery, *ibid.* 210. Biet, 384. *Lettr. edif.* 23, 341. Piſo, 8. La Condamine, 84-97. Ribas, *hiſt. de los triunfos*, 473.

(2) *Life of Columb*, 529. Martyr, *decad. p.* 18. Dutertre, II, 405.

(3) Dumont, *mém.* I, 254. Charlevoix,

pays de l'Amérique, où des circonstances qui nous ſont inconnues ont en grande partie aboli cet uſage, il paroît avoir été tellement connu que l'idée en eſt incorporée dans les formules même du langage. Lorſque les Iroquois veulent exprimer la réſolution qu'ils ont priſe de faire la guerre à une nation ennemie, ils diſent, *allons & mangeons cette nation.* S'ils ſollicitent le ſecours d'une tribu voiſine, ils l'invitent à venir *manger du bouillon fait de la chair de leurs ennemis* (1). Cette coutume n'étoit pas particuliere aux peuplades les plus groſſieres & les moins civiliſées : le principe qui y a donné naiſſance eſt ſi profondément enraciné dans l'ame des Américains, qu'elle ſubſiſtoit au Mexique, l'un des Empires policés du nouveau monde,

---

hiſt. de la nouv. Fr. I, 259, II, 14, III, 21. De la Potherie, III, 50.

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Fr.* III, 208-209. *Lettr. edif.* 23, *p.* 277. De la Potherie, II, 298. V. la NOTE LXIX.

& qu'on en a découvert des traces parmi les habitans plus doux encore de l'Empire du Pérou. Ce n'étoit point la disette des alimens & les besoins importuns de la faim qui forçoient les Américains à se nourrir ainsi de leurs semblables. Dans aucun pays la chair humaine n'a été employée comme une nourriture ordinaire, & il n'y a que la crédulité & les méprises de quelques voyageurs qui aient pu faire croire que certains peuples en faisoient un des moyens ordinaires de leur subsistance. L'ardeur de la vengeance a d'abord porté les hommes à cette action barbare (1); mais les peuples les plus farouches ne mangeoient que les prisonniers qu'ils avoient faits à la guerre ou ceux qu'ils regardoient comme ennemis (2). Les femmes & les enfans n'étant point pour eux des objets de haine, n'a-

(1) Biet, 383. Blanco, *conversion de Piritu*, *p*.28. Bancroft, *nat. hist. of Guiana*, *d*. 259, *&c.*

(2) Voyez la NOTE LXX.

voient rien à craindre des effets réfléchis de leur vengeance, lorsqu'ils n'étoient pas massacrés dans la fureur d'une premiere incursion en pays ennemi (1).

Les peuples de l'Amérique méridionale assouvissent leur vengeance d'une maniere un peu différente, mais avec une férocité non moins implacable. Lorsqu'ils voyent arriver leurs prisonniers, ils les traitent au premier abord aussi cruellement que les habitans de l'Amérique septentrionale traitent les leurs (2); après ce premier mouvement de fureur, non-seulement on cesse de les insulter, mais on leur marque même la plus grande bonté. Ils sont caressés & bien nourris, & on leur envoie même de belles & jeunes femmes

(1) Biet, 382. Bandini, *vita di Américo*, 84. Dutertre, 405. Fermin, *descrip. de Surinam*, I, 54.

(2) Stadius, *ap. de Bry*, III, 40, 123.

pour les ſoigner & les conſoler. Il n'eſt pas aiſé d'expliquer cette ſingularité de leur conduite, à moins qu'on ne l'impute à un rafinement de cruauté ; car tandis qu'ils paroiſſent occupés d'attacher davantage leurs priſonniers à la vie, en leur fourniſſant tout ce qui peut la rendre agréable, l'arrêt de leur mort eſt irrévocablement porté. A un certain jour déterminé, la tribu victorieuſe s'aſſemble ; le captif eſt amené en grande ſolemnité ; il voit les préparatifs du ſacrifice avec autant d'indifférence que s'il n'étoit pas lui-même la victime ; il attend ſon ſort avec une fermeté inébranlable, & un ſeul coup lui fait perdre la vie. Au moment où il tombe, les femmes s'emparent de ſon corps & l'apprêtent pour le feſtin. Elles teignent leurs enfans de ſon ſang, pour allumer dans leur ame une haine implacable contre leurs ennemis, & toute la tribu ſe réunit pour dévorer la chair de la victime avec

une avidité & des transports de joie inexprimables (1). Ces peuples regardent le plaisir de manger le corps d'un ennemi massacré, comme le plaisir le plus doux & le plus complet de la vengeance. Par-tout où cet usage est établi, les prisonniers ne peuvent point échapper à la mort; mais ils ne sont pas toujours tourmentés avec la même barbarie qu'ils le sont chez les peuples moins familiarisés avec ces horribles festins (2).

Comme il n'y a point de guerrier Américain dont la constance ne puisse être mise à ces rudes épreuves, le grand objet de l'éducation & de la discipline dans le nouveau monde est d'y préparer les hommes de bonne heure. Chez des nations où l'on fait la guerre à force ouverte, où l'on défie ses ennemis au combat, où la victoire est le fruit de la su-

---

(1) Stadius, *ap. de Bry*, III, 128, *&c.* Lery, *ib d.* 210.

(2) Voyez la Note LXXI.

périorité des talens ou du courage, les ſoldats ſont formés à être actifs, forts & audacieux. Mais en Amérique, où l'eſprit & les maximes de la guerre ſont très-différens, le courage paſſif eſt la vertu qu'on eſtime le plus. Auſſi les Américains s'occupent-ils de bonne heure à acquérir une qualité qui leur apprendra à ſe comporter en hommes, lorſque leur fermeté ſera miſe à l'épreuve. Tandis que dans les autres pays les jeunes gens s'adonnent à des exercices qui demandent de la force & de l'activité, les jeunes Américains diſputent entr'eux à qui montrera la plus grande patience dans les ſouffrances. Ils endurciſſent les organes de la ſenſibilité par ces épreuves volontaires, & s'accoutument par degrés à ſouffrir ſans ſe plaindre les douleurs les plus aiguës. On voit un jeune garçon & une jeune fille entrelacer leurs bras nuds & placer un charbon allumé entre les deux bras, pour voir lequel montrera le premier aſſez d'impa-

tience pour ſecouer le charbon (1). Lorſqu'un jeune homme eſt admis à la claſſe des guerriers, ou lorſqu'un guerrier eſt élevé à la dignité de capitaine ou de chef, on les ſoumet à des épreuves toujours analogues à ce genre de fermeté. Ce ne ſont pas des actes de valeur mais de patience ; on ne leur demande pas de ſe montrer en état d'attaquer, mais capables de ſouffrir. Chez les nations qui habitent les bords de l'Orenoque, ſi un guerrier aſpire au rang de capitaine, il eſt obligé de s'y préparer par un long jeûne, plus rigoureux que celui des plus dévots hermites. Les chefs s'aſſemblent enſuite ; chacun d'eux lui donne trois coups d'un gros fouet, ſi vigoureuſement appliqués que tout ſon corps en eſt couvert de plaies ; & s'il donne le moindre ſigne d'impatience ou même de ſenſibilité, il eſt deshonoré

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Fr.* III. 307.

& rejetté à jamais, comme indigne de l'honneur auquel il prétend. Après quelques intervalles la constance du Candidat est soumise à des épreuves plus cruelles encore. On le couche dans un hamac, les mains fortement attachées, & l'on jette sur lui une multitude innombrables de fourmis venimeuses, dont la morsure cause des douleurs très-vives & produit une violente inflammation. Les juges de son courage se tiennent debout autour du hamac, & tandis que ces cruels insectes s'attachent aux parties les plus sensibles de son corps, il ne faudroit qu'un soupir, un gémissement, un seul mouvement involontaire de sensibilité, pour le faire exclure de la dignité qu'il ambitionne d'obtenir. Cela ne suffit pas encore pour établir complétement le degré de mérite qu'on attend de lui; il faut qu'il se soumette à une nouvelle épreuve plus redoutable qu'aucune de celles qu'il vient de subir. On le suspend de

nouveau dans ſon hamac & on le couvre de feuilles de palmier : on allume au-deſſous de lui un feu d'herbes puantes, de maniere qu'il en ſent la chaleur & qu'il eſt enveloppé de la fumée. Quoique brûlé tout à la fois & preſqu'étouffé, il eſt obligé de montrer la même patience & la même inſenſibilité. On en voit pluſieurs périr dans ce terrible eſſai de fermeté ; mais ceux qui le ſubiſſent avec applaudiſſement, reçoivent en cérémonie les marques de leur nouvelle dignité & ſont dès-lors regardés comme des chefs d'un courage reconnu, & dont la conduite dans les occaſions les plus critiques ne peut manquer de faire honneur à leur pays (1). Dans l'Amérique ſeptentrionale le noviciat d'un guerrier n'eſt ni auſſi rigoureux ni ſoumis à autant de formalités. Cependant un jeune homme n'y a le droit de porter les armes qu'après

---

(1) Gumilla, II, 286, *&c.* Biet, 376, *&c.*

que ſa patience & ſon courage ont été éprouvés par le feu, par des coups, & par des inſultes plus intolérables encore pour des ames fieres (1).

Cette fermeté extraordinaire avec laquelle les Américains endurent les tourmens les plus cruels a porté quelques auteurs à croire que par une ſuite de la foibleſſe particuliere de leur conſtitution, ils ont moins de ſenſibilité que les autres hommes ; de même que les femmes & les perſonnes qui ont la fibre molle & lâche ſont moins affectées de la douleur que les hommes robuſtes dont la fibre eſt plus forte & plus tendue ; mais les Américains ne different pas tellement du reſte de l'eſpece humaine par leur conſtitution phyſique que cela ſuffiſe pour expliquer cette ſingularité de leurs mœurs. Elle a ſa ſource dans un principe d'honneur, inculqué dès

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Fr.* III, 219.

l'enfance & cultivé avec aſſez de ſoin pour inſpirer à l'homme même dans cet état ſauvage, une magnanimité héroïque à laquelle la philoſophie a vainement tâché de l'élever dans l'état de civiliſation & de lumieres. L'Américain apprend de bonne heure à regarder cette conſtance inébranlable, comme la principale diſtinction de l'homme & la plus haute perfection d'un guerrier. Comme les idées qui reglent ſa conduite & les paſſions qui échauffent ſon cœur, ſont en petit nombre, elles agiſſent avec plus d'efficacité que lorſque l'ame eſt occupée d'une grande multitude d'objets ou diſtraite par la diverſité de ſes affections. Ainſi lorſque tous les motifs qui peuvent agir avec force ſur l'ame d'un Sauvage, ſe réuniſſent pour lui faire ſouffrir le malheur avec dignité, on le verra ſupporter des tourmens qui paroiſſent au-deſſus de toutes les forces humaines; mais dans toutes les occaſions où le courage

des Américains n'eſt pas excité par les idées qu'ils ſe ſont faites de l'honneur, ils ſe montrent auſſi ſenſibles à la douleur que les autres hommes (1). D'ailleurs cette fermeté dans les ſouffrances pour laquelle les Américains ſont ſi juſtement célébrés, n'eſt pas une vertu générale parmi eux. On a vu la conſtance de pluſieurs victimes ſuccomber aux agonies de la torture; leur foibleſſe & leurs plaintes completent alors le triomphe de leurs ennemis & réfléchiſſent une idée de deshonneur ſur leurs concitoyens (2).

Les hoſtilités continuelles qui ſubſiſtent parmi les tribus Américaines produiſent des effets très-funeſtes. Comme ils n'ont pas aſſez d'induſtrie pour amaſſer, même dans le tems de paix, des proviſions de ſubſiſtance au-delà du néceſſaire,

(1) Voyez la NOTE LXXII.

(2) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Fr.* III, 248 385. De la Potherie, III, 48.

lorſque l'irruption d'un ennemi vient dévaſter leurs terres cultivées ou les troubler dans leur chaſſe, c'eſt une calamité qui réduit preſque toujours à une extrême diſette un peuple naturellement dépourvu de prévoyance & de reſſources ; tous les habitans du diſtrict expoſé à cette invaſion ſont forcés d'ordinaire à ſe réfugier dans les bois ou dans les montagnes, où ils ne trouvent que très-peu de moyens de ſubſiſter & où une grande partie périt. Malgré les précautions extrêmes avec leſquelles leurs opérations militaires ſont dirigées, & le ſoin que prend chaque chef pour conſerver la vie de ſes compagnons, comme ils jouiſſent rarement de quelqu'intervalle de paix, la perte des hommes eſt très-conſidérable parmi les Américains, eu égard au degré de population. La famine & la guerre ſe réuniſſent pour diminuer leur nombre. Toutes les tribus ſont foibles, & pluſieurs de celles qui étoient autrefois puiſſantes ſe

ſont épuiſées par degrés & ont à la fin diſparu ; il n'en reſte aujourd'hui que le nom (1).

Pour remédier à cet affoibliſſement continuel, il y a des tribus qui cherchent à réparer leurs forces nationales en adoptant les priſonniers faits à la guerre, & qui par cet expédient préviennent leur extinction totale. Cet uſage n'eſt cependant pas univerſellement établi. Le reſſentiment agit en général avec plus de force ſur les Sauvages que les conſidérations de politique. Preſque tous leurs captifs étoient anciennement ſacrifiés à la vengeance, & ce n'eſt que depuis que leur nombre a commencé à diminuer ſenſiblement qu'ils ont adopté des uſages plus doux. Mais ceux qui ſe trouvent ainſi naturaliſés renoncent pour jamais à leur patrie, & prennent ſi abſolument les mœurs ainſi que les paſſions du peuple qui

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Fr.* III, 202-429. Gumilla, II, 227.

les adopte (1), qu'ils ſe joignent ſouvent à ſes guerriers dans des expéditions contre leurs anciens concitoyens. Un changement ſi ſubit & ſi contraire à un des ſentimens les plus puiſſans que donne la nature, paroîtroit étrange chez tous les peuples; mais il eſt encore plus inexpliquable dans ces peuplades où les animoſités nationales ſont ſi violentes & ſi profondément enracinées. Cela paroît cependant réſulter naturellement des principes ſur leſquels la guerre ſe fait en Amérique. Chez des nations dont l'objet eſt d'exterminer leurs ennemis, l'échange des priſonniers ne peut point avoir lieu. Du moment qu'un guerrier eſt pris à la guerre, ſa tribu & ſes parens le regardent comme mort (2). Il s'eſt couvert d'une honte ineffaçable en ſe laiſſant ſurprendre par un ennemi & s'il revenoit avec cette tache à

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Fr.* III, 255. Lafitau, II, 308.

(2) Voyez la NOTE LXXIII.

son honneur, ses plus proches parens ne le recevroient pas & même ne voudroient pas avouer qu'ils le connoissent (1). Il y avoit même des tribus où l'on étoit encore plus rigoureux. Lorsqu'un prisonnier revenoit parmi les siens, ils croyoient devoir expier le deshonneur dont il avoit couvert son pays en le mettant à mort sur le champ (2). Le malheureux prisonnier se voyant donc proscrit de sa patrie & les liens qui l'attachoient à elle étant irrévocablement brisés, il n'éprouve aucune répugnance à contracter de nouveaux engagemens avec des étrangers, qui non-seulement le délivrent d'une mort cruelle, mais lui offrent de l'admettre à tous les droits de concitoyen. La parfaite ressemblance des moeurs parmi les nations sauvages facilite & complette cette union, & rien n'empêche un prisonnier de

(1) Lahoutan, II, 185.
(2) Herrera, *decad.* 3, *lib.* IV, *c.* 16, *p.* 173.

transporter non-seulement ses services, mais même son affection, à la communauté dans le sein de laquelle il vient d'être reçu.

Ils sont inférieurs dans la guerre aux nation policées.

Quoique la guerre soit la principale occupation des hommes dans l'état sauvage & qu'ils mettent leur plus grande gloire à y exceller, ils y ont une infériorité bien marquée toutes les fois qu'ils s'y trouvent engagés avec des nations policées. Dépourvus de cette prévoyance qui fait prévenir les évenemens futurs & y pourvoir, ne connoissant ni l'union & la confiance mutuelles, nécessaires pour former de vastes plans d'opérations, ni la subordination non moins nécessaire pour en assurer l'exécution & le succès, les peuples sauvages peuvent étonner par leur valeur un ennemi discipliné ; mais rarement peuvent-ils s'en faire redouter par leur conduite ; & toutes les fois que la guerre sera de longue durée, ils seront forcés de céder à la supé-

riorité de l'art (1). Les Péruviens & les Mexicains, quoique leurs progrès dans les arts de la civilisation fussent peu considérables, si on les compare aux peuples policés de l'Europe ou de l'Asie, avoient pris un tel ascendant sur les tribus sauvages dont ils étoient environnés, qu'ils en avoient soumis la plupart avec une grande facilité à leur domination. Lorsque les Européens allerent assaillir les différentes provinces de l'Amérique, cette supériorité se fit sentir d'une maniere encore plus frappante. Ni le courage ni le nombre des Naturels ne put tenir contre les efforts d'une poignée d'ennemis disciplinés ; les querelles & les haines qui divisoient ces peuples sauvages les empêchoient de se réunir pour former un plan de défense commune, & chaque tribu combattant à part, il fut aisé de les subjuguer toutes.

Arts des Américains.

VI. Si les arts des peuples grof-

(1) Voyez la NOTE LXXIV.

ſiers qui ne connoiſſent point l'uſage des métaux, méritent qu'on y faſſe quelqu'attention, ce n'eſt qu'autant qu'ils ſervent à faire connoître le génie & les mœurs d'un peuple. Le premier ſentiment de peine qu'un Sauvage peut éprouver doit naître de la maniere dont ſon corps eſt affecté par la chaleur, le froid ou l'humidité du climat ſous lequel il vit; ſon premier ſoin ſera donc de chercher à ſe garantir contre cet inconvénient. Dans les climats plus chauds & plus doux de l'Amérique, aucun des peuples ſauvages n'avoit des habillemens. La nature ne leur avoit pas même appris qu'il pût y avoir quelqu'indécence à ſe montrer entierement nud (1). Comme ſous un ciel doux on a peu beſoin de ſe défendre contre les injures de l'air, & que leur extrême indolence leur faiſoit

Vêtemens & parure.

(1) Lery, *navigat. ap. de Bry*, III, *p.* 164. *Vie de Colomb*, *c.* 24. Venegas, *hiſt. of Californ. p.* 70.

éviter toute eſpece de travail qui n'étoit pas commandé par la néceſſité, tous les habitans des iſles & une grande partie de ceux du continent reſtoient dans cet état de nudité abſolue. D'autres ſe contentoient d'un léger vêtement pour ſatisfaire uniquement à la décence. Mais quoique nuds ils n'étoient pas ſans quelque ſorte d'ornemens, & ils arrangeoient leurs cheveux de pluſieurs manieres différentes. Ils attachoient des morceaux d'or, des coquilles ou des pierres brillantes à leurs oreilles, à leurs nés & à leurs joues (1). Ils deſſinoient ſur leur peau une multitude de figures diverſes ; ils paſſoient beaucoup de tems & prenoient beaucoup de peine pour parer leurs perſonnes d'une maniere bizarre. Mais la vanité, qui trouve des occaſions ſans nombre d'exercer l'invention & l'induſtrie dans les pays où la pa.

(1) Lery, *ap. de Bry*, III, 165. *Lettr. édif.* 20-223.

rure eſt devenue un art très-compliqué, doit ſe trouver circonſcrite dans un cercle très-étroit & bornée à un très-petit nombre d'objets chez des Sauvages nuds; auſſi ces peuples ne ſe contentent pas de ces ſimples ornemens dont nous avons parlé; ils ont un ſingulier penchant à changer les formes naturelles de leurs corps. Cette pratique étoit univerſelle chez les tribus les plus groſſieres de l'Amérique. Leurs opérations pour cet objet commencent à l'inſtant même où l'enfant eſt né. Quelques peuples en lui comprimant les os du crâne encore mous & flexibles, lui applatiſſent la couronne de la tête. Quelques-uns donnent à la tête la figure d'un cône; d'autres cherchent à lui faire prendre une forme quarrée (1). Ils mettent ſouvent en

(1) Oviedo, *hiſt. lib.* III, *c.* 5 Ulloa, I, 329. Labat, *voy.* II, 72. Charlevoix, III. Gumilla, I, 197. Acugna, *relat. de la riv. des Amaz.* II, 83. Lawſon's. *voy. to Carolina*, *p.* 33.

danger la vie de leurs enfans par ces efforts violens & absurdes pour déranger le plan de la nature sous le vain prétexte de le perfectionner. Mais dans tous ces moyens que les Américains prenoient, soit pour orner leurs personnes ou pour changer leurs formes naturelles, ils semblent s'être moins proposé de plaire ou de s'embellir que de se donner un air plus imposant & plus redoutable. Leur goût de parure se rapportoit plus à la guerre qu'à la galanterie. Il y avoit entre les deux sexes une subordination si marquée qu'elle éteignoit jusqu'au desir de se paroître mutuellement aimables. L'homme auroit cru au-dessous de lui de se parer pour plaire à celle qu'il étoit accoutumé à regarder comme son esclave. C'étoit lorsqu'un guerrier se proposoit d'être admis au conseil de sa nation ou d'entrer en campagne contre les ennemis, qu'il prenoit ses plus beaux ornemens & qu'il paroit sa personne avec le plus de recherche & de

soin(1). Le vêtement parure des femmes étoit très-simple & peu varié ; tout ce qu'il y avoit de précieux ou de brillant étoit réservé aux hommes. Dans plusieurs tribus les femmes étoient obligées de passer chaque jour une grande partie de leur tems à parer & à peindre leurs maris ; il ne leur restoit pas le loisir de s'occuper de leur propre parure. Parmi une race d'hommes assez hautaine pour mépriser les femmes, ou assez insensible pour les dédaigner, elles doivent naturellement devenir paresseuses & négligentes, tandis que le goût de la parure, qu'on regarde comme leur passion favorite, est particuliérement réservé à l'autre sexe (2). C'étoit tout à la fois la

Wafer's, *voy. p.* 142. Lery, *ap. de Bry*, III, 167. Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr.* III, 216-222.

(1) Charlevoix, *hist de la nouv. Fr.* III, 278-327. Lafitau, II, 53, Kalm, *voy. en Amériq.* III, 273. Lery, *ap. de Bry*, III, 169. Purchas, *pilgr.* IV, 1287. Ribas, *hist. de los triunfos*, 472.

distinction

la diſtinction du guerrier & une de ſes plus ſérieuſes occupations (1). Un uſage des Américains qui au premier coup-d'œil paroît très-ſingulier & très-biſarre, n'eſt qu'un moyen ingénieux que leur ſagacité a découvert pour remédier aux principaux inconvéniens de leur climat, ſouvent brûlant ou humide à l'excès. Tous les peuples qui n'ont pas encore l'uſage des vêtemens ſont dans l'uſage d'oindre leur corps avec de la graiſſe d'animaux, des gommes viſqueuſes & des huiles de différente eſpece. Ils arrêtent par-là cette tranſpiration ſurabondante, qui ſous la zone-torride épuiſe la force de la conſtitution & abrége la durée de la vie humaine; ils ſe garantiſſent en même-tems contre l'exceſſive humidité qui regne pendant la ſaiſon des pluies (2). Ils mêlent auſſi en certains tems différentes

(1) Voyez la NOTE LXXV.
(2) Voyez la NOTE LXXVI.

couleurs avec ces ſubſtances onctueuſes & couvrent leurs corps de cette compoſition. Sous cet impénétrable vernis non-ſeulement leur peau ſe trouve défendue contre la chaleur pénétrante du ſoleil ; mais l'odeur ou le goût de ce mêlange écarte auſſi loin d'eux ces eſſaims innombrables d'inſectes qui abondent dans les bois & dans les marécages, ſur-tout dans les climats chauds, & dont la perſécution ſeroit intolérable pour des hommes entierement nuds (1).

Après le ſoin de la parure l'objet qui doit attirer l'attention d'un Sauvage eſt de ſe former quelqu'habitation qui puiſſe lui procurer un abri pour le jour & une retraite pour la nuit. Le guerrier ſauvage regarde comme un objet d'importance tout ce qui eſt lié avec ſes idées de dignité perſonnelle, tout

(1) Labat, II, 73. Gumilla, I, 190-202. Bancroft, *nat. hiſt. of Guyana*, 81-280.

ce qui a quelque rapport à ſon caractere militaire ; mais il voit avec la plus grande indifférence ce qui ne concerne que la vie paiſible & inactive. Ainſi quoiqu'il ſe montre fort recherché ſur ſa parure, il ne fait guere d'attention à l'élégance ou à la commodité de ſon habitation. Les peuples ſauvages, trop éloignés encore de cet état de civiliſation où la maniere de vivre eſt régardée comme une marque de diſtinction, ne connoiſſant aucun de ces beſoins qui ne peuvent ſe ſatisfaire que par différens genres d'induſtrie, reglent la conſtruction de leurs maiſons d'après leurs idées bornées du pur néceſſaire. Quelques-uns des peuples d'Amérique étoient encore ſi groſſiers & ſi peu éloignés de la ſimplicité primitive de la nature qu'ils n'avoient aucune eſpece de cabane. Dans cet état ils ſe mettent à l'abri de l'ardeur du ſoleil ſous des arbres touffus, & la nuit ils ſe forment un cou-

vert de branches & de feuilles (1). Dans le tems des pluies ils se retirent sous des abris formés par la nature ou creusés de leurs propres mains (2). D'autres qui n'ont point de demeure fixe & qui errent dans les forêts à la recherche du gibier, se logent pour un tems dans des huttes qu'ils construisent avec facilité, & qu'ils abandonnent sans peine. Les habitans de ces vastes plaines, inondées par le débordement des rivieres dans les grosses pluies qui tombent périodiquement entre les tropiques, construisent des cabanes sur des bases élevées & fortement attachées au terrein, ou bien ils les placent au milieu des branches des arbres & se garantissent par-là de la grande inondation

(1) Voyez la NOTE LXXVII.

(1) *Lettr. edif.* II, 176. V, 273. Venegas, *hist. of Californ.* I, 176, Lozano. *descrip. del gran Chaco*, *p.* 55. Gumilla, I, 323. Bancroft, *nat. hist. of Guiana*, 277.

dont ils ſont environnés (1). Tels ont été les premiers eſſais des peuples les plus ſauvages de l'Amérique pour ſe former des habitations. Parmi ceux même qui étoient plus induſtrieux & dont la réſidence étoit fixe, la ſtructure des maiſons étoit extrêmement ſimple & groſſiere : c'étoient de miſérables huttes, d'une forme quelquefois oblongue & quelquefois circulaire, où ils ne cherchoient qu'un abri, ſans s'embarraſſer de l'élégance ni même de la commodité. Les portes en étoient ſi baſſes qu'on ne pouvoit y entrer qu'en ſe courbant juſqu'à terre ou en rampant ſur ſes mains. Elles étoient ſans fenêtres, & le toit etoit percé d'un grand trou par où ſortoit la fumée.

Il ſeroit au-deſſous de la dignité de l'hiſtoire, & même étranger à l'objet de mon travail, de ſuivre les voyageurs dans les autres détails circonſtanciés de leurs rela-

(1) Gumilla, I, 225. Herrera, *dec.* 1, *lib.* IX, *c.* 6. Oviedo, *ſommar*, *p.* 53, C.

tions. Un ſeul trait mérite d'être obſervé, parce qu'il eſt ſingulier & qu'il jette du jour ſur le caractere du peuple. Il y avoit quelques maiſons aſſez grandes pour y loger quatre-vingt ou cent perſonnes. Elles étoient bâties pour recevoir différentes familles qui habitoient enſemble ſous le même toit (1), ſouvent autour d'un feu commun, ſans aucune eſpece de cloiſon ou de ſéparation entre les eſpaces qu'elles occupoient reſpectivement. Lorſque les hommes ont acquis des idées diſtinctes de propriété ou qu'ils ſont aſſez attachés à leurs femmes pour les obſerver avec inquiétude & avec jalouſie, les familles commencent à ſe ſéparer & à s'établir dans des maiſons particulieres, où chacun puiſſe garder & défendre ce qu'il a intérêt de conſerver. Cette forme ſinguliere d'habitation chez les Américains peut donc être conſidérée non-

(1) Voyez la NOTE LXXVIII.

ſeulement comme l'effet de la communauté des biens qui ſubſiſtoient parmi les différentes peuplades, mais encore comme une preuve de l'indifférence des hommes pour leurs femmes. S'ils n'avoient pas été accoutumés à une parfaite égalité, un tel arrangement n'auroit pas pu avoir lieu. S'ils avoient eu une ſenſibilité prompte à s'alarmer, ils n'auroient pas expoſé la vertu de leurs femmes aux tentations & aux facilités qui naiſſoient de ce mélange des différens ſexes. On ne peut s'empêcher en même tems d'admirer la concorde qui regne dans ces habitations où des familles nombreuſes ſont ainſi entaſſées ; il n'y a que des hommes d'un caractere très-doux ou d'un tempérament flegmatique, qui dans une ſemblable ſituation puiſſent éviter le tumulte & les animoſités (1).

(1) *Journal de Grillet & Bechamel dans la Guyane. p.* 65. Lafitau, *Mœurs, &c.* II, 4.

Après avoir pourvu à son vêtement & à son habitation, le Sauvage doit sentir la néceſſité de se faire des armes convenables pour attaquer ou repouſſer un ennemi; c'eſt un objet qui a exercé de bonne heure l'induſtrie & l'invention des peuples les moins civiliſés: Les premieres armes offenſives furent ſans doute celles que le haſard préſenta & les premiers efforts de l'art pour les perfectionner dûrent être extrêmement ſimples & groſſiers. Des maſſues faites de quelque bois peſant, des pieux durcis au feu, des lances dont la pointe eſt armée d'un caillou ou d'un os de quelqu'animal, ſont des armes connues aux nations les plus groſſieres; mais qui ne pouvoient ſervir que dans des combats corps à corps. Les hommes ont cherché enſuite les moyens de

Torquemada, *monarq.* I, 217. Joutel; *Jorn. hiſt.* 217. Lery, *hiſt. Braſil*, *ap.* de Bry, III, 238. Lozano, *deſcr. del gran Chaco*, 67.

faire du mal à leurs ennemis à une certaine diſtance : l'arc & les fleches ſont la premiere invention qu'ils aient imaginée pour cet objet ; cette eſpece d'arme s'eſt trouvée chez des peuples qui ſont encore dans l'enfance de la ſociété, & l'uſage en eſt familier aux habitans de toutes les parties du globe. Il eſt cependant remarquable qu'il y ait eu en Amérique des tribus aſſez dépourvües d'induſtrie pour n'avoir pas encore fait une découverte ſi ſimple (1), & qui paroiſſoient ne connoître l'uſage d'aucune arme de trait. La fronde dont la conſtruction n'eſt pas plus compliquée que celle de l'arc & dont l'uſage n'eſt pas moins ancien chez pluſieurs nations, étoit peu connue des habitans de l'Amérique ſeptentrionale (2) ou des iſles ; mais elle

(1) Piedrahita, *conq. del nuevo reyno*, 9-12.

(1) *Naufr. de Alv. Nun. Cabeca de Vaca*, *c.* X, *p.* 12.

paroît avoir été connue de quelques tribus dans le continent méridional (1). Les Naturels de quelques provinces du Chili & les Patagons qui habitent l'extrêmité méridionale de l'Amérique ont une arme qui leur est propre. Ils attachent des pierres grosses environ comme le poing, à chaque extrêmité d'une courroie de cuir de huit pieds de long, & après les avoir fait tourner autour de leurs têtes, ils les lancent avec une telle adresse qu'ils manquent rarement l'objet auquel ils visent (2).

Ustensiles domestiques.

Chez des peuples qui ne connoissoient guere d'autre occupation que la guerre & la chasse, les principaux efforts de l'esprit & de l'industrie ont dû naturellement se diriger vers ces deux objets (3). A

(1) Piedrahita, *p.* 16. Voyez la NOTE LXXIX.

(2) Ovalle, *relat. of Chili.* *Churchill. collect.* III, 82. Falkner's *descr. of Patag.* *p.* 130.

(3) Voyez la NOTE LXXX.

l'égard de tous les autres, leurs besoins & leurs desirs étoient si bornés que leur invention n'avoit pas de quoi s'exercer. Comme leur nourriture & leurs habitations étoient extrêmement simples, leurs ustensiles domestiques étoient très-grossiers & en petit nombre. Quelques-unes des tribus méridionales avoient trouvé l'art de faire des vaisseaux de terre & de les cuire au soleil, de maniere qu'ils pouvoient supporter le feu. Les habitans de l'Amérique septentrionale creusoient un morceau de bois dur en forme de marmite, & la remplissoient d'eau qu'ils faisoient bouillir en y jettant des pierres rougies au feu (1) : ils se servoient de ces vaisseaux pour apprêter une partie de leurs alimens. On peut regarder cette invention comme un pas vers le rafinement & le luxe; car dans le premier état de société

Maniere de cuire les alimens.

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr.* III. 332.

les hommes ne connoissent d'autres moyens d'apprêter leurs alimens que celui de les faire griller sur le feu ; & dans plusieurs peuplades Américaines, c'est la seule espece de cuisine qui soit encore connue (1).

Construction des canots.

Mais le chef-d'œuvre de l'art chez les Sauvages du nouveau monde, c'est la construction de leurs canots. Un esquimaux, enfermé dans son bateau d'os de baleine, couvert de peau de veaux marins, peut braver cet océan orageux où la stérilité de son pays le force à chercher la principale partie de sa subsistance (1). Les Naturels du Canada se hasardent sur leurs rivieres & sur leurs lacs dans des bateaux faits d'écorces d'arbre, & si légers que deux hommes peuvent les porter lorsque des bas-fonds ou des cataractes arrêtent la navigation (3). C'est dans ces fragiles bâ-

(1) Voyez la NOTE LXXXI.

(2) Ellis, *voy. à la baie d'Hudson*, 133.

(3) Voyez la NOTE LXXXII.

timens qu'ils entreprennent & exécutent de longs voyages (1). Les habitans des isles & du continent méridional se font des canots en creusant avec beaucoup de peine le tronc d'un gros arbre, & quoique ces bâtimens paroissent lourds & mal construits, ils s'en servent avec tant de dextérité que des Européens qui connoissent tous les progrès qu'a faits la science de la navigation ont été étonnés de la rapidité de leurs mouvemens & de la célérité de leurs évolutions. Leurs pirogues ou bateaux de guerre sont assez grands pour contenir quarante ou cinquante personnes : les canots dont ils se servent pour la pêche & les petits voyages ont moins de capacité (2). La forme, ainsi que les matériaux de ces différens bâtimens est très-bien adaptée au service pour lequel ils sont destinés, & plus on les examine avec

(1) Lafitau, *mœurs des Sauv.* II, 213.
(2) Labat, *voy.* II, 91-131.

ſoin, plus on admire le méchaniſme & la convenance de leur conſtruction.

Indolence avec laquelle ils travaillent.

Dans tous les efforts d'induſtrie que font les Américains, il y a un trait frappant de leur caractere qui ſe marque d'une maniere ſenſible. Ils commencent un travail ſans ardeur, le continuent avec peu d'activité, & comme les enfans s'en laiſſent aiſément diſtraire. Même dans les opérations qui paroiſſent les plus intéreſſantes, & où les plus puiſſans motifs demandent des efforts vigoureux, ils travaillent avec une molleſſe & une langueur extrême. L'ouvrage avance ſous leurs mains avec tant de lenteur qu'un témoin oculaire le compare aux progrès imperceptibles de la végétation (1). Ils emploient quelquefois pluſieurs années à faire un canot, de maniere qu'il commence à pourrir de vieilleſſe avant d'être achevé. Ils laiſſeront périr une

(1) Gumilla, II, 297.

partie de toit avant de finir l'autre (1). L'opération manuelle la plus facile consume un grand espace de tems, & ce qui chez les nations policées demanderoit à peine quelqu'effort d'industrie, est pour les Sauvages une longue & pénible entreprise. Cette lenteur dans l'éxécution des travaux de toute espece peut être attribuée à différentes causes. Pour des Sauvages qui ne doivent point leur subsistance aux travaux d'une industrie réguliere, le tems est de si peu d'importance qu'ils n'y attachent aucun prix, & pourvu qu'ils puissent venir à bout de ce qu'ils ont entrepris, ils ne s'embarrassent jamais du tems qu'il leur en a coûté. Les outils qu'ils emploient sont si imparfaits, si peu commodes, que tous les ouvrages qu'ils entreprennent ne peuvent manquer d'être difficiles & ennuyeux. L'artiste le plus habile & le plus industrieux auroit bien de

(1) Borde, *relat. des Caraïbes*, *p.* 22.

la peine à venir à bout du travail le plus simple, s'il n'avoit pas de meilleurs outils qu'une hache de pierre, une coquille tranchante ou l'os de quelqu'animal : il n'y a que le tems qui puisse suppléer à ce défaut de moyens ; mais c'est le tempérament flegmatique & froid particulier aux Américains qui rend sur-tout leurs opérations si languissantes. Il est presqu'impossible de les tirer de cette indolence habituelle, & à moins qu'ils ne soient engagés dans une expédition de guerre ou de chasse, ils paroissent incapables de faire aucun effort de vigueur. L'application qu'ils mettent aux objets n'est pas assez forte pour donner l'essor à cet esprit inventif qui suggere des expédiens pour abréger & faciliter le travail. Ils reviendront chaque jour à leur tâche ; mais tous les moyens qu'ils ont pour l'achever sont fastidieux & pénibles (1). Même depuis que les

(1) Voyez la NOTE LXXXIII.

Européens leur ont communiqué la connoiſſance de leurs inſtrumens & leur ont appris à imiter leurs arts, le caractere propre des Américains ſe remarque encore dans tout ce qu'ils font. Ils peuvent mettre de la patience & de l'aſſiduité au travail ; ils ſavent copier avec une exactitude ſervile & minucieuſe; mais ils montrent peu d'invention & toujours une grande lenteur. Malgré l'inſtruction & l'exemple, l'eſprit de ce peuple prédomine ; leurs mouvemens ſont naturellement peſans, & il eſt inutile de les preſſer d'accélérer leur marche. *Un ouvrage d'Indien* eſt une expreſſion familiere parmi les Eſpagnols d'Amérique, pour exprimer tout ce dont l'exécution a demandé beaucoup de tems & de travail (1).

VII. Il n'y a aucune circonſtance dans la deſcription des peu-

(1) Ulloa, *voy.* I, 335. *Lettr. édif.* 15. 348.

ples Sauvages qui ait excité une plus grande curiosité que leurs opinions & leurs pratiques religieuses ; & il n'y en a point peut-être qu'on ait plus mal entendues ou représentées avec moins de fidélité. Les prêtres & les missionnaires sont les personnes qui ont eu le plus d'occasion de suivre cette recherche parmi les tribus de l'Amérique les moins civilisées ; mais leur esprit , prévenu des dogmes de leur propre religion & accoutumé à ses institutions, est toujours porté à découvrir dans les opinions & les rits de tous les peuples quelque chose qui ressemble à ces objets de leur vénération. Ils ne voient les objets qu'à travers un milieu qui en altere la forme. Ils cherchent à concilier avec leur propre croyance les institutions qu'ils observent , non à les expliquer conformément aux idées grossieres du peuple même à qui elles appartiennent. Ils attribuent à ce peuple des idées qu'il est incapable d'a-

voir, & le ſuppoſent inſtruit de principes & de faits dont il eſt impoſſible qu'il ait la connoiſſance. Delà quelques miſſionnaires ont cru découvrir, même chez les nations les plus barbares de l'Amérique, des traces non moins claires que ſurprenantes d'une connoiſſance diſtincte des miſteres ſublimes & des inſtitutions particulieres du chriſtianiſme. En interprétant arbitrairement certaines expreſſions & certaines cérémonies, ils en ont conclu que ces nations connoiſſoient la doctrine de la Trinité, de l'Incarnation, du fils de Dieu, de ſon ſacrifice expiatoire, de la vertu de la croix & de l'efficacité des ſacremens (1). On ſent que des guides ſi crédules & ſi peu éclairés ne méritent guere de confiance.

Mais lors même que nous choi-

(1) Venegas, I, 88-92. Torquemada, II, 445, Garcia, *origen*, 122. Herrera, *dec.* 4, *lib.* IX, *c.* 7, *dec.* 5, *lib.* IV, *c.* 7.

ſirons avec le plus grand ſoin nos autorités, il ne faut pas les ſuivre avec une foi implicite. Toute recherche dans les notions religieuſes des peuples Sauvages eſt enveloppée de difficultés particulieres, & il faut ſouvent s'arrêter pour ſéparer les faits qu'on rapporte d'avec les raiſonnemens dont ils ſont accompagnés & les théories qu'on en veut déduire. Pluſieurs écrivains pieux, plus frappés de l'importance du ſujet dont ils s'occupoient, qu'attentifs à l'état du peuple dont ils cherchoient à découvrir les ſentimens, ont employé beaucoup de travail inutile à des recherches de ce genre (1).

Bornée à deux articles.

Il y a deux points fondamentaux ſur leſquels eſt établi le ſyſtême entier de la religion, autant qu'on en peut juger par les ſeules lumieres de la nature. L'un regarde l'exiſtence d'un Dieu, l'autre l'immortalité de l'ame. C'eſt un objet

(1) Voyez la NOTE LXXXIV.

non-ſeulement de curioſité, mais auſſi d'inſtruction, que d'examiner quelles étoient les idées des Naturels de l'Amérique ſur ces points importans. Je bornerai mes recherches à ces deux articles, laiſſant à d'autres l'examen des opinions ſubordonnées & le détail des ſuperſtitions locales.

Exiſtence de Dieu.

Quiconque a eu occaſion d'obſerver les opinions religieuſes des hommes des dernieres claſſes de la ſociété, même chez les nations les plus éclairées & les plus civiliſées, trouvera que leur ſyſtême de croyance leur a été communiqué par l'inſtruction, & n'eſt point le fruit de leurs propres recherches. Cette nombreuſe partie du genre humain condamnée au travail, dont l'occupation principale & preſqu'unique eſt de s'aſſurer une ſubſiſtance, conſidére ſans beaucoup de réflexion le plan & les opérations de la nature, & n'a ni le loiſir, ni la capacité d'entrer dans ces ſpéculations ſubtiles & com-

pliquées, qui conduisent à la connoissance des principes de la religion naturelle. Dans les premiers périodes de la vie sauvage, de pareilles recherches sont absolument inconnues. Quand les facultés intellectuelles commencent seulement à se développer & que leurs premiers efforts se portent sur un petit nombre d'objets de premiere nécessité; quand l'esprit n'est pas encore assez étendu pour se former des idées générales & abstraites; quand le langage est tellement borné qu'il manque de mots pour distinguer tout ce qui n'affecte pas quelques-uns des sens, il seroit absurde de prétendre que l'homme fût capable d'observer exactement la relation qui se trouve entre la cause & l'effet, ou qu'il pût s'élever de la contemplation de l'un à la connoissance de l'autre, & se former des notions justes d'un Dieu, comme créateur & modérateur de l'univers. Par-tout où l'esprit a été étendu par la philo-

ſophie & éclairé par la révélation, l'idée de création eſt devenue ſi familiere que nous ne réfléchiſſons guere combien cette idée eſt abſtraite & profonde, & combien d'obſervations & de recherches il a fallu à l'homme pour arriver à la connoiſſance de ce principe élémentaire de la religion. Auſſi a-t-on découvert en Amérique pluſieurs tribus qui n'ont aucune idée d'un être ſuprême ni aucune pratique de culte religieux. Indifférens à ce ſpectacle magnifique d'ordre & de beauté que le monde préſente à leurs regards, ne ſongeant ni à réfléchir ſur ce qu'ils ſont eux-mêmes, ni à rechercher quel eſt l'auteur de leur exiſtence, les hommes dans l'état ſauvage conſument leurs jours, ſemblables aux animaux qui vivent autour d'eux, ſans reconnoître ni adorer aucune puiſſance ſupérieure. Ils n'ont dans leur langue aucun mot pour déſigner la divinité, & les obſervateurs les plus attentifs n'ont pu

découvrir parmi eux aucune institution, aucun uſage qui parût ſuppoſer qu'ils reconnuſſent l'autorité d'un Dieu & qu'ils s'occupaſſent à mériter ſes faveurs (1). Ce n'eſt cependant que dans l'état de nature le plus ſimple & lorſque les facultés intellectuelles de l'homme ſont trop foibles & trop bornées pour l'élever beaucoup au-deſſus des animaux, qu'on obſerve cette ignorance abſolue de toute puiſſance inviſible. Mais l'eſprit humain naturellement formé pour la religion, s'ouvre bientôt à des idées qui lorſqu'elles ſont corrigées

---

(1) Biet, 539. Lery, *ap. de Bry*, III, 221. Nieuhoff, *Churchill. coll.* II, 132. *Lettr. édif.* 2,177. *id.* 12-13. Venegas, I, 87. Lozano, *deſcr. del gran Chaco* 59. Gumilla, II, 156. Rochefort, *hiſt. des Antilles*, *p.* 468. Margrave, *hiſt. in append. de Chilienſibus*, 286. Ulloa, *notic. Améric.* 335, *&c.* Barrere, 218-219. Harcourt, *voy. to Guiana.* Purchas, *Pilgr.* IV, *p.* 1273. *Account of Braſil, by a Portugueſe*, *ibid. p.* 1289. Jones's, *journal*, *p.* 59. Voyez la NOTE LXXXV.

&

& épurées, sont destinées à être une grande source de consolation au milieu des calamités de la vie. On apperçoit des notions de quelques êtres invisibles & puissans dans les usages de plusieurs tribus Américaines qui sont encore dans l'enfance de la société. Ces notions sont dans l'origine vagues & obscures, & paroissent plutôt provenir d'un sentiment de crainte pour des maux dont l'homme est menacé que d'un sentiment de reconnoissance pour des bienfaits reçus. Tandis que la nature poursuit son cours avec une régularité constante & uniforme, l'homme jouit des biens qu'elle lui procure sans en rechercher la cause; mais tout écart de cette marche réguliere le frappe & l'étonne. Lorsqu'il voit arriver des événemens auxquels il n'est point accoutumé, il en cherche les causes avec une curiosité active. Son entendement est incapable de les démêler, mais l'imagination, qui est une faculté de l'ame plus ardente

& plus audacieuse, décide sans hésiter : elle attribue les événemens extraordinaires de la nature à l'influence de quelques êtres invisibles & suppose que le tonnerre, les tremblemens de terre & les ouragans sont leur ouvrage. On a trouvé chez plusieurs nations grossieres quelques idées confuses d'une puissance spirituelle ou invisible, dirigeant les fléaux naturels qui désolent la terre & épouvantent ses habitans (1). Mais indépendamment de ces calamités, les peines & les dangers de la vie sauvage sont si multipliés, l'homme dans cet état se trouve souvent dans des situations si critiques, que son esprit est forcé par le sentiment de sa propre foiblesse de recourir à l'action d'une puissance & d'une intelligence supérieure aux forces humaines. Abbattu par les calamités qui l'oppriment, exposé à des dangers qu'il ne peut repousser, le sauvage ne

(1) Voyez la NOTE LXXXVI.

compte plus ſur lui-même ; il ſent toute ſon impuiſſance, & ne voit aucun moyen d'échapper à tant de maux que par l'interpoſition de quelque bras inviſible. Ainſi l'on trouve que chez toutes les nations ignorantes, les premieres pratiques qui préſentent quelques reſſemblances avec des actes de religion, n'ont pour objet que d'écarter des maux que l'homme peut ſouffrir ou redouter. Les *Manitous* ou *Ockis* des Naturels de l'Amérique ſeptentrionale étoient des eſpeces d'amulets ou de charmes, auxquels ils attribuoient la vertu de préſerver de tout événement fâcheux ceux qui y mettoient leur confiance ; ou bien on les regardoit comme des eſprits tutélaires dont on pouvoit implorer le ſecours dans des circonſtances malheureuſes (1). Les habitans des iſles admettoient des êtres qu'ils appelloient *Cemis*, &

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Fr.* III, 343. Creuxii, *hiſt. Canad. p.* 82.

qu'ils regardoient comme les auteurs de tous les maux qui affligent l'espece humaine ; ils représentoient ces terribles divinités sous les formes les plus effrayantes, & ne leur rendoient un hommage religieux que dans la vue d'appaiser leur courroux (1). Il y avoit des tribus qui s'étoient fait des idées de religion plus étendues, & qui reconnoissoient des êtres bons qui se plaisoient à faire le bien, ainsi que des êtres méchans qui aimoient à faire le mal ; mais chez ces peuples même la superstition paroît encore être le fruit de la crainte, & tous ses efforts avoient pour but de détourner des malheurs. Ils étoient persuadés que leurs divinités bienfaisantes étoient portées par leur nature même à faire tout le bien qui étoit en leur pouvoir, sans avoir besoin de prieres ni de reconnoissance ; ainsi leur

(1) Oviedo, *lib.* III, *c.* 1, *p.* III, P. Martyr, *dec. p.* 102.

unique soin étoit de chercher à conjurer & à fléchir la colere des puissances malfaisantes qu'ils regardoient comme ennemies de l'homme (1).

Telles étoient les notions imparfaites de la plupart des Américains, relativement à l'influence des agens invisibles, & telle étoit presqu'universellement le vil & grossier objet de leurs superstitions. Si nous pouvions remonter à la source des idées des autres nations jusqu'à ce premier état de société où l'histoire commence de les offrir à nos regards, nous appercevrions une ressemblance frappante entre leurs opinions & leurs pratiques, & celles dont nous venons de parler : nous nous convaincrions aisément que dans des circonstances semblables l'esprit humain suit par-tout à peu près la même route dans ses

(1) Dutertre, II, 365. Borde, *p.* 14. *Stato, of virginia, by a native, Book*, III, *p.* 32, 33. Dumont, I, 165. Bancroft, *nat. hist. of Guiana*, 309.

progrès & arrive presqu'aux mêmes résultats. Les impressions de la crainte se marquent d'une maniere sensible dans tous les systêmes de superstition formés dans cet état de société, & les notions les plus exaltées des hommes se bornent à une idée obscure de certains êtres dont la puissance quoique surnaturelle est limitée dans ses objets comme dans ses moyens.

Diversités remarquables dans les opinions religieuses.

Chez d'autres peuples qui sont unis en société depuis plus longtems ou qui ont fait plus de progrès dans la civilisation, on apperçoit quelqu'étincelle d'une conception plus juste de la puissance qui gouverne le monde. Ils semblent avoir vu qu'il doit exister quelque cause universelle à laquelle tous les êtres doivent leur existence, & si nous pouvons en juger par quelques expressions de leur langage, ils paroissent reconnoître une puissance divine qui a fait le monde & qui dispose de tous les événemens. Ils

l'appellent *le grand esprit* (1).

Mais ces idées sont vagues & confuses, & lorsqu'ils essayent de les expliquer, il est évident qu'ils donnent au mot *esprit* un sens très-différent de celui que nous y attachons & qu'ils ne conçoivent aucun être qui ne soit corporel. Ils croient que leurs dieux ont une forme humaine, mais avec une nature supérieure à celle de l'homme ; & ils débitent sur les qualités & les opérations de ces divinités des fables trop absurdes & trop incohérentes pour mériter une place dans l'histoire. Ces mêmes peuples ne connoissent aucune forme établie de culte public ; ils n'ont ni temples érigés à l'honneur de leurs divinités, ni ministres spécialement consacrés à leur service. Les différentes cérémonies & pratiques superstitieuses reçues parmi eux leur

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr.* III, 343. Sagard, *voy. au pays des Hurons*, 226.

ont été transmises par tradition, & ils y ont recours avec une crédulité puérile, lorsque des circonstances particulieres les tirant de leur apathie ordinaire, les portent à reconnoître la puissance & à implorer la protection de quelques êtres supérieurs (1).

Systêmes des Natchez.

La tribu des Natchez & les Naturels de Bogota sont beaucoup plus avancés dans leurs idées de religion ainsi que dans leurs institutions politiques, que les autres nations sauvages de l'Amérique; & il n'est pas moins difficile de trouver la cause de cette distinction que de celle dont nous avons déjà parlé. Le soleil étoit le principal objet du culte chez les Natchez. Ils entretenoient dans leurs temples un feu perpétuel, comme l'emblême le plus pur de leur divinité; ces temples étoient construits avec une grande magnificence

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr.* III, 345. Colden, I, 17.

& décorés de différens ornemens, autant que le comportoit leur grossiere architecture. Ils avoient des ministres chargés de veiller à l'entretien du feu sacré. La premiere fonction du chef de la nation étoit un acte d'obéissance au soleil tous les matins ; & à certains tems de l'année il y avoit des fêtes établies, qui étoient célébrées par tout le peuple en grande cérémonie, mais sans répandre du sang (1). Ces fêtes sont la pratique de superstition la plus rafinée qu'on ait trouvée en Amérique & peut-être une des plus naturelles & des plus séduisantes. Le soleil est la source apparente de la joie, de la fécondité & de la vie répandues sur toute la nature, & tandis que l'esprit humain, dans ses premiers essais de spéculation, contemple & admire la puissance universelle & ac-

(1) Dumont, I, 158. Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr.* III, 41-429. Lafitau, I, 167.

tive de cet astre, il est naturel que son admiration s'arrête à ce qui est visible, sans pénétrer jusqu'à la cause qu'il ne voit pas, & qu'il rende à l'ouvrage le plus brillant & le plus bienfaisant de l'être suprême un culte qui n'est dû qu'à son auteur. Comme le feu est le plus pur & le plus actif de tous les élémens, & qu'il ressemble au soleil par quelques-unes de ses qualités & de ses effets, ce n'est pas sans raison qu'il a été choisi pour emblême de l'action puissante de cet astre. Les anciens Perses, peuple bien supérieur à tous égards aux nations sauvages dont je rappelle les usages, fonderent leur systême religieux sur les mêmes principes, & établirent des formes de culte public, moins grossieres & moins absurdes que celles des autres peuples qui avoient été privés du secours de la révélation. Cette étonnante conformité d'idées entre deux nations vivant dans deux états de société si différens,

eſt une des circonſtances les plus ſingulieres & les plus inexpliquables qui ſe rencontrent dans l'hiſtoire des révolutions humaines.

A Bogota, le ſoleil & la lune étoient également les principaux objets de la vénération publique. Le ſyſtême de religion y étoit plus régulier & plus complet, quoique moins pur, que celui des Natchez. Il y avoit des temples, des autels, des prêtres, des ſacrifices; & tout ce long cortége de cérémonies, que la ſuperſtition introduit partout où elle s'arroge un empire abſolu ſur l'eſprit des hommes. Mais ce peuple avoit des rits cruels & ſanguinaires : il offroit à ſes dieux des victimes humaines, & pluſieurs de ces uſages reſſembloient beaucoup aux inſtitutions barbares des Mexicains, dont nous examinerons ailleurs plus en détail le génie & les mœurs (1).

---

(1) Piedrahita, *conq. del n. reyno*, p. 17. Herrera, *dec.* 6, *lib.* V, *c.* 6.

Leurs idées sur l'immortalité de l'ame.

A l'égard de cet autre point de religion qui établit l'immortalité de l'ame, les sentimens des Américains étoient plus uniformes. L'esprit humain, lors même qu'il n'est encore ni éclairé ni fortifié par la culture, se révolte à la pensée d'une dissolution totale & se plait à s'élancer par l'espérance dans un état d'existence future. Ce sentiment, produit dans l'homme par la conscience de sa propre dignité & par un instinct secret qui le porte vers l'immortalité, est universel & peut être regardé comme naturel à l'espece humaine : il est la base des espérances les plus sublimes de l'homme dans l'état de société le plus parfait, & la nature n'a pas voulu le priver de cette douce consolation, même dans l'état de société le plus simple & le plus grossier. Nous trouverons cette opinion établie d'un bout de l'Amérique à l'autre, en certaines régions plus vague & plus obscure, en d'autres plus développée & plus

parfaite, mais nulle part inconnue. Les Sauvages les plus grossiers de ce continent, ne redoutent point la mort comme l'extinction de l'existence : ils esperent tous un état à venir où ils seront à jamais exempts des calamités qui empoisonnent la vie humaine dans sa condition actuelle. Ils se représentent une contrée délicieuse, favorisée d'un printems éternel ; où les forêts abondent en gibier & les rivieres en poisson ; où la famine ne se fait jamais sentir, & où ils jouiront sans travail & sans peine de tous les biens de la vie. Mais en se formant ces premieres idées si imparfaites d'un monde invisible, les hommes supposent qu'ils continueront d'éprouver les mêmes desirs & de suivre les mêmes occupations ; en conséquence ils doivent naturellement réserver les distinctions & les avantages dans cet état futur aux qualités & aux talens qui sont ici bas l'objet de leur estime. Ainsi les Américains accor-

doient le premier rang dans la terre des esprits, au chasseur le plus habile, au guerrier le plus heureux & le plus hardi, à ceux qui avoient surpris & tué le plus d'ennemis, qui avoient tourmenté le plus grand nombre de captifs & dévoré leur chair (1). Ces idées étoient si généralement répandues qu'elles ont donné naissance à une coutume universelle, qui est à la fois la preuve la plus forte de la croyance des Américains à une vie à venir & l'explication la plus claire de ce qu'ils esperent y trouver. Comme ils imaginent que les morts vont recommencer leur carriere dans le nouveau monde où ils sont allés, ils ne veulent pas qu'ils y entrent sans défense & sans provisions; c'est pour cela qu'on enterre avec eux leur arc, leurs fleches & les autres armes employées dans la chasse & dans la

(1) Lery, *ap. de Bry*, III, 222. Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr.* III, 551. De la Potherie, II, 40, III, 5.

guerre; on dépose dans leur tombeau des peaux ou des étoffes propres à faire des vêtemens, du bled d'Inde, du manioc, du gibier, des ustensiles domestiques & tout ce qu'on met au nombre des choses nécessaires de la vie (1). Dans quelques provinces, lorsqu'un Cacique ou chef venoit à mourir, on mettoit à mort un certain nombre de ses femmes, de ses favoris & de ses esclaves, qu'on enterroit avec lui, afin qu'il pût se montrer avec la même dignité & être accompagné des mêmes personnes dans son autre vie (2). Cette persuasion est si

---

(1) Chronica de Cieca de Leon, *c.* 28. Sagard, 288. Creuxii *hist. Canad. p.* 91. Rochefort, *hist. des Antilles*, 568. Biet, 391. De la Potherie, II, 44, III, 8. Blanco, *convers. de piritu*, *p.* 35.

(1) Dumont, *mémoire sur la Louis.* I, 208. Oviedo, *lib.* V, *c.* 3. Gomara, *hist. gén. c.* 28. P. Martyr, *dec.* 304. Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr.* III, 421. Herrera, *dec.* 1, *lib.* III, *c.* 3. P. Melchior Hernandez, *mémor. de Chiriqui*, *coll. orig. papers*, I, *chron. de Cieca Leon*, *c.* 33.

profondément enracinée qu'on voit les personnes attachées à un chef s'offrir en victimes volontaires & solliciter comme une grande distinction le privilege d'accompagner leurs maîtres au tombeau. Il y a même des occasions où l'on avoit de la peine à réprimer cet enthousiasme d'affection & de dévouement & à réduire le cortége d'un chef chéri à un nombre modéré & tel que la tribu n'en souffrît pas un dommage trop considérable (1).

Superstition liée avec la piété.

Chez les Américains, ainsi que chez les autres nations non civilisées, plusieurs des rits & des pratiques qui ressemblent à des actes de religion, n'ont rien de commun avec la piété, & sont l'effet seulement d'un desir ardent de pénétrer dans l'avenir. C'est lorsque les facultés intellectuelles sont plus foibles & moins exercées que l'esprit humain est plus porté à sentir & à montrer cette vaine curiosité.

(1) Voyez la NOTE LXXXVII.

Etonné des événemens dont il lui eſt impoſſible de concevoir la cauſe, il y ſuppoſe naturellement quelque choſe de merveilleux & de myſtérieux: alarmé d'un autre côté par des circonſtances dont il ne peut prévoir la ſuite & les effets, il eſt obligé, pour les découvrir, d'avoir recours à d'autres moyens qu'à l'exercice de ſa propre intelligence. Par-tout où la ſuperſtition a fait aſſez de progrès pour former un ſyſtême régulier, ce deſir de percer dans les ſecrets de l'avenir ſe trouve lié avec elle. Alors la divination devient un acte religieux; les prêtres, comme miniſtres du ciel, prétendent annoncer ſes oracles. Ils ſont les ſeuls devins, augures & magiciens, qui poſſedent l'art important & ſacré de découvrir ce qui eſt caché aux yeux des autres hommes.

Chez ceux des peuples ſauvages qui ne reconnoiſſent point de puiſſance qui gouverne le monde, qui n'ont ni prêtres ni cérémonies re-

ligieuſes, la curioſité de lire dans l'avenir & de découvrir ce qui eſt inconnu tient à un principe différent & tire ſa force d'une autre aſſociation d'idées. Comme les maladies de l'homme dans l'état ſauvage ſont, ainſi que celles des animaux, en petit nombre mais extrêmement violentes, l'impatience de la ſouffrance & le deſir de retrouver la ſanté lui inſpirent aiſément un reſpect extraordinaire pour ceux qui ſe vantent de connoître la nature de ces maladies ou d'en prévenir les funeſtes effets. Mais ces charlatans d'Amérique étoient ſi ignorans ſur la ſtructure du corps humain qu'ils n'avoient aucune idée ni des dérangemens qui pouvoient y ſurvenir, ni de la maniere dont ils ſe terminoient. L'enthouſiaſme réuni ſouvent à la ruſe ſuppléoit à la ſcience. Ils attribuoient l'origine des maladies à une influence ſurnaturelle, & preſcrivoient ou exécutoient eux-mêmes différentes cérémonies myſ-

térieuſes auxquelles on ſuppoſoit la vertu de les guérir. La crédulité & l'amour du merveilleux, ſi naturels à des hommes ignorans, favoriſoient l'impoſture & les diſpoſoient à en être aiſément dupes. Les premiers médecins des ſauvages ſont des eſpeces de magiciens qui ſe vantent de connoître le paſſé & de prédire l'avenir. Les enchantemens, la ſorcellerie & diverſes cérémonies auſſi vaines que biſarres, ſont les moyens qu'ils emploient pour chaſſer les cauſes imaginaires du mal (1); & pleins de confiance ſur l'efficacité de ces moyens, ils prédiſent hardiment quel ſera le deſtin de leurs malades. Ainſi la ſuperſtition dans ſa forme primitive eut pour principe l'impatience naturelle à l'homme de ſe délivrer d'un mal préſent, & non la crainte des maux qui l'attendoient dans une vie future; elle fut originairement

(1) P. Melch. Hernandez, *mémor. de cheriqui, collect. orig. p. I.*

entée ſur la médecine, non ſur la religion. Un des premiers & des plus ſages hiſtoriens de l'Amérique fut frappé de cette alliance entre l'art de la divination & celui de la médecine chez les habitans d'Hiſpaniola (1). Mais cela n'étoit pas particulier à ces peuples. Il y avoit dans toutes les parties de l'Amérique des devins & des enchanteurs qui s'appelloient les *Alexis*, les *Piayas*, les *Autmoins*, &c. ſuivant les différens endroits, & qui étoient les médecins de leurs tribus reſpectives, comme les *Buhitos* l'étoient à *Hiſpaniola*. Comme leurs fonctions les mettoient à portée d'obſerver l'eſprit humain affoibli par la maladie, & que dans cet état d'abattement, l'homme eſt naturellement diſpoſé à s'alarmer de craintes chimériques & à ſe bercer d'eſpérances imaginaires, ils inſpiroient aiſément une confiance aveugle dans la vertu de leurs enchantemens & dans

(1) Oviedo, *lib.* V, *c.* 1.

la certitude de leurs prédictions (1). La superstition s'étend par degrés.

Lorsque les hommes ont une fois reconnu la réalité d'une puissance surnaturelle qui agit dans certains cas, ils sont aisément portés à la reconnoître dans d'autres. Les Américains ne supposerent pas longtems que l'efficacité des conjurations fût bornée à un seul objet : ils y eurent recours dans toutes les situations de danger ou de malheur. Lorsqu'ils éprouvoient des désastres à la guerre, lorsqu'ils étoient contrariés dans leur chasse par des contre-tems imprévus, lorsque les inondations ou la sécheresse menaçoient leurs moissons, ils appelloient leurs magiciens & leur faisoient commencer leurs enchantemens pour découvrir la cause de ces calamités ou pour

(1) Herrera, *dec.* 1, *lib.* III, *c.* 4. Osborne, *collect.* II, 860. Dumont, I, 169. Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr.* III, 361. Lawson, *nouv. Carol.* 214. Ribas, *triunf. p.* 17. Biet, 386. De la Potherie, II, 35.

prédire qu'elle en seroit l'iſſue (1). Leur confiance dans cet art chimérique s'augmenta par degrés & ſe manifeſtoit dans toutes les circonſtances de la vie : chaque individu qui ſe trouvoit dans quelqu'embarras ou qui vouloit s'engager dans quelqu'entrepriſe importante, ne manquoit pas de conſulter le ſorcier & de diriger ſa conduite ſur les inſtructions qu'il recevoit. C'eſt ſous cette forme que la ſuperſtition ſe montre chez les peuples les plus ſauvages de l'Amérique, & la divination y eſt un art tenu dans la plus haute eſtime. Long-tems avant que l'homme ait porté la connoiſſance d'une divinité juſqu'au point qui inſpire le reſpect & conduit à un culte, nous le voyons lever une main préſomptueuſe pour écarter le voile ſalutai-

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Fr.* III, 5. Dumont, I, 173. Fernandez, *relat. de chiquit. p.* 40. Lozano, 84. Margrave, 279.

re ſous lequel la providence a voulu cacher ſes deſſeins aux regards des humains; nous le voyons s'efforçant avec une vaine inquiétude de percer les myſteres de l'adminiſtration divine. C'eſt une preuve des progrès & de la maturité de l'eſprit humain que de reconnoître & d'adorer une puiſſance modératrice de l'univers; mais le vain deſir de pénétrer dans l'avenir n'eſt qu'une erreur de ſon enfance & une preuve de ſa foibleſſe.

C'eſt à cette même foibleſſe qu'il faut attribuer la confiance des Américains dans les ſonges, leur ſoin d'obſerver les préſages, leur attention au ramage des oiſeaux & aux cris des animaux; ils regardent toutes ces circonſtances comme des indications des événemens futurs, & ſi quelques-uns de ces pronoſtics leur paroît défavorable, ils renoncent auſſi-tôt à l'entrepriſe qu'ils venoient de former avec le plus d'ardeur (1).

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Fr.*

Coutumes particulieres.

Si l'on veut se former une idée complette des nations sauvages de l'Amérique, il ne faut pas passer sous silence quelques coutumes singulieres, qui quoiqu'universelles & caractéristiques n'ont pu convenablement être rapportées à aucun des articles sous lesquels j'ai divisé mes recherches sur leurs mœurs.

Amour de la danse.

L'amour de la danse est une passion favorite des Sauvages de toutes les parties du globe. Comme une grande partie de leur tems se consume dans un état de langueur & d'indolence, sans aucune occupation qui puisse les animer ou les intéresser, ils se plaisent généralement à un exercice qui donne l'essor aux facultés actives de la nature. Lorsque les Espagnols entrerent pour la premiere fois en Amérique, ils furent étonnés de

III, 262-353. Stadins, *ap. de Bry*, III, 120. Creuxii, *hist. Canad.* 84. Techo, *hist. of Parag. Churchill. coll.* VI, 37. De la Potherie, III, 6.

cet

ce goût extrême des Naturels pour la danse ; ils voyoient avec étonnement un peuple, presque toujours froid & inanimé, montrer une activité extraordinaire toutes les fois que cet amusement favori les y portoit. Il est vrai que chez eux la danse ne doit pas être appellé un amusement. C'est une occupation sérieuse & importante qui se mêle à toutes les circonstances de la vie publique & privée. Si une entrevue est nécessaire entre deux bourgades Américaines, les ambassadeurs de l'une s'approchent en formant une danse solemnelle & présentent le calumet ou emblême de paix : les Sachems de l'autre tribu le reçoivent avec la même cérémonie (1). Si la guerre se déclare contre un ennemi, c'est par une danse qui exprime le ressen-

(1) De la Potherie, *hist.* II, 17. Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr.* III, 211, 297. Lahontan, I, 100-137. Hennepin, *découv.* 149.

timent dont ils ſont animés & la vengeance qu'ils méditent (1). S'ils veulent appaiſer la colere de leurs dieux ou célébrer leurs bienfaits ; s'ils ſe réjouiſſent de la naiſſance d'un fils ou pleurent la mort d'un ami (2), ils ont des danſes convenables à chacune de ces ſituations & appropriées aux ſentimens divers dont ils ſont pénétrés. Si l'un d'eux eſt malade, on ordonne une danſe comme le moyen le plus efficace de lui rendre la ſanté ; & s'il ne peut pas ſupporter la fatigue de cet exercice, le médecin ou ſorcier exécute la danſe lui-même, comme ſi la vertu de ſa propre activité pouvoit ſe tranſmettre à ſon malade (3).

Toutes leurs danſes ſont des imitations de quelqu'action, & quoi-

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Fr.* III, 298. Lafitau, I, 523.

(2) Joutel, 343. Gomara, *hiſt. gén.* c. 196.

(3) Denys, *hiſt. nat.* 189. Brikell. 372. De la Potherie, II, 36.

que la musique qui en regle les mouvemens soit d'une extrême simplicité & choque l'oreille par sa plate monotonie, quelques-unes de leurs danses paroissent très-expressives & très-animées. La danse de guerre est peut-être la plus frappante de toutes : c'est la représentation d'une campagne Américaine complette. Le départ des guerriers, leur marche dans le pays ennemi, les précautions avec lesquelles ils campent, l'adresse avec laquelle ils placent des détachemens en embuscade, la maniere de surprendre l'ennemi, le tumulte & la férocité du combat, l'art d'enlever la chevelure aux morts & de se saisir des prisonniers, le retour triomphant des vainqueurs & les tourmens des victimes, sont mis successivement sous les yeux des spectateurs. Les acteurs entrent dans leurs différens rôles avec tant de chaleur & d'enthousiasme, leurs gestes, leurs physionomies, leur voix sont si bisarres & si conformes à leurs situations

respectives que les Européens ont peine à croire que ce soit une scene d'imitation & ne peuvent la voir sans de vives impressions d'horreur & de crainte (1). Quelque expression qu'il puisse y avoir dans les danses Américaines, elles présentent une circonstance remarquable, qui se lie avec le caractere de la race entiere. Les chansons, les danses & les amusemens des autres nations, emblêmes des sentimens qui échauffent leurs cœurs, sont souvent destinés à exprimer ou à exciter cette sensibilité qui attache les deux sexes l'un à l'autre. Il y a des peuples chez qui l'ardeur de cette passion est telle que l'amour y est presque le seul objet des fêtes & des plaisirs; & comme les peuples grossiers ne connoissent point la délicatesse des sentimens & ne sont point accoutumés à déguiser les

(1) De la Poterie, II, 116. Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr. III*, 297. Lafitau, I, 523.

émotions de leur ame, leurs danſes ſont ſouvent licencieuſes & indécentes. Telle eſt la *Calenda* dont les Naturels d'Afrique ſont ſi paſſionnés (1) : telles ſont les danſes des jeunes filles d'Aſie qui ſemblent exciter tous les deſirs de la volupté dans ceux qui en ſont témoins. Mais chez les Américains, qui par des cauſes qu'on a déjà expliquées, ſont plus froids & plus indifférens pour les femmes, les idées d'amour n'entrent que très-peu dans leurs fêtes & leurs divertiſſemens. Leurs chanſons & leurs danſes ſont pour la plupart graves & martiales, liées avec quelques-unes des affaires les plus ſérieuſes & les plus importantes de leur vie (2); & comme elles n'ont aucune rela-

---

(1) Adanſon, *voy. au Sénégal*, *p.* III. Labat, *voy. IV*, 463. Sloane, *nat. hiſt. of Jamaïca* : *introd. p.* 48. Fermin, *deſcr. de Surinam*, *I*, 139.

(2) *Deſcrip. de la nouv. Fr.* Osborne, *collect. II*, 883. Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Fr. III*, 84.

tion avec l'amour ou la galanterie, elles ſont rarement communes aux deux ſexes, & s'exécutent par les hommes & les femmes à part (1). Si dans quelques occaſions il eſt permis aux femmes de ſe joindre à la fête, le caractere des danſes reſte le même, & l'on n'y voit aucun mouvement, aucun geſte qui exprime des idées de volupté ou qui encourage la familiarité (2).

Amour du Jeu.

L'amour exceſſif du jeu, & particulierement des jeux de haſard qui ſemble être naturel à tous les hommes qui ne ſont pas accoutumés aux occupations d'une induſtrie réguliere, eſt univerſel chez les Américains. Les mêmes cauſes qui dans la ſociété civiliſée portent les hommes qui ont de la fortune & du loiſir, à rechercher cet amuſe-

(1) Wafer's, *accaunt of Iſthm.* 169. Lery, *ap. de Bry*, *III*, 177. Lozano, *hiſt. de Parag. I*, 149. Herrera, *decad.* 2, *lib. VII*, *c.* 8, *dec.* 4, *lib. X*, *c.* 4. Voyez la NOTE LXXXVIII.

(1) Barrere, *Fr. équin. p.* 191.

ment, en font les délices des Sauvages. Les premiers ſont diſpenſés du travail; ceux-ci n'en ſentent pas la néceſſité, & comme ils ſont également oiſifs, ils ſe livrent avec tranſport à tout ce qui peut émouvoir & agiter leur ame. Ainſi les Américains qui pour l'ordinaire ſont ſi indifférens, ſi flegmatiques, ſi taciturnes & ſi déſintéreſſés, deviennent dès qu'ils ſont engagés à une partie de jeu, avides, impatiens, bruyans & d'une ardeur preſque frénétique. Ils jouent leurs fourrures, leurs uſtenſiles domeſtiques, leurs vêtemens, leurs armes; & lorſque tout eſt perdu, on les voit ſouvent dans l'égarement du déſeſpoir ou de l'eſpérance, riſquer d'un ſeul coup leur liberté perſonnelle, malgré leur paſſion extrême pour l'indépendance (1). Chez différentes peuplades ces parties de jeu ſe renou-

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Fr.* III, 261-318. Lafitau, II, 338. Ribas, *triunf.* 13, Brikell, 335.

vellent souvent & deviennent l'amusement le plus intéressant dans toutes les occasions de fêtes publiques. La superstition, toujours prête à tourner à son profit les passions qui ont le plus d'influence & d'énergie, concourt souvent à confirmer & à fortifier cette disposition des Sauvages. Leurs magiciens sont accoutumés à prescrire une grande partie de jeu, comme un des moyens les plus efficaces d'appaiser leurs divinités ou de rendre la santé aux malades (1).

Goût des liqueurs fortes.

Des causes semblables à celles qui inspirent aux Américains l'amour du jeu, les portent aussi à l'ivrognerie. Il semble qu'un des premiers efforts de l'industrie humaine ait été de découvrir quelque boisson enivrante ; & l'on n'a guere trouvé de nation, quelque grossiere & dépourvue d'invention qu'elle fût, qui n'ait réussi dans cette fatale re-

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr.* III, 262.

cherche. Les plus barbares des tribus Américaines ont été aſſez malheureuſes pour faire cette découverte ; celles même qui ſont trop ignorantes pour connoître le moyen de donner aux liqueurs par la fermentation une force enivrante, obtiennent le même effet par d'autres moyens. Les habitans des iſles, ceux de la Californie & du nord de l'Amérique, emploient pour cet objet la fumée du tabac qu'ils font paſſer avec un certain inſtrument dans les narines & dont les vapeurs en montant au cerveau y excitent tous les mouvemens & les tranſports de l'ivreſſe (1). Dans preſque toutes les autres parties du nouveau monde, les Naturels poſſédoient l'art d'extraire une liqueur enivrante du maïs ou de la racine de manioc, les mêmes ſubſtances dont ils faiſoient du pain. L'opéra-

(1) Oviedo, *hiſt. ap. Ram. iii*, 113. Venegas, I, 68. *Naufrag. de Cabeça de Vaca, cap.* 26. Voyez la NOTE LXXXIX.

tion qu'ils avoient imaginée pour cela ressemble assez au procédé ordinaire des brasseurs ; mais avec cette différence qu'au lieu de levure, ils y substituoient une dégoûtante infusion d'une certaine quantité de maïs ou de manioc mâché par leurs femmes. La salive excite une fermentation vigoureuse, & en peu de jours la liqueur devient propre à être bue. Elle n'est pas désagréable au goût, & lorsqu'on en boit une grande quantité, elle a le pouvoir d'enivrer (2). C'est la boisson générale des Américains, qui la désignent par différens noms & la recherchent avec une fureur qu'il n'est pas plus aisé de concevoir que de décrire. Chez les nations polies, où une succession d'occupations & d'amusemens divers tient l'esprit dans une activité continuelle, le desir des liqueurs fortes est modifié en grande partie par le climat, & il augmente ou diminue selon les

(1) Stadius, *ap. de Bry*, *III*, 111.

variations de la température. Dans les pays chauds, l'organisation sensible & délicate des habitans n'a pas besoin du stimulant des liqueurs fermentées. Dans les pays plus froids, la constitution des Naturels, plus robuste & plus pesante, en a besoin pour être excitée & mise en mouvement. Mais parmi les Sauvages le desir de tout ce qui a la faculté d'enivrer est le même dans toutes les positions du globe. Tous les habitans de l'Amérique, soit qu'ils habitent la zone-torride ou les régions tempérées, soit qu'un sort plus dur les ait fait naître dans les climats plus rigoureux des deux extrêmités nord & sud de ce continent, paroissent être également dominés par cette passion (1). Cette ressemblance de goût chez des peuples placés dans des situations si

(1) Gumilla, I, 257. Lozano, *descr. del gran Chaco*, 56. 10. Ribas, 8. Ulloa, I, 249-337. Marchais, IV, 436. Fernandez, *mission. de las Chiquit.* 35. Barrere, *p.* 203. Blanco, *convers. de piritu*, 31.

différentes, ne peut être regardée comme l'effet d'un besoin physique, & ne peut être attribuée qu'à l'influence d'une cause morale. Lorsque le Sauvage est engagé dans une expédition de guerre ou de chasse, il se trouve souvent dans des situations critiques où toutes les facultés de sa nature sont obligées de s'exercer par les plus grands efforts; mais à ces scenes intéressantes succedent de longs intervalles de repos, pendant lesquels le guerrier ne voit rien d'assez important pour mériter son attention. Il languit dans ce tems d'indolence. L'attitude de son corps est un emblême de l'état de son ame : là, accroupi près du feu dans sa cabane, ici étendu à l'ombre de quelques arbres, il consume ses journées dans un sommeil presque continuel, ou dans une inaction insipide & stupide qui n'en est guere différente. Comme les liqueurs fortes le tirent de cet état de torpeur, donnent un mouvement plus rapide à ses esprits &

l'animent encore plus fortement que la danse ou le jeu, il en est excessivement avide. Un Sauvage qui n'est pas en action est un animal triste & pensif; mais dès qu'il boit ou qu'il a seulement l'espérance de boire d'une liqueur enivrante, il prend de la vivacité & de la gaité (1). Quelque soit l'occasion ou le prétexte qui rassemble les Américains, la séance se termine toujours par une débauche. Plusieurs de leurs fêtes n'ont point d'autre objet, & ils en voyent arriver l'époque avec des transports de joie. Comme ils ne sont accoutumés à contraindre aucun de leurs sentimens, ils ne mettent point de bornes à celui-ci. La fête dure souvent sans interruption pendant plusieurs jours, & quelque funestes que puissent être les suites de leurs excès, ils ne cessent de boire que lorsqu'il ne reste plus une seule goutte de liqueur.

(1) Melendes, *tesoros verdad.* III, 169.

Ceux d'entr'eux qui ſont les plus diſtingués, les guerriers les plus célebres, les chefs les plus renommés pour leur ſageſſe n'ont pas plus d'empire ſur eux-mêmes que le dernier membre de la communauté. L'attrait irréſiſtible d'un plaiſir préſent les aveugle ſur les conſéquences, & ces hommes qui dans d'autres ſituations ſemblent doués d'une force d'ame plus qu'humaine, ne ſont dans celle-ci que de vils eſclaves d'un appétit brutal, inférieurs aux enfans en prévoyance auſſi bien qu'en raiſon (1). Lorſque leurs paſſions, qui ſont naturellement fortes, ſont encore excitées & enflammées par l'ivreſſe, ils ſe portent aux plus terribles excès, & la fête ſe termine rarement ſans des actes de violence & même ſans du ſang répandu (2).

Au milieu de cette débauche ex-

---

(1) Ribas, IX. Ulloa, I, 338.

(2) *Lettr. édif. II*, 178. Torquemada, *mon. Ind. I*, 335.

travagante, il y a une circonſtance qui mérite d'être remarquée : chez la plupart des nations Américaines il n'eſt pas permis aux femmes de prendre part à la fête (1). Leur occupation eſt de préparer la liqueur, de la ſervir aux convives, & d'avoir ſoin de leurs maris & de leurs parens lorſqu'ils commencent à perdre la raiſon. Rien ne prouve plus l'état d'infériorité des femmes & le mépris avec lequel elles étoient traitées dans le nouveau monde, que cet uſage de les exclure d'un plaiſir ſi recherché de tous les Sauvages. Lorſqu'on découvrit l'Amérique ſeptentrionale, les habitans ne connoiſſoient encore aucune boiſſon enivrante ; mais les Européens ayant trouvé bientôt un intérêt à leur fournir des liqueurs ſpiritueuſes, l'ivrognerie eſt devenue auſſi univerſelle parmi eux que parmi les Américains des parties méridionales ; leurs femmes même

(1) Voyez la NOTE CX.

ont pris le même goût & s'y livrent avec aussi peu de décence & de modération que les hommes (1).

Usage de faire mourir les vieillards & les malades incurables.

Il seroit trop long d'examiner toutes les coutumes particulieres qui ont excité l'étonnement des voyageurs en Amérique ; mais je ne puis en passer sous silence une qui paroît aussi extraordinaire qu'aucune de celles dont on a parlé. Lorsqu'un Américain devient vieux ou qu'il souffre d'une maladie que leur médecine grossiere ne peut guérir, ses enfans ou ses parens lui ôtent la vie eux-mêmes, pour être délivrés du fardeau de le nourrir & de le soigner. Cette coutume s'est trouvée établie chez les tribus les plus sauvages dans toute l'étendue du continent depuis la baie d'Hudson jusqu'à la riviere de la Plata ; & quelqu'opposée qu'elle paroisse à ces sentimens de tendresse & d'affection que les hommes ci-

---

(1) Hutchinson, *hist. of Massachuset Bay*. 469. Lafitau II, 125. Sagard, 146.

vilisés regardent comme naturels à l'espece humaine, l'homme semble y être conduit par la condition de la vie sauvage. Les mêmes peines & les mêmes difficultés pour se procurer des subsistances, qui en quelque cas empêchent les Sauvages d'élever leurs enfans, les obligent à terminer la vie des vieillards & des infirmes. La foiblesse de ceux-ci auroit besoin des mêmes secours que l'enfance. Les uns & les autres sont également incapables de remplir les fonctions de guerriers ou de chasseurs, & de supporter les peines ou d'échapper aux dangers auxquels les Sauvages sont si souvent exposés par leur défaut de prévoyance & d'industrie. Incapables de subvenir aux besoins ou de secourir la foiblesse des autres, ce surcroît d'embarras leur donne une impatience qui les porte à terminer une vie qu'il leur seroit tropdifficile de conserver. Cela n'est point regardé comme un trait de cruauté mais comme un acte de pitié. Un

Américain, accablé d'années ou d'infirmités, ſentant qu'il ne peut plus compter ſur le ſecours de ceux qui l'environnent, ſe place lui même d'un air content dans ſon tombeau, & c'eſt des mains de ſes enfans ou de ſes plus proches parens qu'il reçoit le coup qui le délivre à jamais des miſeres de la vie (1).

Idée générale de leur caractere

IX. Après avoir conſidéré les peuples Sauvages d'Amérique dans ces différens points de vue, & après avoir examiné leurs mœurs & leurs uſages dans tant de ſituations diverſes, il ne reſte qu'à nous former une idée générale de leur caractere, comparé avec celui des nations plus policées. L'homme, dans ſon état primitif, ſortant pour ainſi dire des mains de la nature, eſt par-tout le même. Dans les premiers inſtans de l'enfance, ſoit parmi les Sauvages les plus bruts, ſoit dans la ſociété la plus civiliſée,

(1) Caſſani, *hiſt de N. Reyno de gran.* *p.* 300. Piſo, *p.* 6. Ellis, *voy.* 161. Gumilla, I, 333.

on ne lui reconnoît aucune qualité qui marque quelque diſtinction ou quelque ſupériorité. Il paroît partout ſuſceptible de la même perfectibilité, & les talens qu'il peut acquérir par la ſuite, ainſi que les vertus qu'il peut devenir capable d'exercer, dépendent entierement de l'état de ſociété dans lequel il ſe trouve placé. Son eſprit ſe conforme naturellement à cet état & en reçoit ſes lumieres & ſes idées. Ses facultés intellectuelles ſont miſes en activité, en proportion des beſoins habituels que ſa ſituation lui fait éprouver & des occupations qu'elle lui impoſe. Les affections de ſon cœur ſe développent ſelon les rapports qui ſe trouvent établis entre lui & les êtres de ſon eſpece. Ce n'eſt qu'en ſuivant ce grand principe que nous pourrons découvrir quel eſt le caractere de l'homme dans les différens périodes de ſes progrès.

Si nous l'appliquons à la vie ſauvage & que nous meſurions à cette

regle les qualités de l'esprit humain dans cet état de société, nous trouverons comme je l'ai déjà observé, que les facultés intellectuelles de l'homme doivent être extrêmement limitées dans leurs opérations. Elles sont renfermées dans l'étroite sphere de ce qu'il regarde comme nécessaire pour subvenir à ses besoins : tout ce qui ne s'y rapporte pas n'attire point son attention & n'est point l'objet de ses recherches. Mais quelque bornées que puissent être les connoissances d'un Sauvage il possede parfaitement la petite portion d'idées qu'il a acquises : elles ne lui ont point été communiquées par une instruction méthodique ; elles ne sont point pour lui un objet de curiosité & de pure spéculation ; c'est le résultat de ses propres observations & le fruit de son expérience ; elles sont analogues à sa condition & à ses besoins. Tandis qu'il est engagé dans les occupations actives de la guerre ou de la chasse, il se trouve sou-

vent dans des ſituations difficiles & périlleuſes, dont il ne peut ſe tirer que par des efforts de ſagacité ; il s'engage dans des démarches où chaque pas dépend de ſa pénétration à diſcerner le danger auquel il eſt expoſé & de ſon habileté à trouver les moyens d'y échapper.

Comme les talens des individus ſont mis en activité & perfectionnés par cet exercice répété de l'eſprit, ils déployent, dit-on, beaucoup de ſageſſe politique dans la conduite des affaires de leurs petites communautés. Le conſeil de vieillards délibérant ſur les intérêts d'une bourgade Américaine & décidant de la paix ou de la guerre, a été comparé aux Sénats des républiques policées, & les procédés du premier ne ſont pas conduits avec moins d'ordre & de ſagacité que ceux des derniers. De grandes combinaiſons politiques ſont miſes en œuvre pour peſer les différentes meſures qu'on propoſe & pour en balancer les avantages probables

avec les inconvéniens qui peuvent en résulter. Les chefs qui aspirent à obtenir la confiance de leurs concitoyens emploient beaucoup d'adresse & d'éloquence pour acquérir la prépondérance dans ces assemblées (1). Mais chez ces nations grossieres les talens politiques ne peuvent se déployer que dans un cercle fort étroit. Par-tout où l'idée de propriété particuliere n'est pas encore connue & qu'il n'y a point de jurisdiction criminelle établie, il n'y a presque point d'occasion d'exercer aucune fonction de police intérieure. Par-tout où il n'y a point de commerce & où il n'y a que très-peu de communication entre les différentes tribus, où les haines nationales sont implacables & les hostilités presque continuelles, il ne peut y avoir que peu d'objets d'intérêt public à discuter avec ses voisins, & ce département

(1) Charlevoix, *hist. nouv. Fr.* III, 269.

qu'on pourroit appeller des affaires étrangeres, n'est pas assez compliqué pour demander une politique bien profonde. Par-tout où les individus manquent de prévoyance & de réflexion, au point de ne savoir prendre que rarement des précautions efficaces pour leur propre conservation, on ne doit pas s'attendre à voir les délibérations & les mesures publiques, reglées par la considération de l'avenir. Le génie des Sauvages est de se conduire par les impressions du moment. Ils sont incapables de former des arrangemens compliqués, relativement à leur conduite future. Les assemblées des Américains sont à la vérité si fréquentes, & leurs négociations si longues & si multipliées (1), que cela donne à leurs procédés une apparence extraordinaire d'habileté, mais c'est moins dans la profondeur de leurs vues qu'il faut en chercher la cause

(1) Voyez la NOTE XCI.

que dans la froideur de leur caractere qui les rend très-lents à prendre une résolution (1). Si nous en exceptons la ligue célebre qui a uni les cinq nations du Canada en une république fédérative dont on parlera en son lieu, nous ne découvrirons parmi les nations Sauvages de l'Amérique que peu de traces d'une habileté politique qui suppose un certain degré de prévoyance ou de supériorité d'esprit. Nous verrons leurs opérations publiques plus souvent dirigées par la férocité impétueuse de leurs jeunes gens que par l'expérience & la sagesse de leurs vieillards.

En même-tems que la conduite de l'homme dans l'état sauvage est peu favorable aux progrès de l'esprit, elle tend aussi à quelques égards à resserrer le cœur & à réprimer l'exercice de la sensibilité. Le sentiment le plus fort qui soit

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr.* *III*, 271.

dans

dans l'ame d'un Sauvage, eſt celui de ſon indépendance. Il a ſacrifié une ſi petite portion de ſa liberté naturelle en devenant membre d'une ſociété, qu'il reſte preſque entiérement maître de ſes actions (1). Il prend ſouvent ſes réſolutions ſeul, ſans conſulter perſonne, ſans conſidérer aucune relation avec ceux qui l'environnent. Dans pluſieurs de ſes démarches il reſte auſſi ſéparé du reſte des hommes, que s'il n'avoit formé aucune union avec eux. Comme il ſent combien peu il dépend des autres, il les voit avec une froide indifférence. La force même de ſon ame contribue à augmenter cette inſouciance : ne ſongeant qu'à lui-même en délibérant ſur la conduite qu'il a à tenir, il ne s'embarraſſe guere des conſéquences que relativement à ſon intérêt. Ils pourſuit ſa carriere & ſe livre à ſe idées, ſans rechercher ſi ce qu'il

(1) Fernandez, *Miſſion de los Chiquit*, 33.

fait eſt agréable ou déſagréable aux autres, s'ils peuvent en tirer quelqu'avantage ou en recevoir du dommage. Delà ces caprices indomptables des Sauvages , cette impatience de toute eſpece de gêne, cette incapacité de réprimer ou de modérer leurs deſirs, cette négligence & ce dédain avec lequel ils reçoivent les conſeils, enfin cette haute opinion qu'ils ont d'eux mêmes & le mépris qu'ils ont pour les autres. Chez eux l'orgueil de l'indépendance produit preſque les mêmes effets que la perſonnalité dans un état de ſociété plus avancé. Par ces deux ſentimens l'individu rapporte tout à lui-même & uniquement occupé de ſatisfaire ſes deſirs, fait de ce ſeul objet la regle de ſa conduite.

C'eſt à la même cauſe qu'on peut imputer la dureté de cœur & l'inſenſibilité qu'on reproche à tous les peuples ſauvages. Leurs ames, peu ſuſceptibles d'affections douces, délicates & tendres, ne peuvent être

remuées que par des impreſſions fortes (1). Leur union ſociale eſt ſi incomplette que chaque individu agit comme s'il avoit conſervé ſes droits naturels dans toute leur intégrité. Si on lui accorde une faveur, ſi on lui rend un ſervice, il les reçoit avec beaucoup de ſatisfaction, parce qu'il en réſulte un plaiſir ou un avantage pour lui; mais ce ſentiment ne va pas plus loin & n'excite en lui aucune idée d'obligation; il ne ſent point de reconnoiſſance & ne ſonge point à rien rendre pour ce qu'il a reçu (2). Parmi les perſonnes mêmes qui ſont le plus étroitement unies, il y a peu de correſpondance ni d'échange de ces ſervices qui fortifient l'attachement, attendriſſent le cœur & adouciſſent le commerce de la vie. Leurs idées exaltées d'indépendance donnent à leur ca-

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Fr. III*, 309.

(2) Oviedo, *hiſt. lib. XVI*, *c.* Voyez la NOTE XCII.

ractere une réserve sombre qui les sépare les uns des autres. Les plus proches parens craignent mutuellement de se faire quelque demande, de solliciter quelques services (1), de crainte d'avoir l'air de vouloir imposer aux autres une charge ou gêner leur volonté.

J'ai déjà remarqué l'influence de cette dureté de caractere sur la vie domestique, relativement à l'union du mari avec la femme, de même qu'à celle des peres avec les enfans. Les effets n'en sont pas moins sensibles dans l'exercice de ces devoirs mutuels d'affection qu'exigent souvent la foiblesse & les accidens attachés à la nature humaine. Dans certaines tribus, lorsqu'un Américain est attaqué d'une maladie, il se voit généralement abandonné par tous ceux qui étoient autour de lui, & qui sans s'embarrasser de sa guérison, fuyent dans la plus grande consternation pour éviter le

(1) De la Potherie, III, 28.

danger ſuppoſé de la contagion (1). Chez les nations même où l'on n'abandonne pas ainſi les malades, la froide indifférence avec laquelle ils ſont ſoignés ne leur procure que de foibles conſolations. Ils ne trouvent dans leurs compagnons ni ces regards de la pitié, ni ces douces expreſſions, ni ces ſervices officieux qui pourroient adoucir ou leur faire oublier leurs ſouffrances (2). Leurs parens les plus proches refuſent ſouvent de ſe ſoumettre à la plus petite incommodité ou de ſe priver de la moindre bagatelle pour les ſoulager ou leur être utiles (3). L'ame d'un Sauvage eſt ſi peu ſuſceptible des ſentimens qu'inſpirent aux hommes ces atten-

(1) *Lettres du P. Cataneo, ap. Muratori Chriſtian I*, 309. Dutertre, II, 410. Lozano, 100. Herrera, *dec.* 4, *lib. VIII, c.* 5, *dec.* 5, *lib. IV*, *c.* 2. Falkener's *deſcrip.* *of Patagonia*, 98.

(2) Gumilla, I, 329. Lozano, 100.

(3) Garica, *origen*, 90. Herrera, *dec.* 4, *lib. VIII, c.* 5.

tions tendres qui adouciſſent l'infortune, que dans quelques provinces de l'Amérique les Eſpagnols ont jugé néceſſaire de fortifier par des loix poſitives les devoirs communs de l'humanité, & d'obliger les maris & les femmes, les peres & les enfans, ſous des peines très-graves, à prendre ſoin les uns des autres dans leurs maladies (1). La même dureté de caractere eſt encore plus frappante dans la maniere dont ils traitent les animaux. Avant l'arrivée des Européens, les Naturels de l'Amérique ſeptentrionale avoient quelques chiens apprivoiſés qui les accompagnoient dans leurs chaſſes & les ſervoient avec toute l'ardeur & la fidelité particulieres à cette eſpece. Mais au lieu de cet attachement que nos chaſſeurs ſentent naturellement pour ces compagnons utiles de leurs plaiſirs, le chaſſeur Américain recevoit avec

(1) Cogulludo, *hiſt. de Yuçatan*, *pag.* 300.

dédain les ſervices de ſon chien, le nourriſſoit rarement & ne le careſſoit jamais (1). En d'autres provinces où les animaux domeſtiques d'Europe ont été introduits, les Américains ont appris à les faire ſervir à leurs travaux; mais on a généralement obſervé qu'ils les traitent très-durement (2), & n'emploient jamais que la violence & la cruauté pour les dompter ou les gouverner. Ainſi dans toute la conduite de l'homme ſauvage, ſoit à l'égard des humains ſes égaux, ou des animaux qui lui ſont ſubordonnés, nous retrouvons le même caractere, nous reconnoiſſons les opérations d'une ame qui n'eſt occupée qu'à ſe ſatisfaire & reglée que par ſon caprice, ſans faire aucune attention aux idées & aux intérêts des êtres qui l'environnent.

Après avoir fait voir combien la

---

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Fr.* III, 119, 337.

(2) Ulloa, *notic. Américan.* 312.

vie ſauvage étoit peu favorable au développement des facultés intellectuelles & de la ſenſibilité du cœur, je n'aurois pas cru néceſſaire de m'arrêter ſur ce qu'on en peut regarder comme les moindres défauts, ſi le caractere des nations, comme celui des individus, ne ſe marquoit ſouvent plus clairement par des circonſtances qui paroiſſent frivoles, que par celles qui ſont plus importantes. Le Sauvage, accoutumé à ſe trouver dans des ſituations périlleuſes & embarraſſantes, ne comptant que ſur ſes propres forces, enveloppé dans ſes propres penſées, ne peut être qu'un animal ſérieux & mélancolique. Il fait peu d'attention aux autres, & ſes penſées parcourent un cercle fort étroit. Delà cette taciturnité ſi déſagréable pour les hommes accoutumés à la libre communication de la vie ſociale. Un Américain, lorſqu'il n'eſt pas obligé d'agir, eſt ſouvent aſſis des jours entiers dans la même poſture ſans

ouvrir les levres (1). Lorſqu'ils ſe réuniſſent pour aller à la guerre ou à la chaſſe, ils marchent d'ordinaire ſur une ligne, à quelque diſtance l'un de l'autre, & ſans ſe dire une parole. Ils obſervent le même ſilence en ramant enſemble dans un canot (2). Ce n'eſt que lorſqu'ils ſont échauffés par les liqueurs enivrantes ou animés par le mouvement d'une fête ou de la danſe, qu'on les voit s'égayer & converſer entr'eux.

On peut expliquer par les mêmes cauſes la fineſſe avec laquelle ils forment & exécutent leurs projets. Des hommes qui ne ſont pas accoutumés à ſe communiquer avec franchiſe leurs ſentimens & leurs penſées, ſont naturellement défians, ne ſe livrent à perſonne & emploient une ruſe inſidieuſe pour venir à bout de leurs deſſeins. Dans la ſociété civiliſée, les hommes, qui par leur ſituation n'ont que

(1) *Voy. de Bouguer*, 102.

(1) Charlevoix, *hiſt. n. Fr. III*, 340.

très-peu d'objets où leurs desirs se portent, mais dont leur esprit est sans cesse occupé, sont les plus remarquables par l'habitude de l'artifice & de la ruse dans la conduite de leurs petits projets. Ces circonstances doivent agir encore plus puissamment sur les Sauvages, dont les vues sont également bornées & qui suivent leur objet avec la même attention & la même persévérance; aussi s'accoutument-ils par degrés à porter dans toutes leurs actions une subtilité dont il faut se défier; & cette disposition se fortifie par les habitudes qu'ils contractent dans les deux occupations les plus intéressantes de leur vie. La guerre est chez eux un systême de ruse, où ils préferent le stratagême à la force ouverte, & où leur imagination est continuellement occupée à trouver les moyens d'envelopper ou de surprendre leurs ennemis. Comme chasseurs, leur constant objet est de tendre des pieges au gibier qu'ils veulent dé-

truire. Auſſi l'artifice & la fineſſe ont été généralement regardés comme formant le caractere diſtinctif de tous les Sauvages. Ceux des tribus les plus groſſieres de l'Amérique ſont diſtingués par leur adreſſe & leur duplicité. Ils mettent un ſecret impénétrable dans la combinaiſon de leurs plans ; ils les ſuivent avec une patience & une conſtance à toute épreuve, & il n'y a aucun rafinement de diſſimulation qu'ils ne puiſſent employer pour en aſſurer le ſuccès. Les Naturels du Pérou étoient occupés depuis plus de trente ans à concerter le plan de leur ſoulévement ſous la vice-royauté du marquis de Villa-Garcia ; mais quoique ce projet eût été communiqué à un grand nombre d'Indiens de tous les ordres, il n'en avoit pas tranſpiré la moindre indication pendant ce long eſpace de tems ; perſonne n'avoit trahi ſon ſecret ; aucun regard indiſcret, aucune parole imprudente n'avoit fait naître le

moindre ſoupçon ſur le plan qui ſe tramoit (1). Cet eſprit de diſſimulation & de fineſſe n'eſt pas moins remarquable dans les individus que dans les nations. Quand ils veulent tromper ils ſe déguiſent avec tant d'artifice qu'il eſt impoſſible de pénétrer leurs intentions, ni de démêler leurs deſſeins (2).

S'il y a des défauts & des vices particuliers à la vie ſauvage, il y a auſſi des vertus qu'elle fait naître & de bonnes qualités dont elle favoriſe l'exercice & le développement. Les liens de la ſociété ſont ſi peu gênans pour les membres des tribus les plus ſauvages de l'Amérique, qu'à peine éprouvent-ils quelque contrainte. De là cet eſprit d'indépendance qui fait l'orgueil d'un Sauvage, & qu'il regarde comme le droit inaliénable de l'homme. Incapable de ſe ſoumettre à aucun frein, & crai-

(1) *Voyage de Ulloa, II*, 309.

(2) Gumilla, I, 162. Charlevoix, III, 109.

gnant de reconnoître un ſupérieur, ſon ame, quoique bornée dans l'exercice de ſes facultés & égarée par l'erreur ſur pluſieurs points, acquiert par le ſentiment de ſa propre liberté une élévation qui donne à l'homme en beaucoup d'occaſions une force, une perſévérance & une dignité étonnantes.

Si l'indépendance entretient cet eſprit de fierté chez les Sauvages, les guerres perpétuelles dans leſquelles ils ſont engagés, le mettent en activité. Ils ne connoiſſent point ces longs intervalles de tranquillité, fréquens dans les états civiliſés. Leurs haines, comme je l'ai dejà obſervé, ſont implacables & éternelles. Ils ne laiſſent pas languir dans l'inaction la valeur de leurs jeunes gens, & ils ont toujours la hache à la main, ou pour attaquer, ou pour ſe défendre. Même dans leurs expéditions de chaſſe, ils ſont obligés de ſe tenir en garde contre les ſurpriſes des nations ennemies dont ils ſont environnés. Accou-

tumés à des alarmes continuelles ; ils se familiarisent avec le danger, & le courage devient parmi eux une vertu habituelle, résultant naturellement de leur situation & fortifiée par un exercice constant. La maniere de déployer le courage peut n'être pas chez des peuples bruts & peu nombreux la même que dans les états puissans & civilisés. Le systême de guerre & les idées de valeur peuvent se former sur différens principes ; mais l'homme ne se montre dans aucune situation plus supérieur au sentiment du danger & à la crainte de la mort que dans l'état de société le plus simple & le moins cultivé.

Une autre vertu qui distingue les Sauvages, c'est leur attachement à la communauté dont ils sont membres. La nature de leur union politique pourroit faire croire que ce lien doit être extrêmement foible ; mais il y a des circonstances qui rendent très-puissante l'influence de cette forme d'association, toute

imparfaite qu'elle est. Les tribus Américaines ne sont pas très-peuplées : armées les unes contre les autres, ou pour satisfaire d'anciennes inimitiés, ou pour venger des injures récentes, leurs intérêts & leurs opérations ne sont ni nombreux ni compliqués. Ce sont-là des objets que l'esprit brut d'un Sauvage peut comprendre aisément, & son cœur est capable de former des attachemens si peu étendus. Il adhere avec chaleur à des mesures publiques, dictées par des passions semblables à celles qui reglent sa conduite. Delà cette ardeur avec laquelle les individus s'engagent dans les entreprises les plus périlleuses lorsque la communauté les juge nécessaires. Delà cette haine féroce & profonde qu'ils vouent aux ennemis publics; delà ce zele pour l'honneur de leurs tribus; cet amour de leur patrie, qui les porte à braver le danger pour la faire triompher, & à supporter sans la moindre plainte les tour-

mens les plus cruels pour ne pas la deshonorer.

Ainſi dans toutes les ſituations, même les plus défavorables où des êtres humains puiſſent être placés, y a des vertus qui appartiennent particulierement à chaque état, des affections qu'il développe & un genre de bonheur qu'il procure. La nature bienfaiſante fait plier l'eſprit de l'homme à ſa condition; & ſes idées & ſes deſirs ne s'étendent pas au-delà de la forme de ſociété à laquelle il eſt accoutumé. Les objets de contemplation ou de jouiſſance que ſa ſituation lui préſente, rempliſſent & ſatiſfont ſon ame, & il auroit de la peine à concevoir qu'un autre genre de vie pût être heureux ou même tolérable. Le Tartare accoutumé à errer ſur de vaſtes plaines & à ſubſiſter du produit de ſes troupeaux, croit invoquer la plus grande des malédictions ſur la tête de ſon ennemi, en lui ſouhaitant d'être condamné à réſider conſtam-

ment dans le même lieu & à se nourrir de l'extrêmité d'une plante. Les Sauvages d'Amérique, attachés aux objets qui les intéressent & satisfaits de leur sort, ne peuvent comprendre ni l'intention ni l'utilité des différentes commodités qui dans les sociétés policées sont devenues essentielles aux douceurs de la vie. Loin de se plaindre de leur condition, ou de voir avec des yeux d'admiration & d'envie celle des hommes plus civilisés, ils se regardent comme les modeles de la perfection, comme les êtres qui ont le plus de droits & de moyens pour jouir du véritable bonheur. Accoutumés à ne contraindre jamais leurs volontés ni leurs actions, ils voyent avec étonnement l'inégalité de rang & la subordination établie dans la vie policée, & considerent la sujétion volontaire d'un homme à un autre, comme une renonciation aussi avilissante qu'inexplicable de la premiere prérogative de l'humanité. Destitués de

prévoyance, exempts de soins, & contens de cet état d'indolente sécurité, ils ne peuvent point concevoir ces précautions inquietes, cette activité continuelle, ces dispositions compliquées, auxquelles les Européens ont recours pour prévenir des maux éloignés ou subvenir à des besoins futurs, & se récrient contre cette étrange folie de multiplier ainsi gratuitement les peines & les travaux de la vie (1). La préférence qu'ils donnent à leurs mœurs se remarque dans toutes les occasions. Les noms mêmes par lesquels les différentes nations de l'Amérique veulent être distinguées ont leur principe dans cette idée de leur prééminence. La dénomination que les Iroquois se donnent à eux-mêmes, est celle de *premiers des hommes* (2). Le mot de *Caraïbe*, qui est le nom primitif des féroces

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. Fr. III*, 308. Lahontau, II, 97.

(2) Colden, I, 3.

habitans des isles du vent, signifie peuple guerrier (1). Les Cherakis, pleins du sentiment de leur supériorité, appellent les Européens des *riens* ou *la race maudite*, & se donnent le nom de *peuple chéri* (2). Le même principe a formé les idées que les autres Américains se faisoient des Européens; car quoiqu'ils parussent d'abord fort étonnés des arts & fort effrayés de la puissance de ces étrangers, ils perdirent bientôt de l'estime qu'ils avoient conçue pour des hommes, dont ils virent ensuite que la maniere de vivre étoit si différente de la leur. Ils les appellerent *l'écume de la mer*, des hommes *sans pere ni mere*. Ils supposerent qu'ils n'avoient point de pays à eux puisqu'ils venoient envahir celui des autres (3), ou que ne trouvant pas de quoi sub-

(1) Rochefort, *hist. des Antilles*, 455.

(2) Adair, *hist. of Amer. Indians*, p. 32.

(3) Banzon, *hist. novi orbis*, *lib. III*, c. 21.

ſiſter chez eux, ils étoient obligés d'errer ſur l'océan pour aller dépouiller ceux qui poſſédoient les biens qui leur manquoient.

Des hommes ſi contens de leur état ſont bien loin d'être diſpoſés à quitter leurs habitudes & à adopter celles de la vie civiliſée. Le paſſage eſt trop violent pour être franchi bruſquement. On a tenté de ſevrer pour ainſi dire un Sauvage de ſon genre de vie & de le familiariſer avec les commodités & les agrémens de la vie ſociale ; on l'a mis à portée de jouir des plaiſirs & des diſtinctions qui ſont les principaux objets de nos deſirs. Mais on l'a vu bientôt s'ennuyer & languir ſous la contrainte des loix & des formes, ſaiſir la premiere occaſion de s'en débarraſſer, & retourner avec tranſport dans la forêt ou le déſert où il pouvoit jouir d'une entiere indépendance (1).

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. Fr. III*, 322.

J'ai enfin terminé cette esquisse difficile du caractere & des mœurs des peuples grossiers, dispersés sur le vaste continent de l'Amérique. Je n'ai point prétendu égaler ni pour la hardiesse du dessein ni pour l'éclat & la beauté du coloris, les grands maîtres qui ont composé & embelli le tableau de la vie Sauvage. Je suis content de l'humble mérite d'avoir persisté avec une patience laborieuse à considérer mon sujet sous un grand nombre de faces diverses, & à recueillir d'après les observateurs les plus exacts, les traits détachés & souvent très-déliés, qui pouvoient me mettre en état de faire un portrait ressemblant à l'original.

Avant que d'achever cette partie de mon ouvrage, il est important de faire encore une observation qui servira à justifier les conséquences que j'ai tirées, ou à prévenir les méprises où pourroient tomber ceux qui voudroient les examiner. Pour parvenir à connoître les ha-

bitans d'une contrée auſſi vaſte que l'Amérique, il faut faire une grande attention à la diverſité des climats ſous leſquels ils ſont placés. J'ai fait voir l'influence de cette cauſe, relativement à pluſieurs circonſtances importantes qui ont été l'objet de mes recherches; mais je n'en ai pas examiné tous les effets, & il ne faut pas négliger ce principe dans les cas particuliers où je n'en ai pas fait mention. Les provinces d'Amérique ont des températures ſi différentes, que cette variété ſeule ſuffit pour établir une diſtinction ſenſible entre leurs habitans. Dans quelque partie du globe que l'homme exiſte, le climat exerce une influence irréſiſtible ſur ſon état & ſon caractere. Dans les pays qui approchent davantage des extrêmes de la chaleur ou du froid, cette influence eſt ſi ſenſible qu'elle frappe tous les yeux. Soit que nous conſidérions l'homme ſimplement comme un animal, ou comme un être doué de facultés intellectuelles

qui le rendent propres à agir & à méditer, nous trouverons que c'eſt dans les régions tempérées de la terre qu'il a conſtamment acquis la plus grande perfection dont ſa nature ſoit ſuſceptible ; c'eſt-là que ſa conſtitution eſt plus vigoureuſe, ſa forme plus belle, ſes organes plus délicats. C'eſt-là auſſi qu'il poſſede une intelligence plus étendue, une imagination plus féconde, un courage plus entreprenant & une ſenſibilité d'ame qui donne naiſſance à des paſſions non-ſeulement ardentes mais durables. C'eſt dans cette ſituation favorable qu'on l'a vu déployer les plus grands efforts de ſon génie dans la littérature, dans la politique, dans le commerce, dans la guerre, & dans tous les arts qui embelliſſent & perfectionnent la vie (1).

Cette puiſſance du climat ſe fait ſentir plus fortement chez les na-

(1) Ferguſon's *eſſai on the hiſt. of civil ſociety*, *Part. III*, *c.* 1.

tions ſauvages & y produit de plus grands effets que dans les ſociétés policées. Les talens des hommes civiliſés s'exercent continuellement à rendre leur condition plus douce; par leurs inventions & leur induſtrie ils viennent à bout de remédier en grande partie aux défauts & aux inconvéniens de toutes les températures. Mais le Sauvage, dénué de prévoyance, eſt affecté par toutes les circonſtances propres aux lieux où il vit; il ne prend aucune précaution pour améliorer ſa ſituation; ſemblable à une plante ou à un animal, il eſt modifié par le climat ſous lequel il eſt né & en éprouve l'influence dans toute ſa force.

En parcourant les nations ſauvages de l'Amérique, la diſtinction naturelle entre les habitans des régions tempérées & ceux de la zone-torride eſt très-remarquable. On peut en conſéquence les diviſer en deux grandes claſſes. L'une comprend tous les habitans de l'Amérique ſeptentrionale depuis la riviere

viere Saint-Laurent jusqu'au golfe du Mexique, avec les habitans du Chili & quelques petites tribus placées à l'extrémité du continent méridional. On rangera dans l'autre classe tous les habitans des isles & ceux des différentes provinces qui s'étendent depuis l'Isthme de Darien jusques vers les limites méridionales du Brésil, le long du côté oriental des Andes. Dans la premiere classe l'espece humaine se montre manifestement plus parfaite. Les Naturels y sont plus robustes, plus actifs, plus intelligens & plus courageux. Ils possedent au plus haut degré cette force d'ame & cet amour de l'indépendance que j'ai présentés comme les principales vertus de l'homme dans l'état sauvage. Ils ont défendu leur liberté avec beaucoup de courage & de persévérance contre les Européens, qui ont subjugué avec la plus grande facilité les autres nations de l'Amérique. Les Naturels de la zone-tempérée sont les seuls



peuples du nouveau monde qui doivent leur liberté à leur propre valeur. Les habitans de l'Amérique ſeptentrionale, quoiqu'environnés depuis long-tems par trois puiſſances formidables de l'Europe, conſervent encore une partie de leurs anciennes poſſeſſions & continuent d'exiſter comme nations indépendantes. Quoique le Chili ait été envahi de bonne heure par les Eſpagnols, les habitans ſont toujours en guerre avec leurs vainqueurs & ont ſçu par une réſiſtance vigoureuſe arrêter les progrès de leurs uſurpations. Dans les pyas plus chauds, les hommes étant d'une conſtitution plus foible ont auſſi moins de vigueur dans l'eſprit; leur caractere eſt doux mais timide, & ils s'abandonnent davantage au goût de l'indolence & du plaiſir. C'eſt en conſéquence dans la zone-torride que les Européens ont établi plus complettement leur empire ſur l'Amérique : les plus belles & les plus fertiles provinces y ſont

soumises à leur joug; & si plusieurs tribus y jouissent encore de l'indépendance, c'est parce qu'elles n'ont jamais été attaquées par un ennemi rassasié de conquêtes & déjà en possession de territoires plus étendus qu'il n'en pourroit occuper, ou bien que placés dans des cantons éloignés & inaccessibles, leur situation les a préservés de la servitude.

Quelque frappante que puisse paroître cette distinction entre les habitans des diverses régions d'Amérique, elle n'est cependant pas universelle. La disposition & le caractere des individus, ainsi que des nations, sont comme je l'ai observé plus puissamment affectés par les causes morales & politiques que par l'influence du climat. Par un effet de ce principe, il y a en différentes parties de la zone torride quelques tribus qui pour le courage, la fierté & l'amour de l'indépendance, n'étoient guere inférieures aux Naturels des climats

plus tempérés. Nous connoissons trop peu l'histoire de ces peuples pour être en état d'indiquer les circonstances particulieres auxquelles ils doivent cette prééminence remarquable. Le fait n'en est pas moins certain. Colomb fut informé à son premier voyage que plusieurs des isles étoient habitées par les Caraïbes, hommes féroces, fort différens de leurs foibles & timides voisins. Dans la seconde expédition au nouveau monde, il eut occasion de vérifier la justesse de cet avis, & fut lui-même témoin de la valeur intrépide de ces peuples (1). Ils ont conservé invariablement le même caractere dans toutes les querelles postérieures qu'ils ont eues avec les Européens (2); & même de notre tems nous leur avons vu faire une vi-

(1) *Vie de Colomb*, *c.* 47-48. Voyez la NOTE XCIII.

(2) Rochefort, *hist. des Antilles*, 531.

goureuſe réſiſtance pour défendre le dernier territoire que la rapacité de leurs oppreſſeurs eût laiſſé en leur poſſeſſion (1). Il s'eſt trouvé au Bréſil quelques nations qui n'ont pas montré moins de vigueur d'ame & de bravoure à la guerre (2). Les habitans de l'Iſthme de Darien n'ont pas craint de meſurer leurs armes avec les Eſpagnols, & ont plus d'une fois repouſſé ces formidables conquérans (3). On pourroit citer d'autres faits. Quelque puiſſante & quelqu'étendue que puiſſe paroître l'influence d'un principe particulier, ce n'eſt pas par une ſeule cauſe qu'il ſera poſſible d'expliquer le caractere & les actions des peuples. La loi même du climat, plus univerſelle peut-être dans ſon action qu'aucune de celles qui affectent l'eſ-

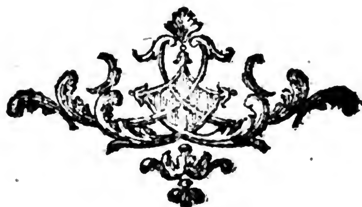
(1) Voyez la NOTE XCIV.

(2) Lery, *ap. de Bry*, *III*, 207.

(3) Herrera, *dec.* 1, *lib.* X, *c.* 15; *dec.* 2, *paſſim.*

pece humaine, ne peut nous servir à juger la conduite de l'homme qu'au moyen d'un grand nombre d'exceptions.

Fin du quatrieme Livre.





NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTE XXIII, *pag.* 34.

Le formulaire employé à cette occasion a servi de modele aux Espagnols dans toutes leurs conquêtes postérieures en Amérique. Il est d'une nature si extraordinaire & donne une idée si nette des procédés des Espagnols & des principes sur lesquels ils fondoient leurs droits au vaste empire qu'ils acquirent dans le nouveau monde, que cette piece mérite toute l'attention du lecteur. « Moi Alonso de Hojeda, » serviteur des très-hauts & très- » puissans rois de Castille & de » Leon vainqueurs de nations bar- » bares, leur ambassadeur & capi- » taine, je vous notifie & vous dé- » clare, avec toute l'étendue des

» pouvoirs que j'ai, que le seigneur
» notre Dieu, qui est un & éternel,
» a créé le ciel & la terre, ainsi qu'un
» homme & une femme, de qui sont
» descendus vous & nous, & tous
» les hommes qui ont existé ou qui
» existeront dans le monde. Mais
» comme il est arrivé que les géné-
» rations successives, pendant plus
» de cinq mille ans, ont été dis-
» persées dans les différentes parties
» du monde, & se sont divisées
» en plusieurs royaumes & pro-
» vinces, parce qu'un seul pays ne
» pouvoit ni les contenir ni leur
» fournir les subsistances nécessaires;
» c'est pour cela que le seigneur
» notre Dieu a remis le soin de tous
» ses peuples à un homme, nom-
» mé saint-Pierre, qu'il a cons-
» titué seigneur & chef de tout le
» genre humain, afin que tous les
» hommes, en quelque lieu qu'ils
» soient nés ou dans quelque religion
» qu'ils aient été instruits, lui
» obéissent. Il a soumis la terre
» entiere à sa jurisdiction, & lui

» a ordonné d'établir sa résidence à
» Rome, comme le lieu le plus propre
» pour gouverner le monde. Il lui a
» pareillement promis & accordé le
» pouvoir d'étendre son autorité
» sur quelqu'autre partie du monde
» qu'il voudroit, & de juger &
» gouverner tous les chrétiens,
» Maures, Juifs, Idolâtres, ou tout
» autre peuple de quelque secte ou
» croyance qu'il puisse être. On lui
» a donné le nom de *Pape*, qui
» veut dire admirable, grand pere
» & tuteur; parce qu'il est le pere
» & le gouverneur de tous les hom-
» mes. Ceux qui ont vécu du tems
» de ce saint-pere lui ont obéi en le
» reconnoissant pour leur seigneur
» & roi & pour le maître de l'u-
» nivers. On a obéi de même à
» ceux qui lui ont succédé au pon-
» tificat; & cela continue aujour-
» d'hui & continuera jusqu'à la fin
» des siecles ».

» L'un de ces pontifes, comme
» maître du monde, a fait la con-
» cession de ces isles & de la terre-

» ferme de l'Océan, à leurs ma-
» jestés catholiques les rois de Caf-
» tille, Don Ferdinand & Dona
» Isabelle de glorieuse mémoire,
» & à leurs successeurs nos sou-
» verains, avec tout ce qu'elles
» contiennent, comme cela se trouve
» plus amplement expliqué par cer-
» tains actes qu'on vous montrera
» si vous le desirez. Sa majesté
» est donc, en vertu de cette
» donation, roi & seigneur de ces
» isles & de la terre-ferme, & c'est
» en cette qualité de roi & de
» seigneur que la plupart des isles
» à qui on a fait connoître ces titres,
» ont reconnu sa majesté & lui ren-
» dent aujourd'hui foi & hommage
» de bon gré & sans opposition,
» comme à leur maître légitime. Et
» du moment que les peuples ont
» été instruits de sa volonté, ils ont
» obéi aux hommes saints que sa
» majesté a envoyés pour leur prê-
» cher la foi; & tous, de leur
» plein gré & sans le moindre espoir
» de récompense, se sont rendus

» chrétiens & continuent de l'être.
» Sa majesté, les ayant reçus avec
» bonté sous sa protection, a or-
» donné qu'on les traitât de la mê-
» me maniere que ses autres sujets
» & vassaux. Vous êtes tenus &
» obligés de vous conduire de mê-
» me; c'est pourquoi je vous prie
» & vous demande aujourd'hui de
» prendre le tems nécessaire pour
» réfléchir mûrement à ce que je
» viens de vous déclarer, afin que
» vous puissiez reconnoître l'église
» pour la souveraine & le guide de
» l'univers, ainsi que le saint-pere,
» nommé le Pape, par sa propre
» puissance, & sa majesté, par la
» concession du Pape, pour rois &
» seigneurs souverains de ces isles &
» de la terre-ferme; & afin que vous
» consentiez à ce que les susdits saints
» peres vous annoncent & vous
» prêchent la foi. Si vous vous con-
» formez à ce que je viens de vous
» dire, vous ferez bien & vous
» remplirez les devoirs auxquels
» vous êtes obligés & tenus. Alors

» sa majesté, & moi en son nom;
» nous vous recevrons avec amour
» & bonté, & nous vous laisserons
» vous, vos femmes & vos enfans,
» exempts de servitude, jouir de la
» propriété de tous vos biens, de
» la même maniere que les habitans
» des isles. Sa majesté vous accordera
» en outre plusieurs priviléges,
» exemptions & récompenses. Mais
» si vous refusez ou si vous différez
» malicieusement d'obéir à mon in-
» jonction, alors, avec le secours de
» Dieu, j'entrerai par force dans vo-
» tre pays, je vous ferai la guerre
» la plus cruelle, je vous soumettrai
» au joug de l'obéissance envers l'é-
» glise & le roi, je vous enleverai
» vos femmes & vos enfans pour
» les faire esclaves & en disposer
» selon le bon plaisir de sa majesté;
» je saisirai tous vos biens & je
» vous ferai tout le mal qui dé-
» pendra de moi, comme à des
» sujets rébelles qui refusent de se
» soumettre à leur souverain lé-
» gitime. Je proteste d'avance que

» tout le ſang qui ſera répandu & » tous les malheurs qui ſeront la » ſuite de votre déſobéiſſance ne » pourront être imputés qu'à vous » ſeuls, & non à ſa majeſté, ni à » moi, ni à ceux qui ſervent ſous » mes ordres ; c'eſt pourquoi vous » ayant fait cette déclaration & re- » quiſition, je prie le notaire ici » préſent de m'en donner un cer- » tificat dans la forme requiſe. » *Herrera, decad.* 1, *Lib.VII*, *c.* 14 ».

NOTE XXIV, *pag.* 61.

Balboa, dans ſa lettre au roi, dit que de cent quatre vingt-dix hommes qu'il avoit emmenés avec lui, il n'y en eut jamais quatre-vingt à la fois en état de ſervir, tant ils ſouffroient de la fatigue, de la faim & des maladies. *Herrera, dec.* 1, *Lib. X*, *c.* 16. *P. Martyr*, *dec. pag.* 226.

NOTE XXV, *pag.* 85.

Fonſeca, évêque de Palencia & principal directeur des affaires de

l'Amérique, avoit huit cent Indiens en propriété ; le commandeur Lope de Conchillos, son premier associé dans ce département, en possédoit onze cent, & on en avoit donné en grand nombre aux autres favoris. Ils envoyoient des intendans aux isles pour louer ces esclaves aux Colons. *Herrera*, *dec.* 1, *Lib. IX*, *c.* 14, *pag.* 325.

NOTE XXVI, *pag.* 129.

Quoiqu'il y ait plus d'eau en Amérique que dans aucune autre partie du globe, on ne trouve cependant ni ruisseau ni riviere dans la province de Yucatan. Cette péninsule s'étend dans la mer à cent lieues de longueur depuis le continent, mais n'a pas plus de vingt-cinq lieues dans sa plus grande largeur. C'est une plaine unie où il n'y a pas la moindre montagne. Les habitans font usage de l'eau de puits, qu'on trouve partout en abondance. Toutes ces circonstances font regarder cette vaste étendue de terre

comme un lieu qui a fait autrefois partie de la mer. *Herrera, Descr. India Occident. pag.* 14. *Hist. Nat. par M. de Buffon, tom.* 1, *p.* 593.

NOTE XXVII, *p.* 146.

Suivant M. de Caffini la plus grande hauteur des Pyrénées eft de fix mille fix cents quarante-fix pieds. Celle du mont Gemmi, dans le canton de Berne, eft de dix mille cent & dix pieds. Le P. Feuillé dit que, fuivant fa mefure, le Pic de Ténérif a treize mille cent foixante-dix-huit pieds de hauteur. La hauteur du Chimboraço, la partie la plus élevée des Andes, eft de vingt mille deux cents huit pieds. *Voyages de D. J. Ulloa, obfervation aftron. & phyf. tom.* 2, *p.* 114. La feule partie du Chimboraço, qui eft toujours couverte de neige, a huit cents toifes de hauteur perpendiculaire. *Prévôt, hiftoire gén. des voyages, vol.* 13, *p.* 636.

NOTE XXVIII, *p.* 147.

Comme une description particuliere fait une plus forte impression que des assertions générales, je placerai ici un détail de la riviere de la Plata donné par un témoin oculaire, le P. Cattaneo, jésuite de Modene, qui arriva à Buenos-Ayres en 1749, & qui décrit les sentimens qu'il éprouva à la premiere vue de ces objets nouveaux. « Losque j'étois en Europe & que je lisois dans les livres de géographie & d'histoire que l'embouchure de la riviere de la Plata avoit cent cinquante milles de largeur, je regardois ce récit comme une exagération, parce que nous n'avons dans notre hémisphere aucune riviere qui approche de cette grandeur. Mon plus grand desir en approchant de son embouchure fut de vérifier par moi même la vérité de ce fait, & j'ai trouvé qu'on l'avoit rendu avec fidélité : ce que je concluai particulierement

d'une circonſtance. Lorſque nous partîmes de Monte-Video, qui eſt un fort ſitué à plus de cent milles de l'embouchure de la riviere & où ſa largeur eſt conſidérablement diminuée, nous navigâmes un jour entier avant de découvrir le bord oppoſé de la riviere. Lorſque nous nous trouvâmes au milieu du canal, nous ne pûmes diſcerner ni l'une ni l'autre rive & ne vîmes que le ciel & l'eau, comme ſi nous avions été dans le grand océan. Nous aurions même penſé être en pleine mer ſi la douceur de l'eau de cette riviere, qui eſt auſſi trouble que celle du Pô, ne nous eût pas convaincus du contraire. A Buenos-Ayres même, qui eſt à cent lieues plus haut, & où la riviere eſt bien moins large encore, il eſt impoſſible de rien diſtinguer ſur la rive oppoſée qui, à la vérité eſt fort baſſe & fort plate : on ne peut pas ſeulement voir les maiſons ni les tours de l'établiſſement Portugais de Colonia qui ſe trouvent à l'autre

bord. *Lettera prima*, publiée par Muratori, dans son *Christianesimo felice*, &c. 1, *p.* 257.

NOTE XXIX, *p.* 153.

Terre-neuve, une partie de la nouvelle Ecosse & le Canada se trouvent dans le même parallele de latitude que le royaume de France, & dans ces pays l'eau des rivieres est gelée pendant l'hiver à plusieurs pieds d'épaisseur : la terre y est couverte de neige ; la plupart des oiseaux quittent pendant cette saison un climat où ils ne pourroient pas vivre. Le pays des Eskimaux, une partie de la côte de Labrador, & les pays qui se trouvent au midi de la baie de Hudson sont sur le même parallele que la grande Bretagne ; cependant le froid y est si excessif que toute l'industrie des Européens mêmes n'a pas tenté de les cultiver.

NOTE XXX, *pag.* 158.

Acosta est, je crois, le premier

philoſophe qui ait cherché à rendre raiſon des différens degrés de chaleur dans l'ancien & le nouveau continents par l'action des vents qui regnent dans l'un & dans l'autre. *Hiſt. moral. &c. Lib. II & III.* M. de Buffon a adopté cette théorie, qu'il a non-ſeulement rectifiée par de nouvelles obſervations, mais qu'il a même embellie & miſe dans un jour plus frappant avec ſon éloquence ordinaire. On ajoutera ici quelques remarques qui pourront éclaircir encore une doctrine très-importante dans ſes recherches ſur la température des différens climats.

Lorſqu'un vent froid ſouffle ſur un pays, il doit en y paſſant lui enlever une partie de ſa chaleur, & par là même perdre une partie de ſa froideur. Mais s'il continue à ſouffler dans la même direction, il paſſera par degrés ſur une ſurface déjà refroidie, & ne pourra bientôt plus perdre de ſon âpreté. Si donc il parcourt un grand eſpace,

il y apportera tout le froid d'une forte gelée.

Si le même vent parcourt l'étendue d'une mer vaste & profonde, la superficie de l'eau sera d'abord refroidie à un certain degré & le vent se trouvera réchauffé à proportion. Mais l'eau plus froide de la surface devenant spécifiquement plus pesante que l'eau plus chaude qui est au-dessous, descend, & celle qui est plus chaude prend sa place: celle-ci se réfroidissant à son tour continue à échauffer le courant d'air qui passe par-dessus & en diminue la froideur. L'action méchanique du vent & le mouvement de la marée contribuent à opérer ce changement successif de l'eau de la surface & l'élévation de celle qui est plus chaude, & par conséquent le réfroidissement successif de l'air.

Cela continuera de même, & l'âpreté du vent diminuera jusqu'à ce que l'eau soit refroidie, au point que sa surface ne soit plus assez

agitée par l'action du vent pour qu'elle ne puisse se glacer. Par-tout où la surface se gele, le vent n'est plus réchauffé par l'eau intérieure, & il continue alors à souffler avec le même degré de froid.

C'est d'après ces principes qu'on peut expliquer les fortes gelées dans les grands continens, la douceur des hivers dans les petites isles & le froid excessif des hivers dans ces parties de l'Amérique septentrionale qui nous sont le mieux connues. Dans les lieux qui sont au nord-ouest de l'Europe, la rigueur de l'hiver est modérée par les vents d'ouest, qui soufflent assez constamment pendant les mois de novembre, de décembre & une partie de janvier.

D'un autre côté, lorsqu'un vent chaud souffle sur la terre, il en échauffe la surface; qui par conséquent doit cesser de diminuer la chaleur du vent. Mais lorsque ce même vent souffle sur les eaux il les agite, fait monter celle d'en-bas

qui eſt plus froide & continue ainſi à perdre de ſa chaleur.

Mais la principale cauſe de cette propriété de la mer de modérer la chaleur du vent ou de l'air qui paſſe deſſus, c'eſt que la ſurface de la mer, attendu la tranſparence de l'eau, ne peut pas être échauffée à un degré conſidérable par les rayons du ſoleil ; au lieu que la terre qui eſt expoſée à leur action acquiert bientôt une grande chaleur. Ainſi lorſque le vent parcourt un continent de la zone-torride, il devient bientôt d'une chaleur inſupportable ; mais en paſſant ſur une vaſte étendue de mer, il ſe rafraîchit par degrés ; de ſorte qu'en arrivant à la côte la plus éloignée il devient propre à la reſpiration.

Ces principes peuvent nous aider à expliquer la cauſe des chaleurs étouffantes des grands continents de la zone-torride, de la douceur du climat des iſles qui ſe trouvent à la même latitude, de la grande chaleur qu'on éprouve pendant l'été

dans les grands continens situés sous les zones tempérées ou plus froides, en comparaison de celle qu'on éprouve dans les isles. La chaleur du climat dépend non seulement de l'effet immédiat des rayons du soleil, mais encore de leur action continue, & de la chaleur qu'ils ont déjà produite antérieurement, & dont la terre demeure imprégnée pendant quelque tems; c'est pour cela qu'on éprouve dans le jour la plus grande chaleur vers les deux heures après midi, que les grandes chaleurs de l'été se font sentir vers le mois de juillet & que le froid est ordinairement plus violent en hiver vers le mois de janvier.

La température modérée des parties de l'Amérique qui se trouvent sur l'équateur, provient des forêts qui les couvrent & qui empêchent les rayons du soleil d'échauffer la terre. Le sol n'étant point échauffé, ne peut pas à son tour échauffer l'air, & les feuilles

qui interceptent les rayons du ſoleil ne ſont pas d'un volume ſuffiſant pour abſorber la quantité de chaleur néceſſaire pour opérer cet effet. On ſait d'ailleurs que la force végétative d'une plante produit dans les feuilles une perſpiration proportionnée à la chaleur à laquelle elles ſont expoſées; & par la nature de l'évaporation cette perſpiration produit dans les feuilles un degré de froid proportionnel à la perſpiration. Ainſi donc l'effet de la feuille pour échauffer l'air qui eſt en contact avec elle, eſt prodigieuſement diminué. Ces obſervations qui jettent un nouveau jour ſur ce ſujet intéreſſant, m'ont été communiquées par mon ami, M. Robiſon, profeſſeur de phyſique à l'univerſité d'Edimbourg.

NOTE XXXI, *p.* 158

Deux grands naturaliſtes, Piſo & Margrave, nous ont donné la deſcription du climat du Bréſil avec une préciſion philoſophique que

que nous desirerions de retrouver dans les relations de plusieurs autres provinces de l'Amérique. Tous deux disent qu'il est doux & tempéré en comparaison du climat de l'Afrique, ce qu'ils attribuent principalement au vent frais de la mer qui souffle constamment. L'air y est non-seulement frais pendant la nuit, mais même assez froid pour obliger les habitans à faire du feu dans leurs cabanes. *Piso, de Medicina Brasiliensi, lib. I, p. 1, &c. Margravius, hist. rerum natural. Brasiliæ, lib. VIII, c. 3, p.* 264. Ce fait se trouve confirmé par Nieuhoff qui a long-tems résidé dans le Brésil. *Churchill's collection, vol. 2, p.* 26. Gumilla, qui a passé plusieurs années dans le pays qu'arrose l'Orénoque, nous fait le même rapport de la température de son climat. *Histoire de l'Orénoque, tom.* 1, *p.* 26. Le P. Anugua dit avoir beaucoup souffert du froid sur les bords de la riviere des Amazones : *Relat. vol.* 2, *p.* 56. M. Biet qui vécu a long-tems à

Cayenne, parle de même de la température de ce climat & l'attribue à la même cause. *Voyage de la France équinox. p.* 330. Rien ne peut être plus différent de ces descriptions que celle que M. Adanson nous a donnée de la chaleur brûlante de la côte d'Afrique. *Voyage au Sénégal, passim.*

La forme de l'extrémité méridionale de l'Amérique paroît être la cause la plus sensible & la plus probable du degré excessif de froid qu'on ressent dans cette partie du continent. Sa largeur diminue à mesure qu'il s'étend du cap Saint-Antoine vers le sud, & ses dimensions sont fort rétrécies depuis la baie de Saint-Julien jusqu'au détroit de Magellan. Ses côtes orientales & occidentales sont baignées par la mer du nord & l'océan pacifique. Il est probable qu'une vaste mer s'étend depuis sa pointe méridionale jusqu'au pôle antarctique. Dans quelque direction que souffle le vent il se trouve rafraîchi avant

d'arriver aux terres Magellaniques, en traversant une immense étendue d'eau, & la terre y occupe un espace trop peu considérable pour pouvoir réchauffer le vent à son passage. Ce sont ces circonstances qui concourent à rendre la température de l'air de cette partie de l'Amérique plus semblable à celle d'une isle qu'à celle du climat d'un continent, & qui l'empêchent d'acquérir ce degré de chaleur qu'éprouvent en été les pays, qui se trouvent en Europe & en Asie dans la même latitude septentrionale. Le vent du nord est le seul qui arrive à cette partie de l'Amérique après avoir traversé un grand continent. Mais après un examen attentif de sa position nous trouverons que cela même sert plutôt à diminuer qu'à augmenter le degré de chaleur. C'est à l'extrémité méridionale de l'Amérique que finit proprement l'immense chaîne des Andes qui parcourt presqu'en ligne droite du nord au sud toute l'é-

tendue du continent. Les régions les plus brûlantes de l'Amerique méridionale, le Brésil, le Paraguai & le Tucuman sont à plusieurs degrés à l'est des terres Magellaniques. Le pays plat du Pérou, où l'on éprouve la chaleur des Tropiques, est situé fort à l'oüest de ces terres. Le vent du nord, quoiqu'il traverse la terre, n'apporte donc pas à l'extrémité méridionale de l'Amérique l'augmentation de chaleur qu'il a pu prendre en passant par les régions brûlantes, parce qu'avant d'y arriver il doit raser les sommets des Andes & s'imprégner du froid de ces régions glacées.

NOTE XXXII, *p.* 161.

En 1739 on fit partir deux frégates françoises pour faire de nouvelles découvertes. Les navigateurs commencerent à sentir un froid excessif au quarante-quatrieme degré de latitude méridionale. Au quarante-huitieme degré ils trouverent des isles flottantes de glace. *Hist. des*

navig. aux terres austr. tome 2, p. 256, *&c.* Le Dr. Halley trouva de la glace au cinquante-neuvieme degré de latitude : *id. tome* 1, *p.* 47. Le commodore Byron se trouvant sur la côte des Patagons, à cinquante degrés trente-trois minutes de latitude méridionale, le 15 Décembre, qui est le milieu de l'été de cette partie du globe où le plus long jour tombe au 21 décembre, compare ce climat avec celui de l'Angleterre au milieu de l'hiver. *Voyages de Hawkesworth*, 1, 25. M. Banks étant descendu à la terre de feu dans la baie de *Bon-Succès*, située au cinquante-cinquieme degré de latitude, le 16 janvier, qui répond au mois de juillet de notre hémisphere, deux de ses gens moururent de froid pendant la nuit, & tous furent dans le plus grand danger de périr. *Id.* 2, *p.* 51, 52. Le 14 mars, qui répond au mois de septembre de l'Europe, l'hiver s'étoit déjà déclaré & les

montagnes se trouvoient couvertes de neige : *ib.* 72.

NOTE XXXIII, *p.* 165.

M. de la Condamine, un des derniers & des plus exacts observateurs de l'état intérieur de l'Amérique méridionale dit : « à cette » foule d'objets variés, qui diversifient les campagnes cultivées » de *Quito*, succédoit l'aspect le » plus uniforme ; de l'eau, de la » verdure & rien de plus. On foule » la terre aux pieds sans la voir : » elle est si couverte d'herbes touf- » fues, de plantes & de broussailles, » qu'il faudroit un assez long travail » pour en découvrir l'espace d'un » pied, *Relat. abrégée d'un voyage* » *&c. p.* 48 ». Une des singularités de ces forêts, c'est une espece d'osier, que les Espagnols appellent *Bejucos*, les François *Lianes* ; & auquel les Indiens donnent le nom de *nibbees*, dont on se sert ordinairement en Amérique au lieu de cordes. Cette plante monte en ser-

pentant autour des arbres qu'elle rencontre, & aprés s'être élevée jusqu'aux plus hautes branches, elle jette des filets qui descendent perpendiculairement, rentrent dans la terre, y prennent racine, s'élevent de nouveau autour d'un autre arbre, montant ainsi & descendant alternativement. D'autres rejettons portés obliquement par le vent ou par quelque hasard, forment un assemblage confus de cordages qui ressemble aux manœuvres d'un vaisseau. *Bancroft, nat. hist. of Guiana, p.* 99. On trouve de ces filets de liane qui sont de la grosseur du bras d'un homme, *ibid. p.* 75. La relation que M. Bouguer a donnée des forêts du Pérou, ressemble parfaitement à cette description. *Voyage au Pérou, p.* 16. Oviedo nous a laissé une semblable description des forêts qui se trouvent en d'autres parties de l'Amérique. *Hist. lib. IX, p.* 144, *D.* Pendant plus de quatre mois de l'année les Moxes ne peuvent avoir de com-

munication entr'eux, parce que la nécessité où ils sont de chercher des hauteurs pour se mettre à couvert de l'inondation, fait que leurs cabanes sont fort éloignées les unes des autres. *Lettres édifiantes, tom.* 10, *p.* 187.

Garcia nous a donné une description détaillée & exacte des rivieres, des lacs, des bois & des marais des provinces de l'Amérique situées entre les Tropiques. *Origen. de los Indios, lib. II, c.* 5, §. 4, 5. Les difficultés incroyables que Gonzales Pizarre eut à surmonter en voulant pénétrer dans le pays situé à l'est des Andes, nous donne un tableau frappant de l'état où se trouvoit cette partie de l'Amérique avant d'être défrichée. *Garcil. de la Vega, comment. Royal du Pérou, part.* 2, *liv.* 3, *c.* 2-5.

NOTE XXXIV, *p.* 169.

Il paroît que les animaux de l'Amérique n'ont pas toujours été plus petits que ceux des autres parties

du globe. On a trouvé près des rives de l'Ohio, un grand nombre d'os d'une grandeur étonnante. L'endroit où l'on a fait cette découverte se trouve à cent quatre vingt-dix milles plus bas que le confluent de la riviere Scioto avec l'Ohio, & à près de quatre milles de la rive de cette derniere, du côté d'un marais nommé *le grand marais salé*. Ces os se trouvent en grande quantité a cinq ou six pieds sous terre, & la couche en est visible sur le bord du marais salé. *Journal of colonel George Croglan : MS. entre les mains de l'auteur.* Cet endroit paroît marqué avec exactitude dans la carte d'Evans. Ces os doivent avoir appartenu à des animaux d'une grandeur énorme ; les Naturalistes qui n'ont jamais connu d'animal vivant d'une pareille stature, ont d'abord été portés à croire que c'étoient des substances minérales. Après en avoir reçu plusieurs échantillons de différentes parties de la terre & après les avoir

examinés avec plus d'attention on est enfin convenu que c'étoient des os de quelques animaux : comme l'éléphant est le plus grand quadrupede connu, & que les dents qu'on a trouvées ressemblent beaucoup à celles des éléphans, tant par la qualité que par la forme, on en a conclu que les squelettes trouvés près de l'Ohio étoient de cette espece. Mais le docteur Hunter, l'un des savans de ce siecle qui est le plus en état de décider cette question, après avoir examiné attentivement plusieurs morceaux des défenses, des dents mâchelieres & des mâchoires, envoyées de l'Ohio à Londres, a prétendu qu'elles n'appartenoient pas à l'éléphant, mais à quelque grand animal carnivore d'une espece inconnue. *Phil. transact. vol. 58, p. 34.* On a trouvé des os de la même espece & d'une grandeur aussi remarquable près des embouchures de l'Oby, de la Jeniseia & de la Lena, trois grandes rivieres de

Sibérie. *Stralhenberg, descrip. des parties septentrionale & orientale de l'Europe & de l'Asie*, p. 402. L'éléphant paroît ne pas sortir de la zone-torride & ne point multiplier au-delà. Il ne pourroit vivre dans ces froides régions qui bordent la mer glaciale. L'existence de ces grands animaux en Amérique pourroit ouvrir un vaste champ aux conjectures. Plus nous considérons la nature & la variété de ses productions, plus nous devons être convaincus que ce globe terraqué a subi d'étranges changemens par des convulsions & des révolutions dont l'histoire ne nous a conservé aucune trace.

NOTE XXXV, *p.* 171.

Cette dégénération des animaux domestiques d'Europe en Amérique, doit être attribuée en partie aux causes suivantes. Dans les établissemens Espagnols qui se trouvent ou sous la zone torride, ou dans les pays qui l'avoisinent, le

plus grand degré de chaleur & le changement de nourriture empêchent les moutons & les bêtes à corne de parvenir à la même grandeur qu'en Europe. Ils deviennent rarement aussi gras, & leur chair n'en a ni le suc ni la saveur délicate. Dans l'Amérique septentrionale où le climat est plus tempéré & plus approchant de celui de l'Europe, les herbes qui viennent naturellement dans les pâturages sont d'une mauvaise qualité. *Mitchell*, *p.* 157. L'agriculture y a fait si peu de progrès que la nourriture artificielle pour les troupeaux y est en très-petite quantité, & l'on n'y prend presqu'aucun soin du bétail pendant l'hiver, qui est très-long dans plusieurs provinces & rigoureux dans toutes. On traite fort mal les chevaux & les bêtes à corne dans toutes les colonies angloises. Toutes ces causes contribuent peut-être plus que la qualité du climat à faire dégénérer, dans ces provinces, la race des chevaux, des

bœufs & des moutons.

Note XXXVI, p. 172.

En 1518 l'isle d'Hispaniola fut désolée par ces insectes destructeurs. Herrera qui rapporte toutes les particularités de ce fléau, nous donne un exemple singulier de la superstition des colons Espagnols. Après avoir essayé, dit-il, tous les moyens possibles de détruire les fourmis, ils résolurent d'implorer la protection des saints; mais comme c'étoit une espece de calamité toute nouvelle, ils furent embarrassés sur le choix du saint qui pourroit leur être le plus propice. Ils tirerent au sort le patron qu'ils devoient choisir. Le sort décida en faveur de Saint-Saturnin. Ils célébrerent sa fête avec une grande solemnité, & le fléau, ajoute l'historien, commença sur le champ à diminuer ses ravages, *Herrera*, *dec.* 2, *lib. III*, *c.* 15, *p.* 107.

NOTE XXXVII, *p.* 177.

L'auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains* pense que cette différence de chaleur est égale à douze degrés; c'est-à-dire, qu'il fait aussi chaud en Afrique, à trente degrés de l'équateur, qu'à dix-huit degrés seulement en Amérique, *tom.* 1, *p. II*. Le Dr. Mitchell, après trente ans d'observations, prétend que cette différence est égale à quatorze ou quinze degrés de latitude. *Present state*, &c. *p.* 257.

NOTE XXXVIII, *p.* 177.

M. Bertram, qui le 3 janvier 1765, se trouva à la source de la riviere de Saint-Jean dans la Floride, y éprouva un froid si violent que dans une seule nuit la terre fut gelée de l'épaisseur d'un pouce sur les bords de la riviere. Les tilleuls, les citronniers & les bananiers périrent tous à Saint-Augustin. *Bertram's journal*, *p.* 10. Le Dr.

Mitchell nous fournit plusieurs exemples des effets extraordinaires du froid dans les provinces du midi de l'Amérique septentrionale. *Present state*, *p.* 206, *&c.* Le 7 février 1747 le froid fut si violent à Charlestown que deux bouteilles d'eau chaude qu'une personne avoit mises en se couchant dans son lit, se trouverent fendues le lendemain au matin, & que l'eau n'étoit plus que deux morceaux solides de glace. Une jatte d'eau dans laquelle étoit un anguille vivante, fut gelée jusqu'au fond dans une cuisine où il y avoit du feu. Presque tous les orangers & les oliviers furent détruits. *Descript. of south Carolina*, *VIII*, *London*, 1761.

NOTE XXXIX, *pag.* 179.

Nous trouvons un exemple remarquable de cette fertilité dans la Guiane Hollandoise, pays fort plat, & si bas que pendant les saisons pluvieuses il est ordinairement couvert de près de deux pieds d'eau.

Cela rend le sol si riche, qu'il y a sur la surface, à douze pouces de profondeur, une couche d'engrais excellent, qu'on transporte pour cet usage à la Barbade. On a fait successivement trente coupes de cannes à sucre sur les bords de l'Essequebo, tandis qu'on n'en fait jamais plus de deux dans les isles des Indes occidentales. Les Colons se servent de plusieurs moyens pour diminuer cette excessive fertilité du sol. *Bancroft, nat. hist. of Guiana, p. 10, &c.*

NOTE XL, *p.* 199.

Il paroît que c'est sans la moindre preuve évidente que M. Muller a supposé que le cap avoit été doublé : *tom.* 1, *p.* 2, *&c.* L'académie impériale de Saint-Pétersbourg paroît appuyer ce sentiment sur la maniere dont *Ischukotsnoi-noss*, se trouve placé sur ses cartes. Mais je suis convaincu, d'après une autorité incontestable, que jamais aucun vaisseau Russe n'a fait le

tour de ce cap ; & l'on n'a que des notions très-imparfaites du pays des *Tſchutki*, qui ne dépend pas de l'empire de Ruſſie.

NOTE XLI, *pag.* 205.

Si c'étoit ici le lieu d'entrer dans une longue & épineuſe recherche de géographie, nous pourrions faire pluſieurs obſervations curieuſes en comparant les relations des deux voyages des Ruſſes & les cartes de leurs navigations reſpectives. Une remarque nous ſervira pour tous les deux ; on ne peut regarder comme abſolument exacte la poſition qu'ils donnent aux différens lieux qu'ils ont viſités. Le tems étoit ſi nébuleux qu'ils ne virent que rarement le ſoleil ou les étoiles, & la poſition des iſles & des continens ſuppoſés fut déterminée par le ſeul calcul & non par des obſervations. Beering & Tſchirikow allerent beaucoup plus loin vers l'eſt que Krenitzin. Le pays découvert par Beering, & qu'il

regarda comme faiſant partie du continent de l'Amérique, eſt ſitué au deux cent trente-ſixieme degré de longitude, en comptant du premier méridien à l'iſle de Fer, & au cinquante-huitieme degré vingt-huit minutes de latitude. *Tſchirikow* toucha à la même côte au deux cent quarante-unieme degré de longitude & au cinquante-ſixieme de latitude. *Muller*, *I*, 248-249. Il faut que le premier ſe ſoit avancé à ſoixante degrés de Petropawlowska, d'où il mit à la voile, & le dernier à ſoixante-cinq dégrés. Mais il paroît par la carte de Krenitzin qu'il ne pouſſa ſon voyage qu'au deux cent quatre-vingtieme degré à l'eſt, & ſeulement à trente-deux degrés de Petropawlowska. En 1741, Beering & Tſchirikow, en allant & en revenant, dirigerent principalement leur route au ſud de la chaîne d'iſles qu'ils avoient découverte, & en obſervant les montagnes & le terrein inégal des caps qu'ils

voyoient au nord, ils penſerent que c'étoient des promontoires de quelque partie du continent de l'Amérique qui, à ce qu'ils s'imaginerent, s'étendoit juſqu'au cinquante-ſixieme degré de latitude au ſud. C'eſt ainſi qu'on les trouve placés dans la carte publiée par Muller, & ſur une carte deſſinée à la main par un contre-maître du navire de Beering, & qui m'a été communiquée par M. le profeſſeur Robiſon. Mais en 1769, Krenitzin, après avoir hiverné dans l'iſle d'Alaxa, s'avança ſi fort au nord en revenant, que ſa route ſe trouva couper par le milieu ce qu'ils avoient ſuppoſé devoir être un continent, & qu'il trouva n'être qu'une mer ouverte ; & il vit que ce qu'on avoit pris pour des caps du continent n'étoient que des iſles de roche. Il eſt à préſumer que les pays découverts en 1741 à l'eſt, n'appartiennent pas au continent de l'Amérique, & ne ſont qu'une continuation de cette chaîne d'iſles.

Le froid extrême qui pendant l'été regne dans toutes ces isles, nous porte à conjecturer qu'elles ne sont dans le voisinage d'aucun continent. Le nombre des volcans qui se trouvent dans ces régions du globe, est extraordinaire. Il y en a plusieurs au Kamschatka, & il n'y pas une des isles grandes ou petites que les Russes ont visitées, où l'on n'en trouve. Plusieurs de ces volcans sont encore allumés, & toutes les montagnes conservent des marques de leurs anciennes éruptions. Si je voulois admettre les conjectures qu'on a avancées en parlant de la population de l'Amérique, je pourrois supposer que cette partie de la terre ayant souffert de violentes secousses par des tremblemens de terre & des volcans, l'Isthme qui peut-être a uni autrefois l'Asie à l'Amérique, a été brisé & transformé par le choc en un grouppe d'isles.

Il est singulier que dans le même tems que les Russes cherchoient à

faire des découvertes au nord-ouest de l'Amérique, les Espagnols étoient occupés du même projet dans une autre partie de ce continent. En 1769, deux petits navires partirent de Lorette en Californie pour découvrir les côtes du pays qui est au nord de cette péninsule. Ils ne passerent pas le port de Monte-Rey, situé au trente-sixieme degré de latitude. Mais dans plusieurs autres expéditions faites du port de Saint Blas dans la nouvelle Galice, les Espagnols s'avancerent jusqu'au cinquante-huitieme degré de latitude. *Gazeta de Madrid*, *des* 19 *mars* & 14 *mai* 1776. Mais comme les journaux de ces voyages n'ont pas encore été publiés, je ne puis comparer les progrès qu'ils ont faits avec ceux des Russes, ni faire voir à quel point les navigateurs des deux nations se sont approchés les uns des autres. Il faut espérer que le ministre éclairé, qui est aujourd'hui à la tête des affaires

d'Espagne en Amérique, ne privera pas le public de ces instructions.

NOTE XLII, *pag.* 233.

Peu de voyageurs ont eu autant d'occasions que Don Antoine Ulloa d'observer les habitans des différentes contrées de l'Amérique. Dans un ouvrage qu'il a publié dernierement, il décrit de la maniere suivante les traits caractéristiques de cette race d'hommes. « Un front très-petit, couvert de cheveux aux extrêmités jusques vers le milieu des sourcils; de petits yeux; un nez mince, effilé & recourbé vers la levre supérieure; le visage large, les oreilles grandes; les cheveux très-noirs, lisses & rudes; les membres bien tournés; le pied petit; le corps d'une proportion exacte; la peau unie & sans poil, excepté dans la vieillesse où il leur vient un peu de barbe, mais jamais aux joues ». *Noticias Americanas, &c. p.* 307. M. le chevalier Pinto qui, pendant plusieurs années

a résidé dans une partie de l'Amérique où Ulloa n'a jamais été, donne l'esquisse suivante de l'aspect général des Indiens de ces contrées. « Ils sont tous d'une couleur de cuivre, avec quelque différence dans les teintes, non pas en proportion de leur distance de l'équateur, mais selon le degré d'élévation du sol qu'ils habitent. Ceux qui vivent sur les hauteurs sont plus blancs que ceux qui occupent les terreins bas & marécageux de la côte. Leur visage est rond & plus éloigné peut-être de la forme ovale que celui d'aucun autre peuple. Leur front est petit, l'extrêmité de leurs oreilles fort éloignée du visage, leurs levres épaisses, leur nez camus, les yeux noirs ou couleur de châtaigne, petits, mais distinguant les objets à une grande distance. Leurs cheveux sont toujours épais, lisses, & sans la moindre apparence de frisure. Ils n'ont de poil sur aucune partie du corps,

excepté à la tête. Au premier regard un habitant de l'Amérique méridionale paroît un être doux & tranquille ; mais en l'examinant de plus près on trouve dans sa figure quelque chose de sauvage, de méfiant & de sombre ». *MS. entre les mains de l'auteur.* Ces deux portraits faits par des mains plus habiles que celles du commun des voyageurs, ont une grande ressemblance entre eux.

NOTE XLIII, *pag.* 234.

Il y a des exemples étonnants de l'agilité soutenue des Américains à la course. Adair rapporte les aventures d'un guerrier de Chikkasah, qui en un jour & demi & deux nuits fit trois milles comptés, au travers des bois & des montagnes. *Hist. of Amer. Indians*, 396.

NOTE XLIV, *pag.* 243.

M. Godin le jeune, qui pendant quinze ans a résidé parmi les Indiens du Pérou & de Quito, & pendant vingt

vingt ans dans la colonie Françoise de Cayenne, où il y a un commerce suivi avec les Galibis & les autres peuplades de l'Orénoque, observe que la vigueur de la constitution des Américains est exactement en raison de leur habitude au travail. Les Indiens des climats chauds, tels que ceux des côtes de la mer du sud, de la riviere des Amazones & de celle de l'Orénoque, ne peuvent pas être comparés pour la force à ceux des régions froides ; cependant, dit-il, il part tous les jours des chaloupes de Para, établissement Portugais sur la riviere des Amazones, pour remonter la riviere malgré la rapidité de son cours: ces chaloupes avec les mêmes rameurs se rendent à San-Pablo, qui est à huit cens lieues de là. On ne trouvera aucun équipage de blancs ni même de negres, en état de résister à une pareille fatigue, comme les Portugais en ont fait l'expérience; cependant c'est ce qu'on voit

faire tous les jours aux Indiens, parce qu'ils y sont habitués depuis leur enfance. *MS. entre les mains de l'auteur.*

NOTE XLV, *pag.* 254.

Don Antoine Ulloa qui a parcouru une grande partie du Pérou & du Chili, le royaume de la nouvelle Grenade & plusieurs autres provinces qui bordent le golfe du Mexique, pendant les dix années qu'il a travaillé avec les mathématiciens François, & qui eut ensuite occasion de voir les habitans de l'Amérique septentrionale, dit : « quand on a vu un seul Américain, on peut dire qu'on les a tous vus, tant ils se ressemblent, par le teint & par la figure ». *notic. Americanas, p.* 308. Un observateur plus ancien, Pedro de Cieca de Leon, un des conquérans du Pérou, qui a traversé aussi plusieurs provinces de l'Amérique, assure que ces peuples, hommes & femmes, paroissent être tous enfans d'un même pere

& d'une même mere, malgré le nombre infini de peuplades ou de nations & la diversité des climats qu'ils habitent. *Chronica del Peru, parte 1, c. 19.* On ne peut pas douter qu'il n'y ait une certaine combinaison de traits & un certain air particulier qui forment ce qu'on peut appeller une figure Européenne ou Asiatique. Il doit donc y en avoir une aussi qu'on peut nommer figure Américaine & qui doit être propre à la race entiere. Ce caractere général peut frapper les voyageurs au premier coup-d'œil, tandis que les nuances qui distinguent les peuples de différentes régions échappent à leurs observations. Mais lorsque des personnes qui ont si long-tems résidé parmi les Américains, attestent toutes cette ressemblance de figure dans les différens climats, nous pouvons en conclure qu'elle est plus remarquable que celle d'aucune autre race d'hommes. Voyez aussi *Garcia origen. de los Indios,*

p. 54-242. *Torquemada, Monarch. Ind. II*, 571.

NOTE XLVI, *pag.* 256.

M. le chevalier de Pinto dit qu'on lui a assuré que dans les parties intérieures du Brésil on trouve quelques individus qui ressemblent aux Blaffards du Darien, mais que la race ne s'en propage point & que leurs enfans sont semblables aux autres Américains. Cette espece d'hommes est cependant peu connue. *MS. entre les mains de l'auteur.*

NOTE XLVII, *pag.* 264.

L'auteur des *Recherches philosophiques &c. t* 1, *p.* 281, *&c.* a rassemblé & constaté avec beaucoup d'exactitude les témoignages de plusieurs voyageurs touchant les Patagons. Depuis la publication de cet ouvrage, plusieurs navigateurs ont visité les terres Magellaniques, & different beaucoup, ainsi que leurs prédécesseurs, dans les rela-

tions qu'ils ont données des habitans de ce pays. Suivant le commodore Byron & son équippage, qui passerent le détroit en 1764, la grandeur ordinaire des patagons est de huit pieds; plusieurs même sont beaucoup plus grands: *Phil. transact. vol. LVII, p. 78.* Les capitaines Wallis & Carteret qui les ont réellement mésurés en 1766, disent qu'ils ont six pieds & jusqu'à six pieds cinq & sept pouces: *Phil. transact. vol. LX, p. 22.* Ces derniers paroissent cependant avoir été le même peuple dont on a si fort exagéré la grandeur en 1764, puisque plusieurs avoient encore des colliers & de la flanelle rouge de la même espece que celle qu'on avoit mise à bord du vaisseau du capitaine Wallis; d'où il conclut fort naturellement qu'ils avoient reçu ces présens de M. Byron: *Voy. rédigés par Hawkesworth, t. I.* M. de Bougainville les mesura de nouveau en 1767, & son rapport s'approche beaucoup de celui du

capitaine Wallis. *Voy. t. I, p.* 242. Aux témoignages que je viens de citer j'en ajouterai encore un autre d'un grand poids. En 1762, Don Bernard Ibagnez d'Echavarri accompagna le marquis de Valdelirios à Buenos-Ayres, où il résida pendant plusieurs années. C'est un auteur fort judicieux & qui parmi ses compatriotes passe pour ne s'être pas écarté de la vérité. En parlant des contrées qui se trouvent à l'extrémité méridionale de l'Amérique, il dit : « par quels Indiens sont-elles habitées ? Ce n'est certainement pas par les fabuleux Patagons, qui, à ce qu'on prétend, occupent ce district. Plusieurs témoins oculaires qui ont vécu & commercé avec ces Indiens m'en ont donné une description exacte. Ils sont de la même taille que les Espagnols ; je n'en ai jamais vu qui eût plus de deux *vares* & deux ou trois pouces » ; c'est-à-dire, environ 80 ou 81, 332 pouces Anglois, si M. Echavarri a calculé d'après la *va-*

re de Madrid; ce qui s'accorde beaucoup avec la mesure donnée par le capitaine Wallis. *Reyno Jesuit. p.* 238. M. Falkener, qui a demeuré pendant quarante ans comme missionnaire dans les parties méridionales de l'Amérique, dit que « les Patagons ou *Puelches* sont un peuple d'une grande taille; mais je n'ai jamais entendu parler de cette race de géants dont quelques voyageurs ont fait mention, quoique j'aie vu les individus de différentes peuplades des Indiens méridionaux », *introd. p.* 26.

NOTE XLVIII, *p.* 272.

Antoine Sanchès Ribeiro, savant & ingénieux médecin, a publié en 1765 une dissertation, par laquelle il cherche à prouver que cette maladie n'a pas été apportée de l'Amérique, mais qu'elle a pris naissance en Europe où elle a été la suite d'une maladie épidémique & maligne. Si je voulois entrer ici dans une discussion sur ce sujet,

dont je n'aurois pas parlé s'il n'avoit pas été intimément lié avec mes recherches, il ne feroit pas difficile de faire voir quelques méprifes dans les faits fur lefquels il fe fonde, & quelques erreurs dans les conféquences qu'il en tire. La communication rapide de ce mal, de l'Efpagne fur toute l'Europe, reffemble plus au progrès d'une épidémie qu'à une maladie tranfmife par contagion. On en a parlé pour la premiere fois en Europe en 1493, & avant l'année 1497. Ce mal s'étoit déclaré dans prefque toutes les contrées de l'Europe avec des fymptômes fi alarmans qu'on jugea néceffaire d'interpofer l'autorité civile pour en arrêter le progrès.

NOTE XLIX, *p.* 271.

Le peuple d'Otahiti n'a point de terme pour fignifier un plus grand nombre que celui de deux cents, qui fuffit pour fes calculs. *Relat. des voyages &c. par Hawkefworth*,

trad. Franc. in-4. Paris 1774, *t. II p.* 502.

NOTE L, *pag.* 291.

Comme la peinture que j'ai faite des nations sauvages differe beaucoup de celle que nous en ont donnée des auteurs très-estimables, il est peut-être nécessaire de produire ici quelques-unes des autorités sur lesquelles j'ai fondé ma description. Jamais les mœurs des Sauvages n'ont été décrites par des personnes plus en état de les observer avec discernement que les philosophes employés en 1735 par la France & par l'Espagne pour déterminer la figure de la terre. M. Bouguier, don Antonio Ulloa & don George Juan ont vécu long-tems parmi les nations les moins civilisées du Pérou. M. de la Condamine a eu non-seulement aussi cette occasion de les observer; mais en descendant le Maragnon il a été à portée de voir les différentes peuplades qui habitent sur les bords

de cette riviere dans son long cours au travers du continent de l'Amérique méridionale.

Il y a un rapport frappant entre les descriptions qu'ils nous ont données du caractere des Américains. Ils sont tous d'une paresse extrême, dit M. Bouger ; ils passeront des journées entieres dans la même place, assis sur leurs talons, sans remuer ni sans rien dire.... On ne peut assez dire combien ils montrent d'indifférence pour les richesses & même pour toutes leurs commodités....... On ne sait souvent quelle espece de motif leur proposer lorsqu'on veut en exiger quelque service. ..... On leur offre inutilement quelques pieces d'argent, ils répondent qu'ils n'ont pas faim. *Voy. au Pérou*, *in*-4o. *Paris* 1749, *p.* 102.

Si on les regarde comme des hommes, les bornes de leur intelligence semblent incompatibles avec l'excellence de l'ame, & leur imbécillité est si visible qu'à peine en

certains cas peut-on se faire d'eux une autre idée que celle qu'on a des bêtes. Rien n'altere la tranquillité de leur ame, également insensible aux revers & aux prospérités. Quoiqu'à demi nuds, ils sont aussi contens que le roi le plus somptueux dans ses habillemens. Les richesses n'ont pas le moindre attrait pour eux, & l'autorité & les dignités où ils peuvent prétendre, leur paroissent si peu des objets d'ambition, qu'un Indien recevra avec la même indifférence l'emploi d'alcade & celui de bourreau, si on lui ôte l'un pour lui donner l'autre. Rien ne peut les émouvoir ni les faire changer; l'intérêt n'a aucun pouvoir sur eux, & souvent ils refusent de rendre un petit service, quoique surs de recevoir une grosse récompense. La crainte ne fait aucun effet sur eux; le respect n'en produit pas davantage, disposition d'autant plus singuliere qu'on ne peut la changer

par aucun moyen : on ne peut ni les tirer de cette indifférence qui est à l'épreuve des efforts des hommes les plus habiles, ni leur faire renoncer à cette grossiere ignorance ni à cette négligence insouciante qui déconcertent la prudence de ceux qui s'occupent de leur bien-être *Voy. de Ulloa*, *t.* 1, *p.* 335-336. Il cite des traits extraordinaires de ces qualités singulieres, *p.* 336-347.

« L'insensibilité, dit M. de la Condamine, fait la base du caractere des Américains. Je laisse à décider si on la doit honorer du nom d'apathie, ou l'avilir par celui de stupidité. Elle nait sans doute du petit nombre de leurs idées, qui ne s'étend pas au-delà de leurs besoins. Gloutons jusqu'à la voracité quand ils ont de quoi la satisfaire ; sobres quand la nécessité les y oblige, jusqu'à se passer de tout sans paroître rien desirer ; pusillanimes & poltrons à l'excès, si l'ivresse ne les transporte pas ; ennemis du

travail; indifférens à tous motifs de gloire, d'honneur & de reconnoissance; uniquement occupés de l'objet présent, & toujours déterminés par lui, sans inquiétude pour l'avenir; incapables de prévoyance & de réflexion; se livrant quand rien ne les gêne à une joie puérile, qu'ils manifestent par des sauts & des éclats de rire immodérés, sans objet & sans dessein; ils passent leur vie sans penser, & ils vieillissent sans sortir de l'enfance dont ils conservent tous les défauts. Si ces reproches ne regardoient que les Indiens de quelques provinces du Pérou, auxquels il ne manque que le nom d'esclaves, on pourroit croire que cette espece d'abrutissement naît de la servile dépendance où ils vivent; l'exemple des Grecs modernes prouvant assez combien l'esclavage est propre à dégrader les hommes; mais les Indiens des missions & les Sauvages qui jouissent de leur liberté, étant pour le moins aussi

bornés, pour ne pas dire aussi stupides que les autres, on ne peut voir sans humiliation combien l'homme abandonné à la simple nature, privé d'éducation & de société, differe peu de la bête », *Relat. abrégée d'un voyage, &c. p.* 52, 53. M. de Chanvalon, observateur intelligent & philosophe, qui se rendit à la Martinique en 1751, & qui y résida pendant six ans, a fait des Caraïbes le portrait suivant. « Ce n'est pas la couleur rougeâtre de leur teint, ce ne sont pas leurs traits différens des nôtres, qui mettent une si grande différence entr'eux & nous : c'est leur excessive simplicité ; ce sont les bornes de leur conception. Leur raison n'est pas plus éclairée ni plus prévoyante que l'instinct des bêtes. Celle des gens de la campagne les plus grossiers, celle même des negres élevés dans les parties de l'Afrique les plus éloignées du commerce, laisse entrevoir quelquefois une intelligence encore envelopée, mais

capable d'accroiſſement. Celle des Caraïbes ne paroît preſque pas en être ſuſceptible. Si la ſaine philoſophie & la religion ne nous prêtoient pas leurs lumieres ; ſi l'on ſe décidoit par les premieres impulſions de l'eſprit, on ſeroit porté d'abord à croire que ces peuples n'appartiennent pas à la même eſpece humaine que nous. Leurs yeux ſtupides ſont le vrai miroir de leur ame ; elle paroît ſans fonctions ; leur indolence eſt extrême. Jamais de ſoucis pour le moment qui doit ſuccéder au moment préſent. *Voyage à la Martinique*, *p.* 44, 45-51. M. de la Borde, Dutertre & Rochefort confirment cette deſcription. Les marques caractériſtiques des Californiens, dit le Pere Venegas, de même que de tous les autres Indiens, ſont la ſtupidité & l'inſenſibilité ; le défaut de connoiſſance & de réflexion ; l'inconſtance, l'impétuoſité & un appétit aveugle ; une pareſſe exceſſive qui leur fait abhorer la fatigue & le

travail ; l'amour du plaiſir & des amuſemens, quelqu'inſipides & groſſiers qu'ils ſoient ; la puſillanimité & le découragement ; en un mot, le défaut total & abſolu de tout ce qui conſtitue l'homme, & le rend raiſonnable, inventif, traitable, utile à lui-même & à la ſociété. Il n'eſt pas aiſé aux Européens qui ne ſont pas ſortis de leurs pays, de ſe former une juſte idée des peuples dont je parle. On auroit de la peine à trouver dans le recoin le moins fréquenté du globe, une nation auſſi ſtupide, auſſi bornée, auſſi foible d'eſprit & de corps que les malheureux Californiens. Leur intelligence ne va pas au-delà de ce qu'ils voyent : les idées abſtraites, les raiſonnemens les moins compliqués ſont hors de leur portée, de maniere qu'ils ne perfectionnent preſque jamais leurs premieres idées ; encore ſont-elles fauſſes & imparfaites. On a beau leur faire ſentir les avantages qu'ils peuvent ſe procurer en agiſ-

ſant de telle ou telle façon, ou en s'abſtenant de ce qui les flatte, on ne gagne rien ſur eux; ils ne peuvent comprendre le rapport qu'il y a entre les moyens & les fins; ils ne ſavent ce que c'eſt que de s'occuper à ſe procurer un bien ou à ſe garantir d'un mal dont ils ſont menacés. Leur volonté eſt proportionnée à leurs facultés, & toutes leurs paſſions n'agiſſent que dans une ſphere très-bornée. Ils n'ont abſolument point d'ambition, & ils ſont infiniment plus jaloux de paſſer pour robuſtes que pour vaillans. Ils ne connoiſſent ni l'honneur, ni la réputation ni les titres, ni les poſtes, ni les diſtinctions de ſupériorité; de maniere que l'ambition, ce puiſſant reſſort des actions humaines, qui cauſe tant de biens apparens & tant de maux réels dans le monde, n'a aucun pouvoir ſur eux. Cette diſpoſition d'eſprit les rend non-ſeulement pareſſeux, indolens, inactifs & ennemis du travail, mais leur fait

encore saisir avec empressement le premier objet qui se présente devant eux pour peu qu'il leur plaise. Ils regardent avec indifférence les services qu'on leur rend, & n'en conservent aucune reconnoissance. En un mot, on peut les comparer à des enfans en qui la raison n'est pas encore dévelopée. C'est proprement une nation chez qui aucun individu ne parvient à l'âge viril. *Hist. nat. & civil de la Califor. t.* 1, *p.* 85, 90. M. Ellis parle de même de l'indolence & du caractere inconséquent du peuple qu'on trouve près de la baie de Hudson. *Voy. p.* 194, 195.

Les Américains sont si stupides que tous les negres en général ont une aptitude beaucoup plus grande qu'eux à apprendre les différentes choses qu'on veut leur enseigner, & dont il leur est impossible de saisir l'idée ; c'est pourquoi les negres, quoiqu'esclaves, se croyent des êtres d'une nature supérieure aux Américains, qu'ils ne regardent

qu'avec mépris, comme incapables de discernement & de raison. *Ulloa, notic. Améric. p.* 322-323.

NOTE LI, *p.* 302.

J'ai remarqué, *page* 297, que c'est pour la même raison qu'ils ne cherchent jamais à élever les enfans foibles ou mal-faits. Ces deux idées sont si profondément imprimées dans l'esprit des Américains, que les Péruviens, qui sont très-civilisés si on les compare avec les peuples Sauvages dont je dépeins les mœurs, les ont retenues, malgré leur commerce journalier avec les Espagnols. Ce peuple regarde encore la naissance des jumeaux comme un événement de mauvais augure, & les parens ont recours à des actes de la plus rigoureuse mortification pour écarter les malheurs dont ils sont menacés. Lorsqu'un enfant est né avec quelque difformité, ils cherchent à éviter de le faire baptiser, & ce n'est pas sans peine qu'on les

engage à le nourrir. *Ariaga, extirpac, de la Idolat. del Péru, p. 32, 33.*

NOTE LII, *p.* 319.

La quantité de poiſſon qu'on trouve dans les rivieres de l'Amérique méridionale eſt ſi conſidérable qu'elle mérite quelqu'attention. Le P. Acugna dit, « qu'il y a une ſi grande quantité de poiſſon dans le Maragnon, qu'on peut le prendre avec la main ſans employer aucun artifice : *p.* 138 ». L'Orénoque, dit le P. Gumilla, produit une ſi grande quantité de tortues que je ne ſaurois trouver des termes pour l'exprimer. Je ne doute même pas que ceux qui liront ce que je vais dire, ne m'accuſent d'exagérer la choſe ; mais je puis les aſſurer qu'il eſt auſſi difficile de les compter que de compter le ſable des rivages de l'Orénoque. On peut juger de leur quantité par la conſommation extraordinaire qu'il s'en fait ; car toutes les nations & tous les peuples voiſins de ce fleuve, &

même ceux qui en sont éloignés, s'y rendent avec leurs familles pour en faire la récolte ; & non-seulement ils s'en nourrissent tout le tems qu'il dure, mais ils en font même sécher pour les emporter chez eux, y joignant une multitude de corbeilles pleines d'œufs qu'ils ont fait cuire au feu, &c. *Hist. de l'Orénoque, tome II*, *ch.* 22, *p.* 59, 60. M. de la Condamine confirme ces récits; *p.* 159.

NOTE LIII, *p.* 311.

Piso a décrit deux de ces plantes, la *cururuape* & la *guajana-timbo*. Il est singulier que quoiqu'elles operent ce fatal effet sur les poissons, bien loin d'être nuisibles à l'homme, on s'en sert avec succès dans la médecine. *Piso*, *lib. IV*, *c.* 88. Bancroft parle d'une autre plante, nommée *hiarree*, dont une petite quantité suffit pour enivrer les poissons à une distance considérable ; de sorte qu'en peu de minutes ils flottent sans mouvement sur la surface de l'eau, où il

eſt facile de les prendre. *Nat. hiſt. of Guiana*, *p.* 106.

NOTE LIV, *pag.* 317.

Nous avons des exemples remarquables des malheurs auxquels des nations Sauvages ont été expoſées par la famine. Alvar Nugnès Cabeca de Vaca, l'un des plus vertueux aventuriers Eſpagnols, a demeuré pendant neuf ans parmi les Sauvages de la Floride qui ignoroient toute eſpece d'agriculture, & dont la nourriture étoit auſſi mauvaiſe que précaire ». Ils vivent principalement, dit-il, des racines des plantes, qu'ils ne ſe procurent qu'avec beaucoup de peine, en errant de tous côtés pour les chercher. Ils tuent quelquefois un peu de gibier ou prennent du poiſſon, mais en ſi petite quantité, que la faim les oblige à manger des araignées, des œufs de fourmis, des vers, des lézards, des ſerpens & une eſpece de terre onctueuſe; je ſuis même perſuadé que s'il ſe

trouvoit dans ce pays quelques pierres ils les avaleroient. Ils gardent les arêtes de poiſſon & de ſerpent, qu'ils réduiſent en poudre pour les manger. La ſeule ſaiſon pendant laquelle ils ne ſouffrent point de la famine eſt celle où ſe mûrit un certain fruit, qu'ils nomment *tunas*. *Nanfragias*, *c.* 18, *p.* 20, 21, 22. Il remarque dans un autre endroit qu'ils ſont ſouvent réduits à paſſer deux ou trois jours ſans manger. *C.* 24, *p.* 27.

NOTE LV, *p.* 320.

M. Fermin a donné une deſcription exacte des deux eſpeces de manioc, avec un détail ſur la maniere de les cultiver, à quoi il a joint quelques expériences qu'il a faites pour ſe convaincre des qualités veneneuſes du ſuc, extrait de l'eſpece qu'il appelle *caſſave amere*, connue parmi les Eſpagnols ſous le nom de *Yuca-braya*. *Deſcrip. de Surinam*, *t. I*, *p.* 66.

NOTE LVI, *p. ibid.*

On trouve le plantain en Aſie & en Afrique auſſi bien qu'en Amérique. Oviedo prétend que ce n'eſt point une plante indigene du nouveau monde, mais qu'elle a été portée à Hiſpaniola en 1516, par le P. Thomas de Berlanga, qui l'avoit priſe aux iſles Canaries où les boutures originaires en avoient été apportées des Indes orientales, *Oviedo, lib. VIII, c.* 1 : Cependant l'opinion d'Acoſta & d'autres Naturaliſtes qui la regardent comme une plante de l'Amérique paroît mieux fondée. *Acoſta, hiſt. nat. lib. IV*, 21. Elle étoit cultivée par des peuples Sauvages de l'Amérique qui avoient peu de communication avec les Eſpagnols, & qui étoient privés de cette intelligence qui porte l'homme à imiter des nations étrangeres ce qui peut lui être utile, *Gumil. III, p.* 186. *Voy. de Wafer, p.* 87.

NOTE

NOTE LVII, *p.* 324.

Il eſt ſurprenant qu'Acoſta, l'un des écrivains les plus exacts & les plus inſtruits ſur les affaires d'Amérique, affirme que le maïs, quoique cultivé ſur le continent, n'étoit pas connu dans les iſles, où l'on ne mangeoit que du pain de caſſave : *hiſt. nat. lib. IV*, *c.* 16. Mais Martyr, dans le premier livre de ſes Décades, qu'il écrivit en 1493, après le retour du premier voyage de Colomb, cite expreſſément le maïs comme une plante cultivée par les Inſulaires, & dont ils faiſoient du pain, *p.* 7. Gomara aſſure auſſi qu'ils connoiſſoient la culture du maïs : *hiſt. génér. c.* 28. Oviedo décrit le maïs ſans dire que ce fût une plante qui n'étoit pas naturelle à Hiſpaniola. *Lib. VII*, *c.* 1.

NOTE LVIII, *p.* 335.

La nouvelle Hollande, pays qu'on ne connoiſſoit autrefois que de

nom, mais qui depuis peu a été visitée par des observateurs intelligens, est située dans une région du globe où l'on doit jouir d'un climat très-heureux, puisqu'elle s'étend depuis le dixieme jusqu'au trente huitieme degré de latitude septentrionale. Sa surface quarrée est plus grande que celle de toute l'Europe. Le peuple qui en habite les différentes parties paroît ne former qu'une seule race. Il est évidemment moins civilisé que la plupart des Américains & a fait moins de progrès dans les arts de la vie. On n'apperçoit pas la moindre trace de culture dans toute cette vaste étendue de terre. Les habitans sont en si petit nombre que le pays paroît presque désert. Leurs tribus sont beaucoup moins considérables que celles de l'Amérique. Ils ne vivent pour ainsi dire que de poisson; ils n'ont point de demeure fixe, mais errent de côté & d'autre pour chercher leur nourriture. Les deux sexes vont en-

tierement nuds. Leurs habitations, leurs ustensiles, &c. sont plus simples & plus grossiers que ceux des Américains. *Voyages, &c. par Hawkesworth*, *tome III*, *p.* 104, *&c. in*-4°. La nouvelle Hollande est peut-être le pays où l'on trouve l'homme dans l'état de la plus grande ignorance, & où il nous offre le plus triste exemple de sa condition & de ses moyens dans cet état de nature brute. Si dans la suite de nouveaux voyageurs y font des recherches plus exactes, la comparaison des mœurs de ses habitans avec celles des Américains ne pourra manquer de former un article intéressant & instructif pour l'histoire de l'espece humaine.

NOTE LIX, *pag.* 336.

Le P. Gabriel Marest, que les affaires de sa mission obligerent de se rendre de *Cascaskias*, village des Ilinois à *Machillimakinac*, c'est-à-dire à plus de trois cents lieues delà, nous donne de ce pays la des-

cription suivante. « Nous avons marché pendant douze jours sans rencontrer une seule ame. Tantôt nous nous trouvions dans des prairies à perte de vue, coupées de ruisseaux & de rivieres, sans trouver aucun sentier qui nous guidât; tantôt il falloit nous ouvrir un passage à travers des forêts épaisses, au milieu de brossailles remplies de ronces & d'épines; d'autres fois nous avions à passer des marais pleins de fange, où nous enfonçions quelquefois jusqu'à la ceinture. Après avoir bien fatigué pendant le jour, il nous falloit prendre le repos de la nuit sur l'herbe ou sur quelques feuillages, exposés au vent, à la pluie & aux injures de l'air: *Lettres édifiantes*, *p.* 360, 361. Le Dr. Brickell dans une course qu'il fit en 1730 de la Caroline septentrionale vers les montagnes, marcha quinze jours sans rencontrer une seule créature humaine: *Nat. hist. of North Carolina*, *p.* 389. Diego de Ordas qui voulut former un éta-

bliſſement dans l'Amérique méridionale en 1532, parcourut de même ce pays pendant quinze jours ſans y trouver un ſeul habitant. *Herrera*, *decad.* 5, *lib.* I, *c.* 11.

NOTE LX, *pag.* 337.

Je ſuis fort porté à croire que la communauté de biens & la jouiſſance commune des vivres ne ſont connues que des peuples chaſſeurs les plus ſauvages, & que l'idée du droit excluſif de propriété ſur les fruits de la terre nait chez une nation au moment quelle connoît quelqu'eſpece d'agriculture ou d'induſtrie réglée. Les détails que j'ai reçus ſur l'état de la propriété chez les Indiens de différentes parties de l'Amérique me confirment dans cette opinion. « L'idée des naturels du Bréſil touchant la propriété, eſt que, ſi quelqu'un a cultivé un champ, lui ſeul doit jouir de ſon produit, ſans qu'un autre puiſſe y prétendre. Tout ce qu'un individu

ou une famille prend à la chasse ou à la pêche appartient de droit à cet individu ou à cette famille, sans qu'on soit obligé d'en faire part à qui que ce soit, excepté aux Caciques ou à quelque parent malade. Si quelqu'un du village entre dans leurs cabanes, il peut s'y asseoir & manger sans en demander la permission; mais ce n'est qu'une conséquence de leur principe général d'hospitalité; car je ne me suis jamais apperçu qu'ils partageassent la récolte de leurs champs ou le produit de leur chasse, ce qu'on auroit pu regarder comme le résultat de quelqu'idée de communauté de biens. Ils sont au contraire si attachés à ce qu'ils regardent comme leur bien propre qu'il seroit très-dangereux de vouloir les en priver. Je n'ai jamais vu ni entendu parler d'aucune nation Indienne de l'Amérique méridionale parmi laquelle cette communauté de biens qu'on vante tant soit connue. Ce qui coûta le plus aux Jésuites à

faire goûter aux Indiens du Paraguay fut la jouissance commune de biens, qu'ils introduisirent dans leurs missions, & qui étoit contraire aux idées antérieurs de ces Indiens. Ils connoissoient les droits d'une propriété privée & exclusive, & ne se soumirent qu'avec répugance à des loix qui y étoient opposées. *MS. de M. le Chev. de Pinto, entre les mains de l'auteur.* La possession actuelle, dit un missionnaire qui pendant plusieurs années a résidé parmi les Indiens des cinq nations, donne un droit sur un terrein; mais lorsque le possesseur le quitte, un autre a le même droit de s'en rendre maître qu'avoit eu celui qui vient de le quitter. Cette loi ou cette coutume ne regarde pas seulement le terrein sur lequel est bâtie une maison, mais encore un champ cultivé. Si quelqu'un a préparé une piece de terre pour y bâtir ou planter, personne n'a le droit de l'en priver, & moins encore de lui enlever le fruit de ses travaux,

à moins qu'il ne renonce lui-même à sa possession ; mais je n'ai jamais entendu parler d'un acte formel de cession d'un Indien à un autre dans leur état naturel. Les limites de chaque canton sont marquées ; c'est-à-dire qu'il leur est permis de chasser jusqu'à telle riviere d'un côté & telle montagne de l'autre. Cet espace est occupé & cultivé par un certain nombre de familles qui jouissent en particulier du fruit de leur travail & du produit de leur chasse, sans qu'il soit permis à la communauté d'y prétendre. *MS. de M. Hawley Gideon, entre les mains de l'auteur.*

NOTE LXI, *p.* 340.

Cette différence entre le caractere des Américains & celui des negres est si frappante qu'il est passé en proverbe dans les isles Françoises, « que regarder un Sauvage de travers, c'est le battre ; le battre, c'est le tuer ; battre un negre, c'est le nourrir », *Dutertre, tome II, p.* 490.

NOTE LXII, *pag.* 342.

La description de l'état politique du peuple de Cinaloa ressemble parfaitement à celui des habitans de l'Amérique septentrionale. « Ils n'ont ni loix ni souverains pour punir leurs crimes, dit un missionnaire qui a vécu long-tems parmi eux. Ils n'ont aussi aucune espece d'autorité ou de gouvernement politique, qui les contienne dans de certaines bornes. Ils ont, à la vérité des Caciques qui sont les chefs des familles ou des villages; mais leur autorité se borne à les commander pendant la guerre ou lorsqu'ils font quelques expéditions contre leurs ennemis. Cette autorité des Caciques n'est pas héréditaire, & ils ne la doivent qu'à leur valeur pendant la guerre, ou au pouvoir & au nombre de leurs parens & de leurs amis. Quelquefois même ils obtiennent cette prééminence par leur éloquence à faire valoir leurs propres exploits ». *Ribas, hist.*

de los triumph. &c. p. 11. L'état des Chiquitos dans l'Amérique méridionale est à peu près le même. « Ils n'ont aucune forme réguliere de gouvernement ou de société civile; mais sur les objets d'intérêt public ils écoutent les conseils de leurs vieillards, qu'ils suivent ordinairement. La dignité deCacique n'est pas héréditaire, & n'est accordée qu'au mérite ou à lavaleur. Il ne regne parmi eux qu'une espece d'union imparfaite. Leur société ressemble à une république sans chef, où chacun est le maître de sa personne, & peut, sur le moindre dégoût, se séparer de ceux avec qui il paroissoit le plus lié ». *Relacion historical de las missiones de los Chiquitos, por P. Juan Patr. Fernandez, p.* 32, 33. Ainsi il paroît que les nations qui sont dans un même état de société, quoiqu'habitant des climats fort différens, ont les mêmes institutions civiles & la même forme de gouvernement.

NOTE LXIII, *p.* 368.

« J'ai connu des Indiens, dit un auteur fort instruit de leurs mœurs, qui pour se venger ont fait mille lieues à travers des forêts, des montagnes & des marais de roseaux, exposés à toutes les intempéries de l'air, à la faim & à la soif. Leur desir de vengeance est si violent qu'il leur fait mépriser tous ces dangers, pourvu qu'ils aient le bonheur d'enlever la chevelure du meurtrier ou d'un ennemi, afin d'appaiser les ombres irritées de leurs parens massacrés ». *Adair, hist. of Amer. Indians*, *p.* 150.

NOTE LXIV, *pag.* 368.

Les exploits que Piskaret, chef des Algonquins, a exécutés pour la plupart seul ou avec un ou deux de ses compagnons, tiennent une place distinguée dans l'histoire de la fameuse guerre entre les Algonquins & les Iroquois. *De la Potherie*,

t. I, *p.* 297, *&c. Colden's hist. of five nations*, *p.* 125.

NOTE LXV, *p.* 373.

La vie d'un chef qui échoue dans une expédition est souvent en danger, & il est toujours dégradé du rang qu'il avoit obtenu par ses exploits antérieurs. *Adair*, *p.* 388.

NOTE LXVI, *p.* 373.

Comme la maniere de faire la guerre chez les peuples de l'Amérique septentrionale, est généralement connue, j'ai fondé principalement mes observations sur les témoignages des auteurs qui en ont parlé. Mais on retrouve les mêmes maximes chez d'autres nations. Un Missionnaire judicieux nous a donné une description des opérations guerrieres du peuple du grand Chaco dans l'Amérique méridionale, & ces opérations ressemblent parfaitement à celles des Iroquois. « Pres-

que tous ces Indiens ſont antropophages, & n'ont d'autre occupation que la guerre & le pillage. Ils ſe ſont rendus formidables aux Eſpagnols par leur acharnement dans le combat, & plus encore par les ſtratagêmes qu'ils emploient pour les ſurprendre. S'ils ont entrepris de piller une habitation, il n'y a rien qu'ils ne tentent pour tenir dans une fauſſe ſécurité ou pour écarter ceux qui peuvent la défendre. Ils cherchent pendant une année entiere le moment de fondre ſur eux ſans s'expoſer; ils ont ſans ceſſe des eſpions en campagne, qui ne marchent que la nuit, ſe traînant, s'il le faut, ſur les coudes, qu'ils ont toujours couverts de calus. C'eſt ce qui a fait croire à quelques Eſpagnols, que par des ſecrets magiques ils prenoient la forme de quelqu'animal, pour obſerver ce qui ſe paſſoit chez leurs ennemis. Lorſqu'eux-mêmes ils ſont ſurpris, le déſeſpoir les rend ſi furieux qu'il

n'y a point d'Eſpagnols qui voulût les combattre avec égalité d'armes. On a vu des femmes vendre leur vie bien cher aux ſoldats les mieux armés ». *Relacion Chorographica del gran Chaco de P. Lozano*, p. 78. *Hiſt. génér. des voyages*, t. XIV, p. 75.

NOTE LXVII, *p.* 376.

Lery, qui a été le témoin oculaire d'une bataille entre les Topinambous & une autre nation puiſſante du Breſil, nous a donné un tableau frappant du courage & de la férocité de ces peuples : « ego » cum gallo altero, *dit il*, paulò » curioſius, magno noſtro periculo » (ſi enim ab hoſtibus capti aut læſi » fuiſſemus, devorationi fuiſſe» mus devoti), barbaros noſtros » in militiam euntes comitari vo» lui. Hi, numero 4000 capita, » cum hoſtibus ad littus decertâ» runt, tantâ ferocitate, ut vel » rabidos & furioſos quoſque ſu» perarent. Cùm primùm hoſtes

» conspexere, in magnos atque
» editos ululatus perruperunt. Hæc
» gens adeo fera est & truculenta,
» ut tantisper dum virium vel tan-
» tillum restat, continuo dimicent,
» fugamque numquam capessant.
» Quod à naturâ illis inditum esse
» reor. Testor interea me, qui non
» semel, tum peditum tum equitum
» copias ingentes in aciem instruc-
» tas hic conspexi, tantâ nunquam
» voluptate videndis peditum le-
» gionibus armis fulgentibus, quantâ
» tum pugnantibus istis perculsum
» fuisse. *Lery, hist. navigat. in Brasil,*
» *ap. de Bry, t. III, p.* 207, 208,
» 209 ».

NOTE LXVIII, *p.* 377.

Les Américains, ainsi que les autres peuples Sauvages, coupoient autrefois la tête aux ennemis qu'ils tuoient à la guerre, pour la rapporter en trophée; mais comme ces têtes les incommodoient beaucoup dans leur retraite, qu'ils font toujours avec précipitation, & quel-

quefois jusqu'à une grande distance, ils se sont contentés ensuite d'enlever la chevelure avec la peau du crâne. Quoique cette coutume soit plus en usage dans l'Amérique septentrionale, elle ne laisse pas d'être connue des peuples méridionaux. *P. Lozano, p.* 79.

NOTE LXIX, *p.* 386.

Les paroles de la *chanson de guerre* semblent dictées par ce même esprit féroce de vengeance. « Je vais en guerre venger la mort de mes freres : je tuerai, j'exterminerai, je saccagerai, je brûlerai mes ennemis ; j'amenerai des esclaves, je mangerai leur cœur, je ferai sécher leur chair, je boirai leur sang, j'apporterai leur chevelure, & je me servirai de leurs crânes pour en faire des tasses ». *Nouv. voy. aux Indes occid. par M. Bossu, in-*12, *t. I, p.* 115, *note.*

Des personnes instruites m'ont assuré que depuis que le nombre des Indiens a considérablement

diminué, ils ne mettent presque plus aucun de leurs prisonniers à mort, parce qu'ils regardent comme une politique plus sage de leur accorder la vie & de les adopter. Ces scenes terribles dont j'ai parlé, arrivent aujourd'hui si rarement que des missionnaires & des négocians qui ont demeuré long-tems parmi les Indiens n'en ont jamais vu.

NOTE LXX, *p.* 387.

Tous les voyageurs qui ont visité les peuples les moins civilisés de l'Amérique s'accordent sur ce fait, qui se trouve confirmé par deux exemples remarquables. Lors de l'expédition de Narvaès dans la Floride, en 1528, les Espagnols furent réduits pour conserver leur propre vie à manger ceux de leurs compagnons qui mouroient; ce qui parut si révoltant aux Indiens, accoutumés à manger leurs prisonniers, qu'ils ne regarderent plus les Espagnols qu'avec horreur

& indignation. *Torquemada, monarch. Ind. t. II, p.* 584. *Naufragios de Alv. Nugnès Cabeca de Vaca, c.* 14, *p.* 15. Quoique les Mexicains dévoraſſent avec avidité pendant le ſiege de Mexico les Eſpagnols & les Tlaſcalans qu'ils faiſoient priſonniers, la famine la plus cruelle ne put les engager à manger les corps morts de leurs compatriotes, *Bern. Diaz del Caſtillo, conquiſt. de la nouv. Eſpagna, p.* 156.

NOTE LXXI, *pag.* 390.

On trouve pluſieurs exemples ſinguliers de la maniere dont les peuples du Bréſil traitent les priſonniers, dans une relation de Stadius, officier Allemand au ſervice des Portugais, publiée en 1556. Il fut fait priſonnier par les Topinambous qui le tinrent pendant neuf ans en captivité. Il fut ſouvent le témoin de ces fêtes horribles qu'il décrit, & il étoit lui-même deſtiné à ſubir le ſort cruel

des autres prisonniers ; mais il sauva sa vie par des efforts extraordinaires de courage & d'adresse. *De Bry*, *t. III*, *p.* 34, *&c.* De Lery, qui accompagna M. de Villegagnon dans son expédition au Bresil en 1556, & qui demeura long-tems dans ce pays, se trouve d'accord avec Stadius dans toutes les circonstances. Il fut souvent le témoin oculaire de la maniere dont les peuples du Brésil traitent leurs prisonniers, *de Bry*, *t. III*, *p.* 210. Un auteur Portugais en rapporte plusieurs particularités remarquables, que Stadius & de Lery ont passées sous silence. *Purch. Pilgr.* *t. IV*, *p.* 129 - 4, *&c.*

NOTE LXXII, *pag.* 397.

Quoique j'aie suivi touchant cette apathie des Américains l'opinion qui paroît être la plus raisonnable, & qui se trouve appuyée par l'autorité des auteurs les plus respectables, il y a cependant des écrivains d'un mérite reconnu qui

ont donné des théories fort différentes sur ce sujet. D. Antonio Ulloa, dans un ouvrage qui a paru depuis peu, prétend que la contexture de la peau & la constitution physique des Américains les rend moins sensibles à la douleur que le reste des hommes. Il en trouve plusieurs preuves dans la tranquillité avec laquelle ils souffrent les plus cruelles opérations de chirurgie, &c. *Noticias Américanas*, *p.* 313, 314. Des chirurgiens ont fait les mêmes observations dans le Bresil. Un Indien, disent-ils, ne se plaint jamais de la douleur, & souffre l'amputation d'un bras ou d'une jambe sans pousser le moindre soupir. *MS. entre les mains de l'auteur.*

NOTE LXXIII, *pag.* 400.

Cette idée est naturelle à tout peuple grossier. Dans les premiers tems de la république, c'étoit une maxime parmi les Romains qu'un prisonnier, « tum decessisse videtur » cum captus est ». *Digest. lib. XLIX,*

tit. 15, *c.* 18. Dans la ſuite, lorſque le progrès du luxe les eut rendus plus indulgens ſur cet article, ils furent obligés d'employer deux fictions de juriſprudence pour aſſurer la propriété, & pour permettre à un priſonnier de retourner chez lui, l'une par la loi *Cornelia*, & l'autre par le *Jus poſtliminii. Heinecii, juris civ. ſec. ord. Pand. t. II, p.* 294. Les mêmes idées ſe trouvent chez les negres. Jamais on n'y a reçu la rançon d'un priſonnier. Dès qu'on en prend un à la guerre, il eſt regardé comme un homme mort, & on peut en effet le regarder comme perdu pour ſa patrie & pour ſa famille. *Voy. du chev. de Marchais, t. I, p.* 369.

NOTE LXXIV, *p.* 403.

Les naturels du Chili, les plus braves & les plus fiers de tous les peuples Américains, ſont les ſeuls exceptés de cette obſervation. Ils combattent leurs ennemis en plaine campagne; leurs troupes s'avancent

& attaquent non-ſeulement avec courage, mais avec ordre. Quoique les peuples de l'Amérique ſeptentrionale puiſſent pour la plupart changer leurs arcs & leurs fleches pour des armes à feu d'Europe, ils ſuivent toujours leur ancienne maniere de faire la guerre & ne s'écartent point de leur ſyſtême particulier; mais les opérations militaires des peuples du Chili reſſemblent beaucoup à celles des nations de l'Europe & de l'Aſie. *Ovallès, relation of Chili. Churchill's coll. t. III, p.* 71. *Lozano, hiſt. del Parag. t. I, p.* 144, 145.

NOTE LXXV, *p.* 409.

Herrera nous en a donné un exemple ſingulier. A Yucatan les hommes ſont ſi ſoigneux de leur parure, qu'ils portent par-tout avec eux des miroirs, qui ſans doute ſont faits de pierre, comme ceux des Mexicains, (*decad. IV, lib. III, c.* 8), & dans leſquels ils aiment beaucoup à ſe regarder;

mais les femmes n'en font jamais usage : *decad.* 4, *lib.* X, *c.* 3. Il remarque que parmi les *Panches*, peuple féroce de la nouvelle Grenade, il n'y a que les guerriers distingués à qui il soit permis de percer leurs levres & d'y porter des pierres ou d'orner leurs têtes de plumes : *decad.* 7, *lib.* IX, *c.* 4. Quoique le royaume du Pérou fût très-civilisé il y avoit cependant des provinces où la condition des femmes étoit déplorable. Elles étoient chargées du soin de la culture & des travaux domestiques. Il ne leur étoit pas permis de porter des bracelets ou d'autres ornemens dont les hommes se paroient avec complaisance, *Zarate*, *hist. de Peru*, *t.* I, *p.* 15, 16.

NOTE LXXVI, *pag.* 409.

J'ai hasardé d'appeller cette méthode d'oindre & de peindre leurs corps, l'*habillement* des Américains ; ce qui s'accorde même avec leur propre idiôme. Ils ne sortent jamais

de leurs maiſons s'ils ne ſont oints depuis les pieds juſqu'à la tête, & ils s'excuſent de ſortir en diſant qu'ils ne peuvent point paroître parce qu'ils ſont nuds. *Gumilla, hiſt. de l'Orénoque, t. I, p.* 191.

NOTE LXXVII, *p.* 412.

On trouve dans la province de Cinaloa, dans le golfe de Californie, des peuples qui paroiſſent vivre dans un état de ſociété, quoiqu'on puiſſe les compter parmi les nations les plus groſſieres de l'Amérique. Ils ne cultivent ni ne ſement jamais; ils n'ont même aucune habitation. Ceux de l'intérieur du pays ne vivent que de la chaſſe, & ceux des côtes que de la pêche; les uns & les autres ſuppléent au reſte par les différentes productions ſpontanées de la terre. Comme ils n'ont aucun abri pendant les tems pluvieux, ils raſſemblent des roſeaux ou des herbes fortes, qu'ils lient par un bout & qu'ils ouvrent de l'autre pour

pour leur servir d'espece de capuchon, qui semblable à un auvent reçoit la pluie & les en garantit pendant plusieurs heures. Dans les tems chauds ils se forment avec des branches d'arbres un abri contre les rayons brûlans du soleil. Pour se préserver du froid ils font de grands feux autour desquels ils dorment en plein air. *Historia de los triumphos de Nuestra Santa-Fé, entre gentes las mas barbaras, &c. por P. And. Perez de Ribas, p. 7, &c.*

NOTE LXXVIII, *p.* 414.

Ces maisons ressemblent à des granges. Nous en avons mesuré qui avoient cent cinquante pas de long sur vingt pas de large. Il y en a où plus de cent personnes habitent ensemblent. *Wilson's account of Guiana. Purch. Pilg. vol. IV, p.* 12, 63, *ibid*, 1291. Les maisons des Indiens, dit M. Barrere, ont l'air d'une extrême pauvreté, & sont un image parfaite des premiers

tems. . . . . Toutes ces cases ou huttes, qui sont ordinairement bâties ou sur une hauteur, ou au bord de quelque riviere, pêle mêle & sans aucun ordre, forment un aspect des plus tristes & des plus désagréables. On n'y voit rien que de hideux & de sauvage. Le paysage n'a rien de riant. Le silence même qui regne dans tous ces endroits, & qui n'est interrompu quelquefois que par le bruit désagréable des oiseaux ou des bêtes fauves, n'est capable d'inspirer que de la frayeur. *Nouvelle relat. de la France équin. p.* 146, 147.

NOTE LXXIX, *p.* 418.

On trouve dans l'Amérique méridionale des peuples qui ont l'art de lancer des fleches à une grande distance & avec une force exdinaire sans se servir d'arcs. Ils « font usage d'une *sarbacane* par le moyen de laquelle ils soufflent une fleche à plus de cent vingt pas. Cet instrument est fait d'un roseau

naturels & creux, long de neuf à dix pieds, de la grosseur d'un bon pouce; & pour que la fleche puisse atteindre à un si grand éloignement, à cause de sa grande légereté, ils en enveloppent le gros bout de coton non filé, qui la fait entrer avec un peu de difficulté dans la *sarbacane*; ce qui comprimant l'air la fait sortir avec une rapidité surprenante, sans quoi il ne seroit pas possible de la faire traverser un si grand espace. Ces petites fleches sont toujours empoisonnées» *Fermin, descrip. de Surinam, t. I, p.* 55. *Bancroft's, hist. of Guiana, p.* 281, *&c.* Les peuples des Indes orientales font un grand usage de cette sarbacane.

NOTE LXXX, *p.* 418.

Je pourrois en produire plusieurs exemples, mais je me bornerai à en citer un seul pris chez les Esquimaux. « Leurs arcs sont d'une construction fort ingénieuse, dit M. Ellis. Ils sont ordinairement com-

posés de trois morceaux de bois ; qu'ils savent joindre très-proprement & avec un art admirable. C'est du sapin ou du melése, que les Anglois nomment en ce pays genevrier, qu'ils emploient communément pour cet usage, & comme ces bois ne sont ni forts ni élastiques, ils suppléent à l'un & à l'autre en renforçant leur arc par derriere, avec une espece de bande faite de nerfs ou tendons de leurs bêtes fauves. Ils ont soin de mettre souvent leurs arcs dans l'eau, ce qui faisant rétrécir les cordes leur donne par-là plus d'élasticité & les fait porter plus loin qu'ils ne feroient autrement. Ils sont habitués à cet exercice depuis leur jeunesse, & ils tirent avec une dextérité inconcevable. *Voyage de la baie de Hudson, t. II, p. 27, 28.*

NOTE LXXXI, *p.* 420.

Le besoin est le grand mobile qui excite & guide l'homme dans les inventions nouvelles. Il y a ce-

pendant une inégalité si grande dans les progrès des découvertes, & quelques nations ont si fort devancé les autres, quoique dans des circonstances presque semblables, qu'il faut attribuer cette différence à quelqu'événement de leur histoire ou à quelque cause particuliere de leur situation physique que nous ignorons. Les habitans de l'isle d'Otahiti, découverte depuis peu dans la mer du sud, surpassent de beaucoup la plupart des Américains dans la connoissance des arts d'industrie; cependant ils ignoroient la méthode de faire bouillir l'eau, & n'avoient aucun vase dans lequel ils pussent la contenir & la soumettre à l'action du feu: ils ne concevoient pas plus qu'on pût l'échauffer que la rendre solide. *Voy. autour du monde, rédigés par Hawkesworth, t. II, p. 132-155, in-4°.*

NOTE LXXXII, *p.* 420.

Une de ces chaloupes, qui pouvoit contenir neuf hommes, ne

pesoit que soixante livres. *Gosnol, relat. des voy. à la Virgin. rec. de voy. au nord, t. V, p.* 403.

NOTE LXXXIII, *p.* 424.

Ulloa nous en donne une preuve remarquable. « Dans leurs fabriques de tapis, de rideaux & de couvertures de lit, & autres semblables étoffes, toute leur industrie consiste à prendre chaque fil l'un après l'autre, à les compter chaque fois, & à y faire ensuite passer la trame; de sorte que pour fabriquer une piece de quelqu'une de ces étoffes, ils emploient jusqu'à deux ans ou même davantage. *Voy. au Pérou, t. I, p.* 336. Bancroft donne la même description des naturels de la Guiane: *p.* 255. Suivant Adair les Indiens de l'Amérique septentrionale n'ont pas plus d'esprit ni de dextérité: *p.* 422. Les planches qu'on trouve dans *Purchas, t. III, p.* 1106, des peintures des Mexicains me fait croire que ce peuple ne possédoit pas une méthode plus

parfaite ni plus prompte de tisser. L'invention d'un métier étoit au-dessus de la portée de l'esprit des Américains les plus civilisés. Ils sont si lents dans tous leurs ouvrages, qu'un de leurs ouvriers demeure plus de deux mois à faire avec son couteau une pipe à fumer. *Ibid p.* 423.

NOTE LXXXIV, *p.* 428.

Le P. Lafitau, dans ses *mœurs des Sauvages* emploie 347 pages fastidieuses *in*-4o. pour le seul article de la religion.

NOTE LXXXV, *p.* 432.

J'ai renvoyé le lecteur aux différens auteurs qui ont parlé des peuples les moins civilisés de l'Amérique. Leur témoignage est uniforme. Celui du P. Ribas touchant le peuple de Cinaloa s'accorde avec tous les autres. « Pendant plusieurs années, dit-il, que je résidai parmi ces peuples, je fus très-attentif à observer si l'on devoit les regarder

comme Idolâtres, & je puis assurer avec vérité, que quoiqu'on trouve chez quelques-uns des traces d'idolâtrie, les autres n'ont pas la moindre connoissance de Dieu, ni même de quelque fausse divinité, & qu'ils ne rendent aucun hommage formel à l'être suprême qui gouverne le monde. Ils ne peuvent se former aucune idée de la providence d'un créateur de qui ils doivent attendre dans la vie future la récompense de leurs vertus & la punition de leurs crimes. Ils ne s'assemblent jamais en public pour exercer aucun acte de religion. *Ribas, triumphos, &c. p.* 16.

NOTE LXXXVI, *p.* 434.

Le peuple du Brésil étoit si effrayé du tonnerre, qui est fréquent & terrible dans ce pays, ainsi que dans d'autres parties de la zone-torride, que c'étoit non-seulement pour eux un objet de culte religieux, mais que le mot le plus expressif de leur langue pour désigner

la divinité étoit celui de *toupan*, dont ils se servent aussi pour désigner le tonnerre. *Piso de Medec. Brasil. p.* 8. *Nieuhoff. Church. coll. t. II, p.* 132.

NOTE LXXXVII, *p.* 448.

Suivant le rapport de M. Dumont, témoin oculaire des funérailles du grand chef des Natchès, il paroît que les sentimens de ceux qui se sacrifioient à cette occasion étoient fort différens. Il y en avoient qui briguoient cet honneur avec ardeur; d'autres cherchoient à éviter leur sort, & plusieurs même conserverent la vie en se sauvant dans les bois. Les Bramines donnent aux femmes qu'on doit brûler avec les corps de leurs maris une liqueur enivrante, qui les rend insensibles à leur malheureux sort; les Natchès obligent de même leurs victimes d'avaler plusieurs morceaux de tabac, ce qui produit un semblable effet. *Mém. de la*

Louisiane, *tom. I*, *pag.* 227.

NOTE LXXXVIII, *p.* 462.

Ils sont très-licentieux en plusieurs occasions, surtout dans les danses instituées pour le rétablissement de la santé de quelque personne malade. *De la Potherie*, *hist. &c. t. II*, *p.* 42. *Charlevoix*, *hist. de la nouv. France*, *t. III*, *p.* 319. Mais leurs danses sont ordinairement telles que je les ai décrites.

NOTE LXXXIX, *p.* 465.

Les *Othomaques*, qui habitent les bords de l'Orénoque, emploient pour ce même effet une poudre faite de grains d'*Yuapa* & de coquilles de certains gros colimaçons calcinés au feu & pulvérisés. Les effets en sont si violens quand on la prend par le nez, qu'elle inspire plutôt la fureur que l'ivresse. *Hist. de l'Orénoque par Gumilla*, *t. I*, *p.* 286.

NOTE XC, *p.* 471.

Quoique cette observation soit vraie à l'égard de la plupart des nations méridionales, il y en a cependant quelques-unes où l'intempérance des femmes n'est pas moins excessive que celle des hommes. *Bancroft's, nat. hist. of Guiana, p.* 275.

NOTE XCI, *p.* 479.

On trouve de ces circonstances contradictoires & inexplicables dans les auteurs les plus judicieux qui ont parlé des mœurs des Américains. Le P. Charlevoix, que la dispute de son ordre avec celui des Franciscains sur l'esprit & les connoissances des peuples de l'Amérique septentrionale, intéressoit à exposer leurs qualités morales & intellectuelles dans le jour le plus favorable, assure qu'ils sont continuellement occupés à négocier avec leurs voisins, & qu'ils font paroître dans leurs négociations

autant d'habileté que de noblesse de sentimens. Il ajoute cependant « qu'il y va de tout pour un plénipotentiaire d'employer tout ce qu'il a d'esprit & d'éloquence ; car si les propositions ne sont pas agréées, il faut qu'il se tienne bien sur ses gardes. Il n'est pas rare qu'un coup de hache soit l'unique réponse qu'on lui fasse. Il n'est pas même hors de danger quand il a évité la premiere surprise; il doit s'attendre à être poursuivi, & à être brûlé s'il est pris. *Hist. de la nouv. Fr. t. III*, *p.* 257. Des hommes capables de se porter à de pareils actes de violence, paroissent ignorer les premiers principes sur lesquels est fondé le commerce réciproque entre les nations, & au lieu des négociations perpétuelles dont parle Charlevoix, il paroît impossible qu'il y ait même la moindre communication entre ces peuples.

NOTE XCII, *p.* 483.

Tacite dit des Germains: « *gaudent*

muneribus, sed nec data imputant, nec acceptis obligantur », *De mor. Germ. c.* 21. Un auteur qui s'est trouvé à portée d'observer le principe qui porte les Sauvages à ne montrer aucune reconnoissance des dons qu'ils ont reçus, & à n'attendre aucun retour de ceux qu'ils ont faits, explique ainsi leur idée à ce sujet. « Si vous m'avez donné ceci, disent-ils, c'est que vous n'en aviez pas besoin vous même ; quant à moi, je ne donne jamais ce que je crois pouvoir m'être nécessaire ». *Mém. sur les Galibis. Hist. des plantes de la Guiane Françoise, par M. Aublet, t. II, p.* 110.

NOTE XCIII, *p.* 508.

And. Bernaldes, contemporain & ami de Colomb, a cité quelques exemples du courage des Caraïbes, dont Ferdinand Colomb & les autres historiens de ce tems n'ont pas parlé. Un canot Caraïbe où il y avoit quatre hommes, deux femmes & un enfant, se trouva un

jour, sans le savoir, au milieu de la flotte de Colomb, lorsqu'à son second voyage il passoit entre leurs isles. Ils resterent d'abord dans un étonnement stupide à la vue d'un pareil spectacle, & ne sortirent presque pas de la même place pendant plus d'une heure. Une barque Espagnole, armée de vingt-cinq hommes, s'avança vers eux & la flotte même les entoura peu à peu jusqu'à leur couper toute communication avec la côte. « Lorsqu'ils s'apperçurent, dit l'historien, qu'il leur étoit impossible de s'échapper, ils saisirent leurs armes avec un courage intrépide, & commencerent l'attaque. Je dis *avec un courage intrépide*, parce qu'ils n'étoient qu'en petit nombre, & qu'ils voyoient une grande multitude prête à les assaillir. Ils blesserent plusieurs Espagnols, quoique ceux-ci eussent des boucliers & d'autres armes défensives. Lors même que le canot eut chaviré, ce ne fut qu'avec beau-

coup de peine & de danger qu'on en prit quelques-uns, parce qu'ils ne cessoient de se défendre & de faire usage de leurs arcs avec beaucoup d'adresse, quoique nageant en pleine mer. *Hist. de D. Fern. y D. Ysab. MS. c.* 119.

NOTE XCIV, *p.* 509.

On peut former une conjecture fort probable sur la cause qui distingue le caractere des Caraïbes d'avec celui des habitans des plus grandes isles. Il paroît clairement que les premiers sont d'une race particuliere. Leur langue est totalement différente de celle de leurs voisins, habitans des grandes isles. Il y a même parmi eux une tradition qui porte que leurs ancêtres sont originairement venus de quelque partie du grand continent, & qu'après avoir conquis & exterminé les anciens habitants des isles, ils ont pris possession de leurs terres & de leurs femmes. *Rochefort*, *pag.* 384. *Dutertre*, *p.* 360. C'est

pour cela qu'ils ont pris le nom de *Banarée*, qui signifie un homme venu d'au-delà de la mer : *Labat*, *tom. VI*, *p.* 131. Les Caraïbes ont même encore deux langues différentes, dont l'une est particuliere aux hommes & l'autre aux femmes : *Dutertre*, *pag.* 361. La langue des hommes n'a rien de commun avec celle qu'on parle dans les grandes isles ; mais l'idiôme des femmes y ressemble beaucoup : *Labat*, *pag.* 129 ; ce qui confirme encore la tradition dont j'ai parlé. Les Caraïbes eux-mêmes pensent qu'ils sont une colonie de *Galibis*, nation puissante de la Guiane dans l'Amérique méridionale. *Dutertre*, *pag.* 361. *Rochefort*, *pag.* 348. Mais comme leurs mœurs féroces ont plus de rapport avec celles des nations qui habitent le nord du continent qu'avec celles des peuples de l'Amérique méridionale ; que d'ailleurs leur langue a quelqu'analogie avec celle qu'on parle dans la Floride, il

eſt à croire qu'ils deſcendent plutôt des premiers que des autres : *Labat*, *p.* 128, *&c. Herrera*, *decad.* 1, *lib. IX*, *c.* 4. Dans leurs guerres ils conſervent encore l'ancien uſage de détruire tous les mâles & de ne laiſſer la vie qu'aux perſonnes de l'autre ſexe pour leur ſervir d'eſclaves ou de femmes.

Fin des Notes du ſecond volume.



TABLE DES MATIERES

Contenues dans le premier & le second volume de l'Histoire de l'Amérique.

A

B

C

D

E

I

L

M

tous

Q

R

X

Y

Fin de la Table des Matieres du premier & du second Volume.







